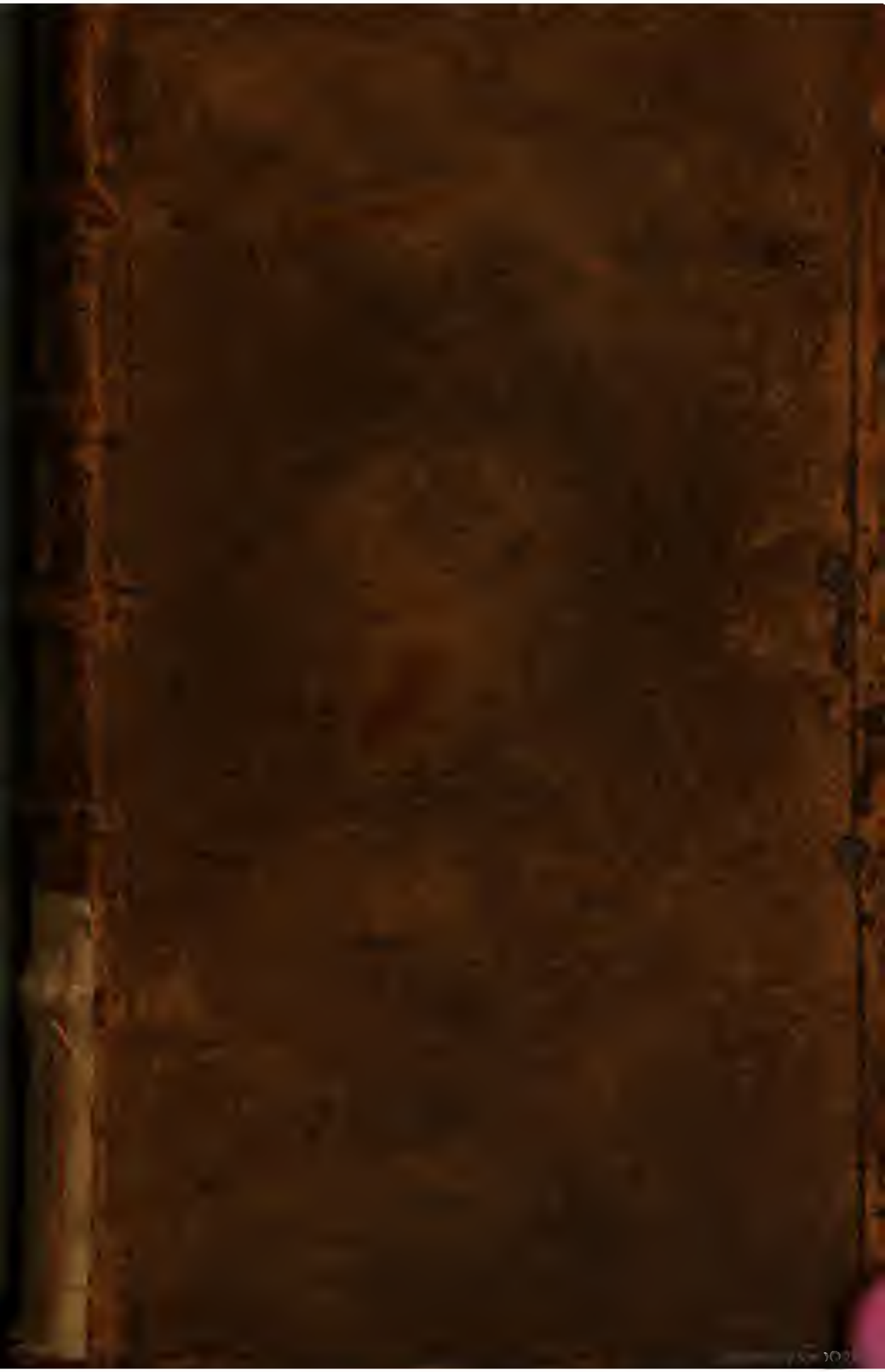
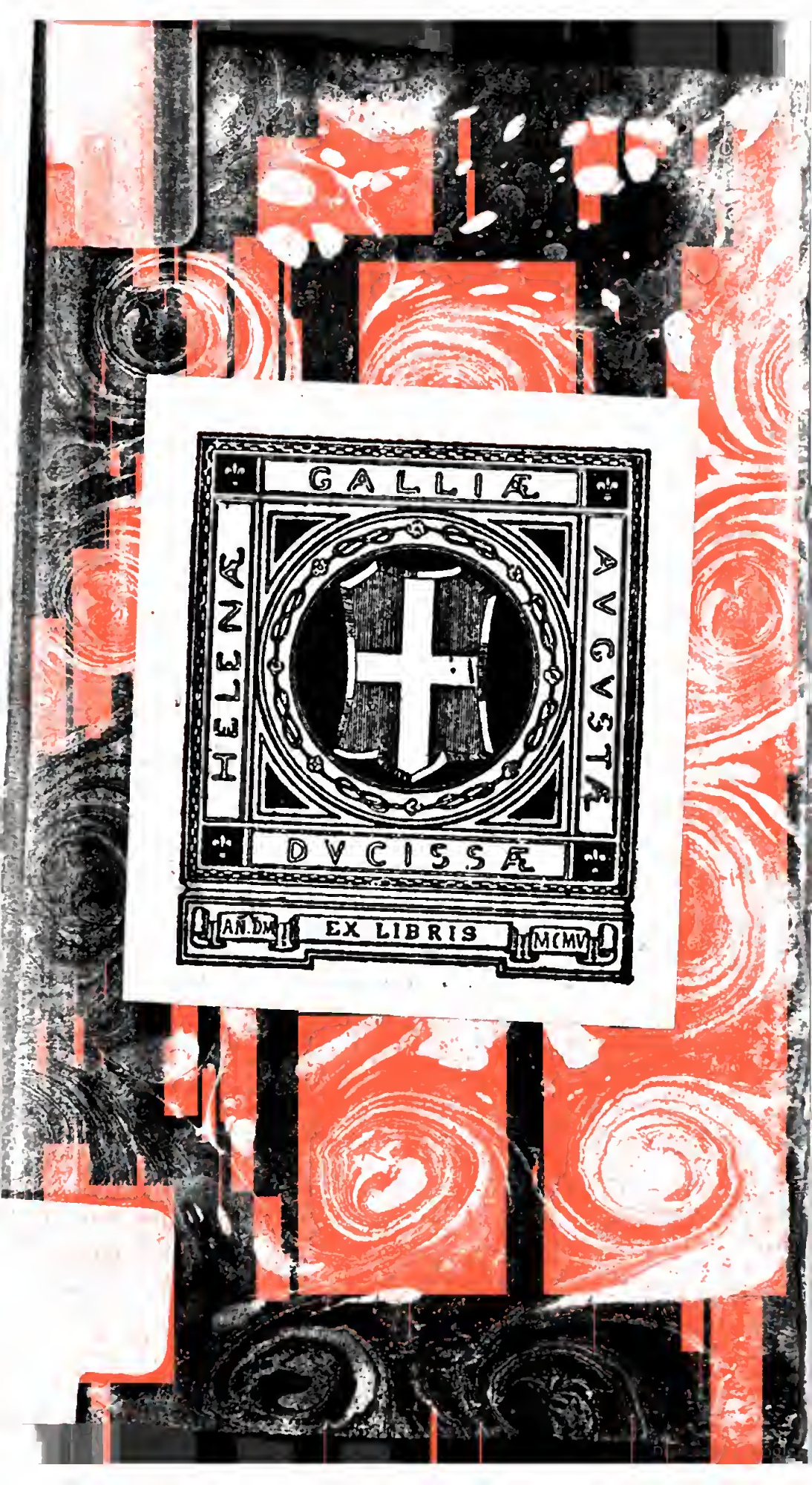



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN. DM.
EX LIBRIS
MCMV

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

1 C
XV
9

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SEPTIEME.

C96805

HISTOIRE
ANCIENNE
DES EGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MEDES ET DES PERSES,
DES MACEDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SEPTIÉME.

Nouvelle Edition.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

§. I. *Caractére & plan de l'hiſtoire renfermée dans ce Volume.*

L'HISTOIRE dont il me reſte à parler dans cet Ouvrage, qui eſt celle des Succeſſeurs d'Alexandre, renferme l'eſpace de deux cens quatre-vingts treize années, depuis la mort d'Alexandre & le commencement du régne de Ptolémée fils de Lagus en Egypte, juſqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint ſous l'Empereur Auguſte une province de l'Empire Romain.

Cette hiſtoire va préſenter à nos

yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalouſie, mauvaiſe foi, trahiſon, ingratitude, abus criant du ſouverain pouvoir, cruauté, impiété ; en un mot, l'oubli de tous les ſentimens naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix tant humaines que divines. Ce ne ſeront plus que diſcordes funeſtes, que batailles ſanglantes, que révolutions affreuſes. Des hommes autrefois amis, élevés enſemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, inſtrumens des mêmes exploits & des mêmes conquêtes, conſpireront à mettre en piéces l'Empire qu'ils avoient tous concouru à former aux dépens de leur ſang. On verra les Capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce Prince, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, ſes ſœurs ; & n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils devoient ou à qui ils avoient donné la vie. Ce ne ſont plus ces beaux ſiécles de la Gréce, féconds en grands hommes & en grands exemples. Si l'on en trouve encore quelques traces & quelques reſtes, ce ſont comme des éclairs qui

paſſent rapidement, & qui ne ſe font remarquer que par la profonde nuit qui les précéde & qui les ſuit.

Je ſens parfaitement, & je ne puis le diſſimuler, combien un Ecrivain eſt à plaindre, de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonorent, & qui ne peuvent manquer de cauſer un fonds de dégoût & une ſecrette affliction à ceux qu'on en rend les ſpectateurs. L'Hiſtoire perd ce qu'elle a de plus intéreſſant, & de plus capable de plaire & d'inſtruire, quand elle eſt réduite à ne le faire que par l'horreur du crime, & par les malheurs qui le ſuivent ordinairement, & qui en ſont la juſte punition. Il eſt difficile de retenir lontems l'attention du Lecteur ſur des objets qui n'excitent que ſon indignation, & ce ſeroit lui faire injure que de paroitre vouloir le porter à éviter des paſſions pouſſées aux derniers excès, dont il ne ſe croit point capable.

Quel moien de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits, & qui met dans la néceſſité de développer avec ſoin & en détail les

actions & les caractéres d'hommes qui ne ſont nés que pour le malheur du genre humain, & dont la poſtérité devroit ignorer juſqu'au nom? Pluſieurs même pourront penſer qu'il eſt dangereux de familiariſer l'eſprit du commun des hommes avec un ſpectacle aſſidu de crimes trop heureux, & de s'arréter à décrire les injuſtes ſuccès de ces illuſtres criminels, dont la longue proſpérité, accompagnée ſouvent des priviléges & des récompenſes de la vertu, ſemble aux perſonnes foibles accuſer la Providence.

Cette hiſtoire, déja fort deſagréable par l'endroit que je viens de marquer, le devient encore davantage par l'obſcurité & la confuſion qui y régnent, auxquelles il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de remédier. Dix ou douze Capitaines d'Alexandre ſe font mutuellement la guerre après ſa mort pour partager entr'eux ſon Empire, & pour s'aſſurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaſte corps. Tantôt amis feints, tantôt ennemis déclarés, ils forment différens partis, différentes ligues, qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particu-

ſier le ſouffre. La Macédoine changea de maître cinq ou ſix fois en aſſez peu de tems. Comment mettre de l'ordre & de la clarté dans une ſi grande multitude & une ſi prodigieuſe diverſité d'événemens qui ſe croiſent les uns les autres, & dont le fil ſe rompt à chaque inſtant?

D'ailleurs, je n'ai plus d'Auteurs anciens qui puiſſent me conduire dans ces ténébres & dans ce cahos. Diodore, après m'avoir guidé quelque tems, m'abandonnera, & aucun autre ne prend ſa place. On ne trouve nulle part rien de ſuivi. On ne peut donner ni les liaiſons des événemens, ni les circonſtances exactes des faits eſſentiels, ni les motifs des réſolutions, ni le caractére propre des principaux acteurs. Je me trouve heureux & me conſole quand Polybe ou Plutarque viennent à mon ſecours. Dans ce que je dirai des ſucceſſeurs d'Alexandre, qui eſt peutêtre la partie de l'hiſtoire ancienne la plus compliquée, & la plus mélée d'obſcurités & d'embarras, Uſſérius, Prideaux, & M. Vaillant, ſeront mes guides ordinaires; & ſouvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas,

avec cela, de pouvoir mettre dans cette hiſtoire toute la clarté que je ſouhaiterois.

Après plus de vingt ans de guerre, les principaux Compétiteurs ſe trouvant réduits au nombre de quatre, Ptolémée, Caſſandre, Séleucus, & Lyſimaque, l'Empire d'Alexandre ſe partagea en quatre Roiaumes fixes, ſelon la prédiction de Daniel, par un Traité ſolennel & par un accord conclu entre les parties. Trois de ces Roiaumes, ſavoir l'Egypte, la Macédoine, la Syrie ou l'Aſie, auront une ſuite de Rois aſſez claire & diſtinguée. Le quatriéme, qui comprenoit la Thrace, une partie de l'Aſie Mineure, & quelques provinces voiſines, ſouffrira beaucoup de variations.

Comme le Roiaume d'Egypte eſt celui où il y a eu le moins de changement, parce que Ptolémée, qui y étoit établi ſous le nom de Gouverneur à la mort d'Alexandre, s'y conſerva toujours dans la ſuite, & le laiſſa à ſa poſtérité : ce ſera celui qui ſervira comme de baſe à notre chronologie, & qui fixera nos différentes Epoques.

Ainſi ce VIIe Tome renfermera

l'eſpace de cent trois ou cent quatre ans, ſous les trois premiers Rois d'Egypte : ſavoir Ptolémée fils de Lagus, qui régna trente-huit ans ; Ptolémée Philadelphe, qui en régna quarante ; & Ptolémée Evergéte, dont le régne dura vingt-cinq ans.

Pour tâcher de jetter quelque lumiére ſur l'hiſtoire contenue dans ce Volume, j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique, qui en renfermera les principaux événemens.

Mais auparavant je prie le Lecteur de faire avec moi quelques réflexions, qui n'ont pas échapé à M. Boſſuet, au ſujet d'Alexandre. Ce Conquérant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier roi de ſa race. La Macédoine, ſon ancien roiaume, poſſédée par ſes ancêtres depuis tant de ſiécles, fut envahie de tous côtés comme une ſucceſſion vacante, & après avoir été lontems la proie du plus fort, elle paſſa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paiſible dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pu laiſſer à ſes enfans le roiaume de ſes peres. Mais parce qu'il n'avoit point mis de

Diſcours ſur l'hiſtoire Univerſelle.

bornes à ſa puiſſance, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens. Nous verrons ſa famille entiérement exterminée ſans qu'il en reſte de traces. Ses conquêtes deviendront une occaſion de meurtres & de carnage, & donneront lieu à ſes Capitaines de s'entr'égorger les uns les autres. Voila où aboutira cette bravoure d'Alexandre ſi vantée, ou, pour parler plus juſte, cette férocité, qui, ſous de beaux noms d'ambition & de gloire, alloit gratuitement ravager les provinces, porter par tout le fer & le feu, & répandre le ſang de tant d'hommes qui ne lui avoient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événemens au hazard. Comme elle préparoit tout pour la venue prochaine du Meſſie, elle a eu ſoin de réunir toutes les nations qui devoient être les premiéres éclairées de l'Evangile, par le lien d'une même langue, qui eſt la grecque; & elle les a miſes dans la néceſſité d'apprendre cette langue étrangére en les aſſujettiſſant à des maîtres qui n'en parloient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire &

la plus générale, Dieu a rendu la prédication des Apôtres plus promte, plus facile, & plus uniforme.

On a remarqué encore que le deſſein de Dieu, en étendant les conquêtes des Grecs préciſément dans les contrées que l'Evangile devoit convertir, a été d'y répandre auparavant la philoſophie des Grecs, afin d'humaniſer l'eſprit des peuples barbares; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de ſérieuſes réflexions; de les rendre attentifs à la diſtinction du corps & de l'ame, de la matiére & de l'eſprit; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'ame, & de la derniére fin de l'homme; de rappeller les premiers principes de la loi naturelle; de diſtinguer le caractére des principales vertus, de donner des régles pour les devoirs de la vie, & d'établir les liens les plus eſſentiels de la ſociété, dont les particuliers ſont les membres. Le Chriſtianiſme a profité de tous ces préparatifs, & a recueilli le fruit de toutes ces ſemences, que la Providence avoit jettées de loin dans les eſprits, & que la grace de JESUS-CHRIST y a fait germer dans les tems arrêtés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour ſon Egliſe tous ces avantages des conquêtes des Grecs, il ne les regardoit pas comme moins criminels, ni comme moins puniſſables. Ce n'étoit point ſes deſſeins éternels de miſéricorde qu'ils ſe propoſoient de ſervir, mais leur propre ambition & leur avarice. Sa ſageſſe & ſa puiſſance ont tourné à l'exécution de ſes décrets leurs injuſtes deſirs. En effet il eſt très remarquable, comme je viens de l'obſerver, que preſque tous les proches & tous les Officiers d'Alexandre ont péri miſérablement. Dieu a exterminé ces uſurpateurs les uns par les autres, & il s'eſt ſervi de leur propre miniſtére pour les punir réciproquement des rapines, des injuſtices, des cruautés commiſes contre tant de nations, qui ne les avoient point offenſés, & dont tout le crime avoit été de vouloir demeurer libres, & de ne les point reconnoitre pour maîtres. *Victumque ulciſcitur orbem.*

§. II. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire renfermée dans ce ſeptiéme Volume.*

LE PARTAGE de l'Empire d'Alexandre le Grand qui ſe fit auſſitôt

après la mort de ce Prince entre ſes Généraux, ne ſubſiſta pas lontems, & n'eut preſque point de lieu, ſi l'on en excepte l'Egypte, où Ptolémée s'étoit établi d'abord, & où il ſe maintint toujours ſans relever de perſonne.

Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipſus en Phrygie, où Antigone & ſon fils Démétrius ſurnommé *le Poliorcéte* furent vaincus, & où le premier perdit la vie, que ce partage prit une forme réglée & fixe. Alors l'Empire d'Alexandre, ſelon la prophétie de Daniel, fut diviſé en quatre Roiaumes par un Traité ſolennel. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Paleſtine. Caſſandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine & la Gréce. Lyſimaque eut la Thrace, la Bithynie. & quelques autres provinces au delà de l'Helleſpont & du Boſphore. Enfin Séleucus eut la Syrie & la grande Aſie juſqu'au delà de l'Euphrate & juſqu'au fleuve Indus. AN.M. 3704. AV.J.C. 300.

De ces quatre Roiaumes, celui d'Egypte & celui de Syrie ſubſiſtérent preſque toujours dans les mêmes familles ſous une longue ſuite de ſucceſſeurs. Le Roiaume de Macédoine eut ſucceſſive-

ment pluſieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la ſuite en diverſes branches, ne fit plus un ſeul corps, & ne laiſſa point de traces marquées ni ſuivies.

I. *Roiaume d'Egypte.*

LE ROIAUME d'Egypte eut quatorze Rois, en y comprenant la Reine Cléopatre, après la mort de laquelle l'Egypte devint une province de l'Empire Romain. Tous ces Rois s'appellérent Ptolémées d'un nom commun: mais on les diſtingue tous par des ſurnoms particuliers. On les appelle auſſi *Lagides* du nom de Lagus, pere de Ptolémée qui régna le premier en Egypte. Ce Volume renfermera l'hiſtoire des trois premiers de ces Rois. Je mettrai ici leurs noms, & la durée de leurs régnes, qui commence auſſitôt après la mort d'Alexandre le Grand.

An.M. 3681. PTOLÉMÉE SOTER. Il régna trente-huit ans & quelques mois.

An.M. 3719. PTOLÉMÉE PHILADELPHE. 40, en comptant les deux années qu'il régna du vivant de ſon pere.

An.M. 3758. PTOLÉMÉE EVERGETE. 25.

II. *Roiaume de Syrie.*

LE ROIAUME de Syrie eut juſqu'à vingt-ſept Rois : ce qui marque que la durée de leur régne fut ſouvent fort courte. En effet pluſieurs montérent ſur le trône par le meurtre de leurs prédéceſſeurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte ſix Séleucus, & treize Antiochus : ils ſont diſtingués par différens ſurnoms. D'autres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom, ſurnommé *Epiphane*, & *l'Aſiatique*, & *Commagéne*. Ce fut de ſon tems que Pompée réduiſit la Syrie en province de l'Empire Romain. Selon Euſébe, elle avoit été gouvernée par des Rois pendant deux cens cinquante ans.

Les Rois de Syrie dont il eſt parlé dans ce Volume ſont au nombre de quatre.

SELEUCUS NICATOR. Il régna 20 ans. AN. M. 3704.

ANTIOCHUS SOTER. 19. 3724.

ANTIOCHUS THEUS, 15. 3743.

SELEUCUS CALLINICUS, 20. 3758.

III. *Roiaume de Macédoine.*

DEPUIS le partage ſolennel fait entre les quatre Princes, la Macédoi-
An. M. 3707. ne changea ſouvent de maîtres. CASSANDRE, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, & laiſſa trois fils. Philippe l'aîné mourut preſque auſſitôt que ſon pere. Les deux autres ſe diſputérent le roiaume, & n'en jouirent pas, étant morts peu de tems après tous deux ſans enfans.

3710. DEMETRIUS POLIORCETE, PYRRHUS, & LYSIMAQUE, ſe rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt enſemble, tantôt ſéparément.

3723. Après la mort de Lyſimaque, SELEUCUS devint maître de la Macédoine, mais il le fut très peu de tems.

3724. PTOLEMÉE CERAUNUS l'aiant égorgé, s'empara du Roiaume. Il le poſſéda lui-même auſſi fort peu de tems, aiant été tué dans un combat par les Gaulois qui avoient fait une irruption dans le pays.

3726. SOSTHENE, qui vainquit les Gaulois, régna peu de tems dans la Macédoine.

Enfin ANTIGONE GONATAS, An. M. 3718.
fils de Démétrius Poliorcéte, en conſéquence d'un Traité fait avec Antiochus Soter, demeura paiſible poſſeſſeur du Roiaume de Macédoine, & le tranſmit à ſes deſcendans. Il le gouverna pendant trente-quatre ans.

DEMETRIUS ſon fils lui ſuccéda, 3762.
& régna dix ans. Il laiſſa, en mourant, un fils nommé Philippe, âgé ſeulement de deux ans.

ANTIGONE DOSON, en qua- 3772.
lité de ſon Tuteur, régna pendant douze ans.

PHILIPPE, après ſa mort, âgé 3784.
de quazorze ans, monta ſur le trône, & gouverna pendant 40 ans & plus.

PERSÉE ſon fils régna après lui 3826.
pendant près d'onze années. Il fut vaincu & pris par Paul Emile; & la Macédoine, peu après cette victoire, fut miſe au nombre des provinces de l'Empire Romain.

IV. *Roiaume de Thrace & de Bithynie, &c.*

CE quatriéme Roiaume, compoſé de pluſieurs provinces ſéparées & aſſez diſtantes les unes des autres, n'eut point de ſuite, & ne ſubſiſta pas lon-

tems dans ſon premier état. Lyſimaque, qui en avoit été d'abord revétu, aiant été tué dans un combat après un régne de vingt ans, & toute ſa famille exterminée par des meurtres ſanglans, ſes Etats furent démembrés, & ceſſérent de compoſer un ſeul Roiaume.

§. III. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire de pluſieurs petits Roiaumes.*

OUTRE les provinces dont le partage ſe fit entre les Capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes, dans leſquelles s'étoient déja formés, ou ſe formérent alors, différens Etats indépendans des Grecs, & dont la puiſſance augmenta beaucoup dans la ſuite.

ROIS DE BITHYNIE.

An. M. 3686. PENDANT qu'Alexandre faiſoit ſes conquêtes en Orient, Zypéthes avoit jetté les fondemens du roiaume de Bithynie. On ne ſait qui étoit ce Zypéthès, ſi ce n'eſt que Pauſanias juge ſur ſon nom qu'il devoit être de Thrace. Ses Succeſſeurs ſont plus connus.

Pauſan. lib. 5. pag. 310.

An. M. 3726. NICOMEDE I, qui appella les

Gaulois pour s'en ſervir contre ſon frere avec qui il étoit en guerre.

PRUSIAS I.

PRUSIAS II, ſurnommé le Chaſſeur, chez qui Annibal ſe retira. Celui-ci l'aida de ſes conſeils dans la guerre qu'il entreprit contre Euméne II roi de Pergame. AN. M. 3820

NICOMEDE II, qui fut tué par ſon fils Socrate.

NICOMEDE III. Il fut ſecouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoiſſance pour eux, il leur laiſſa en mourant le roiaume de Bithynie, qui devint province Romaine.

ROIS DE PERGAME.

CE ROIAUME ne comprenoit d'abord qu'une des plus petites provinces de la Myſie, ſur les côtes de la Mer Egée, vis-à-vis l'île de Leſbos.

PHILETERE en fut le fondateur. AN. M. 3721. AV. J. C. 283. C'étoit un Eunuque, qui avoit ſervi ſous Docime, Officier des troupes d'Antigone. Lyſimaque lui confia ſes tréſors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lyſimaque il demeura

maître des tréſors & de la ville. Après avoir gouverné pendant vingt ans cette petite ſouveraineté, il la laiſſa à Euméne ſon neveu.

An.M.3741. Av.J.C.263. EUMÉNE I. Il augmenta ſa principauté de quelques villes qu'il prit ſur les Rois de Syrie, aiant vaincu dans un combat Antiochus fils de Séleucus. Il régna 22 ans.

An.M.3763. Av.J.C.241. ATTALE I ſon couſin germain lui ſuccéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates, & le tranſmit à ſa poſtérité, qui en jouit juſques à la troiſiéme génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante trois ans, & laiſſa quatre fils.

An. M.3807. Av.J.C. 197. EUMÉNE II ſon aîné lui ſuccéda. Ce fut lui qui fonda la fameuſe bibliothéque de Pergame. Il régna 39 ans, & laiſſa la couronne à ſon frere Attale ſous la qualité de Tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, ſœur d'Ariarathe roi de Cappadoce. Les Romains augmentérent conſidérablement ſes Etats après la victoire qu'ils remportérent ſur Antiochus le Grand.

An. M.3845. Av. J.C.159. ATTALE II. Il épouſa Stratonice veuve de ſon frere, & prit grand ſoin de ſon neveu, à qui il laiſſa la cou-

ronne, après l'avoir portée vingt & un ans.

ATTALE III ſurnommé Philométor. Il ſe diſtingua par ſes cruautés & ſon extravagance. Il mourut après un régne de cinq ans, & laiſſa les Romains héritiers de ſes richeſſes & de ſon roiaume. AN. M. 3866. AV. J.C. 138.

ARISTONIC, qui prétendoit devoir y ſuccéder, voulut défendre ſes droits contre les Romains. Après une guerre de quatre ans, le roiaume de Pergame fut réduit en province Romaine. AN. M. 3871. AV. J.C. 133.

ROIS DE PONT.

LE ROIAUME de Pont dans l'Aſie Mineure étoit un démembrement ancien que Darius fils d'Hyſtaſpe, roi de Perſe, fit lui-même de ſa monarchie en faveur d'Artabaze, que quelques Hiſtoriens diſent avoir été fils d'un des Seigneurs Perſans qui avoient conſpiré contre les Mages. AN. M. 3490. AV. J.C. 514.

Le Pont eſt une région de l'Aſie Mineure, ſituée en partie ſur les bords du Pont Euxin, d'où elle a tiré ſon nom. Elle s'étend depuis le fleuve Halys juſqu'à la Colchide. Pluſieurs

Princes y régnérent depuis Artabaze.

An. M. 3600. Av. J. C. 404. Le ſixiéme fut MITHRIDATE I: & c'eſt lui proprement qu'on regarde comme le fondateur du roiaume de Pont. La plupart de ſes ſucceſſeurs portérent le même nom.

An. M. 3638. Av. J. C. 366. ARIOBARZANE ſon fils lui ſuccéda. Il avoit le gouvernement de Phrygie ſous Artaxerxe Mnémon. Il régna vingt-ſix ans.

An. M. 3667. Av J. C. 337. MITHRIDATE II. Antigone, ſoupçonnant qu'il favoriſoit Caſſandre, voulut, ſur un ſonge qu'il eut, le faire mourir. Il évita ce danger par la fuite. C'eſt lui qui eſt appellé Κτίστης ou Fondateur. Il régna 35 ans.

An. M. 3702. Av. J. C. 302. MITHRIDATE III. Il ajouta à ſes Etats la Cappadoce & la Paphlagonie. Il régna 36 ans.

Après deux autres Rois, régna MITHRIDATE IV, biſaieul du grand Mithridate. Il épouſa une fille de Séleucus Callinicus roi de Syrie, dont il eut Laodice, qui fut mariée à Antiochus le Grand.

An. M. 3819. Av. J. C. 185. PHARNACE ſon fils lui ſuccéda. Il eut quelques différens avec les Rois de Pergame. Il ſe rendit maître de Sinope, qui dans la ſuite devint la capitale du roiaume de Pont.

MITHRIDATE V fut ſurnommé *Evergéte*. C'eſt le premier qui fut appellé ami des Romains, parce qu'il leur avoit envoié du ſecours contre les Carthaginois dans la troiſiéme guerre Punique.

MITHRIDATE VI ſon fils lui ſuc- AN. M. 3881.
céda. Il fut ſurnommé *Eupator*. C'eſt AV. J.C. 123.
le grand Mithridate qui fit ſi lontems la guerre aux Romains. Il régna 66 ans.

ROIS DE CAPPADOCE.

STRABON nous apprend que ſous *Strab. l. 12*
les Perſes la Cappadoce étoit diviſée *pag. 534.*
en deux Satrapies, deux Gouvernemens; & qu'elle le fut auſſi de même ſous les Macédoniens. La Cappadoce maritime étoit celle où ſe forma le roiaume de Pont dont je viens de parler. L'autre étoit la Cappadoce proprement dite, ou la Grande Cappadoce, qui s'étendoit le long du Mont Taurus, & beaucoup encore par dela.

Quand les Capitaines d'Alexandre AN. M. 3682.
partagérent entr'eux les provinces de AV. J. C. 322.
ſon Empire, la Cappadoce étoit poſſédée par un Prince nommé ARIARATHE. Perdiccas l'attaqua, le vainquit, & le fit mourir.

ARIARATHE ſon fils, quelque tems après, rentra dans le roiaume de ſon pere, & s'y affermit ſi bien, qu'il le laiſſa à ſa poſtérité.

La plupart de ſes ſucceſſeurs portérent le même nom : il en ſera parlé dans le corps de l'hiſtoire.

Après la mort d'ARCHÉLAUS le dernier de ſes Rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain, comme tout le reſte de l'Aſie le fut auſſi à peu près dans le même tems.

ROIS D'ARMENIE.

L'ARMENIE, qui eſt un vaſte pays de l'Aſie en deça & au dela de l'Euphrate, fut ſoumiſe par les Perſes, puis elle paſſa avec leur empire aux Macédoniens, & enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conſervé lontems ſes Rois. Le plus conſidérable de tous eſt Tigrane, qui épouſa la fille du grand Mithridate roi de Pont, & qui fit auſſi lontems la guerre aux Romains. Ce Roiaume ſe maintint lontems entre les deux Empires des Romains & des Parthes ; dépendant tantôt des uns, tantôt des

autres, juſqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

ROIS D'EPIRE.

L'EPIRE eſt une province de la Gréce, ſéparée de la Theſſalie & de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puiſſans de ſes peuples étoient les Moloſſes.

Les Rois d'Epire prétendoient deſcendre de Pyrrhus fils d'Achille, qui étoit venu s'établir dans ce pays. Ils s'appelloient *Eacides*, du nom d'Eacus grand-pere d'Achille.

La généalogie des derniers Rois, les ſeuls qui ſoient connus, eſt raportée diverſement par les Auteurs, & devient par cette raiſon fort douteuſe & obſcure. *Diod. lib. 16. pag. 465. Juſtin. lib. 8. cap. 6. Plut. in Pyrrho.*

ARYMBAS, après une longue ſuite de Rois, monta ſur le trône. Comme il étoit encore enfant, les Etats de l'Epire, qui ſavoient que le bonheur des peuples dépend de la bonne éducation des Princes, l'envoiérent à Athénes, qui étoit comme le centre & le domicile des beaux arts & des ſciences, pour puiſer dans cette excellente école toutes les connoiſſances

propres à former l'eſprit & le cœur d'un Roi. Il y apprit effectivement l'art de régner ; & [a] comme il ſurpaſſa tous ſes ancêtres en habileté & en ſcience, auſſi fut-il infiniment plus eſtimé & chéri des peuples qu'ils ne l'avoient été. A ſon retour, il fit des loix, établit un Sénat & des Magiſtrats, & régla la forme du gouvernement.

NEOPTOLEME, dont la fille Olympias avoit épouſé Philippe roi de Macédoine, parvint par le crédit de ſon gendre à partager la roiauté avec Arymbas ſon frere aîné. Après la mort de celui-ci, Eacidas ſon fils devoit lui ſuccéder. Philippe eut encore le crédit de le faire chaſſer par les Moloſſes, qui établirent Alexandre, fils de Néoptolé me, ſeul roi d'Epire.

ALEXANDRE épouſa Cléopatre, fille de Philippe. Il porta la guerre en Italie, & y périt dans le pays des Brutiens.

EACIDAS alors monta ſur le trône, & régna ſeul en Epire. Il épouſa Phthia fille de Ménon le Theſſalien, dont il eut deux filles, Déidamie &

[a] Quanto doctior majoribus, tanto & gratior populo fuit. *Juſtin. lib.* 17. *cap.* 3.

Troïade,

Troïade, & un fils, qui eſt le célébre Pyrrhus.

Comme Eacidas marchoit au ſecours d'Olympias, ſes troupes ſe révoltérent contre lui, le firent condanner à l'exil, & tuérent la plupart de ſes amis. Pyrrhus, encore enfant, échapa heureuſement de ce meurtre.

NÉOPTOLÉME, Prince du Sang, dont on connoit peu l'origine, fut placé ſur le trône par les Epirotes.

PYRRHUS, rappellé par ſes ſujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le roiaume avec Néoptoléme : puis, s'en étant défait, il régna ſeul.

L'hiſtoire nous apprendra les différentes avantures de ce Prince. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il vouloit ſe rendre maître. An. M. 3733. Av. J.C. 271.

HÉLÉNUS ſon fils régna après lui quelque tems en Epire, qui fut dans la ſuite réunie à l'Empire Romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

HÉRACLÉE eſt une ville du Pont, bâtie anciennement par les Béotiens, qui, ſur l'ordre d'un oracle, y envoiérent une colonie.

Dans le tems que les Athéniens, *Juſtin. lib. 16. cap. 3-5.*

Diod. lib. 15. pag. 390.

vainqueurs des Perſes, impoſérent un tribut aux villes de la Gréce & de l'Aſie Mineure pour l'équipement & l'entretien d'une flote deſtinée à défendre la liberté commune, les habitans d'Héraclée, par attachement pour les Perſes, furent les ſeuls qui refuſérent d'entrer dans une ſi juſte contribution. Lamachus fut envoié contr'eux, & ravagea leurs terres. Une rude tempête cependant aiant ruiné toute ſa flote, il ſe vit abandonné à la merci de ces peuples, dont la férocité naturelle devoit être beaucoup aigrie par le mauvais traitement qu'ils venoient d'en recevoir. Mais [a] ils crurent ne devoir s'en venger que par des bienfaits, en lui fourniſſant des vivres & des troupes pour s'en retourner. Ils regardoient le ravage de leurs terres comme un gain pour eux, s'ils pouvoient à ce prix, d'ennemis qu'étoient les Athéniens, s'en faire des amis.

AN M. 3640. AV. J. C. 364.

Il s'excita quelque tems après à Héraclée une violente émeute de la

a Heraclienſes honeſtiorem beneficii, quàm ultionis occaſionem rati inſtructos commeatibus auxiliiſque dimittunt: bene agerum ſuorum populationem impenſam exiſtimantes, ſi, quos hoſtes habuerant, amicos reddidiſſent. *Juſt.*

populace contre les riches & contre les Sénateurs. Ceux-ci aiant imploré inutilement le ſecours, d'abord de Timothée Athénien, puis d'Epaminondas Thébain, ſe virent obligés de rappeller pour la défenſe de leur patrie un Sénateur, qu'eux-mêmes en avoient exilé. Il s'appelloit CLÉARQUE. L'exil ne l'avoit pas rendu plus honnête homme, ni meilleur citoien. Profitant du trouble où il trouva la ville pour s'en rendre maître, il ſe déclara ouvertement pour le peuple, ſe fit donner la premiére Magiſtrature, & s'attribua bientôt une autorité ſouveraine. Devenu Tyran déclaré, il n'y eut point de violences qu'il n'exerçât contre les riches & contre les Sénateurs pour aſſouvir ſon avarice & ſa cruauté; & il ſe propoſa pour modéle en tout Denys le Tyran, qui dans le même tems avoit établi ſon empire à Syracuſe.

Après douze ans d'une dure & inhumaine ſervitude, deux jeunes citoiens, diſciples de Platon & inſtruits dans ſes maximes, formérent une conſpiration contre Cléarque, & l'aiant tué, délivrérent leur patrie du Tyran, mais non de la Tyrannie.

An. M. 3652. Av. J.C. 352. Diod. l. 16. pag. 435. TIMOTHÉE ſon fils prit ſa place, & s'y conduiſit comme ſon pere pendant l'eſpace de quinze ans.

An. M. 3667. Av. J.C. 337. Diod. l. 16. pag. 478. DENYS, frere de Timothée, lui ſuccéda. Il avoit été en danger d'être dépoſſédé par Perdiccas: mais comme celui-ci fut bientôt tué, il ſe fit ami d'Antigone, auquel il donna du ſecours contre Ptolémée dans la guerre de Cypre.

Il épouſa Amaſtris veuve de Cratére, & fille d'Oxiathre frere de Darius: & cette alliance lui releva tellement le courage, qu'il prit le titre de Roi, & augmenta ſon Etat par la priſe de quelques places qui étoient aux environs d'Héraclée.

An. M. 3700. Av. J.C 304. Il mourut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipſus, après un régne de trente trois ans, laiſſant deux fils & une fille ſous la tutelle & la Régence d'AMASTRIS.

L'adminiſtration de cette Princeſſe fut heureuſe, par la bonne volonté qu'Antigone eut pour elle. Elle fit bâtir une ville, appellée de ſon nom, Amaſtris, dans laquelle elle tranſporta les habitans de trois autres villes; & après la mort d'Antigone elle ſe remaria à Lyſimaque.

Diod. l. 20. pag. 833.

ROIS DE SYRACUSE.

HIÉRON, & HIÉRONYME ſon fils régnérent à Syracuſe, le premier 54 ans, le ſecond une ſeule année. An. M. 3715. Av. J.C. 269.

Par la mort de ce dernier, Syracuſe recouvra ſa liberté, mais elle demeura dans le parti des Carthaginois qu'Hiéronyme lui avoit fait embraſſer. C'eſt ce qui obligea Marcellus d'en former le ſiége. Il prit la ville l'année ſuivante. Je traiterai ailleurs avec étendue l'hiſtoire de ces deux Rois. An. M. 3789. Av. J.C. 215. An. M. 3791 Av. J.C. 213.

AUTRES ROIS.

Il y a eu auſſi des Rois particuliers au Boſphore Cimmérien, dans la Thrace, à Cyréne dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, & dans pluſieurs autres endroits : mais leur hiſtoire n'eſt pas fort connue, & ils ont eu peu de ſuite.

Il n'en eſt pas de même du Roiaume des Parthes que nous verrons dans la ſuite ſe former, & qui ſe rendra terrible à l'Empire Romain. Celui

des Bactriens prendra auſſi naiſſance dans le même tems. Je parlerai de l'un & de l'autre en ſon lieu.

LIVRE SEIZIÉME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE renferme les diſputes & les guerres entre les Généraux d'Alexandre depuis la mort de ce Prince juſqu'à la bataille d'Ipſus en Phrygie, qui décida de leur ſort. Cet eſpace eſt de vingt-trois ans, qui ſont les vingt-trois premiéres années du régne de Ptolémée fils de Lagus, depuis l'an du Monde 3681 juſqu'à l'an 3704.

§. I. *Troubles qui ſuivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ſes Généraux. Aridée choiſi pour Roi. Perdiccas établi comme ſon Tuteur, & comme Régent de l'Empire.*

EN RAPORTANT, dans le Volume précédent, la mort d'Alexandre le

Grand, j'ai marqué combien, à la premiére nouvelle qui s'en répandit, il s'excita de mouvemens & de troubles dans l'armée. Tous généralement, Soldats & Officiers, occupés d'abord uniquement de la perte qu'ils venoient de faire d'un Prince qu'ils aimoient comme un pere, & qu'ils reſpectoient preſque comme un dieu, ſe livrérent ſans meſure à la douleur & aux larmes. Un morne ſilence régna d'abord dans tout le camp, qui fut bientôt ſuivi de cris & de gémiſſemens affreux, vrai langage du cœur, où n'avoit aucune part une vaine oſtentation de triſteſſe, accordée à la bienſéance & à la coutume, comme [a] il arrive ſouvent en pareilles occaſions.

Quand ces premiers ſentimens de triſteſſe & de regrets eurent fait place à la réflexion, ils enviſagérent avec fraieur & tremblement l'état où les laiſſoit la mort d'Alexandre. Ils ſe trouvoient infiniment éloignés de leur patrie, au milieu de peuples récemment aſſujettis, peu accoutumés au nouveau joug, qui connoiſſoient à

a Paſſim ſilentia & gemitus : nihil compoſitum in oſtentationem... altiùs mœrebant. *Tacit.*

peine leurs nouveaux maîtres, & qui n'avoient pas eu le tems d'oublier leur premiére liberté, leurs anciennes loix, & la forme du gouvernement ſous lequel ils avoient toujours vécu. Comment maintenir dans l'obéiſſance tant de pays, & d'une ſi vaſte étendue? Comment arréter les ſéditions & les révoltes qui devoient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment déciſif? Comment même contenir dans le devoir des troupes, accoutumées de longue-main aux plaintes & aux murmures, & commandées par des Chefs qui avoient chacun des vûes & des prétentions bien différentes.

L'unique reméde à tant de maux étoit, ce ſemble, de donner le plus promtement qu'il ſeroit poſſible un ſucceſſeur à Alexandre. Les troupes, les Officiers, tout l'état Macédonien, marquérent d'abord beaucoup d'empreſſement pour ce parti. En effet leur intérêt commun, leur conſervation mutuelle, la ſûreté des nouvelles conquêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeoient qu'ils regardaſſent cette élection comme le premier & le plus important de leurs

ſoins, & qu'ils ſongeaſſent à choiſir quelqu'un capable de remplir une ſi grande place, de porter un ſi grand poids, & de maintenir par tout l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit que le roiaume d'Alexandre, après ſa mort, ſeroit partagé, qu'il ſeroit
Dan. 11. 4. déchiré, *regnum ejus lacerabitur . . . regnum ejus conteretur*; & qu'il ne paſſeroit point, comme c'eſt la coutume, à un de ſes deſcendans : *ſed non in poſteros ejus.* Nulle ſageſſe humaine ne pouvoit lui donner un ſucceſſeur unique. Ils avoient beau délibérer, conſulter, décider: rien de contraire ne devoit être exécuté, ou du moins ne pouvoit ſubſiſter. Une puiſſance ſupérieure & inviſible avoit déja diſpoſé de ce roiaume, & en avoit fait le partage ſans retour, comme on le verra dans la ſuite. Les circonſtances du démembrement en avoient été annoncées près de trois cens ans auparavant: les portions étoient déja aſſignées aux différens poſſeſſeurs, & rien ne pouvoit mettre obſtacle à leur priſe de poſſeſſion, qui ne ſera différée que de quelques années. Juſqu'à ce tems les hommes ſe remueront, s'agiteront, ſe donneront bien des mouvemens :

Non etit. . non ſtabit. . non fiet. *Iſai.*

mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accompliſſement de ce que le ſouverain maître des roiaumes avoit ordonné, & qu'il avoit fait prédire par ſon Prophéte.

Alexandre avoit eu de Barſine un fils, à qui il donna le nom d'Hercule. Roxane, une autre de ſes femmes, étoit groſſe quand ce Prince mourut. Outre cela il avoit un frere naturel, appellé Aridée. Mais en mourant, il ne voulut diſpoſer de ſes Etats en faveur d'aucun héritier. Ainſi ce vaſte Empire, qui n'avoit plus de maître, devint une ſource de diſcordes & de guerres comme Alexandre l'avoit bien prévû, en diſant que ſes amis célébreroient ſes funérailles avec des batailles ſanglantes.

Ce qui augmentoit la diviſion, étoit l'égalité qui ſe trouvoit entre les Généraux de l'armée, dont aucun n'étoit tellement ſupérieur à ſes Collégues ou par la naiſſance ou par le mérite, que les autres vouluſſent lui céder l'Empire, & ſe ſoumettre à ſon autorité. La cavalerie vouloit qu'on donnât pour ſucceſſeur à Alexandre Aridée ſon frere bâtard. Il n'avoit pas le jugement bien ſain depuis une *Plut. in Alex. p. 707.*

grande maladie qu'il avoit eue dans ſon enfance, cauſée, à ce qu'on prétendoit, par des breuvages que lui avoit fait donner Olympias, & qui lui troublérent l'eſprit. Cette Princeſſe ambitieuſe, craignant que les bonnes qualités qu'elle voioit paroître dans Aridée ne devinſſent un obſtacle à la grandeur de ſon fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'infanterie étoit déclarée contre ce Prince, & elle avoit à ſa tête Ptolémée, & d'autres Chefs d'un grand nom, qui commencérent à ſonger, chacun de ſon côté, à leur propre établiſſement. Car il ſe fit alors une ſubite révolution dans l'eſprit de ces Officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, & tout établiſſement dépendant & ſubalterne, pour aſpirer à la ſouveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avoit jamais penſé, & ne ſe ſeroit pas même cru capable de prétendre.

Q. Curt. l. 10. Juſtin l. 13. Diod. l. 18.

Ces diſputes, qui occupoient tous les eſprits, furent cauſe que le corps d'Alexandre demeura ſept jours ſans être enſeveli, &, ſi l'on croit quelques

Auteurs, ſans éprouver la corruption. Il fut enſuite livré aux Egyptiens & aux Caldéens qui l'embaumérent à leur maniére, & un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du ſoin de le faire tranſporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux Officiers s'étant abouchés dans une Conférence dont on étoit convenu, il fut arrété d'un commun conſentement qu'Aridée ſeroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la roiauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de ſon eſprit, fut préciſément la raiſon qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les ſuffrages en ſa faveur. Elle laiſſoit à chacun ſes eſpérances & ſes prétentions, & les couvroit. On convint dans la même aſſemblée, que, ſi Roxane, qui étoit groſſe de ſix ou huit mois, avoit un fils, il ſeroit joint à Aridée, & mis ſur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avoit laiſſé ſon anneau, fut chargé de la perſonne du Prince comme une eſpéce de Tuteur, & fut établi Régent du Roiaume.

La même Assemblée, quelque respect qu'elle eût pour la mémoire d'Alexandre, cassa quelques-unes de ses dispositions énoncées dans ses regîtres, qui auroient été ruineuses à l'Etat, & qui en auroient épuisé les finances. Il avoit ordonné qu'on éléveroit six temples magnifiques en certaines villes qu'il marquoit, & il avoit fixé le prix de chacun à cinq cens talens, c'est-à-dire, à cinq cens mille écus. Il vouloit qu'on bâtît au tombeau de Philippe son pere une Pyramide, qui ne le cédât en rien pour la grandeur & la magnificence à celle d'Egypte qui passoit pour une des sept merveilles du monde. Il y avoit encore d'autres dépenses de ce genre, qui furent sagement abrogées.

Peu de tems après Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi conjointement avec Aridée : mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom. L'autorité étoit toute entiére entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entr'eux les Provinces.

Diod. l. 18. p. 587. 588. Justin. l. 13. cap. 4. & Curt. lib. 10. cap. 10.

En Europe, la Thrace & les régions voisines furent confiées à Lysimaque : la Macédoine, l'Epire, &

la Gréce, à Antipater & à Cratére.

En Afrique, l'Egypte & les autres conquêtes d'Alexandre dans la Libye & la Cyrénaïque furent laiſſées à Ptolémée fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoiſine l'Egypte. Et c'eſt de ce tems, vers l'Autonne au mois de Taot, qu'on commence à compter les années de l'Empire des Lagides en Egypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de Roi qu'environ dix-ſept ans après conjointement avec les autres ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans l'Aſie Mineure, la Lycie, la Pamphylie, la grande Phrygie, furent données à Antigone: la Carie, à Caſſandre: la Lydie, à Ménandre: la petite Phrygie, à Léonat: l'Arménie à Néoptoléme: la Cappadoce & la Paphlagonie, à Euméne. Ces deux Provinces n'avoient jamais été bien ſoumiſes aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuoit à les gouverner comme auparavant, Alexandre aiant paſſé avec tant de rapidité à ſes autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuſer à le réduire tout-à-fait, & ſe contenta d'une légére ſoumiſſion.

La Syrie & la Phénicie échurent à

Laomédon : des deux Médies, l'une à Atropate, & l'autre à Perdiccas : la Perſe, à Peuceſte : la Babylonie, à Archon : la Méſopotamie, à Arcéſilas : la Parthie & l'Hyrcanie, à Phratapherne : la Bactriane & la Sogdiane, à Philippe : & d'autres régions, à des Généraux dont les noms ſont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la Cavalerie des Alliés, ce qui étoit une place conſidérable ; & Caſſandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des Gardes.

La haute Aſie qui approche des Indes, & les Indes même furent laiſſées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis pour Gouverneurs.

Il en fut de même preſque généralement pour toutes les Provinces que je viens de nommer : & c'eſt dans ce ſens que la plupart des Interprétes expliquent l'endroit des Maccabées où il eſt dit qu'Alexandre, aiant appellé les Grands de ſa Cour qui avoient été nourris avec lui, leur partagea ſon Roiaume de ſon vivant. En effet il eſt aſſez vraiſemblable que ce Prince, ſe voiant près de mourir,

Maccab. lib. 1. n. 6. & 7.

& ne voulant pas ſe déſigner lui-même parmi eux un ſucceſſeur unique, ſe contenta de les confirmer tous dans les Gouvernemens qu'il leur avoit donnés : ce qui ſuffit pour dire, *qu'il leur partagea ſon roiaume lorſqu'il vivoit encore.*

Ce partage n'étoit que l'ouvrage des hommes : & il ne ſera pas de longue durée. Celui qui régne ſeul, & qui eſt ſeul le Roi des ſiécles, en avoit fait un autre : il avoit aſſigné à chacun ſa portion, & en avoit marqué l'étendue & les bornes. Il n'y aura que cette diſpoſition qui ſubſiſtera.

Le partage arrété dans l'aſſemblée fut la ſource & la cauſe de bien des diviſions & des guerres, comme la ſuite nous le fera connoitre, chacun de ces Gouverneurs prétendant exercer dans ſon département une autorité ſouveraine & indépendante. Aucun pourtant, par reſpect pour la mémoire d'Alexandre, ne prit le nom de Roi tant que ceux de ſa race qui avoient été placés ſur le trône demeurérent en vie. *Juſtin. l. 13 cap. 2.*

Parmi les Gouverneurs de Provinces que j'ai nommés, quelques-uns ſe diſtinguérent au-deſſus de tous les

autres par leur crédit, leur mérite, leurs cabales; & formérent différens partis, auxquels les autres s'attachérent, chacun ſelon ſes vûes particuliéres d'intérêt & d'ambition. Car il ne faut pas s'attendre que, dans un tel mouvement, les motifs du bien public aient beaucoup de part aux réſolutions qui s'y prennent.

Plut. in Eumen. p. 583 Cornel. Nep. in Eumen. cap. 1.

J'en excepte pourtant Euméne, le plus vertueux ſans contredit de tous ces Gouverneurs, & qui ne leur cédoit point en bravoure: lequel, par principe de probité, demeura toujours conſtamment attaché au parti des deux Rois. Il étoit de Cardie ville de Thrace, & d'une naiſſance fort obſcure. Philippe, qui avoit remarqué en lui dès ſa jeuneſſe de rares qualités, ſe l'étoit attaché en qualité de Sécretaire, & avoit pris en lui une grande confiance. Il ne fut pas moins en crédit ſous Alexandre, qui lui donna une grande marque d'eſtime & de conſidération. Barſine, la premiére perſonne que ce Prince aima en Aſie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit une ſœur de même nom: il la * fit épouſer à Euméne. Nous verrons

* *Arrien lui donne une autre femme.* l. 7. p. 278.

que ce ſage Favori répondit dignement à l'affection de ces deux Princes, même après leur mort. Ses ſentimens & ſes actions nous montreront qu'on peut être roturier par la naiſſance, & très-noble par le cœur.

J'ai marqué, dans le Volume précédent, que Syſigambis, qui avoit ſupporté avec patience la mort de ſon pere, de ſon mari, de ſon fils, ne put ſurvivre à celle d'Alexandre. La mort de cette Princeſſe fut ſuivie de près de celle de ſes deux petites filles, Statira veuve d'Alexandre, & Drypetis veuve d'Epheſtion. Roxane, qui appréhendoit que Statira ne ſe trouvât enceinte d'Alexandre auſſi bien qu'elle, & que la naiſſance d'un garçon ne dérangeât les meſures priſes pour aſſurer la ſucceſſion au fils dont elle eſpéroit être groſſe, engagea les deux ſœurs à la venir voir, & elle s'en défit ſecrettement par le ſecours de Perdiccas, ſeul confident d'un ſi noir attentat.

Q. Curt. lib. 10. cap. 5.

Plut. in Alex. p. 707.

Il eſt tems d'entrer dans le détail des actions des ſucceſſeurs d'Alexandre. Je commencerai par la révolte des Grecs dans l'Aſie ſupérieure, & par la guerre qu'Antipater eut à ſou-

tenir contre la Gréce, parce que ces matiéres ſont plus iſolées, & preſque entiérement ſéparées des autres.

§. II. *Révolte des Grecs dans l'Aſie ſupérieure. Mouvemens à Athénes ſur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Gréce. Il eſt d'abord vaincu, puis vainqueur. Il ſe rend maître d'Athénes, & y laiſſe garniſon. Fuite & mort de Démoſthene.*

AN. M. 3681. AV. J. C. 323. *Diod. l. 18. p. 591. 592.* LES GRECS, qu'Alexandre avoit établis en forme de colonies dans les provinces de l'Aſie ſupérieure, n'y demeuroient qu'avec regret, parce qu'ils n'y trouvoient pas les douceurs & les agrémens dont ils s'étoient flatés, & ils conſervoient dans leur cœur depuis lontems un vif déſir de retourner dans leur patrie. Ils n'avoient pas oſé témoigner leur mécontentement du vivant d'Alexandre: mais dès qu'ils eurent appris la nouvelle de ſa mort, ils ſe déclarérent ouvertement. Aiant armé vingt mille hommes d'Infanterie, tous gens aguerris & expérimentés, avec trois mille chevaux, ils mirent à leur tête

Philon, & ſe préparérent au départ, ſans prendre de conſeil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes, comme s'ils n'euſſent plus été ſoumis à aucune autorité, & qu'ils n'euſſent plus reconnu de maîtres ni de ſupérieurs.

Perdiccas, qui prévoioit les conſéquences d'une telle entrepriſe dans un tems où tout étoit en mouvement, & où les troupes, auſſi bien que la plupart des Officiers, ne reſpiroient que l'indépendance, envoia contr'eux Pithon, Officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci ſe chargea volontiers de cette commiſſion, dans l'eſpérance de gagner ces Grecs, & de ſe procurer par leur moien un établiſſement conſidérable dans l'Aſie ſupérieure. Perdiccas, averti de ſon deſſein, donna un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envoioit avec lui, qui étoit d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé, il gagna par argent trois mille des Grecs, qui aiant lâché le pié dans le combat, lui procurérent une pleine victoire. Les vaincus ſe rendirent, à condition qu'on leur conſerveroit la liberté & la vie; & c'étoit l'intention

de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens, ſe croiant obligés d'exécuter les ordres de Perdiccas, égorgérent ſans pitié tous ces Grecs, ſans avoir égard à la parole qu'ils leur avoient donnée. Pithon, fruſtré de ſon eſpérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Plut. in Phoc. p. 751. 752.

Cette expédition fut ſuivie de près de la guerre de Gréce. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant arrivée à Athénes, y avoit excité de grandes rumeurs, & cauſé une joie preſque univerſelle. Le peuple, qui depuis lontems portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit impoſé à la Gréce, ne parloit que de liberté, ne reſpiroit que guerre, & ſe livroit ſans meſure aux emportemens d'une joie folle & exceſſive. Phocion, qui étoit d'un caractére ſage & modéré, & qui craignoit que la nouvelle ne ſe trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les eſprits, & d'arréter ces ſaillies fougueuſes, qui ne laiſſoient point de lieu à la réflexion & au conſeil. Comme, malgré ſes efforts, la plupart des Orateurs crioient que la nouvelle étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion ſe

leva & leur dit: » Mais, s'il eſt mort » aujourd'hui, il le ſera encore de- » main, & encore après demain, de » ſorte que nous aurons tout le tems » de délibérer en repos & avec plus » de ſûreté.

Léoſthéne, qui le premier avoit répandu cette nouvelle à Athénes, ne ceſſoit de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance & de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit: » Jeune homme, vos diſcours reſſem- » blent à des cyprès; ils ſont grands » & hauts, mais ne portent point de » fruit. « On lui ſavoit mauvais gré de s'oppoſer ſi fortement aux volontés du peuple. Hypéride s'étant levé, lui demanda, » Quand ſera-ce donc que » vous conſeillerez aux Athéniens de » faire la guerre? Ce ſera, lui répondit » Phocion, quand je verrai les jeunes » gens prendre une ferme réſolution » de garder une exacte diſcipline, » les riches contribuer ſelon leur » pouvoir aux frais de la guerre, & » les Orateurs s'abſtenir de voler les » deniers publics.

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut réſolue, & il fut arrété qu'on députeroit vers tous

les peuples de la Gréce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'eſt la guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, unis enſemble pour la liberté de la Gréce, firent ſous la conduite de Léoſthéne contre Antipater, & qui fut appellée *la guerre Lamiaque*, du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une premiére bataille.

Plut. in Demoſth. p. 858. Juſtin. l. 13. cap. 5. Démoſthéne, qui étoit alors en exil à Mégare, mais qui dans ſon malheur conſervoit toujours un zéle vif & ardent pour les intérêts de ſa patrie & pour la défenſe de la liberté commune, ſe joignit aux Ambaſſadeurs d'Athénes envoiés vers le Péloponnéſe, & les aiant merveilleuſement ſecondés par la force de ſon éloquence, il engagea dans la ligue Sicyone, Argos, Corinthe, & les autres villes du Péloponnéſe.

Le peuple d'Athénes, admirant un zêle ſi noble & ſi généreux, fit ſur le champ un Décret pour le rappeller de ſon exil. On lui envoia à Egine une galére à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port de Pirée, il n'y eut ni Magiſtrats ni Prêtres qui reſtaſſent dans la ville. Tous les citoiens ſortirent en foule pour aller au devant

devant de cet illuſtre Exilé, & le reçurent avec toutes les démonſtrations poſſibles d'affection & de joie, & en même tems de douleur & de repentir de l'injure qu'on lui avoit faite. Démoſthéne vivement touché des honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit, & rentrant comme en triomphe dans ſa patrie au milieu des acclamations publiques, levoit les mains vers le ciel pour remercier les dieux d'une protection ſi éclatante, & ſe félicitoit lui-même d'une journée plus glorieuſe encore pour lui, que n'avoit été pour Alcibiade celle où il revint de ſon exil. Car ſes citoiens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu que la réception d'Alcibiade n'avoit pas été pleinement volontaire, & qu'il y étoit entré de la contrainte.

La plupart des anciens redoutoient extrêmement les ſuites d'une guerre, où il leur paroiſſoit qu'on s'étoit engagé avec trop de précipitation, & ſans en avoir examiné les conſéquences avec toute l'attention & toute la maturité que demandoit une entrepriſe de cette importance. Ils trouvoient qu'il n'y avoit encore aucune néceſſité de ſe déclarer ouvertement contre les

Diod. l. 18. p. 594-599.

Macédoniens, dont les troupes aguerries de longue main étoient à craindre ; & l'exemple de Thébes, détruite par une pareille témérité, les effraioit. Mais les orateurs, qui trouvoient leur avantage dans les troubles publics, & à qui, comme le disoit Philippe, la guerre tenoit lieu de paix, & la paix de guerre, ne laissoient pas au peuple le tems de délibérer mûrement sur les affaires qu'on lui proposoit, & l'entraînoient dans leurs sentimens par une éloquence flateuse, qui ne lui montroit dans l'avenir que victoires & triomphes.

Ici, Démosthéne & Phocion, qui ne manquoient ni de zéle ni de prudence, & qui n'avoient en vûe que le bien public, se trouvérent d'avis différent, ce qui ne leur étoit pas extraordinaire. Il ne m'appartient point de prononcer lequel des deux avoit raison. Dans une conjoncture aussi embarrassante que celle-ci, il n'est pas étonnant qu'on se sépare, quoiqu'avec de bonnes intentions de part & d'autre. Le parti de Phocion étoit peutêtre le plus prudent ; celui de Démosthéne, le plus glorieux.

Quoi qu'il en soit, on leva une ar-

mée conſidérable, & l'on équipa une flote très nombreuſe. On enrolla tous les citoiens en âge de porter les armes, qui étoient au deſſous de quarante ans. Des dix Tribus qui compoſoient la République, trois furent laiſſées pour la défenſe de l'Attique, le reſte marcha au dehors avec les autres Alliés ſous la conduite de Léoſthéne.

Antipater, ſur tous les mouvemens qu'il avoit ſû qu'on ſe donnoit dans la Gréce, ne s'étoit pas endormi, & avoit envoié en Phrygie vers Léonat, & en Cilicie vers Cratére, pour les preſſer de venir à ſon ſecours. En les attendant, il ſe mit en marche avec treize mille Macédoniens ſeulement, & ſix cens chevaux: les fréquentes recrues qu'il avoit envoiées à Alexandre, ne lui avoient pas laiſſé plus de troupes du pays.

Il eſt étonnant qu'Antipater ait entrepris de combattre toute la Gréce liguée avec cette poignée d'hommes. Il comptoit ſans doute que les Grecs n'avoient plus cet ancien zéle & cette ancienne ardeur pour la liberté: qu'ils ne la regardoient plus comme un avantage ineſtimable, pour la con-

ſervation duquel il faloit ſacrifier ſes biens & ſa vie : qu'ils commençoient à ſe familiariſer avec la ſervitude, & par là s'en rendoient dignes. C'étoit en effet la diſpoſition préſente des Grecs, à laquelle on ne reconnoit pas les enfans de ceux qui avoient ſoutenu courageuſement tous les efforts de l'Orient, & combattu un million d'hommes pour ſe conſerver libres.

Antipater s'avança vers la Theſſalie, ſuivi de ſa flote qui rangeoit les côtes de la mer. Elle étoit compoſée de cent dix galéres à trois rangs de rames. Les Theſſaliens s'étoient d'abord déclarés pour lui : mais bientôt après, aiant changé de ſentiment, ils ſe joignirent aux Athéniens, & leur menérent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens & des Alliés étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Macédoine, Antipater n'en put ſoutenir le choc, & fut vaincu dans un premier combat. N'oſant en hazarder un ſecond, & ne pouvant pas ſe retirer en ſureté dans la Macédoine, il ſe renferma dans Lamia, petite ville de Theſſalie, pour attendre le ſecours qui lui devoit ve-

nir d'Aſie, & s'y fortifia. Les Athéniens en formérent le ſiége.

L'attaque de Lamia étoit fort vive, & la réſiſtance non moins vigoureuſe. Léoſthéne, après pluſieurs tentatives, déſeſpérant de la pouvoir emporter de force, ſe réduiſit à la bloquer, pour la prendre par famine. Il l'environna d'un mur de contrevallation, avec un foſſé très profond, & par ce moien lui coupa les vivres. La diſette ſe fit bientôt ſentir dans la ville, & les aſſiégés ſongeoient ſérieuſement à ſe rendre, lorſque dans une ſortie qu'ils firent, Léoſthéne reçut une bleſſure conſidérable, qui obligea de le porter dans ſa tente. On donna le commandement de l'armée à Antiphile, également eſtimé des troupes pour ſa valeur & pour ſa prudence.

Cependant Léonat s'étoit mis en marche pour aller au ſecours des Macédoniens aſſiégés dans Lamia. Il étoit chargé, auſſi bien qu'Antigone, par l'accord fait entre les Généraux, d'établir à main armée Euméne dans la Cappadoce : mais des vûes particuliéres leur firent prendre un autre parti. Léonat, qui avoit pris une entiére confiance dans Euméne, lui déclara, An. M. 3682. Av. J.C. 322. *Plut. in Eumen. p.* 584.

en partant, que la promeſſe de ſecourir Antipater n'étoit pour lui qu'un vain prétexte, & que ſon véritable deſſein étoit de paſſer en Gréce pour ſe rendre maître de la Macédoine ; & il lui fit voir des lettres de Cléopatre ſœur d'Alexandre, qui le ſollicitoit de venir à Pella, & lui promettoit de l'épouſer. Léonat étant près de Lamia, marcha droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cens chevaux. La proſpérité avoit mis le déſordre dans l'armée des Grecs. Pluſieurs, ſous différens prétextes, s'étoient retirés chez eux ; ce qui avoit beaucoup diminué le nombre des troupes, qui ſe trouvoient réduites à vingt deux mille hommes d'infanterie. La cavalerie montoit à trois mille cinq cens chevaux, dont deux mille étoient de Theſſalie, qui faiſoient la principale force de l'armée, & toute l'eſpérance du ſuccès. En effet le combat s'étant donné, ce fut cette cavalerie qui eut la plus grande part à la victoire : elle étoit commandée par Ménon. Léonat, couvert de bleſſures, tomba mort ſur le champ de bataille, & fut emporté par les ſiens dans le camp. La pha-

lange Macédonienne, qui craignoit extrêmement le choc de la cavalerie, ſe retira ſur des hauteurs, où les Theſſaliens ne purent la ſuivre. Les Grecs, aiant enlevé leurs morts, érigérent un trophée, & ſe retirérent.

On ne parloit à Athénes que des glorieux exploits de Léoſthéne, qui ne ſurvécut pas lontems à ſa gloire. Toute la ville étoit dans la joie, & ne ceſſoit de célébrer des fêtes, & d'offrir des ſacrifices, pour remercier les dieux de tous les avantages qu'elle remportoit. Les ennemis de Phocion, croiant lui faire beaucoup de dépit, & le réduire à ne ſavoir que répondre ſur l'oppoſition qu'il avoit toujours apportée à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choſes. » Oui ſans doute, répondit Phocion, » je voudrois les avoir faites : mais » je ne voudrois pas n'avoir point » conſeillé ce que j'ai conſeillé. « Il [a] ne croioit pas qu'on dût juger d'un conſeil par le ſuccès, mais par le fond même & par la qualité du *Plut. in Phoc. pag. 752.*

[a] Non damnavit quod rectè viderat, quia, quod alius malè conſulerat, benè ceſſerat: felicius hoc exiſtimans, illud etiam ſapientius. *Val. Max. lib. 5. cap. 8.*

conſeil ; & il ne renonçoit pas à ſon avis, quoique l'avis contraire eût réuſſi, ce qui prouvoit ſeulement que de ce côté-là il y avoit eu plus de bonheur, mais non pas plus de ſageſſe. Et comme ces bonnes nouvelles ſe ſuivoient de fort près, & arrivoient du camp coup ſur coup, Phocion, qui en craignoit les ſuites, s'écria : *Quand ceſſerons-nous donc de vaincre ?*

Antipater fut obligé de ſe rendre par capitulation. L'hiſtoire ne nous apprend point quels furent les articles du Traité. La ſuite nous fait connoître ſeulement que Léoſthéne exigea de lui qu'il ſe rendît à diſcrétion. Ce dernier mourut peu de jours après de la bleſſure qu'il avoit reçue au ſiége. Antipater étant ſorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paroit qu'on le traita favorablement, ſe joignit aux débris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Il ſe donna bien de garde de hazarder une ſeconde bataille ; mais, en Capitaine ſage & expérimenté, il conduiſoit ſes troupes ſur des hauteurs, inacceſſibles à la cavalerie ennemie. Anti-

phile, le Général des Grecs, retint les ſiennes dans la Theſſalie, ſe contentant d'obſerver les mouvemens d'Antipater.

Clitus, qui commandoit la flote Macédonienne, remporta, environ dans ce même tems, deux victoires près des îles Echinades ſur Eétion, Amiral de celle des Athéniens.

Enfin Cratére, qu'on attendoit depuis lontems, arriva en Theſſalie, & s'arréta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, & voulut bien ſervir ſous lui. Les troupes qu'il avoit amenées, jointes à celles de Léonat, montoient à plus de quarante mille hommes d'infanterie, à trois mille archers ou frondeurs, & à cinq mille chevaux. L'armée des Alliés étoit beaucoup inférieure en nombre. Elle n'étoit que de vingt-cinq mille hommes de pié, & de trois mille cinq cens chevaux. La diſcipline y étoit mal obſervée, depuis les victoires qu'elle avoit remportées. Il ſe donna une bataille aſſez conſidérable près de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pas grande, & ils ne perdirent pas beaucoup de monde : encore cet *Diod. lib. 18. p. 599-602.*

échec n'arriva-t-il que par la licence des ſoldats, & par le peu d'autorité des Capitaines, qui ne ſavoient pas ſe faire obéir.

Le lendemain, Antiphile & Ménon, les deux Généraux de l'armée des Grecs, aſſemblérent le Conſeil pour ſavoir ſi l'on attendroit le retour des troupes qui s'étoient retirées dans leur pays, ou ſi l'on feroit à l'ennemi des propoſitions d'accommodement. Ce dernier parti l'emporta. Des Députés partirent ſur le champ, portant parole pour tout le corps des Alliés. Antipater répondit qu'il vouloit traiter ſéparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendroit à bout plus facilement; & il ne ſe trompoit pas. Cette réponſe rompit la négociation. Il ne ſe fut pas plutôt préſenté devant les villes des Alliés, qu'ils ſe débandérent, & abandonnérent lâchement la liberté, chacun ne ſongeant qu'à ſon accommodement particulier.

Ce que l'on voit ici confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la diſpoſition préſente des peuples de la Gréce. Ce ne ſont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement

attentifs au bien public & à la gloire de la nation, qui regardoient le danger de leurs voiſins & de leurs alliés comme le leur propre, & qui au premier ſignal voloient à leur ſecours. Un redoutable ennemi eſt aux portes d'Athénes: Toutes les Républiques de la Gréce ſont ſans action & ſans vigueur: tout le Péloponnéſe demeure immobile, & il n'eſt non plus parlé de Sparte que ſi elle ne ſubſiſtoit plus. Triſte effet de la jalouſie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la liberté commune, d'un funeſte engourdiſſement au milieu des plus grands périls, qui annonce & qui prépare une décadence & une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette déſertion, marcha incontinent avec ſon armée vers Athénes, qui ſe trouvoit abandonnée de tous ſes Alliés, & par conſéquent hors d'état de ſe défendre contre un ennemi puiſſant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démoſthéne & tous ceux de ſon parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Grecs, & comme les défenſeurs d'une liberté mourante, ſortirent de la ville, & le peuple,

Plut. in Phoc. p. 753-754.

pour ſe décharger ſur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, & pour gagner ſes bonnes graces, les condanna à mort ſur le Décret que Démade en dreſſa. Le Lecteur n'a pas oublié que c'eſt ce même peuple qui venoit de rappeller Démoſthéne par un Décret ſi honorable, & de le recevoir en triomphe.

Par un ſecond Décret, le même Démade fit ordonner qu'on envoieroit à Antipater, qui étoit pour lors à Thébes, des Ambaſſadeurs avec de pleins pouvoirs, pour traiter avec lui de la paix. Phocion étoit à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il faloit que les Athéniens s'en remiſſent entiérement à lui, comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entiérement remis de la capitulation à Léoſthéne leur Général.

Phocion alla raporter cette réponſe à Athénes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thébes avec les autres Ambaſſadeurs auxquels on avoit joint Xénocrate, dans l'eſpérance que la vûe ſeule d'un Philoſophe ſi célébre inſpireroit du

reſpect à Antipater, & le forceroit à rendre hommage à ſa vertu. C'étoit bien mal connoitre le cœur humain, & en particulier le caractére violent & cruel d'Antipater, que de ſe flater qu'un ennemi, à qui on faiſoit une guerre ouverte, renonceroit à ſes avantages par reſpect pour la vertu d'un ſeul homme, & ſur la harangue d'un Philoſophe, lequel apparemment s'étoit déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder; & quand il voulut entrer en diſcours, car il étoit chargé de porter la parole, il l'interrompit bruſquement, & voiant qu'il continuoit, il lui impoſa ſilence. Il ne traita pas de la même ſorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponſe, » Qu'il étoit » prêt à faire amitié & alliance avec » les Athéniens à ces conditions: » qu'ils lui livreroient Démoſthéne » & Hypéride; qu'ils rétabliroient » le Gouvernement ſur l'ancien pié, » où les charges étoient données aux » riches; qu'ils recevroient garniſon » dans le port de Munychia; qu'ils » paieroient tous les frais de la guerre, » & outre cela une groſſe amende » dont on conviendroit. « Ainſi, ſelon

Diodore, il n'y eut que ceux qui avoient plus de deux mille dragmes de revenu qui eurent part au gouvernement, & droit de ſuffrage. Antipater par là prétendoit ſe rendre maître abſolu d'Athénes, ſachant bien que les riches qui poſſédoient les charges, & avoient de grands revenus, ſeroient beaucoup plus dans ſa dépendance qu'une pauvre & vile populace, qui n'avoit rien à perdre, & qui n'écoutoit que ſon caprice.

Mille livres.

Tous les autres Ambaſſadeurs étoient fort contens de ces conditions, qu'ils regardoient comme fort douces vû l'état où ils ſe trouvoient. Xénocrate ſeul en jugea autrement. *Elles ſont très douces*, dit-il, *pour des eſclaves; mais très dures pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garniſon Macédonienne, qui étoit commandée par Ménylle, très honnête homme, & des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands Myſtéres, & le propre jour que l'on méne en proceſſion de la ville à Eleuſine le dieu Jacchus: triſte conjoncture pour les Athéniens; & qui les pénétra de douleur. » Hélas;

diſoient-ils en comparant les tems paſſés à ce qu'ils voioient, » anciennement dans nos plus grandes adverſités les dieux ſe manifeſtoient à nous » pendant cette ſainte cérémonie par » des * viſions myſtiques & par des voix » qu'ils faiſoient entendre, au grand » étonnement de nos ennemis qui en » étoient effraiés. Et aujourd'hui, à » la même ſolennité, les dieux voient » tranquillement le plus grand des malheurs qui pouvoient arriver à la » Gréce : ils voient le plus ſaint de » tous les jours de l'année, & celui » qui nous eſt le plus agréable, ſouillé & marqué par la plus affreuſe de » toutes les calamités, qui lui donnera même ſon nom juſqu'à la fin des » ſiécles !

La garniſon, commandée par Ménylle, ne fit aucun mal aux habitans ; mais il y en eut plus de douze mille qui furent, à cauſe de leur pauvreté, exclus du gouvernement par un des articles du Traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athénes, traînant une triſte vie dans l'op-

* *Les Athéniens étoient fort ſuperſtitieux, & par cette raiſon, très crédules à tout ce qu'on leur diſoit de leurs dieux.*

probre & le mépris qu'ils s'étoient juſtement attiré. Car c'étoit pour la plupart, des eſprits brouillons & mercénaires, ſans vertu, ſans juſtice ; flatés d'une fauſſe idée de liberté dont ils ne ſavoient pas uſer, & dont ils ne connoiſſoient ni les bornes, ni les devoirs, ni la fin. Les autres citoiens pauvres, pour éviter cette honte, abandonnérent la ville, & ſe retirérent en Thrace, où Antipater leur aſſigna une ville & des terres pour leur habitation.

Athen. l. 12. pag. 542. Démétrius de Phalére fut obligé de s'enfuir. Il ſe retira vers Nicanor, en qui Caſſandre fils d'Antipater avoit beaucoup de confiance, & qu'il fit Gouverneur de Munychia après la mort de ſon pere, comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avoit été non ſeulement le diſciple, mais l'ami intime du célébre Théophraſte. Sous un auſſi ſavant maître, il perfectionna les talens naturels qu'il avoit pour l'éloquence, & ſe rendit habile dans la philoſophie, la politique, & l'hiſtoire. Il étoit fort eſtimé à Athénes. Il avoit commencé à y entrer dans le gouvernement des affaires dès le tems qu'Harpalus s'y étoit rendu, après s'è-

Diog. Laert. in Demetr.

tre déclaré contre Alexandre. Dans le tems dont nous parlons, il fut obligé de ſortir d'Athénes, qui le condanna même bientôt après, quoiqu'abſent, ſous un vain prétexte d'irréligion.

Tout le poids de la colére d'Antipater tomba principalement ſur Démoſthéne, Hypéride, & quelques autres Athéniens qui les avoient ſuivis. Quand il ſut qu'ils s'étoient dérobés à ſa vengeance par la fuite, il envoia après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, qui avoit joué autrefois des tragédies. Cet Archias aiant trouvé à Egine l'Orateur Hypéride, Ariſtonicus de Marathon, & Himérée frere de Démétrius de Phalére, qui tous trois s'étoient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les arracha de leur aſyle, & les envoia à Antipater qui étoit alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. *Plut. in Demoſth. p. 859. 860.*

Le même Archias aiant appris que Démoſthéne, retiré dans l'île de Calaurie, s'étoit rendu ſuppliant dans le temple de Neptune, il y paſſa ſur des eſquifs, & étant deſcendu à terre avec quelques ſoldats de Thrace, il

alla dans le temple, & fit tous ſes efforts pour perſuader à Démoſthéne de venir avec lui vers Antipater, l'aſſurant qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Démoſthéne connoiſſoit trop les hommes, pour ſe fier à ſa parole. Il ſavoit que ces ames vénales & vendues à l'iniquité, ces infâmes Miniſtres d'ordres également injuſtes & cruels, ne ſe piquent pas, non plus que leurs maîtres, de ſincérité & de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un Tyran, qui auroit exercé ſur lui toute ſa fureur, il avala du poiſon qu'il portoit toujours ſur lui. Ce poiſon produiſit ſon effet aſſez promtement. Se ſentant affoiblir, il s'avança ſoutenu ſur les bras de quelques domeſtiques, & tomba mort au pié de l'autel.

Peu de tems après, les Athéniens, pour lui marquer leur eſtime & leur reconnoiſſance, lui firent ériger une ſtatue de bronze, & ordonnérent par un Décret que d'âge en âge l'aîné de ſa famille ſeroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et au bas de la ſtatue ils firent graver cette Inſcription, qui étoit conçue en deux vers élégiaques: *Démoſthéne, ſi tu avois*

ou autant de force que de bon ſens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Gréce. Quel cas doit-on faire du jugement d'un peuple capable de ſe porter, preſque dans le même tems, à des extrémités ſi oppoſées : qui condanne aujourd'hui un citoien à mort, & qui le lendemain le comble d'honneurs & de louanges ?

Ce que j'ai dit de Démoſthéne en pluſieurs occaſions, me diſpenſe ici de faire au long ſon portrait & ſon caractére. Il étoit, non ſeulement grand orateur, mais grand homme d'Etat. Il avoit de nobles & de grandes vûes, un zéle à toute épreuve pour l'honneur & les intérêts de ſa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui ſentoit la tyrannie, & un amour de la liberté tel qu'on peut ſe l'imaginer dans le Républicain le plus ennemi, qui fut jamais, de toute ſervitude & de toute dépendance. Une ſagacité merveilleuſe le faiſoit percer dans l'avenir, & lui montroit les événemens futurs & éloignés, comme s'ils euſſent été préſens. Il paroiſſoit informé de tous les deſſeins de Philippe, comme s'il eût été admis à ſon Conſeil ; & ſi les Athéniens euſſent

voulu ſuivre ſes avis, jamais ce Prince ne ſeroit parvenu à ce dégré de puiſſance qui cauſa la perte de la Gréce, comme Démoſthéne l'avoit ſouvent prédit.

Plut. in Demoſth. p. 853. Il connoiſſoit parfaitement Philippe, & étoit bien éloigné de le louer comme faiſoient la plupart des Orateurs. Deux Ambaſſadeurs, avec qui il avoit été député vers lui, ne ceſſant, à leur retour, de vanter le Roi de Macédoine, & de dire: Que c'étoit un Prince très éloquent, très beau, & très grand buveur: *Quelle louange*, reprit Démoſthéne! *La premiére qualité eſt d'un Rhéteur, la ſeconde d'une femme, la troiſiéme d'une éponge; mais nulle d'un Roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le paralléle qu'il fait de Démoſthéne & de Cicéron. Après avoir montré que les parties eſſentielles & les grandes qualités de l'orateur leur ſont communes, il marque en particulier la différence qui ſe trouve entr'eux pour le ſtile & l'élocution. » L'un, [a] dit-il, eſt plus précis, l'au-

a In eloquendo eſt aliqua diverſitas. Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic latiùs

» tre plus abondant. L'un ſerre de » plus près ſon adverſaire : l'autre, » pour le combattre, ſe donne plus » de champ. L'un ſonge toujours à le » percer, pour ainſi dire, par la vi- » vacité de ſon ſtile : l'autre ſouvent » l'accable auſſi par le poids du diſ- » cours. Il n'y a rien à retrancher à » l'un, & rien à ajouter à l'autre. On » voit en Démoſthéne plus de ſoin & » d'étude : en Cicéron, plus de naturel » & de génie.

J'ai marqué ailleurs un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de rapporter encore ici. Ce qui caractériſe Démoſthéne plus que tout le reſte, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, eſt un oubli ſi parfait de lui-même, une exactitude ſi ſcrupuleuſe à ne faire jamais parade d'eſprit, un ſoin ſi perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cauſe & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expreſſion, un tour, une penſée, qui n'ait pour but ſimplement que de plaire & de briller. Cette retenue,

Dans le Traité des Etudes, en parlant de l'éloquence du Barreau.

pugnat. Ille acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici.

Curæ plus in illo, in hoc naturæ. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

cette ſobriété, dans un auſſi beau génie qu'étoit Démoſthéne, dans des matiéres ſi ſuſceptibles de grace & d'élégance, met le comble à ſon mérite, & eſt au deſſus de toutes les louanges.

Cicéron connoiſſoit bien tout le prix de l'éloquence de Démoſthéne : il en ſentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais perſuadé que [a] l'orateur doit, quand il ne s'agit que de choſes non eſſentielles, former ſon ſtile ſur le goût de ceux qui l'écoutent ; il ne crut pas que ſon ſiécle fût ſuſceptible d'une ſi rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque choſe aux oreilles & à la délicateſſe de ſes auditeurs, qui demandoient dans les diſcours plus d'élégance & plus de grace. Ainſi, [b] quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité

a Semper oratorum eloquentiæ, moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur, ad eamque & ad eorum arbitrium & nutum totos ſe fingunt & accommodant. *Orat. n.* 24.

b Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil eſſe temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius poſtulantibus... Atque id feciſſe M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cùm & ipſam ſe rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipſo proderat, quòd placebat. *Quintil lib. 12. cap.* 10.

de la cauſe qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque choſe à l'agrément. Et en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de ſa partie ; & il y travailloit en effet, puiſqu'un des plus ſûrs moiens de perſuader eſt de plaire. Mais il travailloit auſſi pour ſa propre réputation, & ne s'oublioit pas lui-même.

La mort de Démoſthéne, & celle d'Hypéride, firent regretter aux Athéniens les régnes de Philippe & d'Alexandre, & leur rappellérent dans l'eſprit la magnanimité, la généroſité, & la clémence que ces deux Princes conſervérent même dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenſes, & à relever leurs ennemis : au lieu qu'Antipater, ſous le maſque d'un homme privé, ſous un vil manteau, & ſous les apparences d'une vie ſimple & frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, ſe montroit en effet un maître dur & impérieux. *Plut. in Phoc. pag. 754.*

Cependant, malgré toute ſa dureté, Phocion ne laiſſa pas d'obtenir de lui par ſes priéres le rappel de pluſieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre. Ce qu'il y

a de certain, c'eſt qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la République depuis ce tems-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignés. Car il fit enſorte qu'ils ne fuſſent pas relégués, comme l'ordre en avoit été d'abord expédié, au delà des monts Cérauniens & du promontoire de Ténare, & privés du doux ſéjour de la Gréce, mais qu'ils demeuraſſent dans le Péloponnéſe. Qui pourroit s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon & généreux naturel de Phocion, qui emploie ſon crédit auprès des puiſſances, pour procurer quelques ſoulagemens à des malheureux; & de l'autre, une ſorte d'humanité dans un Prince, qui ne s'en piquoit pas néanmoins, mais qui ſentoit bien qu'il y auroit eu de la dureté d'ajouter encore de nouvelles peines aux incommodités de l'exil.

Du reſte, Antipater gouverna avec beaucoup de juſtice & de douceur ceux qui reſtérent dans Athénes, pourvut des premiéres charges & des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux,

vertueux, ſe contentant d'éloigner de toute magiſtrature ceux qu'il croioit portés & propres à exciter des troubles. Il ſavoit que ce peuple n'étoit point capable de porter ni une ſervitude ni une liberté entiéres. Ainſi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle auroit eu de trop dur, & à l'autre ce qu'elle avoit d'exceſſif & de licentieux.

Après une campagne ſi glorieuſe, le Vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila ſa fille avec Cratére. Cette fête ſe paſſa avec la pompe la plus auguſte. Phila étoit une des Princeſſes de ſon ſiécle les plus accomplies. Sa beauté faiſoit la moindre partie de ſon mérite. L'éclat en étoit beaucoup relevé par la douceur & la modeſtie qui brilloient ſur ſon viſage, & par un air de bonté & une pente à obliger qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle joignoit à des qualités ſi eſtimables un génie ſupérieur & une rare prudence, qui la rendoient capable des plus grandes affaires. On dit que toute jeune qu'elle étoit, Antipater ſon pere, l'un des plus habiles politiques de ſon tems, n'entreprenoit rien d'important ſans la conſulter. Elle n'em- *Diod. l. 18. pag. 602. & l. 19. p. 701.*

ployа le crédit qu'elle eut ſur l'eſprit de ſes deux maris, (car après la mort de Cratére elle épouſa Démétrius fils d'Antigone) que pour faire du bien aux Officiers, ou à leurs filles, ou à leurs ſœurs. Si elles étoient pauvres, elle leur donnoit de quoi ſe marier: ſi le malheur vouloit qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéreſſoit à leur juſtification. Une libéralité ſi généreuſe l'avoit rendu toute-puiſſante auprès des troupes. Il n'étoit point de cabales qu'elle ne diſſipât par ſa préſence, ni de revoltes qu'elle n'aſſoupît par ſes maniéres.

§. III. *Convoi d'Alexandre. Son corps eſt porté à Alexandrie. Euméne eſt mis en poſſeſſion de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratére, Antipater, Antigone ſe liguent contre l'un & l'autre. Mort de Cratére. Malheureuſe expédition de Perdiccas en Egypte : il y eſt tué.*

Au M. 3683. Av. J. C. 321. *Diod. l. 18. p. 608-610.* VERS CE TEMS-LA ſe fit le convoi * d'Alexandre. Aridée aiant été chargé par tous les Gouverneurs & par tous les Grands du roiaume de la

* *J'aurois ſouhaité pouvoir m'expliquer en pluſieurs endroits de cette deſcription d'une maniére plus*

pompe funébre de ce Prince, avoit emploié deux ans à diſpoſer tout ce qui pouvoit la rendre la plus riche & la plus éclatante qu'on eût encore vûe. Lorſque toutes choſes furent prêtes pour cette lugubre mais ſuperbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. Elle fut précédée par un grand nombre de pioniers & d'autres ouvriers, afin de rendre praticables tous les chemins par leſquels on devoit paſſer.

Après qu'ils eurent été applanis, on vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention & le deſſein ſe faiſoient autant admirer, que les richeſſes immenſes qu'on y découvroit. Le corps du chariot portoit ſur deux eſſieux, qui entroient dans quatre roues faites à la mode de Perſe, dont les moieux & les raions étoient dorés, & les jantes revétues de fer. Les extrémités des eſſieux étoient d'or, repréſentant des muffles de lions, qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons; & à chaque timon étoient attelés qua-

claire & plus intelligible que je n'ai fait: mais cela ne m'a pas été poſſible, quoique j'aie eu recours aux lumiéres de perſonnes plus habiles que moi.

tre rangs de quatre mulets chacun; enſorte qu'il y avoit pour tirer ce chariot, ſoixante-quatre mulets. On avoit choiſi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or, & des colliers enrichis de pierres précieuſes, avec des ſonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit douze piés de large ſur dix-huit de long, ſoutenu par des colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il étoit orné au dedans de pierres précieuſes, diſpoſées en forme d'écailles. Tout autour régnoit une frange d'or en rezeau, dont les filets avoient un doigt d'épaiſſeur, où étoient attachées de groſſes ſonnettes, qui ſe faiſoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voioit quatre bas reliefs.

Le premier repréſentoit Alexandre aſſis dans un char, & tenant à ſa main un ſceptre ſuperbe; environné, d'un côté d'une troupe de Macédoniens armés, & de l'autre d'une pareille troupe de Perſans armés à leur maniére. Devant eux marchoient les Ecuiers du Roi.

Dans le ſecond on voioit des éléphans harnachés de toutes piéces, portant ſur le devant des Indiens, & ſur le derriére des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troiſiéme étoient repréſentés des eſcadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatriéme montroit des vaiſſeaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or, qui ſembloient la garder.

Aux quatre coins étoient poſés des ſtatues d'or maſſif, repréſentant des victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux *, qui avoient autour du cou des cercles d'or d'un pié & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes ſacrées.

Au pié de ce trône étoit poſé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, & travaillé au marteau. On l'avoit rem-

* *Le mot grec* τραγέλαφος *déſigne une eſpéce de Cerf* | *qui a de la barbe au menton comme les beucs.*

pli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conſervation du cadavre. Il y avoit ſur ce cercueil une étoſe de pourpre brochée d'or.

Entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant ſa vie.

Le pavillon en dehors étoit auſſi couvert d'une étoſe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une très-grande couronne d'or, compoſée comme de branches d'olivier. Le ſoleil qui dardoit ſes raions ſur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faiſoit briller d'une lumiére étincelante, ſemblable à celle des éclairs.

On conçoit aiſément que dans une longue marche le mouvement d'un chariot auſſi chargé que celui-ci devoit être ſujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ſes accompagnemens, ſoit que le chariot deſcendît ou qu'il montât, demeuraſſent toujours dans la même ſituation malgré l'inégalité des lieux, & les violentes ſecouſſes qui en étoient inſéparables; du milieu de chacun des deux eſſieux s'élevoit un axe qui ſou-

tenoit le milieu du pavillon, & tenoit toute la machine en état.

Après le chariot marchoient les Gendarmes tous armés, & ſuperbement vétus.

On ne ſauroit croire combien cette cérémonie attira de monde, tant par le profond reſpect que l'on avoit pour la mémoire d'Alexandre, que par la magnificence de cette pompe funébre, qui n'avoit point encore eu ſon égale dans le monde.

Il avoit couru une prédiction, que l'endroit où ſeroit enterré Alexandre deviendroit le plus heureux & le plus floriſſant de toute la terre. Les Gouverneurs ſe diſputoient l'un à l'autre un corps qui devoit porter avec lui un ſi beau privilége. Perdiccas, par amour pour la patrie, vouloit qu'on le portât à Ege en Macédoine, ſépulture ordinaire de ſes Rois. On propoſa encore d'autres lieux. L'Egypte l'emporta. Ptolémée, qui avoit des obligations ſi eſſentielles & ſi récentes au Roi de Macédoine, voulant ſignaler ſa reconnoiſſance, partit avec une nombreuſe eſcorte des troupes les plus leſtes qu'il eût, pour aller au devant du convoi, & s'avança juſqu'en

Ælian. lib. 12. cap 64.

Syrie. L'aiant joint, il empécha qu'on ne le portât au temple de Jupiter Ammon, comme on en avoit deſſein. Le corps fut dépoſé d'abord dans la ville de Memphis, & de là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui conſtruiſit un temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité payenne avoit coutume de rendre aux demi-dieux & aux Héros.

Lib. 133. Freinshémius, dans ſes ſupplémens de Tite-Live, raporte d'après Léon * l'Africain, que le tombeau d'Alexandre le Grand ſubſiſtoit encore du tems de cet Auteur, & qu'il étoit révéré par les Mahométans comme le tombeau, non ſeulement d'un Roi illuſtre, mais d'un grand Prophéte.

* *Cet Auteur vivoit dans le* 15. *ſiécle.*

Plut. in Eumen. p. 584. *Diod. l.* 18. *pag.* 599. DANS LE PARTAGE qui s'étoit fait des divers Gouvernemens de l'Empire d'Alexandre, Euméne avoit eu pour ſon département la Cappadoce & la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont; & il étoit expreſſément porté par le Traité que Léonat & Antigone avec une groſſe armée y conduiroient Euméne pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chaſſer le Roi Ariarathe. Cette réſolution priſe en commun d'envoier ainſi dans les di-

vers départemens des troupes & d'habiles Capitaines, étoit l'effet d'une politique très judicieuſe, afin que toutes les provinces conquiſes reſtaſſent ſous la domination des Macédoniens, & que les peuples, ſe voiant ſans maîtres, ne ſongeaſſent point à ſe remettre dans leur premiére liberté, & ne s'appriſſent point les uns aux autres à ſecouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonat ni Antigone ne ſe mirent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du Traité; & ſongeant chacun à leur intérêt & à leur aggrandiſſement particulier, ils prirent d'autres meſures. Euméne, ainſi abandonné par ceux qui devoient l'établir dans ſon Gouvernement, partit avec tout ſon équipage, qui conſiſtoit en trois cens chevaux & deux cens de ſes domeſtiques bien armés, & avec toutes ſes richeſſes, qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or; & il ſe retira auprès de Perdiccas. Il en fut très bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ſes Conſeils. En effet Euméne étoit un homme ferme, & la meilleure tête de tous les Capitaines d'Alexandre. *Quinze millions.*

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une groſſe armée que Perdiccas voulut commander en perſonne. Ariarathe s'étoit préparé à faire une bonne défenſe. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuſe cavalerie. Perdiccas le battit, le fit priſonnier, extermina toute ſa famille, & mit Euméne en poſſeſſion de ſon Gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de ſévérité, intimider les peuples, & arréter les ſéditions : conduite très ſage, & abſolument néceſſaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un Etat, & où tout eſt prêt à ſe ſoulever. Enſuite il s'avança pour châtier Iſaure & Larande, villes de Piſidie, qui avoient maſſacré leurs Gouverneurs, & s'étoient révoltées. La derniére de ces villes périt d'une maniére bien étrange. Comme elle ſe voioit hors d'état de réſiſter, & qu'elle n'eſpéroit aucun quartier du vainqueur, ſes habitans aiant enfermé dans leurs maiſons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, y mirent le feu, & après avoir combattu comme des lions, ſe jettérent eux-mêmes

Diod. pag. 605.

dans les flammes. La ville fut livrée au pillage : les ſoldats en aiant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle étoit remplie de richeſſes.

Delà Perdiccas ſe rendit en Cilicie, & y paſſa l'hiver. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il forma le deſſein de répudier Nicée fille d'Antipater, qu'il avoit épouſé dans un tems où il croioit ce mariage utile pour ſes vûes. Mais depuis que la Régence de l'Empire lui avoit donné un crédit ſupérieur, & fait naître de plus hautes eſpérances, il ſe tourna d'un autre côté, & ſongea à épouſer Cléopatre ſœur d'Alexandre le Grand. Elle avoit été mariée à Alexandre roi d'Epire, & aiant perdu ſon mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'étoit point remariée. Elle étoit alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoia Euméne lui en faire la propoſition, & tâcher de la gagner. Cette alliance avec une ſœur d'Alexandre, fille du même pere & de la même mere, & fort chérie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire par la faveur des Macédoniens qu'elle devoit naturellement lui procurer. *Diod. pag. 606.609.*

Antigone déméla ſon deſſein, &

entrevit que ſa perte étoit un des articles ſur leſquels on comptoit pour y réuſſir. Auſſitôt il paſſa en Gréce, alla trouver Antipater & Cratére, qui étoient alors occupés à faire la guerre aux Etoliens, & leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommodérent auſſitôt avec les Etoliens, & marchérent du côté de l'Helleſpont, pour obſerver les mouvemens de leur nouvel ennemi. Et afin de fortifier leur parti, ils engagérent dans leur intérêt Ptolémée Gouverneur d'Egypte.

Cratére, un des plus diſtingués d'entre les Capitaines d'Alexandre, étoit le plus aimé & le plus eſtimé des Macédoniens. Alexandre, un peu avant que de mourir, l'avoit chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoioit à cauſe de leur âge, de leurs bleſſures, ou de quelques autres infirmités qui les rendoient incapables de ſervir, & il lui avoit donné en même tems la charge de Viceroi de Macédoine à la place d'Antipater, qu'il rappelloit auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre, la Gréce, la Macédoine, & l'Epire aiant été données à lui & à

Antipater conjointement, ils les gouvernoient enſemble : & de ſon côté Cratére fit toujours ce que doit faire un bon & fidéle Aſſocié ; ſur tout dans cette guerre, où la découverte des deſſeins de Perdiccas les mit dans la néceſſité d'entrer.

Perdiccas renvoia Euméne dans ſa province, non ſeulement pour y mettre tout en bon état, mais auſſi en particulier pour avoir l'œil ſur les mouvemens de Néoptoléme Gouverneur d'Arménie, ſon plus proche voiſin, que Perdiccas ſoupçonnoit ; & l'on verra que ſes ſoupçons n'étoient pas ſans fondement.

Ce Néoptoléme étoit un homme plein d'un ſot orgueil, & que les vaines eſpérances dont il ſe repaiſſoit avoient rendu d'une fierté inſupportable. Euméne tâchoit de le ramener par la raiſon & par la douceur ; & voiant que la Phalange des Macédoniens, commandée par Néoptoléme, étoit devenue très audacieuſe & très inſolente, il travailla à aſſembler un Corps de cavalerie qui pût la tenir en reſpect, & lui réſiſter. Pour cet effet il donna toutes ſortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux

Plut. in Eumen. p. 585.

du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de ſa Cour auxquels il ſe fioit le plus, releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faiſoit, les dreſſa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revûes, des exercices, & des mouvemens continuels. On fut fort ſurpris de voir qu'en ſi peu de tems il eût aſſemblé plus de ſix mille chevaux en état de bien ſervir.

An.M. 3683. Av. J.C. 321 Au printems Perdiccas aiant fait filer toutes ſes troupes vers la Cappadoce, tint Conſeil avec ſes amis ſur les opérations de la guerre qu'il entreprenoit. Le ſujet de la délibération étoit de ſavoir s'il faloit aller d'abord en Macédoine contre Antipater & Cratére, ou en Egypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrêté en même tems qu'Euméne, avec une partie de l'armée, demeureroit pour garder les provinces d'Aſie contre Antipater & Cratére. Et afin de le mieux engager à ſervir la cauſe commune, Perdiccas ajouta à ſon Gouvernement les provinces de Carie, de Lycie, & de Phrygie. Il le

déclara auſſi Généraliſſime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, avec ordre à tous les Gouverneurs de lui obéir. Après cela Perdiccas prit la route d'Egypte par Damas, & par la Paleſtine. Il mena auſſi les deux Rois mineurs dans cette expédition, pour couvrir ſes deſſeins de l'autorité roiale.

Euméne n'oublia rien pour avoir une bonne armée à oppoſer à Antipater & à Cratére, qui avoient déja paſſé l'Helleſpont, & marchoient à lui. Ils eſſaiérent d'abord toutes ſortes de voies pour le détacher du parti où il étoit engagé, & lui promirent d'ajouter de nouvelles provinces à celles qu'il avoit déja. Mais [a] il étoit trop ferme pour ſe laiſſer ébranler, & pour manquer de parole à Perdiccas. Ils réuſſirent mieux auprès d'Alcétas & de Néoptoléme. Ils engagérent le premier, quoique frere de Perdiccas, à demeurer neutre : & l'autre à ſe déclarer pour eux. Euméne chargea celui-ci au paſſage, le battit, & lui enleva même tout ſon bagage.

Plut. in Eumen. p. 585-587. Diod. l. 18. p. 610-613.

a Quem (Perdiccam) etſi infirmum videbat, quod unus omnibus reſiſtere cogebatur, amicum non deſeruit, neque ſalutis quàm fidei fuit cupidior. *Cornel. Nep. in Eumen. cap. 3.*

Il dut cette victoire à ſa cavalerie, qu'il avoit formée avec tant de ſoin. Néoptoléme ſe ſauva avec trois cens chevaux, & joignit Antipater & Cratére : le reſte de ſes troupes prit parti dans celles d'Euméne.

Antipater entra en Cilicie, dans le deſſein de paſſer en Egypte, & de ſecourir Ptolémée, ſi ſes affaires le demandoient. Il détacha Cratére & Néoptoléme avec le reſte de l'armée contre Euméne qui étoit en Cappadoce. Il s'y donna un combat conſidérable, dont Euméne dut le ſuccès à une ſage & induſtrieuſe précaution qu'il prit, que Plutarque regarde avec raiſon comme le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. La réputation de Cratére étoit très grande : & depuis la mort d'Alexandre la plupart des Macédoniens le deſiroient pour leur Chef, ſe ſouvenant que pour l'amour d'eux, & pour ſoutenir leurs intérêts, il avoit encouru la diſgrace du Prince. Néoptoléme l'avoit flaté, que, dès qu'il ſe montreroit, tous les Macédoniens du parti oppoſé ſe rangeroient ſous ſes drapeaux. Euméne lui-même le craignoit extrêmement. Mais, pour éviter ce malheur qui au-

Cornel. Nep. cap. 3. & 4.

roit entraîné ſa ruine, il fit ſi bien garder les avenues & les paſſages, que ſon armée ignora abſolument contre qui on la menoit, aiant fait courir le bruit que c'étoit ſeulement Néoptoléme qui revenoit l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'oppoſa à Cratére aucun Macédonien, & défendit, ſous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut pour quelque raiſon que ce pût être.

Le premier choc fut très rude. Les lances volérent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratére ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour : car il tua pluſieurs ennemis de ſa main, & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin, bleſſé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie ennemie paſſa ſur lui ſans le reconnoitre : ce ne fut qu'à la fin qu'on ſut qui il étoit, lorſqu'il rendoit les derniers ſoupirs. A l'autre aile, Néoptoléme & Euméne, qui ſe haïſſoient tous deux perſonnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils ſe prirent corps à corps,

& leurs chevaux s'étant dérobés de deſſous eux, ils tombérent tous deux par terre. Là, comme des Athlétes acharnés l'un contre l'autre, ils ſe battirent lontems avec une eſpéc de fureur & de rage, juſqu'à ce qu'enfin Néoptoléme reçut le coup mortel, & expira.

Euméne alors, étant remonté à cheval, pouſſa à ſon aile gauche, où il croioit que les ennemis ténoient encore ferme. Là, aiant appris que Cratére avoit été tué, il courut à l'endroit où il étoit, & le trouva qui expiroit. Il ne put refuſer des larmes à la mort d'un ancien ami, qu'il avoit toujours eſtimé & conſidéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence poſſible, & fit porter ſes os en Macédoine pour être remis à ſa femme & à ſes enfans. Il gagna cette ſeconde bataille dix jours après la premiére.

Diod. l. 18. p. 613-616. Plut. in Eumen. p. 587. Cornel. Nep. cap. 5.

Perdiccas étoit cependant entré en Egypte, & y faiſoit la guerre à Ptolémée, mais avec un ſuccès bien différent. Ptolémée, depuis qu'il avoit le Gouvernement de l'Egypte, s'étoit conduit avec tant de juſtice & de bonté, qu'il avoit gagné le cœur de

tous les Egyptiens. Une infinité de gens, charmés de la douceur d'un Gouvernement ſi ſage, étoient venus de la Gréce, & d'autres endroits, ſe ranger ſous ſes ordres. Ce double avantage le rendoit très puiſſant. L'armée même de Perdiccas avoit tant d'eſtime & de penchant pour Ptolémée, qu'elle n'alloit qu'à regret contre lui, & que pluſieurs déſertoient tous les jours pour aller ſe joindre à ſes troupes. Tout cela fit échouer le deſſein de Perdiccas. Il y perdit même la vie. Aiant malheureuſement voulu faire paſſer à ſon armée un bras du Nil qui faiſoit une île près de Memphis, & aiant perdu à ce paſſage deux mille hommes, dont la moitié ſe noia, & l'autre fut dévorée par les crocodiles; les Macédoniens, mécontens juſqu'à la fureur de ſe voir expoſés ſi mal-à-propos, ſe ſoulevérent contre lui. Cent des principaux Officiers, dont Pithon étoit le plus connu, l'abandonnérent. Il fut égorgé dans ſa tente, avec la plupart de ſes amis & de ſes confidens.

Deux jours après on reçut la nouvelle de la victoire d'Euméne. Sans doute que ſi on l'eût ſûe deux jours

plutôt, elle auroit arrêté ce ſoulévement, & prévenu la révolution dont il fut ſuivi bientôt après, & qui fut ſi favorable à Ptolémée, à Antipater, & à tout leur parti.

§. IV. *La Régence eſt donnée à Antipater. Euméne aſſiégé par Antigone dans Nora. Siége & priſe de Jéruſalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Caſſandre. Antipater, en mourant, nomme Polyſperchon Régent à ſa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puiſſant.*

Diod. l. 18. p. 616-619. DÈS LE LENDEMAIN de la mort de Perdiccas, Ptolémée paſſa le Nil, & entra dans le camp des Macédoniens. Il y juſtifia ſi bien ſa conduite, qu'ils ſe déclarérent tous en ſa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratére, il ſut ſi habilement profiter de leur affliction & de leur colére, qu'il leur fit faire un Décret, par lequel Euméne & cinquante autres du même parti furent déclarés ennemis de l'Etat Macédonien; & ce Décret autoriſoit Antipater & Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce Prince vît un penchant général à lui donner la Régence vacante par la

mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voioit clairement que les pupilles n'avoient qu'un vain titre, précaire, & ſans réalité : qu'ils ne pourroient jamais ſoutenir le poids de ce vaſte Empire, ni réunir ſous leur autorité tant de Gouverneurs accoutumés à l'indépendance ; que par l'inclination & l'intérêt des Officiers autant que par la ſituation des affaires, tout tendoit à un démembrement inévitable : que tout ce qu'il pourroit acquérir en attendant, tourneroit au profit des pupilles ; qu'en paroiſſant occuper le premier rang, il ne poſſéderoit en effet rien de fixe, de ſolide, & de propre : qu'après le tems de la Régence expiré, il ſe trouveroit ſans gouvernement, ſans établiſſement réel, ſans armée, ſans appui ni retraite ; pendant que tous ſes Collégues ſe verroient dans une poſſeſſion tranquille des plus riches provinces, & profiteroient ſeuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poſte qu'il avoit, comme moins hazardeux & moins expoſé à l'envie, il fit tomber le choix ſur Pithon & ſur Aridée.

Le premier avoit commandé avec

diſtinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avoit ſuivi le parti de Perdiccas, juſqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au paſſage du Nil, qui le lui fit abandonner, pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée, il n'eſt parlé de lui dans l'hiſtoire qu'à la mort d'Alexandre, où il paroit chargé du ſoin de ſes funérailles : & nous avons vû comment après deux ans de préparatifs, il s'étoit acquitté de cette triſte mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas lontems. Eurydice, femme du roi Aridée, qu'on n'appellera plus deſormais que Philippe, voulant ſe méler de toutes les affaires, & les Macédoniens l'aiant ſoutenue dans ſes prétentions; les deux Régens furent ſi dégoutés de leur emploi, que quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie, ils s'en démirent volontairement : & il fut donné à Antipater ſeul.

Auſſitôt qu'il s'en vit revétu, il fit un nouveau partage des provinces de l'Empire, dans lequel il donnoit l'excluſion à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas & d'Euméne,

& rétabliſſoit tous ceux de l'autre qui avoient été dépoſſédés. Dans cette nouvelle diviſion de l'Empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnoit, comme je l'ai déja dit, une grande autorité, eut le Gouvernement de Babylone, & devint dans la ſuite le plus puiſſant des ſucceſſeurs d'Alexandre. Pithon eut le Gouvernement de la Médie : mais Atropate, qui en étoit Gouverneur, ſe maintint dans une partie du pays, & s'en fit Roi, ſans vouloir reconnoitre l'autorité des Macédoniens ; & cette partie de la Médie fut depuis appellée la Médie Atropaténe. Les affaires étant ainſi réglées, Antipater envoia Antigone contre Euméne, & retourna en Macédoine. Il laiſſa ſon fils Caſſandre, en qualité de Général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ſes démarches.

Strab. l. 11. pag. 523.

Iaddus, le Grand-Prêtre des Juifs, mourut cette année, & Onias ſon fils lui ſuccéda. Le Pontificat de ce dernier dura vingt & un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la ſuite l'hiſtoire des Juifs ſe trouvera fort mélée avec celle des ſucceſſeurs d'Alexandre.

An. M. 3683. *Joſeph. Antiq. lib. 11. cap. 8.*

AN.M. 3684. AV.J.C. 320. *Diod. l. 18. p. 619-621.* *Plut. in Eumen. p. 588-590.* *Cornel. Nep. in Eumen. cap. 5.*

Antigone ſe mit de bonne heure en campagne contre Euméne. Il ſe donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Euméne y fut battu, & y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahiſon d'Apollonide, un des principaux Officiers de ſa cavalerie, qui gagné par Antigone, paſſa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni : car Euméne le prit, & le fit pendre ſur le champ.

Il auroit pu, dans une occaſion qui ſuivit de près la perte de cette bataille, ſe ſaiſir des bagages d'Antigone, s'emparer de toutes ſes richeſſes, faire un grand nombre de priſonniers ; & ſa petite troupe dévoroit déja des yeux un butin ſi conſidérable. Mais, ſoit crainte qu'une ſi riche proie n'amollît le cœur de ſes ſoldats, contraints alors d'errer çà & là ; ſoit conſidération pour Antigone, qui autrefois avoit été lié avec lui d'une amitié particuliére, il fit donner avis ſous main au Commandant du danger qu'il couroit : & quand il fit mine d'attaquer les bagages, ils étoient en ſureté.

Euméne, depuis ſa défaite, fut obligé

obligé pour ſe ſauver, de changer preſque continuellement de retraite: & l'on admiroit la tranquillité & la conſtance qu'il faiſoit paroitre dans cette vie errante & fugitive à laquelle il étoit réduit. Car, dit Plutarque, il n'y a que l'adverſité qui mette la grandeur d'ame dans tout ſon jour, & qui faſſe véritablement connoitre ce que ſont & ce que valent les hommes; au lieu que ſouvent la proſpérité couvre d'un voile apparent de grandeur leur petiteſſe réelle & leur peu de mérite. Euméne enfin, après avoir congédié preſque tout ce qui lui reſtoit de troupes, ſe renferma avec cinq cens hommes, déterminés à périr avec lui, dans le château de Nora, ſitué ſur les frontiéres de la Cappadoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié, & il y ſoutint un ſiége d'un an.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées, & dans un terrain qui n'avoit pas plus de deux cens toiſes de circuit, où l'on ne pouvoit ni ſe promener, ni faire le moindre exercice; & où leurs che-

vaux ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, (vingt & un pié) il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux, il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit au poitrail, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Enſuite, par le moien de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniére qu'ils n'étoient appuiés que ſur les piés de derriére, & que des piés de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefréniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux ſe tourmentoient ſi fort, & ſe donnoient de ſi violentes agitations pour appuier à plein leurs piés de devant, qu'ils étoient tout couverts de ſueur & d'écume. Après cet exercice,

très propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres ſouples & diſpos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils puſſent le digérer plus promtement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon Général s'étend à tout, & paroit juſques dans les moindres choſes.

Le ſiége, ou plutôt le blocus de Nora, n'empêcha pas Antigone de faire une expédition en Piſidie contre Alcétas & Attale. Le dernier fut fait priſonnier dans un combat, & l'autre tué par trahiſon dans une place où il s'étoit retiré. An. M. 3685. Av. J.C. 319.

Pendant que ceci ſe paſſoit en Aſie, Ptolémée, voiant de quelle conſéquence étoient la Syrie, la Phénicie, & la Judée, ſoit pour couvrir l'Egypte, ſoit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre ſur laquelle il avoit des vûes, réſolut de ſe rendre maître de ces provinces, qui avoient pour Gouverneur Laomédon. Il envoia Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il alloit lui-même avec la flote attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit priſonnier, & ſe rendit maître de tout le dedans du *Diod. pag.* 621. 622.

pays. Ptolémée eut un pareil avantage ſur la côte, de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de ces provinces. Un ſi rapide ſuccès allarma les Princes qui lui étoient alliés. Mais Antipater ſe trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, & Antigone trop occupé contre Euméne, pour s'oppoſer à cet aggrandiſſement de Ptolémée, qui leur cauſoit beaucoup de jalouſie.

Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 1.

Après la défaite de Laomédon, les Juifs furent les ſeuls qui firent quelque réſiſtance. Ils ſentoient, comme ils le devoient, l'obligation du ſerment qu'ils avoient prêté à leur Gouverneur ; & ils étoient réſolus à lui demeurer fidéles. Ptolémée entra en Judée, & forma le ſiége de Jéruſalem. La place étoit ſi forte par ſa ſituation avantageuſe, & par les ouvrages de l'art, qu'elle auroit tenu lontems contre lui, ſans la religieuſe crainte qu'avoient alors les Juifs de violer la loi s'ils ſe défendoient le jour du Sabbat. Ptolémée ne fut pas lontems à s'en appercevoir ; &, pour profiter d'un ſi grand avantage qu'ils lui donnoient, il choiſit ce jour-là pour faire donner un aſſaut général. Perſonne n'oſant ſe défendre, il n'eut

pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jéruſalem & la Judée aſſez durement : car il en emmena plus de cent mille habitans captifs en Egypte. Dans la ſuite, conſidérant la fermeté avec laquelle ils avoient gardé, & dans l'occaſion préſente & dans beaucoup d'autres, la fidélité qu'ils avoient jurée à leurs Princes & à leurs Gouverneurs, il les en trouva d'autant plus dignes de ſa confiance. Il en choiſit trente mille des plus diſtingués & des plus propres pour le ſervice ; & leur donna la garde des places les plus importantes de ſes Etats.

Vers ce même tems, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens ſouffroient avec peine la garniſon qu'il avoit laiſſée dans leur ville, & ils avoient ſouvent preſſé Phocion d'aller à ſa Cour ſolliciter le renvoi de cette garniſon. Il s'en étoit toujours défendu, ſoit qu'il déſeſpérât d'y réuſſir, ſoit qu'il crût que le peuple, pour ſe contenir dans le devoir, avoit beſoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garniſon lui inſpiroit. Démade ne ſe montra pas ſi difficile. Il ſe chargea avec joie de la

Diod. lib. 18. p. 625. 626. Plut. in Phoc. p. 755.

commiſſion, & partit auſſitôt avec ſon fils pour la Macédoine. Il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triſte pour lui. Antipater, comme je l'ai déja dit, étoit attaqué d'une violente maladie ; & Caſſandre ſon fils, maître abſolu des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Aſie pour le preſſer de venir promtement ſe rendre maître de la Gréce & de la Macédoine, *qui ne tenoient plus*, diſoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en ſe moquant ainſi d'Antipater. Dès que Caſſandre les vit arriver à ſa Cour, il les fit arrêter l'un & l'autre ; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea ſous les yeux de ſon pere, & ſi près de lui, que le ſang rejaillit ſur ſes habits, & qu'il en fut tout enſanglanté. Enſuite après lui avoir reproché ſon ingratitude & ſa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua auſſi lui-même ſur le corps de ſon fils. On ne peut s'empêcher de déteſter une cruauté auſſi barbare que celle-là : mais on n'eſt guéres porté à plaindre un ſcélérat comme Démade, qui avoit dicté le Décret par lequel Démoſthéne &

Hypéride étoient condannés à mort.

Antipater mourut de ſa maladie. En mourant, il penſa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoique Caſſandre ſon fils les ſouhaitât fort, & s'attendît à les remplir, il nomma Polyſperchon Régent du Roiaume, & Gouverneur de Macédoine; (c'étoit le plus ancien des Capitaines d'Alexandre qui reſtoient) & ſe contenta de lui aſſocier Caſſandre.

Je ne ſai s'il y a rien de plus grand ni de plus eſtimable que le trait que je viens de raporter en peu de mots: il n'y a rien certainement de plus rare, & l'Hiſtoire en fournit peu d'exemples. Il s'agiſſoit de donner un Gouverneur à la Macédoine, & un Régent à l'Empire. Antipater, qui connoiſſoit l'importance de ces deux places, crut que ſon honneur & ſa propre gloire, mais plus que cela encore, l'intérêt de l'Etat & la conſervation de la monarchie Macédonienne, demandoient qu'il nommât un homme d'autorité, & reſpectable par ſon âge, par ſon expérience, par ſes ſervices. Il avoit un fils, qui ne manquoit pas de mérite. Qu'il eſt rare &

difficile, mais qu'il eſt beau de ne chercher dans un tel choix que le plus digne & le plus capable de bien ſervir le public : d'étouffer la voix de la nature, & d'être ſourd à toutes ſes remontrances : de ne ſe laiſſer point ſéduire ni aveugler par l'amour paternel, & de demeurer aſſez maître de ſon diſcernement pour rendre juſtice à un mérite étranger, pour le préférer hautement à celui d'un fils, & pour ſacrifier au bien de l'Etat tous les intérêts de ſa maiſon ! L'Hiſtoire a conſervé une parole de l'Empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les ſiécles. *Auguſte* [a], dit-il, *s'eſt choiſi un ſucceſſeur dans ſa famille ; & moi, dans tout l'Empire.*

Caſſandre fut étrangement outré du ſanglant affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par ce choix. Il penſoit en cela comme la plupart des hommes, qui ſont en poſſeſſion de regarder les charges comme héréditaires ; qui ſe comptent pour tout, & l'Etat pour rien ; qui n'examinent pas ce que ces charges exigent ; & s'ils ont de quoi les remplir, mais ſi elles

a Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit ; ego, in Republica. *Tacit. hiſt. lib. 1. cap. 15.*

conviennent à leur fortune. Caſſandre, ne pouvant digérer que ſon pére lui eût préféré un étranger, cabala pour ſe faire un parti contre le nouveau Régent. Il s'aſſura de toutes les places qu'il put dans ſon Gouvernement, tant en Gréce qu'en Macédoine ; & il ne ſe propoſoit rien moins que de le dépoſſéder de tout.

Pour cet effet il tâcha d'engager dans ſon parti Ptolémée & Antigone, qui tous deux y entrérent par les mêmes vûes & par les mêmes motifs. Ils avoient également intérêt de détruire ce nouveau Régent, & d'abolir avec lui la Régence même, qui les tenoit en braſſiére, qui les avertiſſoit continuellement de leur dépendance, qui leur reprochoit tacitement d'aſpirer à la ſouveraineté, qui faiſoit toujours vivre les droits des deux pupilles, qui laiſſoit l'état de ces Gouverneurs incertain, & qui leur faiſoit craindre ſans ceſſe d'être un jour renverſés. Tous deux crurent pouvoir aiſément réuſſir dans leurs projets, ſi les Macédoniens étoient occupés chez eux à une guerre civile. Diod. p. 630

Antigone ſe trouvoit, par la mort d'Antipater, le plus puiſſant de tous

les Capitaines qu'Alexandre avoit laiſſés. Il avoit une autorité abſolue ſur toutes les Provinces de l'Aſie Mineure, avec le titre de Généraliſſime ; & une armée de ſoixante & dix mille hommes, & de trente éléphans, à laquelle il n'y avoit alors dans l'Empire aucune puiſſance capable de réſiſter. Il n'eſt pas ſurprenant qu'avec cette ſupériorité il formât le deſſein d'engloutir la Monarchie toute entiére. Pour y réuſſir, il commença par faire une réforme dans tous les Gouvernemens des provinces de ſa dépendance, déplaçant tous ceux dont il ſe défioit, & y mettant ſes créatures. Il ôta ainſi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie & de l'Helleſpont, & à Clitus celui de la Lydie.

Diod. l. 18. pag. 626. & 614. Corn. Nep. in Eumen. c. 6.

Polyſperchon de ſon côté ne négligea rien de ce qui étoit néceſſaire pour fortifier ſon parti. Il ſongea à rappeller Olympias, qui ſous la Régence d'Antipater s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette Princeſſe envoia un courier à Euméne, pour le conſulter ſur la propoſition qu'on lui faiſoit. Il lui conſeilla d'attendre quelque tems, pour voir le train que pren-

droient les affaires. Que ſi elle ſe déterminoit à retourner en Macédoine, il lui recommandoit ſur tout d'oublier les injures qu'elle prétendoit avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, & de ne faire ſentir aux autres ſon autorité que par des bienfaits, & non par de mauvais traitemens. Du reſte il lui promit pour elle & pour la famille roiale un inviolable attachement. Olympias ne ſuivit en rien de ſi ſages conſeils. Elle ſe hâta de partir pour la Macédoine, & quand elle y fut arrivée, elle ne prit conſeil que de ſa paſſion, & du violent deſir qu'elle avoit de dominer, & de ſe venger.

Polyſperchon, qui avoit beaucoup d'ennemis ſur les bras, travailla à s'aſſurer de la Gréce, dont il prévoioit que Caſſandre tâcheroit de ſe rendre maître. Il prit auſſi des meſures par raport aux autres parties de l'Empire, comme je le marquerai dans la ſuite.

Pour s'attacher les peuples de la Gréce, il fit un Décret par lequel il rappelloit les exilés, & rétabliſſoit toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des *Diod. pag. 631. 632.*

Lettres qui portoient, que le Roi leur rendoit leur démocratie & leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, ſans diſtinction, étoient admis aux charges. C'étoit un piége qu'il tendoit à Phocion. Car voulant ſe rendre maître de la ville d'Athénes, comme cela parut bientôt après, il déſeſpéra d'en venir à bout, s'il ne trouvoit moien de faire chaſſer Phocion, qui avoit favoriſé & introduit l'Oligarchie ſous Antipater. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chaſſé, dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement ſeroient rétablis dans leurs anciens droits.

§. V. *Phocion condanné à mort par les Athéniens. Caſſandre ſe rend maître d'Athénes. Il y établit Démétrius de Phalére pour gouverner la République: ſageſſe de ſon gouvernement. Euméne ſort de Nora. Differentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même eſt miſe à mort par ordre de Caſſandre. Guerre de celui-ci contre Polyſperchon. Rétabliſſement de Thébes. Euméne eſt trahi par ſes troupes, livré à Antigone, & mis à mort.*

CASSANDRE, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athénes, y avoit envoié Nicanor pour succéder à Menylle dans sa garde de la fortereſſe de Munychia, & bientôt après il s'étoit rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptoit ſur la probité & ſur la fidélité de Nicanor, en quoi il ſe trompoit, avoit de grandes liaiſons avec lui, & de fréquentes converſations, & c'eſt ce qui le rendit plus ſuſpect que jamais au peuple. *Diod. l. 18. p. 638-642. Plut. in Phoc. pag. 755-759.*

Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polyſperchon, qui venoit avec une groſſe armée ſous prétexte de ſecourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en ſaiſir lui-même, s'il lui étoit poſſible, en profitant de la diviſion où elle étoit. Il s'y tint une aſſemblée tumultueuſe, dans laquelle Phocion fut dépoſé de ſa charge de Général. Démétrius de Phalére, & d'autres citoiens, qui appréhendoient le même ſort, prirent promtement le parti de ſortir de la ville. Phocion, qui avoit la douleur de ſe voir accuſé de trahiſon, ſe réfugia vers Polyſperchon, qui le renvoia au jugement du peuple. On convoqua

ſur le champ l'aſſemblée, dont on n'exclut ni eſclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les régles. Phocion, & les autres priſonniers, furent préſentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce ſpectacle, baiſſérent la vûe, & ſe couvrant la téte verſérent des larmes en abondance. Quelqu'un aiant eu le courage de demander qu'on fît ſortir de l'aſſemblée les eſclaves & les étrangers, la populace s'y oppoſa, & ſe mit à crier qu'il faloit plutôt lapider ces partiſans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit pluſieurs fois de plaider ſa cauſe, & de ſe défendre, mais inutilement, & il fut toujours interrompu. C'étoit la coutume à Athénes que l'accuſé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il ſe trouvoit digne. Phocion dit à haute voix qu'il ſe condannoit lui-même à la mort, mais demanda qu'on épargnât les autres. On fut auſſitôt aux ſuffrages, & d'une commune voix on les condanna tous à perdre la vie, & ils furent conduits au cachot. Démétrius de Phalére, & quelques autres, quoiqu'abſens, furent envelopés dans la même condannation. Les

compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens & de leurs amis, qui venoient les embraſſer dans les rues, & leur dire les derniers adieux, marchoient en déplorant avec larmes leur malheureuſe deſtinée. Mais Phocion avoit le même viſage & la même contenance que lorſqu'il ſortoit de l'aſſemblée pour aller commander les armées, & que les Athéniens en foule l'accompagnoient chez lui par honneur au milieu des louanges & des acclamations.

Un homme du peuple, plus inſolent que les autres, vint par devant, & lui cracha au viſage. Phocion ne fit que ſe tourner vers les Magiſtrats, & leur dit : *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choſes ſi indignes ?* Quand il fut arrivé à la priſon, quelqu'un de ſes amis lui aiant demandé s'il avoit quelque choſe à mander à ſon fils : *Oui certes*, dit-il, *c'eſt de ne point ſe ſouvenir de l'injuſtice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë, & mourut.

C'étoit le jour d'une proceſſion publique. En paſſant devant la priſon, les uns ôtérent leurs couronnes de deſſus leur tête ; les autres jettant les

yeux ſur les portes de cette priſon, fondirent en larmes ; & tous ceux à qui il reſtoit quelque ſentiment d'humanité & de religion, & qui n'avoient pas l'ame entiérement corrompue & aveuglée par la colére, ou par l'envie, trouvérent que c'étoit une grande inhumanité, & en même tems une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abſtenir de faire mourir dans une fête ſi ſolennelle un citoien [a] ſi généralement eſtimé, qu'on l'avoit ſurnommé, par admiration pour ſes rares vertus, *l'homme de bien.*

Cornel. Nep.

Punir [b] les plus grandes vertus comme des forfaits, & paier les ſervices les plus importans par les traitemens les plus cruels, c'eſt un crime condannable en tout lieu, mais ſur-tout à Athénes, où il y avoit action contre les ingrats. Les réglemens de ſon ſage Légiſlateur ſubſiſtoient encore,

a Ob integritatem vitæ Bonus eſt appellatus.

b Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere ? Quod cùm ubique, tum præcipuè Athenis intolerabile videri debet, in qua urbe adversùs ingratos actio conſtituta eſt... Quantam ergo reprehenſionem merentur, qui cùm æquiſſima jura ſed iniquiſſima haberent ingenia, moribus ſuis, quàm legibus, uti maluerunt. *Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

mais pour la condannation de ſes citoiens, & pour montrer combien leurs mœurs étoient changées.

Les ennemis de Phocion, non contens du ſupplice qu'ils lui avoient fait ſouffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque choſe à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que ſon corps ſeroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher ſes funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs ſur les terres de Mégare. Une Dame du pays, qui aſſiſta par hazard à ſes funérailles avec ſes ſervantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, c'eſt-à-dire, un tombeau vuide, ſur lequel elle fit les effuſions accoutumées; & mettant dans ſa robe les os qu'elle recueillit avec grand ſoin, elle les porta la nuit dans ſa maiſon, & les enterra ſous ſon foier, en lui adreſſant ces paroles : *Cher & ſacré Foier, je te confie & je mets en dépôt dans ton ſein ces précieux reſtes d'un homme de bien. Conſerve-les fidélement pour les rendre un jour au tombeau de ſes ancêtres quand les Athéniens ſeront devenus plus ſages.*

Quoique pluſieurs autres jugemens

irréguliers, tumultueux, injuſtes, cruels, rendus à Athénes en différens tems contre de vertueux citoiens, dûſſent peutêtre nous avoir préparés à celui dont je parle ; on eſt cependant toujours ſurpris de voir qu'un peuple entier, dont il reſte dans l'eſprit, après tant de belles actions, une grande & noble idée, ſoit capable d'une ſi étrange perverſité. Mais il faut ſe ſouvenir que déſormais c'eſt la lie d'une vile populace, ſans honneur, ſans probité, ſans régle, qui domine à Athénes. Ce n'eſt point ſans fondement que Platon & Plutarque penſent que le peuple, lorſqu'il n'a point de guides ou qu'il ne les écoute plus, qu'il eſt ſans mords & ſans frein qui le retiennent, & qu'il eſt entiérement livré à ſes caprices & à ſes emportemens, doit être regardé comme un monſtre aveugle, furieux, intraitable, ſanguinaire, prêt à paſſer dans un moment aux extrémités les plus funeſtes & les plus oppoſées, & mille fois plus à craindre que les plus cruels tyrans. Que pouvoit-on attendre d'un tel tribunal ? Quand on eſt déterminé à ne ſuivre que ſa paſſion, à ne garder aucune formalité, à vio-

ler ouvertement toutes les régles, le plus homme de bien, le plus juſte, le plus innocent, ſuccombe toujours ſous les efforts d'une cabale ennemie & dominante. Socrate l'avoit éprouvé. Près de cent ans après, Phocion eſt traité de la même ſorte.

C'eſt un des plus grands hommes que la Gréce ait portés, & qui avoit réuni en ſa perſonne plus de ſortes de mérites. Elevé dans l'école de Platon & de Xénocrate, il forma ſes mœurs ſur le plus parfait modéle de la vertu payenne, & y conforma toujours ſes actions.

Il eſt difficile de porter plus loin qu'il le fit le déſintéreſſement : l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandemens en eſt la preuve. Que d'occaſions de s'enrichir à un Général toujours à la tête des armées, contre des ennemis riches & opulens, ſouvent dans des contrées abondantes, & qui ſembloient inviter au pillage ! Il auroit trouvé de la baſſeſſe à revenir de ſes campagnes chargé d'autre choſe que de la gloire de ſes belles actions, & des bénédictions dont le combloient les peuples & les pays qu'il avoit épargnés.

Phocion, avec toute ſa ſévérité qui le rendoit en quelque maniére intraitable quand il s'agiſſoit des intérêts de la République, étoit dans le fond ſi doux & ſi humain, que ſes ennemis même le trouvoient toujours diſpoſé à les ſecourir. On auroit dit qu'il y avoit en lui un double homme, compoſé de qualités toutes différentes, & en apparence tout-à-fait oppoſées: l'homme public, armé de force, de fermeté, de zéle, quelquefois même d'une vive indignation, & d'une ſorte de roideur, inflexible pour maintenir la diſcipline dans toute ſa vigueur; l'homme privé, plein de douceur, d'affabilité, de condeſcendance, de patience, & orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'eſt pas un petit mérite, ſur-tout pour un homme de guerre, de joindre enſemble ces deux perſonnages de telle ſorte, que ni la ſévérité néceſſaire au bon ordre ne dégénére en dureté qui attire la haine, ni la douceur & l'indulgence en molleſſe & relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'uſage moderne de ſon pays, qui fai-

ſoit de la guerre & de la politique deux profeſſions ſéparées, & d'avoir repris la maniére de gouverner d'Ariſtide & de Périclès, en réuniſſant en lui ces deux talens.

Perſuadé que l'éloquence eſt un inſtrument néceſſaire à un homme d'Etat, ſur-tout dans un gouvernement républicain, il s'y exerça avec ſoin & avec un grand ſuccès : la ſienne étoit conciſe, ſolide, pleine de force & de ſens, & ne s'écartant jamais du but. Il regardoit comme indigne d'un homme d'Etat, d'emploier un ſtile mordant & ſatyrique, & ne répondoit à ceux qui en emploioient un pareil contre lui que par le ſilence & la patience. Un Orateur l'aiant interrompu pour lui dire force injures, il le laiſſa parler tant qu'il voulut, puis reprit ſon diſcours froidement comme s'il n'avoit rien entendu. *Plut. de ger. rep. pag. 810.*

C'eſt une choſe bien glorieuſe pour Phocion d'avoir été élu quarante-cinq fois Général par un peuple qu'il ſongeoit peu à ménager ; &, ce qui eſt remarquable, d'avoir été élu toujours abſent, ſans l'avoir jamais demandé ni ſollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'étoit pour lui. Un jour

qu'une Dame conſidérable d'Ionie qui l'étoit venue voir, & qui logeoit chez elle, lui montroit avec faſte & complaiſance ſes bijoux d'or, ſes pierreries, ſes bracelets, elle lui dit d'un ton modeſte : *Pour moi, mon ſeul ornement c'eſt Phocion, qui depuis vingt ans eſt toujours élu Général des Athéniens.*

Sa vie réglée & frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieilleſſe ſaine & robuſte. Agé de plus de quatre-vingts ans il commandoit encore les armées, & ſoutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune Officier.

Un des grands principes de la politique de Phocion, c'eſt que la paix doit être le but de tout gouvernement ſage; & dans cette vûe il s'oppoſoit à toutes les guerres ou imprudentes, ou ſans néceſſité. Il craignoit même les plus juſtes & les plus néceſſaires, parce que toute guerre affoiblit & épuiſe un Etat, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires ; & qu'avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de fortune.

Jamais les vûes domeſtiques ne ba-

lancérent dans ſon eſprit celles de l'intérêt public. Il refuſa conſtamment de ſolliciter & d'agir en faveur de ſon gendre Chariclès appellé en Juſtice pour rendre compte des ſommes qu'il avoit reçues d'Harpalus, & il lui dit alors ce beau mot : *Je t'ai fait mon gendre, mais pour choſes bonnes & honnêtes.* Il faut avouer que les hommes de ce caractére paroiſſent bien incommodes & bien inſupportables dans le commerce de la vie. Toujours[a] pleins de difficultés quand on leur propoſe quelque affaire, ils ne ſavent point rendre ſervice de bonne grace. Il faut toujours examiner avec eux ſi ce qu'on leur demande eſt juſte, ou ne l'eſt pas. Les amis & les parens n'ont pas plus de pouvoir ſur eux que les inconnus & les étrangers. Ils oppoſent preſque toujours ou leur conſcience, ou certains devoirs, à une ancienne connoiſſance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà juſqu'à quelle délicateſſe Phocion portoit la probité payenne.

a Hæc prima lex in amicitia ſanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excuſatio eſt, & minimè accipienda, cùm in ceteris peccatis, tum ſi quis contra remp. ſe amici cauſa feciſſe fateatur. *Cic. de Amicit. n.* 40.

On pourroit lui appliquer avec juſtice ce que Tacite dit d'un célébre Romain, c'eſt Helvidius Priſcus. [a] Doué d'un ſolide génie comme lui, Phocion s'adonna d'abord à la philoſophie, non pour couvrir ſon oiſiveté du titre magnifique de ſage, mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force & de réſolution contre les accidens imprévûs. Il ſuivoit l'opinion de ceux qui ne reconnoiſſent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu & le vice, & qui mettent tout ce qui eſt hors de nous, biens, puiſſance, nobleſſe, au rang des choſes indifférentes. Bon ami, bon mari, bon ſénateur, bon citoien, il rempliſſoit également tous les devoirs de la vie civile : ferme dans le bien juſqu'à une ſorte de roideur, & mépriſant la mort auſſi bien que les richeſſes.

[a] Ingenium illuſtre altioribus ſtudiis juvenis admodum dedit, non ut nomine magnifico ſegne otium velaret, ſed quo firmior adversùs fortuita remp. capeſſeret. Doctores ſapientiæ ſecutus eſt, qui ſola bona quæ honeſta, mala tantùm quæ turpia, potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis annumerant.... Civis, ſenator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis : opum contemptor, rectè pervicax, conſtans adversùs metus. *Tacit. hiſt. lib. 4. cap. 5.*

Voilà

Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui auroient mérité une plus heureuſe fin. Sa mort y mit le comble & le ſceau. La conſtance, la douceur, l'oubli des injures qu'il y fit paroitre, ſont au deſſus de toutes ſes autres louanges, & en relevent infiniment l'éclat, d'autant plus que deſormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Gréce.

Sa patrie aveugle & ingrate ne reconnut que quelque tems après ſa mort la faute qu'elle avoit commiſe. Les Athéniens lui élevérent une ſtatue de bronze, & enterrérent honorablement ſes os aux dépens du public : & ſes accuſateurs ſubirent la juſte peine qu'ils méritoient. Mais les Juges eux-mêmes n'en méritoient-ils pas une plus grande ? Ils puniſſent dans les autres leur propre crime, & s'en croient quittes pour une ſtatue de bronze : prêts à commettre de nouveau la même injuſtice contre d'autres auſſi innocens, qu'ils condannent pendant leur vie, & qu'ils ne s'aviſent d'abſoudre qu'après leur mort.

Caſſandre ne manqua pas de profiter du trouble qui étoit dans Athénes, *Diod. l. 18. pag. 642.*

& entra dans le Pirée avec une flote de trente-cinq vaiſſeaux que lui avoit donné Antigone. Les Athéniens voiant qu'ils n'avoient aucun ſecours à eſpérer, ordonnérent d'un commun conſentement qu'on envoieroit à Caſſandre des Députés, pour ſavoir à quelles conditions on pourroit faire la paix. On convint de part & d'autre, que les Athéniens demeureroient maîtres de la ville, des terres, de leurs revenus, & des vaiſſeaux : Quant à la Citadelle, il fut réglé qu'elle reſteroit au pouvoir de Caſſandre, juſqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les Rois. Et par raport aux affaires de la République, il fut réſolu que ceux qui poſſéderoient dix mines de revenu, qui font mille dragmes, auroient part au gouvernement : ce qui étoit la moitié moins que lorſqu'Antipater ſe rendit maître d'Athénes. Enfin les Athéniens permirent à Caſſandre de choiſir un citoien tel qu'il lui plairoit pour gouverner la République. Démétrius de Phalére fut choiſi pour remplir cette dignité, ſur la fin de la troiſiéme année de la CXV^e^ Olympiade. Et c'eſt du commencement de l'année ſuivante qu'il faut compter les dix

Cinq cens livres.

ans de gouvernement que Diodore & Diogéne donnent à Démétrius.

Il gouverna la République en paix, & agit avec ſes concitoiens d'une maniére pleine de douceur & d'humanité. Les Hiſtoriens conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que ſous Caſſandre. Le caractére de ce Prince paroiſſoit porté à la tyrannie : mais les Athéniens ne s'en reſſentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avoit donné pour Chef à la République, eût une eſpéce d'autorité ſouveraine, non ſeulement il n'abolit point la Démocratie, mais même il la rétablit. Il agiſſoit de telle facon, qu'on ne s'apercevoit point qu'il fût le maître. Comme il réuniſſoit dans ſa perſonne l'homme d'Etat & l'homme de lettres, ſon éloquence douce & perſuaſive fit voir la vérité de ce qu'il diſoit ſouvent, Que le diſcours avoit autant de force dans le gouvernement, que les armes dans la guerre. Son habileté dans la politique n'éclata pas moins. Car [a] il tira la philoſophie ſpéculative de l'ombre & de l'inaction

Strab lib. 9. pag. 398. Diog. Laert. in Demetr.

[a] Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque, non modo in ſolem atque pulverem, ſed in ipſum diſcrimen aciemque perduxit.... Qui

des écoles, & ſut la produire au grand jour, & la familiariſer avec les affaires les plus tumultueuſes : enſorte qu'il n'étoit pas facile de trouver quelqu'un qui eût excellé comme lui & dans l'art du gouvernement, & dans l'étude des ſciences.

Ce fut pendant ces dix années de gouvernement qu'il acquit cette réputation qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athénes a produits. Il augmenta les revenus de la République, & il embellit la ville d'Athénes d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe & les dépenſes qui n'étoient que pour le faſte. Ainſi [a] il deſapprouvoit celles qu'on faiſoit pour les théatres, les portiques, & les nouveaux temples. Il blâmoit ouvertement Périclès, d'avoir emploié une prodigieuſe ſomme d'argent aux magnifiques portiques du temple de Pallas, qu'on appelloit *Propylæa*. Mais,

Plut in præcept. reip. ger. p. 818.

utraque re excelleret, ut & doctrinæ ſtudiis, & regenda civitate princeps eſſet, quis facile præter hunc inveniri poteſt ? *Cic. lib. 3. de Leg. n. 15.*

a Thearra, porticus, nova templa, verecundiùs reprehendo propter Pompeium : ſed doctiſſimi improbant... ut Phalereus Demetrius, qui Periclem, Principem Græciæ, vituperabat quòd tantam pecuniam in præclara illa propylæa conjecerit. *Cic. lib. 2. de Offic. n. 60.*

dans les fêtes publiques que l'antiquité avoit conſacrées, ou lorſqu'à l'occaſion de quelques cérémonies ſaintes le peuple vouloit faire de la dépenſe, alors il lui permettoit d'uſer de ſa liberté & de ſes richeſſes.

La dépenſe étoit exceſſive à la mort des Grands, & la ſomptuoſité & la magnificence des ſépulcres égaloient celles qui furent en uſage à Rome du tems de Cicéron. Démétrius fit une loi pour abolir cet abus paſſé en coutume. Il impoſa des peines contre ceux qui y contreviendroient, & ordonna que les cérémonies lugubres des funérailles ſe feroient la nuit. Il fut défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, ſi ce n'étoit une colonne haute de trois coudées, ou une ſimple table, *menſam*; & il commit un Magiſtrat en particulier pour faire obſerver cette loi. *Cic. de Leg. lib. 2. n. 63-66.*

Il fit auſſi des loix pour régler les mœurs. Il vouloit que les jeunes gens euſſent à la maiſon du reſpect pour leurs parens, dans la ville pour ceux qu'ils rencontroient, & pour eux-mêmes lorſqu'ils étoient ſeuls. *Diog. Laert.*

Les pauvres citoiens furent encore l'objet de ſes attentions. Il y avoit *Plut. in vit. Ariſtot. pag. 535.*

alors à Athénes quelques deſcendans d'Ariſtide, ce Général Athénien, qui après avoir poſſédé les plus grandes charges de la République, & gouverné lontems les finances, mourut ſi pauvre, qu'il falut que le public paiât les frais de ſes funérailles. Démétrius prit ſoin de ſes deſcendans qui étoient pauvres, & leur aſſigna par jour une certaine ſomme pour leur ſubſiſtance.

Ælian. l. 5. cap. 17. Ce fut ainſi, dit Elien, que ſe paſſa le tems du gouvernement de Démétrius de Phalére; juſqu'à ce que l'envie, ſi naturelle aux Athéniens, l'obligea de ſortir d'Athénes, comme nous le dirons dans la ſuite.

Le témoignage avantageux que les Auteurs les plus eſtimés dans l'antiquité rendent, non ſeulement à ſes rares talens & à ſon habileté dans le gouvernement, mais à la ſageſſe de ſa conduite & à ſa vertu, eſt une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, ſur le raport de l'hiſtorien Duris, dit de ſes déréglemens; & confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris, ou Athénée, ont mis ſur le compte de Démétrius de Phalére, ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcéte fils d'Antigone,

à qui Elien attribue préciſément les mêmes choſes qu'Athénée cite de Duris. On peut voir la Diſſertation de M. Bonamy, dont j'ai fait un grand uſage. *Tome VIII. des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres.*

Pendant la CXV^e^ Olympiade Démétrius de Phalére fit faire le dénombrement des habitans de l'Attique. On trouva vingt & un mille citoiens, dix mille étrangers, & quarante * mille domeſtiques. *Athen. l. 6. pag. 272.* Ἀπεγράφοντο μετοίκων εἰκοσι.

Je reviens à Polyſperchon. Dès qu'il eut appris que Caſſandre s'étoit rendu maître d'Athénes, il ne tarda pas à l'y venir aſſiéger. Mais, comme le ſiége traînoit en longueur, y aiant laiſſé une partie de ſon armée, il paſſa avec l'autre dans le Péloponnéſe, pour forcer la ville de Mégalopolis à ſe rendre. Elle fit une longue & vigoureuſe réſiſtance, qui obligea Polyſperchon de tourner ſes ſoins & ſes forces ailleurs, où des beſoins plus preſſans l'appelloient. Il envoia Clitus vers l'Helleſpont, pour empécher les troupes ennemies de paſſer d'Aſie en Europe. Nicanor partit auſſitôt du port *Diod. l. 18. p. 642-646.*

* *Le texte porte* μυριάδας τετρακοσίας quadraginta myriadas. *Ce qui ſignifie* quatre cens mille; *ce qui eſt viſiblement une faute. Il faut lire ſans doute* τετταρας quatuor myriadas. Quarante mille.

d'Athénes, alla l'attaquer, & fut vaincu près de Byzance. Mais Antigone étant ſurvenu à propos, répara avantageuſement cette perte, battit Clitus, & prit ſa flote entiére excepté le vaiſſeau que montoit Clitus, qui eut bien de la peine à ſe ſauver.

Plut. in Eumen. p. 590. La plus grande difficulté & le plus grand embarras pour Antigone, étoit de venir à bout d'Euméne, dont la valeur, la ſageſſe, & la ſcience dans l'art militaire lui étoient plus formidables que tout le reſte, quoiqu'il le tînt bloqué & aſſiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc eſſaier une ſeconde fois de l'engager dans ſes intérêts, car il l'avoit déja tenté avant que de former ce ſiége. Il chargea de cette commiſſion Jérome de Cardie ſon compatriote, fameux Hiſtorien * de ce tems-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Euméne conduiſit cette négociation avec tant de dextérité & d'adreſſe, qu'il ſe délivra du ſiége dans le tems qu'il étoit réduit aux abois, ſans s'engager à rien

* *Il avoit fait l'hiſtoire de ceux qui avoient partagé entr'eux les Etats d'Alexandre, & de leurs ſucceſſeurs.*

de ce qu'Antigone prétendoit. Car, au lieu que, dans ce qu'Euméne devoit jurer en conſéquence de cet accommodement, Antigone avoit mis qu'il s'engageroit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le ſeroient d'Antigone, il changea cet article, & jura qu'il auroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le ſeroient d'Olympias & des Rois, auſſi bien que d'Antigone. Il conſentit que les Macédoniens qui étoient au ſiége décidaſſent, laquelle des deux formules étoit la meilleure. Les Macédoniens ſuivirent le panchant qu'ils avoient pour la famille roiale, & ſe déclarérent ſans balancer pour la formule d'Euméne. Il la jura; & on leva auſſitôt le ſiége.

Quand Antigone apprit comment l'affaire s'étoit terminée, il en fut ſi mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le Traité, & donna ordre de recommencer inceſſamment le ſiége. Ces ordres arrivérent trop tard. Car Euméne, dès qu'il avoit vû les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avoit quittée; & avec les cinq cens hommes qui lui reſtoient, il s'étoit ſauvé dans la Cappadoce,

où il s'assembla bientôt auprès de lui deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qu'on alloit recommencer contre lui.

La revolte d'Antigone contre les Rois aiant éclaté, le Régent Polysperchon envoia à Euméne au nom des Rois une commission, qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie Mineure; & des ordres à Teutame & à Antigéne, Colonels des Argyraspides, de le joindre, & de servir sous lui contre Antigone. On expédia aussi les ordres nécessaires à tous ceux qui avoient la garde des trésors des Rois, de lui paier argent comptant cinq cens talens pour rétablir ses propres affaires; & de lui fournir toutes les sommes dont il auroit besoin pour les frais de la guerre. Olympias accompagna tout cela de ses lettres, de même teneur que les ordres du Régent.

Cinq cens mille écus.

AN. M. 3686. AV J.C. 318. *Diod. l. 18. p. 635. 636. & 663. Plut. in Eumen. p. 591-593. Cornel. Nep. cap. 7.*

Euméne sentit bien que tous ces honneurs accumulés sur la tête d'un étranger, ne manqueroient pas d'exciter contre lui une terrible envie, & de le rende odieux aux Macédoniens. Cependant sans eux il ne pouvoit rien.

& le bien du ſervice même demandoit qu'il fît tous ſes efforts pour les gagner. Il commença par refuſer les ſommes qu'on lui avoit accordées pour ſon propre uſage, ajoutant qu'il n'en avoit pas beſoin, parce qu'il ne ſongeoit en particulier à aucun établiſſement pour lui, ni à aucune entrepriſe. Il s'étudia à traiter tout le monde, Officiers & ſoldats même, avec bonté & douceur, pour éteindre, s'il ſe pouvoit, ou du moins pour amortir par des maniéres honnêtes & prévenantes une jalouſie, à laquelle ſa qualité d'étranger donnoit un prétexte plauſible, quoiqu'il tâchât de ne point ſe l'attirer par lui-même.

Mais un obſtacle, encore plus invincible ce ſemble, le tenoit en échec & lui cauſoit de cruelles inquiétudes. Antigéne & Teutame, qui commandoient les Argyraſpides, croioient que c'étoit deshonorer ſa nation que de ſe ſoumettre à un étranger, & ils refuſoient d'aller tenir le Conſeil chez lui. De ſon côté il ne pouvoit, ſans déroger aux droits de ſa place, leur céder ſur ce point, & conſentir à ſa dégradation. Une fiction ingénieuſe le tira d'embarras, & il appella à ſon ſecours

la religion, ou plutôt la ſuperſtition; motif puiſſant ſur les eſprits, & qui a preſque toujours ſon effet. Il leur dit » qu'Alexandre, revétu de ſes ha-» bits roiaux, s'étoit apparu à lui pen-» dant ſon ſommeil, & qu'il lui avoit » montré une tente magnifiquement » parée, dans laquelle il y avoit un » trône, & qu'il lui avoit déclaré que » tant qu'ils tiendroient le Conſeil » dans cette tente pour y délibérer de » leurs affaires, il y ſeroit préſent; » qu'aſſis ſur ce trône il donneroit ſes » ordres à ſes Capitaines, & qu'il les » conduiroit dans tous leurs deſſeins » & dans toutes leurs entrepriſes, » pourvû qu'ils s'adreſſaſſent toujours » à lui. « Il n'en falut pas davantage. Le profond reſpect pour la mémoire du Prince, entraîna tous les eſprits. Il fut arrété ſur le champ » qu'on » dreſſeroit une tente magnifique, » qu'on y éléveroit un trône, lequel » ſeroit appellé *le trône d'Alexandre*; » qu'on y placeroit ſon diadême, ſa » couronne, ſon ſceptre, & ſes ar-» mes; que tous les matins tous les » Chefs s'y rendroient pour lui offrir » des ſacrifices; qu'ils tiendroient le » Conſeil près de ce trône, & qu'on

» recevroit les ordres au nom du Roi, » comme vivant encore, & prenant » ſoin de ſon roiaume. « Il appaiſa les diſputes par ce moien qui accommodoit tout le monde. Perſonne n'étoit mis au deſſus des autres: chaque prétendant demeuroit dans tous ſes droits, juſqu'à ce que de nouveaux événemens en décidaſſent d'une maniére plus poſitive.

Comme l'argent ne manquoit point à Euméne, il eut bientôt levé un corps de troupes aſſez conſidérable, & au printems il eut une armée de vingt mille hommes. Il n'en faloit pas davantage, avec Euméne à leur tête, pour jetter la terreur parmi ſes ennemis. Ptolémée vint par mer ſur les côtes de la Cilicie, & emploia toutes ſortes de moiens pour lui débaucher les Argyraſpides. Antigone, de ſon côté, faiſoit les mêmes tentatives par les émiſſaires qu'il avoit dans ſon camp. Mais ni l'un ni l'autre ne purent alors y réuſſir, tant Euméne avoit ſu gagner les eſprits, & tant on avoit pris confiance en lui. *Diod. l. 18. p. 636-638.*

Il mena ces troupes ſi affectionnées dans la Syrie & dans la Phénicie, pour reprendre ces provinces, que

Ptolémée avoit enlevées avec la derniére injuſtice. La marine de Phénicie, jointe avec ce que le Régent avoit déja de vaiſſeaux, les eût rendu maîtres abſolus de la mer; & ils euſſent pu s'envoier réciproquement les ſecours néceſſaires. S'il eût pu réuſſir dans ce deſſein, c'eût été un coup de partie. Mais la flote de Polyſperchon aiant été entiérement détruite par la faute de Clitus qui la commandoit, ce malheur fit échouer ſon projet. Antigone qui l'avoit battu, auſſitôt après cette victoire, marcha par terre pour accabler Euméne avec une armée beaucoup plus nombreuſe que la ſienne. Euméne ſe retira prudemment, traverſa la Célé-Syrie, paſſa l'Euphrate, & vint prendre des quartiers d'hiver à Carres en Méſopotamie.

Diod. l. 19. p. 660. 661. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il envoia vers Pithon Gouverneur de Médie, & vers Séleucus qui l'étoit de Babylone, pour les preſſer de ſe joindre à lui contre Antigone, & leur fit montrer les ordres des Rois qui le leur commandoient. Ils répondirent qu'ils étoient prêts d'aſſiſter les Rois : mais que pour ce qui le regardoit,

ils ne vouloient rien avoir à déméler avec un homme qui avoit été déclaré ennemi public par les Macédoniens. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Un motif bien plus puiſſant les faiſoit agir ainſi. S'ils avoient reconnu l'autorité d'Euméne, & qu'ils lui euſſent obéi en ſe rendant auprès de lui, & en lui ſoumettant leurs forces; ils auroient reconnu le pouvoir ſouverain du Régent, & de ceux qui étoient les maîtres de ces Rois pupilles, & qui ſe ſervoient de leur nom pour étendre leur propre puiſſance: &, par une conſéquence néceſſaire, Pithon & Séleucus auroient avoué qu'ils ne tenoient leurs gouvernemens que de ces Rois, & qu'ils pouvoient en être dépouillés ſelon leur bon plaiſir, & ſur le premier ordre. Or c'étoit renverſer d'un ſeul coup toutes leurs prétentions ambitieuſes.

Preſque tous les Officiers d'Alexandre, qui après ſa mort avoient partagé entr'eux les Gouvernemens de l'Empire, penſoient, chacun en particulier, à ſe rendre Souverains dans le département qui leur étoit échu. C'eſt pour cela qu'ils avoient choiſi un imbécille, & un enfant, à

qui ils donnérent le titre de Souverain, afin d'avoir le tems, ſous un gouvernement ſi foible, de laiſſer affermir leurs uſurpations. Toutes ces meſures euſſent été rompues, s'ils euſſent laiſſé prendre à Euméne un aſcendant ſur eux, & un air de ſupériorité, juſqu'à leur donner des ordres. Il le faiſoit à la vérité au nom des Rois, mais c'eſt ce qu'ils vouloient éviter, & ce qui lui attira tant d'ennemis & tant de traverſes; outre qu'ils craignoient le mérite & le génie ſupérieur d'Euméne, capable des plus grandes & des plus difficiles entrepriſes. Il eſt certain que de tous les Capitaines d'Alexandre c'étoit le plus ſage, le plus vaillant, le plus ferme dans ſes réſolutions, & le plus fidéle à tous ſes engagemens. Car jamais on ne l'a vû manquer à aucun, quoique les autres ne gardaſſent pas avec la même fidélité la foi qu'ils lui avoient donnée.

Au printems Euméne marcha du côté de Babylone. Il penſa perdre ſon armée dans cette marche par un ſtratagéme de Séleucus. Elle étoit campée dans une plaine près de l'Euphrate. Séleucus, en faiſant couper

les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Euméne fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ſes troupes : & le lendemain il trouva le moien de faire une ſaignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau, de maniére qu'il en ſortit preſque ſans aucune perte.

Alors Séleucus fut obligé de faire une tréve avec lui, & de lui permettre de paſſer paiſiblement ſur les terres de ſa province pour ſe rendre à Suſe, où il alla mettre ſes troupes dans des quartiers de rafraichiſſement, pendant qu'il faiſoit ſolliciter de tous côtés les Gouverneurs des Provinces de la Haute Aſie de lui envoier du ſecours : il leur avoit auparavant notifié les ordres des Rois. Ceux qu'il avoit chargés de cette commiſſion les trouvérent tous aſſemblés, à l'iſſue d'une guerre qu'ils avoient faite de concert contre Pithon Gouverneur de Médie, & qu'ils venoient de terminer. Ce Pithon, faiſant dans la Haute Aſie préciſément la même choſe qu'Antigone dans la Baſſe, avoit fait mourir Philotas, & s'étoit emparé de ſon Gouvernement. Il en alloit faire autant à tout le reſte, ſi l'on ne s'y fût

Diod. l. 19. p. 662-664. Plut. in Eumen.

oppoſé par cette ligue, que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peuceſte, Gouverneur de la Province de Perſe, fut celui à qui l'on donna le commandement en chef. Il battit Pithon, le chaſſa de la Médie, & l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les Confédérés étoient encore tous au camp après cette victoire, quand la députation d'Euméne arriva. Ils ſe mirent auſſitôt en marche du côté de Suſe pour le joindre : non qu'ils fuſſent véritablement attachés au parti Roial, mais parce qu'ils craignoient encore plus de ſe ſoumettre à Antigone victorieux, & actuellement à la tête d'une puiſſante armée, qui dépoſſédoit les Gouverneurs ſuſpects, ou les réduiſoit à l'état de ſimples Officiers amovibles & puniſſables à ſon gré.

Ils lui amenérent toutes leurs troupes, qui faiſoient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non ſeulement il ſe trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui, mais il lui étoit même beaucoup ſupérieur. La ſaiſon étoit trop avancée quand Antigone arriva ſur les bords du Tigre, & il fut obligé

d'entrer en quartiers d'hiver en Méſopotamie; où, avec Séleucus & Pithon qui étoient alors dans ſon parti, il prit des meſures pour les opérations de la campagne ſuivante. AN.M.3687. AV.J.C.317.

Il arriva une grande révolution pendant ce tems-là en Macédoine. Olympias mere d'Alexandre le Grand que Polyſperchon y avoit rappellée, s'étant rendue la maitreſſe des affaires, fit mourir Aridée ou Philippe, qui portoit depuis ſix ans & quatre mois le titre de Roi. Sa femme Eurydice eut le même ſort. Olympias lui envoia un poignard, une corde, & de la ciguë, ne lui laiſſant que le choix de la mort. Elle choiſit la corde, & s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre ſon ennemie & ſa meurtriére. Nicanor frere de Caſſandre, & cent des principaux amis de ce dernier, furent auſſi mis à mort. *Diod. l. 19. p. 659. 660.*

Tant de cruautés ne demeurérent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, & y avoit mené avec elle le jeune Roi Alexandre avec Roxane ſa mere, Theſſalonice ſœur d'Alexandre le Grand, Déidamie fille d'Eacide roi des Epirotes, & ſœur de Pyrrhus. Caſſandre ne perdit point

de tems, & vint l'y aſſiéger par terre & par mer. Eacide ſe préparoit à porter du ſecours aux Princeſſes, & étoit déja en marche : mais la plus grande partie de l'armée, qui alloit malgré elle à cette expédition, ſe revolta contre le Roi, & étant retournée en Epire le condanna à l'exil. Ils tuérent tous ſes amis, & en auroient fait autant de Pyrrhus fils d'Eacide qui n'étoit qu'un enfant, ſi de fidéles domeſtiques ne l'avoient heureuſement dérobé à leur fureur. L'Epire auſſitôt ſe déclara en faveur de Caſſandre, qui y envoia Lyciſque pour prendre ſoin en ſon nom des affaires & du gouvernement. Il ne reſtoit plus de reſſource à Olympias que du côté de Polyſperchon, qui étoit actuellement en Perrhébie, petite province ſur les confins de l'Etolie, & qui étoit prêt d'aller la ſecourir. Mais Caſſandre envoia contre lui Callas un de ſes Généraux, qui lui débaucha la plus grande partie de ſes troupes, & l'obligea de ſe retirer dans Naxie, ville de Perrhébie, où il l'aſſiégea. Olympias, qui avoit ſouffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême, aiant perdu toute

eſpérance de ſecours, fut enfin contrainte de ſe rendre à diſcrétion.

Caſſandre, pour s'en défaire d'une maniére moins odieuſe, inſpira aux parens des principaux Officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant ſa Régence, de l'accuſer dans l'aſſemblée des Macédoniens, & de demander vengeance des cruautés qu'elle avoit exercées. Ils le firent, & après qu'on les eut ouis, elle fut condannée, quoiqu'abſente, à mourir, ſans que perſonne prît ſa défenſe. L'arrêt de mort ainſi prononcé, Caſſandre lui fit propoſer par quelques amis de ſe retirer à Athénes, promettant de lui fournir une galére quand elle voudroit pour l'y tranſporter. Son deſſein étoit de la faire périr dès qu'elle ſeroit en mer, & de publier par toute la Macédoine que les dieux irrités de ſes horribles cruautés l'avoient abandonnée à la merci des flots : car il craignoit un retour de la part des Macédoniens, & il vouloit rejetter ſur la Providence ce que ſa perfidie avoit d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du deſſein de Caſſandre, ou que par un ſentiment de grandeur, ſi naturel aux

perſonnes de ſon rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par ſa préſence ſeule, elle répondit fiérement qu'elle n'étoit point femme à prendre la fuite, & demanda à plaider ſa cauſe dans l'aſſemblée publique, ajoutant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine, ou plutôt que c'étoit une juſtice qu'on ne pouvoit refuſer aux perſonnes de la plus baſſe condition. Caſſandre n'avoit garde d'y conſentir, aiant tout lieu de craindre que le ſouvenir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conſervoient un ſouverain reſpect, ne leur fît changer tout-à-coup de ſentiment. Il envoia donc ſur le champ deux cens ſoldats, dévoués à ſa paſſion, pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fuſſent, ils ne purent ſoutenir l'éclat de majeſté qui partoit des yeux & du viſage de la Princeſſe, & ils ſe retirérent ſans avoir exécuté leurs ordres. Il falut emploier pour ce meurtre les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir, qui furent ravis de ſatisfaire leur vengeance particuliére en faiſant leur Cour à Caſſandre. Ainſi périt la fameuſe Olympias, fille, ſœur, femme, & mere

de Rois, qui s'étoit à la vérité juſtement attiré une fin ſi tragique par tous ſes crimes & toutes ſes cruautés, mais qu'on ne peut voir périr ainſi, ſans déteſter la ſcélérateſſe du Prince qui lui ôte la vie d'une maniére ſi indigne.

Caſſandre ſe voioit déja un chemin ouvert & aſſuré pour monter ſur le trône de Macédoine : mais il crut devoir prendre encore d'autres meſures pour s'y maintenir contre la viciſſitude des tems, le caprice des Macédoniens, & la jalouſie de ſes compétiteurs. Theſſalonice, ſœur d'Alexandre le Grand, pouvant par ſa naiſſance illuſtre & ſon autorité dans la Macédoine lui concilier l'amitié des Grands & des peuples du Roiaume, il eſpéra qu'en l'épouſant il ſe les attacheroit d'une maniére particuliére, par l'eſtime & le reſpect qu'il témoigneroit pour la famille roiale. *Diod. l. 19. p. 695-697.*

Il reſtoit encore un obſtacle à vaincre, ſans quoi Caſſandre auroit toujours paſſé pour un uſurpateur & un tyran. Le jeune Prince Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu roi & légitime héritier du trône. Il faloit ſe défaire de cet héritier & de ſa mere. Caſſandre,

[a] enhardi par le ſuccès du premier crime, étoit bien déterminé à y en ajouter un ſecond, qui devoit lui en faire tirer tout le fruit : mais la prudence vouloit qu'auparavant il preſſentît les Macédoniens ſur la mort d'Olympias. Car, s'ils ſe montroient inſenſibles à la perte de cette Princeſſe, l'on pouvoit s'aſſurer que celle du jeune Roi Alexandre & de Roxane ſa mere ne les toucheroit pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, & d'aller lentement & comme par degrés dans l'exécution de ſon projet. Il commença par les faire conduire avec une bonne eſcorte au château d'Amphipolis ſous la garde de Glaucias, Capitaine qui lui étoit entiérement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône, & ils n'y furent plus traités que comme des perſonnes privées dont il étoit important de s'aſſurer.

Enſuite pour déclarer ouvertement qu'il prétendoit agir en Souverain dans la Macédoine, & pour rendre la mémoire d'Olympias encore plus odieuſe, il fit faire avec beaucoup de

a Haud ignarus ſumma ſcelera incipi cum periculo, perägi cum præmio. *Tacit.*

pompe

pompe & de magnificence les obſéques du Roi Philippe ou Aridée, & de la Reine Eurydice ſa femme, qu'Olympias avoit fait égorger. Il commanda le deuil accoutumé dans ces cérémonies, & fit porter leurs corps aux tombeaux deſtinés à la ſépulture des Rois, affectant par ces dehors d'une douleur feinte de montrer du zéle pour la famille roiale, pendant qu'il étoit tout occupé du deſſein de faire périr le jeune Roi.

Ces tombeaux étoient dans la ville d'Ege. Peractis triſtitiæ imitamentis. *Tacit.*

Polyſperchon, en conſéquence des nouvelles qu'il reçut de la mort d'Olympias, & des meſures que prenoit Caſſandre pour monter ſur le trône de Macédoine, s'étoit ſauvé de Naxie ville de Perrhébie, où il étoit aſſiégé, & en étoit ſorti avec une très petite eſcorte, pour paſſer en Theſſalie, & s'y joindre à quelques troupes d'Eacide, & de là en Etolie où il étoit fort conſidéré. Caſſandre le ſuivit de près, & entra avec ſon armée dans la Béotie. On voioit les anciens habitans de Thébes errer çà & là ſans demeure & ſans retraite. Il fut touché du ſort malheureux de cette Ville, autrefois ſi puiſſante, & qu'Alexandre avoit fait raſer & détruire de fond

en comble. Il entreprit, au bout de vingt ans, de la rétablir, & de lui rendre ſa premiére ſplendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Pluſieurs villes & citoiens de la grande Gréce en Italie, de la Sicile, & de la Gréce proprement dite, y contribuérent volontairement par des ſommes conſidérables d'argent. Ainſi, en très peu de tems, Thébes recouvra ſon ancienne opulence, & devint plus riche que jamais par les ſoins & la magnificence de Caſſandre, qui en fut regardé avec raiſon comme le pére & le reſtaurateur.

Caſſandre, après avoir donné ſes ordres pour le rétabliſſement de Thébes, s'avança dans le Péloponnéſe contre Alexandre fils de Polyſperchon, & fit marcher ſes troupes droit à Argos, qui ſe rendit ſans faire de réſiſtance. Toutes les villes des Meſſéniens ſuivirent ſon exemple, à la réſerve d'Ithome. Alexandre, effraié de la rapidité de ſes conquêtes, tâcha de les arréter par un combat. Mais Caſſandre, qui étoit beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hazarder une bataille, & jugea plus à propos de

ſe retirer en Macédoine, après avoir laiſſé de bonnes garniſons dans les places qu'il avoit priſes.

Comme il connoiſſoit le mérite d'Alexandre, il eſſaia de le tirer du parti d'Antigone, & de ſe l'attacher, en lui offrant le Gouvernement général du Péloponnéſe, & le commandement des troupes qui s'y trouvoient. Alexandre n'héſita pas à accepter une offre ſi avantageuſe : mais il n'en jouit pas lontems, aiant été tué malheureuſement quelque tems après par quelques citoiens de Sicyone où il demeuroit actuellement, leſquels avoient conjuré ſa perte. Cette conſpiration n'eut pas les ſuites qu'ils en avoient attendues. Cratéſipolis femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point conſternée à la vûe de cet accident funeſte. Chérie des ſoldats, honorée des Officiers qu'elle avoit toujours obligés & ſervis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'inſolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaiſa tous les troubles que les ſéditieux avoient excités dans

Diod. l. 19. pag. 705. & 708.

la ville, y rentra victorieuſe, & la gouverna avec une ſageſſe qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

An. M. 3688. Av. J.C. 316. *Diod. lib. 19. p. 665-668.* Pendant que Caſſandre faiſoit tous ſes efforts pour s'aſſurer le trône de Macédoine, Antigone d'une autre part travailloit à ſe délivrer d'un dangereux adverſaire. S'étant mis en campagne au printems, il ſe rendit à Babylone, où il groſſit ſon armée des troupes que lui donnérent Pithon & Séleucus. Il paſſa enſuite le Tigre pour attaquer Euméne. Ce dernier, de ſon côté, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir ; & il ſe trouvoit fort ſupérieur à Antigone en nombre de troupes, & ſur tout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas : car après Euméne, c'étoit aſſurément le meilleur Général & le plus habile Politique de ſon tems.

Diod. lib. 19. p. 669-672. Plut. in Eumen. pag 591. 592. Le malheur d'Euméne étoit que, l'armée qu'il avoit étant compoſée de différens corps que lui avoient amené les Gouverneurs des provinces, chacun de ces Gouverneurs prétendoit au commandement en chef. Euméne n'étant pas Macédonien, mais Thrace de naiſſance, il n'y avoit

pas un d'eux qui ne crût, par cette raiſon, lui devoir être préféré. D'ailleurs le faſte, l'éclat, la magnificence ſembloient mettre une diſtance infinie entre lui & ces Gouverneurs, qui ſe conduiſoient en vrais Satrapes. Par [a] une ambition tout-à-fait mal entendue & mal placée, mais aſſez ordinaire aux Grands, ils croioient que donner des repas ſomptueux, & y joindre toutes les amorces du plaiſir, faiſoit partie des devoirs d'un homme de guerre; & meſurant le degré de leur mérite ſur celui de leurs revenus & de leurs dépenſes, ils ſe flatoient qu'ils avoient acquis par là un grand crédit & une grande autorité ſur les troupes, & qu'elles avoient pour eux toute l'eſtime & toute la conſidération poſſible.

Il arriva une occaſion qui dut bien les détromper. Comme les ſoldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, Euméne, tombé dans une maladie dangereuſe, ſe faiſoit porter en litiére aſſez loin de l'armée pour être plus éloigné du bruit, à cauſe d'une AN. M. 3689. AV. J. C. 315.

a Non deerant qui ambitione ſtolida, luxuriosos apparatus convivio-rum & irritamenta libidinum ut inſtrumenta belli mercarentur. *Tacit.*

grande insomnie qui ne lui laissoit point de repos. Quand ils eurent fait quelque chemin, & qu'ils commencérent à apercevoir l'ennemi qui paroissoit sur les hauteurs, ils s'arrêtérent tout court, & se mirent à crier qu'on fît venir Euméne. En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, & déclarérent à leurs Officiers qu'ils ne marcheroient point qu'Euméne ne fût venu pour les commander. Il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient ; & ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litiére, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joie & sa reconnoissance. Dès que les soldats le virent, ils le saluérent en langage Macédonien, relevérent leurs boucliers, & les frapant avec leurs piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient leur Capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'Euméne étoit fort mal, & qu'il se faisoit porter en litiére à la queue de l'armée, venoit dans l'espérance que sa maladie lui livreroit les ennemis entre les mains. Mais,

lorſque s'étant avancé pour les reconnoître, il eut vû leur belle contenance, la diſpoſition de leur armée, & cette litiére qu'on portoit de rang en rang, alors ſe prenant à rire avec de grands éclats ſelon ſa coutume, il dit aux Officiers qui l'environnoient : *Voiez-vous cette litiére ? c'eſt elle qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre ;* & ſans perdre un moment, il fit ſonner la retraite, & retourna en ſon camp.

Plutarque obſerve que les Macédoniens, dans cette occaſion, firent connoitre très évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très propres à donner de magnifiques feſtins, & à bien ordonner de grandes fêtes : mais qu'ils eſtimoient Euméne ſeul capable de conduire une guerre, & de bien commander une armée. Réflexion ſolide & ſenſée, qui donne lieu à bien des applications, & qui fait toucher au doit le mauvais goût pour la gloire, & le peu de jugement des Officiers & des Commandans qui ne ſongent à ſe diſtinguer à l'armée que par la magnificence des repas, & qui font conſiſter leur principal mérite à l'empor-

ter ſur tous les autres en luxe, & ſouvent à ſe ruiner gratuitement par de ſi folles dépenſes ! Je dis gratuitement : car perſonne ne leur en ſait gré, & l'Etat en eſt plus mal ſervi.

Diod. p. 672. Les deux armées s'étant ſéparées ſans combat, campérent à trois ſtades l'une de l'autre, une riviére & des ravins entre deux. Et comme elles ſouffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigone envoia des Ambaſſadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Euméne, pour les porter à quitter Euméne, & à ſe rendre à lui, leur faiſant à tous de magnifiques promeſſes. Les Macédoniens rejettérent ſes propoſitions, & renvoiérent les Ambaſſadeurs en leur faiſant de grandes menaces s'ils oſoient jamais leur faire de pareilles propoſitions. Euméne, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien. *Trois cens toises.* » Un jour un lion, » devenu amoureux d'une jeune fille, » la demanda en mariage à ſon pére. » Celui-ci répondit qu'il tenoit cette » alliance à grand honneur, & qu'il » étoit prêt à lui donner ſa fille : mais » que ſes grands ongles & ſes dents

» tranchantes lui faiſoient peur, & » qu'il craignoit qu'après ſon ma- » riage, ſur la moindre querelle qui » ſurviendroit dans leur ménage, il ne » les appliquât ſur ſa fille un peu trop » rudement. Le lion, qui étoit paſ- » ſionné pour la jeune fille, ſe fit ar- » racher ſur l'heure les ongles & les » dents : après quoi le pére prit un bâ- » ton, & ſe défit du prétendu gendre. » Voilà, ajouta-t-il, ce que prétend » Antigone. Il vous fait de grandes » promeſſes, pour ſe rendre maître » de toutes vos forces ; après quoi il » vous fera ſentir ſes ongles & ſes » dents.

Quelques jours après des déſer- teurs d'Antigone aiant raporté à Eu- méne que ce Général ſe préparoit à partir la nuit ſuivante ſur la ſecon- de veille, (vers les neuf ou dix heu- res du ſoir) Euméne ſe douta d'abord que ſon deſſein étoit de gagner la pro- vince de Gabéne, qui étoit un pays gras & capable de nourrir de groſſes armées, & d'ailleurs très commode & très ſûr pour des troupes, à cauſe des riviéres & des ravins dont il étoit traverſé ; c'eſt pourquoi il réſolut de le prévenir. Dans cette vûe, il per- *Diod. pag. 672. 673.*

ſuada à force d'argent à quelques ſoldats étrangers d'aller comme déſerteurs dans le camp d'Antigone, & de dire qu'Euméne devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages ; & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture, & de ſe mettre en marche. Antigone ſur ce faux avis qu'Euméne venoit l'attaquer, tint ſon armée ſous les armes : cependant Euméne avançoit chemin. Antigone ſut bientôt de ſes coureurs qu'Euméne avoit décampé, & connoiſſant qu'il avoit été ſurpris par ſon ennemi, il ne laiſſa pas de continuer dans ſon premier deſſein ; & aiant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que ſa marche avoit l'air d'une pourſuite. Mais voiant qu'il lui étoit impoſſible de joindre avec toute ſon armée Euméne, qui avoit au moins ſix heures d'avance, il laiſſa ſon infanterie ſous les ordres de Pithon, & prenant ſa cavalerie, il marcha à toute bride, de maniére qu'au point du jour il atteignit l'arriére-garde des ennemis qui deſcendoit une colline. Il s'arréta ſur la hauteur. Euméne, qui vit cette ca-

valerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arréta pour ſe mettre en bataille. Ainſi Antigone rendit la pareille à Euméne, & l'amuſa à ſon tour : car il l'empécha de continuer ſa marche ; & donna à ſon infanterie le tems d'arriver.

Alors les deux armées ſe rangérent en bataille. Celle d'Euméne avoit trente-cinq mille hommes de pié, plus de ſix mille chevaux, & cent quatorze éléphans : celle d'Antigone, vingt-huit mille hommes de pié, huit mille cinq cens chevaux, & ſoixante-cinq éléphans. Le combat fut rude & opiniâtre, & pouſſé bien avant dans la nuit, car c'étoit pleine lune : cependant la perte ne fut pas fort conſidérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigone perdit de ſon infanterie trois mille ſept cens hommes, & de ſa cavalerie cinquante-quatre : il eut plus de quatre mille hommes de bleſſés. Euméne perdit cinq cens quarante hommes de pié, très peu de cavaliers ; & eut plus de neuf cens hommes de bleſſés. La victoire étoit réellement du côté d'Euméne. Mais, comme ſes troupes, quelques inſtances qu'il leur en fît, ne voulurent *Diod. pag. 673-678.*

point revenir ſur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le ſceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigone qui y revint, & enſevelit ſes morts. Le lendemain Euméne envoia demander par un héraut la permiſſion d'enterrer les ſiens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funébres avec toute la magnificence poſſible.

Diod. pag. 678 680. Dans cette cérémonie arriva une diſpute fort ſinguliére. Parmi les morts ſe trouva un Officier Indien, qui avoit amené avec lui ſes deux femmes, dont il avoit épouſé l'une tout récemment. La loi du pays, & l'on prétend qu'elle ſubſiſte encore, ne permettoit pas à une femme de ſurvivre à ſon mari; & ſi elle refuſoit d'être brulée avec lui ſur ſon bucher, elle étoit deshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reſte de ſa vie, & condannée à une ſorte d'excommunication, ne pouvant plus aſſiſter aux ſacrifices ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une ſeule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préfé-

rée à l'autre. L'ancienne faiſoit valoir ſon droit d'antiquité. La jeune répondoit que la loi même donnoit excluſion à ſa rivale, parce qu'actuellement elle étoit groſſe. En effet la choſe fut ainſi jugée. La premiére ſe retira fort triſte, baignée de larmes, déchirant ſes habits, s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parens & d'amis, parée de ſes plus riches ornemens comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir diſtribué ſes pierreries & tous ſes bijoux à ſes parens & à ſes amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée ſur le bucher par la main de ſon propre frére, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de preſque tous les ſpectateurs; quelques-uns pourtant, dit l'Hiſtorien, traitant d'inhumanité & de barbarie une ſi étrange coutume. C'étoit, en effet, un véritable homicide, contraire aux loix les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter ſur ſa propre vie, d'en diſpoſer ſelon ſon

caprice, d'oublier qu'elle n'eſt qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel ſacrifice dût entrer dans les marques de reſpect & d'amitié que l'on doit à un mari, c'étoit en faire une idole ſanguinaire & impie que de lui immoler de ſi précieuſes victimes.

Diod. l. 19. p. 680-684. Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés : la Perſe & la Médie en furent le théatre. Les marches & les contremarches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On emploia de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagémes que peut fournir la plus grande capacité, jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Euméne eût une armée mutine & très malaiſée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne pluſieurs avantages ſur les ennemis : & quand il fut queſtion d'entrer dans des quartiers d'hiver, Euméne eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabéne, & d'obliger Antigone à en aller chercher dans le Nord en Médie, où l'on ne pouvoit arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Les troupes d'Euméne étoient ſi peu ſoumiſes, qu'il n'y eut pas moien de les obliger à ſe tenir aſſez proche les unes des autres pour ſe raſſembler promtement en cas de beſoin. Elles voulurent abſolument des quartiers fort éloignés, & qui occupoient toute l'étendue de la province, afin d'être plus commodément, & d'y avoir tout en plus grande abondance. Enfin ces troupes étoient ſi écartées, qu'il leur faloit pluſieurs jours pour ſe raſſembler en corps. Antigone, qui en fut informé, vint au cœur de l'hiver de fort loin, dans l'eſpérance de tomber inopinément ſur ces différens corps ainſi diſperſés. *Diod. pag. 684-688. Plut. in Eumen. pag. 592. Corn. Nep. cap. 8-12.*

Mais Euméne n'étoit pas homme à ſe laiſſer ſurprendre. Il avoit eu la précaution d'envoier en divers endroits des eſpions ſur des dromadaires, l'animal de tous le plus léger, pour être inſtruit à propos de tous les mouvemens de l'ennemi, & les avoit ſi bien placés, qu'il eut avis de cette marche avant qu'Antigone pût arriver à aucun de ſes quartiers : ce qui lui donna le moien de ſauver l'armée par un ſtratagéme, lorſque tous les autres Généraux la regardoient déja

comme perdue. Il fit poſter ſur les montagnes du côté d'où venoit l'ennemi, les troupes qui ſe trouvérent les plus à portée; & la nuit ſuivante il leur fit allumer un auſſi grand nombre de feux, que ſi toute l'armée y eût été campée. Antigone eut auſſitôt avis par ſes gardes avancées, qu'on voioit ces feux dans un grand éloignement. Il crut qu'Euméne y étoit campé avec toutes ſes troupes, & en état de le recevoir. Pour ne pas expoſer ſon armée fatiguée par ſes longues marches à une action avec des troupes fraîches, il fit alte, afin de donner à ſes gens le tems de ſe remettre un peu: & Euméne eut par là tout le tems néceſſaire pour aſſembler ſes forces avant que l'ennemi fût ſur lui. Alors Antigone voiant que ſon coup étoit manqué, plein de douleur de s'être laiſſé ainſi abuſer, réſolut d'en venir à une bataille.

Les troupes d'Euméne s'étant toutes raſſemblées auprès de lui, admiroient ſa grande prudence & ſa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât ſeul. Les deux Capitaines des compagnies des Argyraſpides, Antigéne & Teutame, au deſeſpoir de cet-

te distinction qui lui étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr, & entraînérent dans leur complot la plupart des Satrapes & des premiers Officiers. L'envie est une maladie qui se guérit rarement, & que les remédes mêmes, pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir. Toutes les précautions de sagesse, de modération, de condescendance qu'Euméne avoit emploiées, ne purent amollir ces cœurs barbares, ni éteindre leur jalousie. Pour l'appaiser, il auroit falu qu'il eût renoncé à son mérite & à sa vertu, qui en étoient la seule cause. Il plaignoit souvent en lui même son malheur, d'avoir à vivre, non parmi des hommes, disoit-il, mais parmi des bêtes féroces. On avoit déja formé plusieurs conspirations contre lui, & il se voioit tous les jours exposé au même danger. Pour en détourner l'effet, s'il étoit possible, il avoit imaginé d'emprunter, sous différens prétextes de besoins pressans, des sommes considérables de ceux qui paroissoient les plus déclarés contre lui, afin de les retenir au moins par la vûe de leur propre intérêt, & par la crainte de perdre les sommes qu'ils lui avoient prêtées, s'il venoit à périr.

Ici ſes ennemis, déterminés abſolument à le perdre, tinrent Conſeil pour délibérer où, quand, & comment ils exécuteroient leur entrepriſe. Ils convinrent tous qu'il faloit ſe ſervir de lui pour la bataille qu'on étoit prêt de livrer, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudame qui commandoit les éléphans, & Phédime allérent ſur le champ raporter à Euméne cette réſolution : non par aucune bonne volonté qu'ils euſſent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prété. Il les remercia, & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité.

Etant rentré dans ſa tente, il fit ſon teſtament, déchira & brula tous ſes papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après ſa mort ceux qui lui avoient donné des avis ſecrets fuſſent expoſés aux accuſations & aux calomnies. Après avoir ainſi diſpoſé de ſes affaires, & ſe trouvant ſeul, il délibéra en lui-même ſur le parti qu'il avoit à prendre. Mille penſées, toutes contraires & oppoſées, ſe préſentoient à lui. Devoit-il ſe fier à des Officiers & à

des Généraux qui avoient juré ſa perte ? Ne lui étoit-il pas permis d'emploier contr'eux le zéle & l'affection des ſoldats qui lui étoient inviolablement attachés ? Mais le parti le plus ſûr ne ſeroit-il pas d'aller, en traverſant la Médie & l'Arménie, ſe jetter dans la Cappadoce lieu de ſa réſidence, pour y trouver un aſyle aſſuré ? Ou plutôt ne pourroit-il pas, pour ſe venger de ces traîtres, les abandonner au milieu du combat, & livrer la victoire aux ennemis ? Car, dans une ſituation ſi déſeſpérée, que ne vient-il point dans l'eſprit à un homme que des perfides pouſſent aux derniéres extrémités ? Mais cette derniére penſée lui fit horreur, & réſolu de faire ſon devoir juſqu'au dernier ſoupir, & de combattre juſqu'à la fin pour ſon Prince qui lui avoit mis les armes en main, il abandonna ſon ſort, dit Plutarque, à la volonté des dieux, & ne ſongea plus qu'à préparer ſes troupes au combat.

Il avoit trente-ſix mille ſept cens hommes de pié, plus de ſix mille chevaux, & cent quatorze éléphans. L'armée d'Antigone étoit compoſée de vingt-deux mille hommes de pié,

de neuf mille chevaux avec quelque cavalerie Médoiſe, & de ſoixante-cinq éléphans. Antigone plaça ſa cavalerie ſur les deux ailes, ſon infanterie au centre, les éléphans ſur une premiére ligne tout le long du front de la bataille, & remplit de ſoldats armés à la légére les vuides qui ſe trouvoient entre les éléphans. Il donna le commandement de l'aile gauche à Pithon, celui de la droite à Démétrius ſon fils, & il devoit lui-même y combattre en perſonne avec l'élite de ſes troupes. Euméne rangea ſon armée à peu près de la même ſorte, ſe plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avoit de meilleures troupes pour faire tête à Antigone, & laiſſa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat, il exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car, pour ſa Phalange & les Argyraſpides, bien loin qu'ils euſſent beſoin qu'il les excitât, ils étoient les premiers à l'encourager, en l'aſſurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient ſervi ſous Philippe & ſous Alexandre, tous vieux athlétes, couronnés cent fois

dans les combats, juſques-là toujours invincibles, & qui n'avoient jamais été battus dans aucune action. C'eſt pourquoi allant tête baiſſée charger les troupes d'Antigone, ils crioient à ces ſoldats : *ſcélérats que vous êtes, c'eſt contre vos péres que vous combattez ;* & ſe jettant ſur eux avec furie, ils enfoncérent cette infanterie, aucun des bataillons n'aiant pu ſoutenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en piéces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain ſabloneux, le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé de ſi grands tourbillons de pouſſiére, qu'on ne voioit pas à trois pas de ſoi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de ſa cavalerie ſupérieure à celle des ennemis, & leur enleva tout leur bagage ſans qu'on s'en apperçût. En même tems il enfonça la cavalerie ennemie, Peuceſte qui la commandoit, & qui juſques-là avoit donné mille preuves de bravoure, aiant lâché le pié, & entraîné avec lui tous les autres. Euméne fit de vains efforts pour les rallier : la déroute fut entiére de ce cô-

té-là, comme l'avantage avoit été complet de l'autre. La priſe du bagage valut plus à Antigone, que la victoire à Euméne. Car les ſoldats de ce dernier trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, au lieu d'emploier leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur auroit été facile, & de quoi Euméne leur répondoit, ils tournérent toute leur furie contre leur propre Général.

Aiant pris leur tems, ils ſe jettent ſur lui, lui ôtent ſon épée, & avec ſa propre ceinture ils lui lient les mains derriére le dos. Dans cet état, ils le font paſſer au travers de la Phalange Macédonienne rangée en haie ſous les armes, pour aller le livrer à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage. » Sol-» dats, leur dit-il en paſſant, je vous » en conjure au nom des dieux, tuez » moi ici vous-mêmes : car auſſi bien » ma mort ſera toujours votre ouvra-» ge quand Antigone me fera mourir. » Si vous ne voulez pas prêter vos » mains à ce miniſtére, rendez au » moins la liberté à une des miennes : » elle me rendra le ſervice que vous

» me refuſez. A cette condition, je » vous délivre & vous abſous de tou- » tes les peines que vous pouvez » craindre de la vengeance des dieux » pour le crime que vous commettez » à mon égard. « On hâta ſa marche, pour éviter ces ſortes d'apoſtrophes, qui pouvoient réveiller l'affection des troupes.

Toutes celles d'Antigone étoient ſorties à ſa rencontre, & il ne reſtoit preſque perſonne dans ſon camp. Quand cet illuſtre priſonnier y fut arrivé, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que ſa préſence ſeule étoit un ſanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avoit donné en garde lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât: *Comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion*; ces deux eſpéces d'animaux étant des plus à craindre. Mais, quelques jours après, attendri & touché de compaſſion, il commanda qu'on lui ôtât ſes fers les plus peſans, & qu'on lui donnât un de ſes domeſtiques pour le ſervir, & il permit à ſes amis de le voir, de paſſer avec lui les journées entiéres, & de lui porter tous les raffraichiſſemens dont il pourroit avoir beſoin.

Antigone fut quelque tems en balance ſur ce qu'il devoit faire de ſon priſonnier. Ils avoient été amis intimes en ſervant ſous Alexandre. Le ſouvenir de cette amitié réveilla quelques ſentimens de bonté pour lui, qui combattirent pendant quelque tems contre ſon intérêt. Son fils Démétrius ſollicita fortement auſſi en ſa faveur, ſouhaitant avec paſſion, par pure généroſité, qu'on ſauvât la vie à un ſi brave homme. Mais Antigone, qui connoiſſoit ſa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, ſentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, & combien il étoit capable de rompre toutes ſes meſures s'il échapoit de ſes mains, n'oſa pas lui laiſſer la vie. Il ordonna qu'on ſe défît de lui dans la priſon.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de ſon ſiécle en tout genre, & des plus dignes de ſuccéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peutêtre pas inférieur en mérite : véritablement brave ſans témérité, & prudent ſans foibleſſe. Iſſu d'une baſſe naiſſance dont il ne rougiſſoit point, il s'avança par dégrés juſqu'aux premiéres places,

places, & auroit pu aſpirer au trône s'il avoit eu ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connoiſſoient ni ſincérité ni bonne foi, ne reſpectoient ni les liaiſons du ſang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux piés les loix les plus ſacrées; Euméne conſerva toujours pour la famille roiale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle eſpérance, nulle crainte, nul renverſement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'eſt ce caractére-là même de probité qui bleſſoit ſes collégues. Car [a] il arrive ſouvent que la vertu s'attire des inimitiés & des haines, parce qu'elle ſemble faire des reproches à ceux qui penſent autrement, & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il poſſédoit toutes les qualités guerriéres dans un ſouverain degré: la ſcience militaire, le courage, la prévoiance, la fermeté d'ame, une fé-

a Induſtriæ innocentiæque qua ſi malis artibus infenſi.... Etiam gloria ac virtus infenſos habet, ut nimis ex propinquo diverſa arguens. *Tacit.*

condité merveilleuſe de ruſes, de ſtratagémes, de reſſources dans les périls les plus inopinés & dans les conjonctures les plus déſeſpérantes. Mais je mets au deſſus de tout cela un caractére de probité & les ſentimens d'honneur qui dominoient en lui, & qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite ſi éclatant, ſi univerſel, & en même tems ſi modeſte, qui devoit exciter l'eſtime & l'admiration des autres Commandans, ne ſervit qu'à les irriter, & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux perſonnes d'une grande qualité! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voioient avec un œil jaloux, & avec une ſorte d'indignation, qu'un Officier ſans naiſſance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par degrés juſqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croioient n'être dûes qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient iſſus d'une ancienne & illuſtre famille. Comme ſi la vraie nobleſſe ne conſiſtoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Nobilitas ſola eſt atque unica virtus. *Juvenal.*

Antigone & toute l'armée célébrérent les funérailles d'Euméne avec ma-

gnificence, & lui rendirent les plus grands honneurs, ſa mort aiant éteint l'envie, & toute crainte. Ils envoiérent ſes os & ſes cendres dans une urne d'argent à ſa femme & à ſes enfans en Cappadoce : foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins déſolés !

§. VI. *Séleucus, Ptolémée, Lyſimaque & Caſſandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enléve à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & ſe rend maître de Tyr après un long ſiége. Démétrius, fils d'Antigone, commence à ſe faire connoitre dans l'Aſie Mineure. Il perd une premiére bataille, en gagne une ſeconde. Séleucus ſe rend maître de Babylone. Traité de paix entre les Princes qui eſt rompu ſur le champ. Caſſandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane ſa mere. Hercule, autre fils d'Alexandre le Grand, eſt tué auſſi par Polyſperchon avec ſa mere Barſine. Antigone fait mourir Cléopatre ſœur du même Alexandre. Révol e d'Ophellas dans la Libye.*

ANTIGONE ſe regardant déſormais comme le maître de l'empire d'Aſie, pour ſe le mieux aſſurer fit une réfor- An. M. 3689. Av. J.C. 315. *Diod. l. 19. p. 689-692. & 697. 698.*

me dans les provinces d'Orient. Il caſſa tous les Gouverneurs dont il ſe défioit, & mit à leur place des ſujets ſur qui il croioit pouvoir compter. Il ôta même la vie à pluſieurs que leur trop grand crédit lui rendoit formidables. Pithon Gouverneur de Médie, & Antigéne Général des Argyraſpides, furent du nombre de ces derniers. Il avoit auſſi mis Séleucus Gouverneur de Babylone ſur la liſte des proſcrits, mais il ſe ſauva, & s'alla mettre ſous la protection de Ptolémée en Egypte. Pour les Argyraſpides qui avoient trahi Euméne, il les envoia dans l'Arachoſie, la province de l'Empire la plus éloignée, & donna ordre à Syburtius qui en étoit Gouverneur, de faire en ſorte qu'ils y périſſent tous, & que pas un ne retournât en Gréce. La juſte horreur qu'il eut de la maniére lâche dont ils avoient trahi leur Général, n'eut pas peu de part à cette réſolution, quoiqu'il jouît ſans ſcrupule & ſans remords du fruit de leur trahiſon. Une raiſon encore plus forte le détermina à prendre ce parti. Ces ſoldats étoient mutins, intraitables, licentieux, ſans obéiſſance, ſans diſcipline, capables par leur exemple

de corrompre les autres troupes, & de le trahir lui-même. Ainſi il n'héſita point à les faire périr.

Séleucus ſut ſi bien repréſenter à Ptolémée la puiſſance formidable d'Antigone, qu'il l'engagea dans une ligue avec Lyſimaque & Caſſandre, qu'il avoit auſſi convaincus, par les exprès qu'il leur avoit envoiés, du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigone s'étoit bien douté que Séleucus ne manqueroit pas de les ſolliciter à prendre des meſures contraires à ſes intérêts ; & il avoit envoié à chacun des trois, des Ambaſſadeurs pour renouveller la bonne intelligence avec eux par des aſſurances de ſon amitié. Quel fond pouvoit-on faire ſur des aſſurances d'amitié d'un perfide, qui venoit de dépouiller ou de faire mourir tant de Gouverneurs par la ſeule ambition de régner ſeul aux dépens de tous ſes Collégues ? Auſſi les réponſes qu'il reçut, lui firent aſſez comprendre qu'il faloit ſe préparer à la guerre ; & là deſſus il quitta l'Orient, & ſe rendit dans la Cilicie, portant avec lui des tréſors conſidérables qu'il avoit tirés de Babylone & de Suſe. Là il fit de nouvelles

An. M. 3690. Av. J.C. 314. *Diod. pag.* 698-700.

levées, mit ordre à diverſes affaires dans les provinces de l'Aſie Mineure, & marcha enſuite vers la Syrie & vers la Phénicie.

Diod. pag. 700-703. Son deſſein étoit de les enlever à Ptolémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étoient abſolument néceſſaires dans la guerre qu'il alloit avoir avec les Confédérés. Car, ſans être maître de la mer, & avoir du moins les ports & les vaiſſeaux des Phéniciens à ſa diſpoſition, il ne pouvoit eſpérer aucun ſuccès contr'eux. Il arriva trop tard pour ſurprendre les vaiſſeaux. Ptolémée avoit déja emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas même ſans peine qu'Antigone ſe rendit maître des ports: car Tyr, Joppé, & Gaza firent de la réſiſtance. Il vint bientôt à bout des deux derniéres de ces villes: mais pour réduire Tyr, il lui falut un tems conſidérable.

Cependant, comme il étoit maître de tous les autres ports de Syrie & de Phénicie, il y fit auſſitôt travailler à conſtruire des vaiſſeaux. On fit abbattre pour cela une infinité d'arbres ſur le mont Liban, qui étoit rempli de

cédres & de cyprès d'une beauté & d'une hauteur extraordinaires, & on les tranſporta dans les différens ports où l'on devoit travailler, ce qui occupa pluſieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaiſſeaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, & de quelques autres villes avec leſquelles il avoit fait alliance, il ſe trouva une flote conſidérable, qui le rendit maître de la mer.

Ce qui contribua à redoubler ſon ardeur pour cet ouvrage, fut un affront que lui avoit fait Séleucus. Pendant qu'il étoit occupé au ſiége de Tyr, Séleucus, avec une flote de cent voiles que Ptolémée lui avoit prêtée, y vint paſſer à la vûe de ſon armée pour le braver. Et en effet cette inſulte avoit beaucoup découragé ſes troupes, & donné aux alliés d'Antigone une idée de ſa foibleſſe qui lui faiſoit beaucoup de tort. Pour prévenir l'effet de ces impreſſions déſavantageuſes, il fit venir les principaux de ſes alliés, & les aſſura que cet été-là même il auroit en mer une flote ſupérieure à toutes celles de ſes ennemis. Il leur tint parole avant la fin de l'année.

Mais, s'apercevant que pendant AN. M. 3691. AV. J.C. 313.

qu'il étoit ainſi occupé en Phénicie ; Caſſandre gagnoit du terrain ſur lui dans l'Aſie Mineure, il s'y rendit avec une partie de ſes troupes, & laiſſa avec le reſte Démétrius ſon fils, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolémée. Ce Démétrius ſera fort célébre dans la ſuite, & je marquerai bientôt quel étoit ſon caractére.

Diod. p. 703. Tyr étoit alors aux abois. La flote d'Antigone lui coupoit les vivres & lui enlevoit toutes les proviſions ; & la ville fut bientôt obligée de capituler. La garniſon que Ptolémée y avoit, obtint permiſſion d'en ſortir avec tous ſes effets ; & l'on promit aux habitans qu'ils jouiroient des leurs, ſans qu'on y touchât. Andronic, qui commandoit au ſiége, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place ſi importante ; ſur tout après un ſiége qui avoit ſi fort fatigué ſes troupes, & qui avoit duré quinze mois.

Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville d'une maniére à faire croire qu'il faudroit des ſiécles entiers pour la rétablir. Et cependant, en ſi peu de tems, elle fut en état de ſoutenir ce nouveau ſiége,

qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles reſſources donne le commerce : car ce fut uniquement par ce moien qu'elle ſe releva de ſes ruines, & reprit preſque tout ſon ancien éclat. Tyr étoit alors le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Démétrius qui va commencer à ſe faire connoitre, & qui ſera dans la ſuite ſurnommé *Poliorcéte*, * c'eſt-à-dire *Preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuſe, & une beauté ſinguliére. On [a] voioit ſur ſon viſage de la douceur mélée de gravité ; quelque choſe de ſerein, & en méme tems qui inſpiroit de la terreur ; une vivacité de jeuneſſe, tempérée par un air héroïque & par une majeſté véritablement roiale. On trouvoit le méme mélange dans ſes mœurs, qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux : rien n'égaloit la ſomptuoſité de ſes feſtins, de ſon luxe, & *Plut. in Demetr. p. 889. 890.*

* *Ce mot vient de* πολιορκεῖν, urbem obſidere ; *dont la racine eſt* πολις, urbs, *&* ὄρκος, ſeptum, vallum, propugnaculum.

a Τὸ γὰρ ἀνθηρὸν χάρις ἦν ὥρας, καὶ φύσις καὶ ἄγρα τις ἦν, καὶ συνεκέκραστο τῷ σεμνῷ καὶ ἀγαμαῖ δυσμίμητός τις ἰδιότης καὶ βασιλικὴ σεμνότης.

de toute ſa maniére de vivre : c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit queſtion de quelque entrepriſe, c'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit ſa vivacité & ſon courage, que ſa patience & ſon aſſiduité au travail. Voila quel ſera le caractére du jeune Prince qui commence à ſe mettre ſur les rangs.

Plutarque fait obſerver en lui, comme un trait qui le diſtinguoit des autres Princes de ſon tems, le profond reſpect qu'il avoit pour ſon pere & pour ſa mere, reſpect qui n'étoit point ſimulé ni de ſimple cérémonie, mais qui partoit du cœur, & étoit ſincére & réel. Antigone, de ſon côté, avoit pour ſon fils une affection & une tendreſſe vraiment paternelle, qui alloit même juſqu'à la familiarité, mais ſans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exemte de toute crainte & de tout ſoupçon. Plutarque en raporte un exemple. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des Ambaſſadeurs, Démé-

trius revenant de la chaſſe entra dans la ſalle, ſalua ſon pere d'un baiſer, & s'aſſit auprès de lui tenant encore ſes dards dans ſes mains. Antigone venoit de rendre réponſe à ces Ambaſſadeurs, & il les renvoioit. Mais il les rappella, & leur dit à haute voix : *Vous direz de plus à vos Maîtres la maniére dont nous vivons mon fils & moi*, leur faiſant obſerver qu'il ne craignoit point de le laiſſer approcher de ſa perſonne avec ſes armes *, & que cette bonne intelligence qui régnoit entre ſon fils & lui, faiſoit la plus grande force de ſes Etats, & en même tems ſa joie la plus vive & la plus ſenſible. Il faut revenir à notre ſujet.

Antigone étant paſſé dans l'Aſie Mineure, eut bientôt arrêté les progrès de Caſſandre. Il le preſſa même ſi vivement, qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuſes. Auſſi, à peine le Traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit, & le rompit, en envoiant demander du ſecours à Ptolémée & à Séleucus, & en recommençant la guerre. Les viole- *Diod. l. 19. pag. 710.*

* *Les Grecs, non plus que les Romains, ne portoient des armes que lorſqu'il étoit queſtion de s'en ſervir à la guerre, ou à la chaſſe.*

mens de la bonne foi & des Traités étoient comptés pour rien par la plupart des Princes dont j'écris maintenant l'hiſtoire. Ces indignes moiens, qui deshonoreroient juſtement des particuliers, leur paroiſſoient un ſujet de gloire. Ils s'applaudiſſoient de leurs perfidies, comme d'une marque d'habileté dans le gouvernement ; & ils ne s'apercevoient pas qu'en uſer de la ſorte, c'étoit apprendre à leurs troupes à leur manquer de fidélité, & s'ôter à eux-mêmes tout prétexte de ſe plaindre des révoltes de leurs ſujets, qui ne faiſoient que les imiter. C'eſt par ces ſortes d'exemples contagieux que tout un ſiécle ſe corrompt, & renonce ſans honte aux ſentimens d'honneur & de probité ; parce que ce qui eſt devenu commun, ne paroit plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus lontems qu'il n'auroit voulu, & donna occaſion à Ptolémée de remporter ſur lui des avantages conſidérables de l'autre côté.

D'abord, il paſſa avec ſa flote dans l'île de Cypre, & la domta preſque entiérement. Nicoclès, roi de Paphos l'une des villes de cette île, ſe ſoumit

Diod. l. 20. pag. 761.

alors comme les autres : mais une année ou deux après il fit alliance ſecrettement avec Antigone. Ptolémée en aiant eu avis, pour empêcher que d'autres Princes ne ſuiviſſent ſon exemple, chargea quelques Officiers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant ſe réſoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, preſſérent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'eſt le parti qu'il prit, & ſe voiant ſans reſſource, il ſe tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces Officiers de reſpecter la Reine Axithéa & les autres Princeſſes qu'ils rencontreroient dans le Palais de Nicoclès, ils ne purent empécher qu'elles ne ſuiviſſent l'exemple de ce Roi malheureux. La Reine, après avoir tué ſes filles de ſa propre main, & avoir exhorté les autres Princeſſes ſes belles ſœurs à ne pas ſurvivre au malheur qui venoit d'arriver au Roi leur frere, ſe tua auſſi elle-même. La mort de ces Princeſſes fut ſuivie de celle de leurs Epoux, qui, avant que de ſe tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & ſanglante tragédie, qui ſe paſſa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette île, alla faire une descente dans la Syrie, & de là dans la Cilicie, où il fit un grand butin, & beaucoup de prisonniers qu'il emmena en Egypte. Séleucus à son retour lui communiqua un projet, pour regagner la Phénicie & la Syrie, & l'exécution en fut résolue. Il y alla en personne avec une belle armée, après avoir appaisé heureusement une révolte qui s'étoit excitée parmi les Cyrénéens, & il trouva Démétrius à Gaza, qui lui en disputa l'entrée. On en vint à un combat opiniâtre, où Ptolémée remporta enfin la victoire. Démétrius y eut cinq mille hommes tués, & huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent, & tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot, & de là à Tripoli, ville de Phénicie sur la frontiére de la Haute-Syrie, & d'abandonner à Ptolémée toute la Phénicie, la Palestine, & la Célé-Syrie.

An. M. 3692. Av. J.C. 312. *Diod. pag.* 709-724. *Plut. in Demetr. p.* 891.

Avant que de partir d'Azot, il avoit fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder : il lui renvoia encore tout son équipage,

ſes tentes, ſes meubles, ſes amis, & ſes domeſtiques ſans rançon ; & il lui fit dire, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richeſſes, mais pour la gloire.* Un payen ne pouvoit pas mieux penſer : encore ne peut-on pas dire qu'il penſât ainſi réellement. Démétrius, touché d'une généroſité ſi obligeante, pria ſur l'heure les dieux de ne le pas laiſſer lontems redevable d'un ſi grand bienfait à Ptolémée, & de lui fournir une promte occaſion de lui rendre la pareille.

Ptolémée envoia le reſte des priſonniers en Egypte, pour s'en ſervir ſur la flote : enſuite il pouſſa ſes conquêtes. Toute la côte de Phénicie ſe rendit à lui, excepté la ville de Tyr. Il fit parler ſecrettement à Andronic qui en étoit Gouverneur, & l'un des plus braves Officiers d'Antigone, & des plus attachés au ſervice de ſon Maître, pour l'engager à lui remettre la place de bonne grace, & à ne pas l'obliger d'en faire le ſiége dans les formes. Andronic, qui comptoit ſur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, & même avec inſulte & mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ſes eſ-

pérances. La garniſon & les habitans le forcérent de ſe rendre. Alors il ſe crut perdu ſans reſſource, & que rien ne ſeroit capable de faire oublier à un vainqueur l'inſolence avec laquelle il avoit parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le Roi d'Egypte, bien loin d'uſer de repréſailles avec le Capitaine qui l'avoit ſi indignement inſulté, ſe fit un devoir de ſe l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le ſaluer.

La perte de la bataille n'abbattit point le courage de Démétrius, comme il auroit pu arriver aiſément à un jeune Prince à qui ſa premiére action avoit ſi mal réuſſi. Avec la fermeté d'un Général conſommé dans l'art militaire, & accoutumé aux inconſtances & aux viciſſitudes des armes, il ſe mit à lever de nouvelles troupes, & à faire de nouveaux préparatifs. Il s'aſſura des villes, & exerça continuellement ſes ſoldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, & dit froidement : *Ptolémée a vaincu de jeunes gens : bientôt il combattra contre des hommes.* Ne voulant point rabbattre ni

arréter le courage & l'audace de ſon fils, il ne s'oppoſa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ſes forces contre Ptolémée, & il lui en donna la permiſſion.

Peu de tems après, Cilles, Lieutenant de Ptolémée, arriva avec une armée très nombreuſe, ſe tenant bien aſſuré de chaſſer de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis ſa défaite. Mais Démétrius, qui avoit ſu mettre ſon malheur à profit, & qui en étoit devenu plus circonſpect & plus attentif, tomba ſur lui lorſqu'il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de ſon camp & de tous ſes bagages, fit ſur lui ſept mille priſonniers, le prit & l'arréta lui-même, & emporta un très riche butin. Il fut moins touché de la gloire & des richeſſes que lui apportoit ſa victoire, que du plaiſir de ſe voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de ſon ennemi, & de lui rendre le bienfait qu'il en avoit reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de ſon autorité : il en écrivit à ſon pere, qui lui permit d'en uſer comme il le jugeroit à propos. Il renvoia donc

AN. M. 3693. AV. J. C. 311. *Diod. l. 19. pag. 729.*

à Ptolémée Cilles & tous ſes amis, comblés de magnifiques préſens, & avec eux tout le bagage qu'il avoit pris. Il eſt beau de diſputer ainſi de généroſité avec un ennemi; & c'eſt une autre diſpoſition encore plus eſtimable, principalement dans un Prince jeune & victorieux, de faire gloire de dépendre en tout de ſon pere, & de ne rien faire ſans le conſulter.

Diod. pag. 726-728. Séleucus, après la victoire remportée ſur Démétrius près de Gaza, avoit obtenu de Ptolémée mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux. Avec cette petite eſcorte, il s'en alla dans l'Orient, pour tâcher de rentrer dans Babylone. En arrivant à Carres en Méſopotamie, il engagea, partie de force, partie volontairement, la garniſon Macédonienne à ſe joindre à lui. Dès qu'on ſut qu'il approchoit de Babylone, ſes anciens ſujets vinrent en grand nombre ſe ranger ſous ſes étendarts. Il étoit chéri dans cette province à cauſe de la douceur avec laquelle il l'avoit gouvernée, & la ſévérité d'Antigone y étoit haïe. On étoit charmé de ſon retour, & de l'eſpérance de le voir rétabli. En arrivant à Babylone il trouva les portes

ouvertes, & y fut reçu du peuple avec des acclamations générales. Ceux du parti d'Antigone ſe retirérent dans le château. Séleucus, maître de la ville & de l'affection des habitans, s'en ſaiſit bientôt. Il y trouva ſes enfans, ſes amis, & ſes domeſtiques, qu'Antigone y avoit retenu priſonniers depuis ſa retraite en Egypte.

Il ne fut plus queſtion que de ſonger à lever une bonne armée, pour garder ce qu'il venoit de recouvrer. A peine étoit-il rentré en poſſeſſion de Babylone, que Nicanor, Gouverneur de Médie ſous Antigone, ſe mit en marche pour l'en chaſſer. Séleucus en aiant eu avis, paſſa le Tigre pour aller au devant de lui. Il le ſurprit dans un poſte déſavantageux, attaqua ſon camp de nuit, & mit toute ſon armée en déroute. Nicanor fut obligé de s'enfuir avec un petit nombre de ſes amis, & de ſe rendre, en traverſant les déſerts, auprès d'Antigone. Toutes ſes troupes qui échapérent à la défaite, ſoit par dégoût pour le ſervice d'Antigone, ou par la crainte du vainqueur, ſe jettérent dans le parti de Séleucus. Il ſe trouva alors à la tête d'une belle armée, dont il ſe

ſervit pour s'emparer de la Médie, de la Suſianne, & des autres provinces & places du voiſinage : & par-là il ſe rendit fort puiſſant. La douceur de ſon gouvernement, ſa juſtice, ſon équité, & ſon humanité pour tous ſes ſujets, contribuérent ſur tout à affermir ſa puiſſance. Il ſentit quel avantage c'eſt pour un Prince que de les bien traiter, & de s'en faire aimer. Il étoit arrivé avec une poignée d'hommes. L'amour des peuples lui tint lieu d'armée, & en amaſſa bientôt une autour de lui, non ſeulement très nombreuſe, mais invincible par l'affection qu'elle lui portoit.

An. M. 3693. Av. J.C. 311. C'eſt à cette entrée dans Babylone que commence l'Ere fameuſe des Séleucides, dont tout l'Orient s'eſt ſervi : car payens, Juifs ; Chrétiens, Mahométans, tous l'ont emploiée. Les Juifs l'appellent *l'Ere des contrats ;* parce que, lorſqu'ils tombérent ſous le gouvernement des Rois Syro-Macédoniens, ils furent obligés de s'en ſervir dans toutes les dattes des contrats & des autres piéces civiles. Les Arabes la nomment *l'Ere du bicornu*, déſignant par-là, ſelon quelques Auteurs, Séleucus, que les ſculpteurs

Appian. de Bell. Syr. pag. 124.

repréſentoient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête, parce que ce Prince étoit ſi fort, qu'en prenant un taureau par les cornes il l'arrêtoit tout court. Les deux Livres des Maccabées l'appellent *l'Ere du Roiaumes des Grecs*, & tous deux l'emploient dans leurs dattes, avec cette différence pourtant, que le premier de ces Livres la fait commencer au printems, & l'autre à l'autonne de la même année. Les 31 années du régne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Antigone étoit à Célénes en Phrygie, lorſqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius ſon fils avoit remportée ſur les troupes de Ptolémée. Il partit auſſitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui préſentoit. Il paſſa le mont Taurus, & joignit ſon fils, qu'il embraſſa étroitement à la premiére entrevûe, verſant des larmes de joie & de tendreſſe. Ptolémée ne ſe trouvant pas aſſez fort pour faire tête aux troupes du pere & du fils jointes enſemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Ace, de Joppé, de Samarie, & de Gaza, & de ſe retirer en Egypte, empor- *Diod. pag.* 729.

tant avec lui preſque toutes les richeſſes du pays, & emmenant auſſi un grand nombre des habitans. Ainſi toute la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie retombérent ſous la domination d'Antigone.

Joſeph. Antiq. lib. 12. c. 1. & contr. Appian. lib. 1. & 2.

Les habitans de ces provinces qu'emmena Ptolémée, le ſuivirent plus par choix que par force. Sa douceur naturelle, & la clémence & l'humanité avec laquelle il avoit toujours traité ceux qui s'étoient trouvés ſous ſon gouvernement, leur avoit ſi fort gagné le cœur, qu'ils aimérent mieux vivre ſous ſa domination dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre ſous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas un traitement ſi doux. Ils étoient encore fortifiés dans cette réſolution par les avantages du parti que leur propoſoit Ptolémée. Car, aiant alors le deſſein de faire d'Alexandrie la capitale de l'Egypte, il étoit bien aiſe d'y attirer des habitans, & il offroit pour cela de beaux priviléges & de grandes immunités. Auſſi fut-ce là qu'il établit preſque tous ceux qui le ſuivirent dans cette occaſion, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Juifs.

Alexandre y en avoit déja établi pluſieurs : Ptolémée, au retour d'une premiére expédition, y en avoit amené encore un beaucoup plus grand nombre qu'Alexandre. Ils y trouvoient un bon pays, & une protection puiſſante. Le bruit de tous ces avantages qui s'étoit répandu dans la Judée, avoit donné envie à beaucoup d'autres d'aller s'établir à Alexandrie, & ils exécutérent ce deſſein dans cette occaſion. Comme Alexandre avoit accordé aux premiers Juifs qui s'y établirent ſous lui les mêmes priviléges qu'aux Macédoniens, Ptolémée avoit fait la méme choſe pour eux. Enfin il s'y en jetta un ſi grand nombre, que le quartier des Juifs à Alexandrie formoit preſque une ville. Pluſieurs Samaritains s'y établirent auſſi ſur le même pié que les Juifs, & y multipliérent beaucoup.

Antigone, après avoir repris la Syrie, la Phénicie, & la Judée ſur Ptolémée, envoia Athénée un de ſes Généraux contre les Arabes Nabathéens. C'étoit un canton de voleurs qui avoient fait pluſieurs courſes dans le pays dont il venoit de faire de nouveau la conquête, & qui en

Diod. pag. 730-733.

avoient emporté depuis peu un fort gros butin. Leur principale ville étoit Pétra, ainſi nommée par les Grecs, parce qu'elle étoit ſur un roc élevé au milieu d'un pays déſert. Athénée s'en étoit ſaiſi, & de tout le butin qui y étoit ; mais, comme il ſe retiroit, les Arabes l'attaquérent par ſurpriſe, défirent une bonne partie de ſes troupes, le tuérent lui-même, reprirent tout le butin, & rentrérent dans Pétra, d'où ils écrivirent à Antigone en Syriaque une lettre de plaintes ſur l'injuſte entrepriſe d'Athénée contr'eux. Antigone d'abord la déſavoua : mais quand il eut raſſemblé ſes troupes, il les donna à ſon fils Démétrius, pour aller châtier ces voleurs. Celui-ci ne pouvant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, ſe contenta de faire le meilleur Traité qu'il put avec eux, & retourna ſur ſes pas.

AN.M.3693. AV.J.C.311 *Diod. pag. 735. 716. Plut in Démetr. p. 891.* Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone des ſuccès de Séleucus en Orient, il y envoia ſon fils Démétrius à la tête d'une armée, pour le chaſſer de Babylone, & reprendre ſur lui cette province : & pour lui, il alla vers les côtes de l'Aſie Mineure, pour s'oppoſer

s'oppoſer aux efforts des Princes confédérés, dont le pouvoir s'y fortifioit. Il ordonna à ſon fils de l'y revenir trouver, dès qu'il auroit exécuté ſa commiſſion en Orient. Démétrius, ſuivant les ordres de ſon pere, prit l'armée à Damas, & la mena du côté de Babylone : &, Séleucus étant alors en Médie, il entra ſans oppoſition dans la ville. Patrocle, à qui Séleucus avoit laiſſé le commandement, ne ſe trouvant pas aſſez fort pour réſiſter à Démétrius, s'étoit retiré avec ſes troupes dans les marais, où, à cauſe des riviéres, des canaux, & des marécages qui le couvroient, il n'y avoit pas moien d'approcher de lui. En partant de Babylone, il eut ſoin auſſi d'en faire ſortir les habitans. Ils ſe ſauvérent tous, les uns de l'autre côté du Tigre, d'autres dans les déſerts, & quelques-uns dans des places de ſûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il y en avoit deux grands à Babylone avec de bonnes garniſons, ſur les deux bords oppoſés de l'Euphrate. Il en emporta un, & y mit une garniſon de ſept mille hommes. L'autre ſoutint le ſiége juſqu'au tems qu'Antigone avoit,

ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laiſſa donc à Archélaüs, un des principaux Officiers de l'armée, mille chevaux & cinq mille fantaſſins pour continuer ce ſiége, & emmena le reſte de ſon armée dans l'Aſie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pilla, ce qui fit grand tort aux affaires de ſon pere, & attacha plus que jamais les habitans à Séleucus. Ceux même qui juſques-là avoient été du parti d'Antigone, conclurent que ſes troupes ne leur auroient jamais tant fait de mal ſi elles euſſent compté d'y revenir; & regardant ce pillage comme un acte de déſertion, & une déclaration formelle qu'il les abandonnoit, ils ſongérent à s'accommoder avec Séleucus, & embraſſérent tout de bon ſon parti. Ainſi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chaſſé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laiſſées, & repris le château dont elles étoient en poſſeſſion. Après cela il établit ſi ſolidement ſon autorité, que rien ne fut plus capable de l'ébranler. Auſſi eſt-ce là l'époque où les Babyloniens firent

commencer la fondation de ſon roiaume, quoique toutes les autres nations de l'Aſie la miſſent ſix mois plutôt, & dans l'année qui précéde celle-ci.

Démétrius, en arrivant dans l'Aſie Mineure, fit lever le ſiége d'Halicarnaſſe que Ptolémée avoit formé : & cet événement fut ſuivi d'un Traité de paix entre les Princes confédérés & Antigone. Par ce Traité, Caſſandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macédoine, juſqu'à la majorité d'Alexandre fils de Roxane : Lyſimaque, la Thrace : Ptolémée, l'Egypte & les frontiéres de la Libye & de l'Arabie : Antigone, toute l'Aſie. Toutes les villes Grecques devoient jouir de la liberté. Mais cet accord ne dura guéres. Il eſt étonnant que ces Princes, ſe connoiſſant ſi bien, & ſachant que de part & d'autre la ſainteté des ſermens n'étoit employée que pour ſe tromper mutuellement, eſpéraſſent quelque ſuccès d'un moien ſi uſé & ſi décrié. A peine ce dernier Traité étoit-il conclu, que chaque parti prétendit qu'il s'y étoit fait des infractions ; & les hoſtilités recommencérent. La véritable raiſon étoit la grande puiſſance d'Antigone, qui s'ac-

Diod. p. 719. Plut. in Demetr. p. 892.

croiſſant tous les jours devenoit trop formidable aux trois autres, pour leur permettre de demeurer en repos qu'ils ne l'euſſent abbattue.

Il étoit viſible qu'ils ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, ſans ſonger à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencérent à ſe laſſer, & à dire qu'il étoit tems de faire paroitre le jeune Alexandre qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de priſon pour lui donner connoiſſance des affaires. Caſſandre, qui auroit vû par là toutes ſes eſpérances ruinées, fit mourir ſecrettement le jeune Roi avec ſa mere Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années.

An. M. 3694. Av. J. C. 310. *Diod. lib.* 10. *p.* 760. 761. & 766. 767.

Polyſperchon, qui gouvernoit dans le Péloponnéſe, prit cette occaſion de ſe déchainer par tout contre Caſſandre, & de faire ſentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens & s'en attirer l'affection. Comme il ſongeoit à rentrer dans la Macédoine dont il avoit été chaſſé par Caſſandre, il affectoit de paroitre fort zélé pour la

maiſon d'Alexandre ; & pour en donner des preuves, il fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barſine veuve de Memnon, qui pouvoit alors avoir dix-ſept ans ; & s'étant avancé avec une armée contre Caſſandre, il propoſa aux Macédoniens de le mettre ſur le trône. Caſſandre en fut effraié, & dans une entrevûe qu'il eut avec lui, il lui repréſenta qu'il alloit lui-même ſe donner un maître ; qu'il feroit bien mieux de ſe défaire d'Hercule, & de s'emparer de la Gréce ; & il lui offroit pour cela ſon ſecours. Il n'eut pas de peine à le faire conſentir à lui ſacrifier ce jeune Prince, dans la mort duquel il lui faiſoit enviſager de grands avantages. Ainſi l'année ſuivante Hercule & ſa mere eurent le même ſort entre ſes mains, qu'avoient eu Roxane & ſon fils entre celles de Caſſandre : & ces deux ſcélérats aſſaſſinérent chacun à leur tour un héritier de la Couronne, afin de la partager entr'eux. An. M. 3695. Av. J. C. 309.

En effet, comme il ne reſtoit plus de Prince de la maiſon d'Alexandre, chacun d'eux retint ſon Gouvernement en ſouveraineté, & ſe fut bon

gré de ſe l'être aſſuré pour toujours par le meurtre des Princes qui ſeuls paroiſſoient y avoir un droit légitime, & d'avoir étoufé dans leur cœur un reſte de reſpect pour la mémoire d'Alexandre leur maître & leur bienfaiteur, qui juſques-là les avoit retenus. Qui peut ſoutenir ſans ſaiſiſſement & ſans horreur la vûe d'une telle perfidie, ſi honteuſe & ſi lâche des deux côtés ? Mais l'aveuglement eſt tel de part & d'autre, qu'on ſe félicite également du ſuccès d'une confédération ſcélérate, qui ſe termine à répandre le ſang de ſes maîtres. Les crimes les plus noirs ne coutent rien à des ambitieux, pourvû qu'ils les conduiſent à leur but.

Diod. p. 760. Ptolémée aiant recommencé la guerre, enleva pluſieurs villes à Antigone dans la Cilicie & ailleurs. Démétrius reprit bientôt tout ce qu'on avoit enlevé à ſon pere dans la Cilicie; & les autres Généraux d'Antigone eurent le même ſuccès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'étoit pas venu en perſonne à cette expédition. Il n'y eut que l'île de Cypre, où Ptolémée conſerva ſes conquêtes; parce qu'en faiſant mourir Nicoclès roi de

Paphos, il avoit abſolument terraſſé le parti d'Antigone dans cette île.

Pour ſe dédommager de ce qu'il venoit de perdre dans la Cilicie, il fit une invaſion dans la Pamphylie, la Lycie, & quelques autres Provinces de la côte de l'Aſie Mineure, où il enleva à Antigone pluſieurs places. *Diod. p. 766.*

De là entrant dans la mer Egée, il prit l'île d'Andros; & paſſant au continent, il ſe rendit maître de Sicyone, de Corinthe, & de quelques autres villes. AN.M. 3696. AV.J.C. 308. *Diod. p. 774.*

Pendant le ſéjour qu'il fit dans ces quartiers-là, il lia correſpondance avec Cléopatre, ſœur d'Alexandre. C'étoit celle qui avoit épouſé Alexandre Roi d'Epire. Depuis la mort de ſon mari, tué dans les guerres d'Italie, elle étoit toujours demeurée veuve, & depuis pluſieurs années elle faiſoit ſa réſidence à Sardes en Lydie. Comme Antigone, maître de cette ville, ne ménageoit guéres cette Princeſſe, Ptolémée ſe ſervit avec habileté de ſon mécontentement pour l'attirer dans ſon parti. Il l'invita à le venir trouver, eſpérant de tirer de ſa préſence pluſieurs avantages contre Antigone. Elle s'étoit déja miſe *Ibid.* 775.

en chemin : mais le Gouverneur de Sardes l'aiant arrêtée la ramena, & peu de tems après, par ordre d'Antigone, il la fit mourir ſecrettement. Antigone, auſſitôt après, vint à Sardes, & fit le procès à toutes les femmes qui avoient été les inſtrumens de ce meurtre, & qui y avoient prété leur miniſtére.

On voit ici avec ſurpriſe & avec admiration, combien le bras de Dieu s'étoit appeſanti ſur toute la race d'Alexandre, & avec quelle rigueur il en pourſuivoit les moindres reſtes, & tout ce qui avoit eu le malheur d'appartenir à ce fameux Conquérant, dont tout l'univers ambitionnoit la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeſte dévoroit toute cette famille, & vengeoit ſur elle toutes les violences commiſes par ce Prince. Dieu ſe ſervoit de ſes courtiſans mêmes, de ſes officiers, de ſes domeſtiques, pour exercer la ſévérité de ſes jugemens à la vûe de toute la terre, qui recevoit ainſi une ſorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avoit faits.

Antigone, miniſtre & exécuteur de ces ordres pleins de juſtice du côté de

Dieu, n'en étoit pas moins criminel, parce qu'il ne s'y portoit que par des vûes d'ambition & de cruauté, dont il ſentoit lui-même toute l'horreur, & dont il auroit bien ſouhaité pouvoir dérober la connoiſſance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopatre avec une magnificence extraordinaire, eſpérant, par tous ces beaux dehors, éblouir le public, & éviter la haine que cette noire action méritoit. Mais une profonde hypocriſie, comme celle-ci, découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher, & ne fait qu'augmenter la juſte horreur qu'on a pour ceux qui en ſont les auteurs.

Cette lâche & barbare action n'eſt pas la ſeule que commit Antigone. Séleucus & Ptolémée élevoient l'édifice de leur puiſſance ſur la clémence & ſur la juſtice avec leſquelles ils gouvernoient leurs peuples : & ils établirent par cette voie des Empires durables, qui demeurérent pendant pluſieurs générations dans leurs familles. Le caractére d'Antigone étoit bien différent. Sa maxime étoit, ſi quelqu'un faiſoit obſtacle à ſes deſſeins, de s'en défaire ſans avoir aucun égard

à la juſtice ni à l'humanité. Auſſi cette force brutale & tyrannique, par laquelle ſeule il s'étoit ſoutenu, venant à lui manquer, il perdit l'Empire & la vie.

Quelque ſage & modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des revoltes. L'infidélité d'Ophellas Gouverneur de la Libye & de la Cyrénaïque, qui ſe ſouleva à peu près dans ce tems-ci, lui donna une juſte inquiétude, mais heureuſement elle n'eut pas de ſuite. Cet Officier avoit d'abord ſervi ſous Alexandre. Après ſa mort il s'étoit attaché à Ptolémée, & l'avoit ſuivi en Egypte. Ptolémée lui avoit donné le commandement de l'armée qu'il envoia pour réduire la Libye & la Cyrénaïque, provinces qui lui avoient été accordées, auſſi bien que l'Egypte & l'Arabie, par le partage qui ſe fit de l'Empire. Quand ces deux provinces furent ſoumiſes, Ptolémée lui en laiſſa le Gouvernement. Ophellas le voiant trop occupé contre Antigone & Démétrius pour avoir quelque choſe à craindre de ſa part, s'étoit rendu indépendant, & étoit demeuré poſſeſſeur tranquille de ſon uſurpation juſqu'à cette année.

Agathocle, Roi de Sicile, étant venu en Afrique faire la guerre aux Carthaginois, eſſaia d'engager Ophellas dans ſon parti, & lui promit de lui aider à ſe rendre maître de toute l'Afrique. Ophellas, ſéduit par une promeſſe ſi flateuſe, mena à Agathocle une armée de vingt mille hommes ſur les terres des Carthaginois. Mais à peine y fut-il arrivé, que le ſcélérat qui l'y avoit attiré ſe défit de lui, & garda ſon armée. On peut voir dans l'hiſtoire des Carthaginois quel fut le ſuccès de cette noire trahiſon. Ptolémée, par la mort d'Ophellas, recouvra la Libye & la Cyrénaïque. Ce dernier avoit pour femme une Athénienne d'une rare beauté, nommée Eurydice, qui étoit deſcendue de Miltiade. Après la mort de ſon mari, elle retourna à Athénes, où Démétrius la vit l'année d'après, & l'épouſa.

An. M. 3697. Av. J.C. 307. *Diod. p.* 777.

Plut in Demetr. p. 894.

§. VII. *Démétrius fils d'Antigone assiége & prend Athénes, & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalére qui y commandoit, se retire à Thébes. Il est condanné à mort, & ses statues renversées. Il passe en Egypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone & à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flote une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, & se rend maître de l'Ile entiére de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi, & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entrepriſe contre l'Egypte, qui lui réuſſit mal.*

An. M. 3698. Av. J.C. 306. *Plut. in Demetr. p.* 892-894.

ANTIGONE & Démétrius avoient formé le deſſein d'affranchir la Gréce entiére, que Caſſandre, Ptolémée, & Polyſperchon tenoient dans une eſpéce de ſervitude. Ces Princes confédérés, pour s'aſſujettir les Grecs, avoient jugé néceſſaire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étoient rendus maîtres l'Ariſtocratie, c'eſt-à-dire le gouvernement des riches & des puiſſans, qui approchoit le plus de celui des Rois.

Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire, en y ſubſtituant la Démocratie qui flatoit davantage l'inclination des Grecs, & en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'étoit un renouvellement de la politique ſi ſouvent emploiée contre Lacédémone par les Athéniens & par les Perſes, qui avoit toujours réuſſi, & qui ne pouvoit manquer de réuſſir encore dans cette occaſion, pourvû qu'elle fût appuiée d'une bonne armée. Antigone ne pouvoit mieux faire que de donner le ſignal général de la libérté Démocratique en commençant par Athénes, qui en étoit la plus jalouſe, & qui étoit à la tête des autres Républiques.

Quand le ſiége d'Athénes eut été réſolu, un des amis d'Antigone lui dit, que, s'il prenoit cette ville, il devoit la garder pour lui, comme la clé de toute la Gréce. Mais Antigone rejetta hautement cette propoſition, & lui dit » que la clé la meilleure & » la plus forte qu'il connût c'étoit » l'amitié des peuples; & qu'Athénes » étant comme le fanal de toute la » terre, elle feroit éclater par tout » la gloire de ſes actions. » C'eſt une

choſe étonnante de voir comment des Princes très injuſtes & très intéreſſés, empruntent quelquefois le langage de la juſtice & de la généroſité, & cherchent à ſe faire honneur du dehors de vertus dont ils ſont tout-à-fait éloignés dans le fond.

Démétrius partit pour Athénes avec cinq mille talens, & une flote de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalére commandoit dans cette ville depuis dix ans au nom & ſous l'autorité de Caſſandre. Jamais, comme je l'ai déja remarqué, cette République ne s'étoit vûe ſous un plus juſte gouvernement, & elle n'avoit jamais joui de plus de repos & de bonheur. Par reconnoiſſance on lui avoit élevé dans cette ville autant de ſtatues qu'il y a de jours en l'année, c'eſt-à-dire trois cens ſoixante : car[a] pour lors, ſelon Pline, l'année n'avoit que ce nombre de jours. Pareil honneur n'avoit jamais été rendu à aucun citoien.

Quinze millions.

Quand la flote de Démétrius approcha, tout le monde ſe préparoit à la recevoir, penſant que ce fuſſent les vaiſſeaux de Ptolémée. Mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant

a Nondum anno hunc numerum dierum excedente. *Plin. lib. 34. cap. 6.*

détrompés, coururent aux armes pour ſe défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confuſion, les Athéniens ſe trouvant tout à coup réduits à repouſſer un ennemi qui abordoit ſans avoir été découvert, & qui faiſoit déja ſa deſcente. Car Démétrius étoit entré dans le port qu'il avoit trouvé tout ouvert, & on le diſtinguoit déja clairement ſur le tillac de ſa galére, d'où il faiſoit ſigne de la main qu'on ſe tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ſes côtés : » Que ſon pere Antigone l'avoit » envoié ſous d'heureux auſpices pour » mettre les Athéniens en liberté, pour » chaſſer la garniſon de leur citadelle, » & pour leur rendre leurs loix & leur » ancien gouvernement.

A cette proclamation, les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs piés, & battant des mains avec de grands cris de joie, preſſoient Démétrius de deſcendre, & l'appelloient leur ſauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalére, furent tous d'avis que, puiſqu'il étoit déja le maître, il faloit le recevoir quand même on ſeroit aſſuré qu'il ne feroit rien

de tout ce qu'il promettoit ; & ſans attendre davantage, ils lui envoiérent des Ambaſſadeurs pour faire leurs ſoumiſſions.

Démétrius les reçut gracieuſement, leur donna une audience très favorable : & pour les aſſurer de ſa bonté, en les renvoiant il leur donna comme en otage Ariſtodéme de Milet, un des plus intimes amis de ſon pere. En même tems il eut ſoin de pourvoir à la ſureté de Démétrius de Phalére, lequel, à cauſe de ce changement arrivé dans l'Etat, craignoit plus ſes citoiens que les ennemis. Plein de reſpect pour la réputation & pour la vertu de ce grand perſonnage, il le renvoia avec une bonne & ſûre eſcorte à Thébes comme il l'avoit demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville, & qu'il n'y mettroit pas le pié, quelque empreſſement qu'il eût d'y entrer, qu'il ne l'eût entiérement affranchie en chaſſant la garniſon qui génoit leur liberté. Et ſur l'heure même il ouvre un grand foſſé, & éléve de bons retranchemens devant la fortereſſe de Munychia, pour en rompre toute communication avec la ville, & s'embarque auſſitôt pour Mégare, où Caſſandre avoit mis une forte garniſon.

A ſon arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre fils de Polyſperchon, nommée Cratéſipolis, & très célébre par ſa beauté, étoit à Patres, & qu'elle deſiroit paſſionnément de le voir, & d'être à lui. Il laiſſe donc ſon armée dans les terres de Mégare, & aiant choiſi un petit nombre de gens les plus diſpos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut aſſez près, il ſe déroba de ſes gens, & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratéſipolis ne fût point aperçue quand elle viendroit le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchérent contre lui lorſqu'il s'y attendoit le moins. Il n'eut le tems que de prendre un méchant manteau, & de ſe ſauver par la fuite; & peu s'en falut qu'il ne fût pris de la maniére du monde la plus honteuſe à cauſe de ſon incontinence. Les ennemis emportérent ſa tente, & toutes les richeſſes qui y étoient.

La ville de Mégare étant priſe, les ſoldats en demandoient le pillage: mais les Athéniens intercédérent pour elle avec de fortes inſtances, & la ſauvérent. Démétrius chaſſa la garniſon de Caſſandre, & remit Mégare en

liberté. Stilpon, [a] célébre Philoſophe, demeuroit dans cette ville. Il le fit venir, & lui demanda ſi l'on ne lui avoit rien enlevé, & s'il n'avoit rien perdu. *Rien du tout*, lui répondit Stilpon ; *car je porte avec moi tous mes biens.* Il entendoit par ces mots la juſtice, la probité, la tempérance, la prudence, & l'avantage de ne point compter au nombre des biens ce qui pouvoit lui être enlevé. Que peuvent tous les Rois de la terre enſemble contre un tel homme, qui ne deſire & ne craint rien, & à qui la philoſophie a appris à ne pas regarder la mort même comme un mal ?

Quoique la ville eût été épargnée, tous les eſclaves généralement avoient été pris & enlevés par les vainqueurs. Le jour que Démétrius devoit partir, après avoir fait beaucoup de careſſes à Stilpon, il lui dit qu'il lui laiſſoit la

a Megara Demetrius ceperat, cui cognomen Poliorcetes fuit. Ab hoc Stilpon philoſophus interrogatus, num quid perdidiſſet : nihil, inquit : omnia namque mea mecum ſunt... Habebat enim ſecum vera bona, in quæ non eſt manus injectio.... Hæc ſunt, juſtitia, virtus, temperantia, prudentia ; & hoc ipſum, nihil bonum putare quod eripi poſſit... Cogita nunc, an huic quiſquam facere injuriam poſſit, cui bellum, & hoſtis ille egregiam artem quaſſandarum urbium profeſſus, eripere nihil potuit. *Senec. de conſt. ſap. c. 5. & Ep. 9.*

ville entiérement libre. *Vous dites vrai, Seigneur*, lui répartit le Philoſophe, *car vous ne nous avez pas laiſſé un ſeul eſclave.*

Démétrius étant retourné à Athénes, prit ſes poſtes devant le port de Munychia, preſſa le ſiége, chaſſa la garniſon, & raſa le Fort. Après quoi les Athéniens le priant très inſtamment de venir ſe refraîchir dans la ville, il y entra, aſſembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit de plus que ſon pere Antigone leur envoieroit cent cinquante mille meſures de blé, & tout le bois néceſſaire pour la conſtruction de cent galéres à trois rangs de rames. C'eſt ainſi que les Athéniens recouvrérent leur Démocratie treize ou quatorze ans après l'avoir perdue.

Ils pouſſérent leur reconnoiſſance pour leurs Bienfaiteurs juſqu'à l'irréligion & l'impiété par les honneurs exceſſifs qu'ils leur décernérent. Premiérement ils donnérent le nom de Rois à Antigone & à Démétrius, nom que ces Princes, non plus que les autres, n'avoient oſé prendre juſques-là, quoiqu'ils s'en fuſſent donné toute la réalité & l'effet. Ils les hono-

rérent du titre de *dieux ſauveurs*. Au lieu de l'Archonte qui donnoit le nom à l'année, ils créoient tous les ans un Prêtre des dieux ſauveurs, ſous le nom duquel ſe faiſoient tous les Décrets & tous les actes publics. Ils ordonnérent de plus que leur portrait ſeroit tracé avec celui des autres dieux ſur le Voile que l'on portoit en proceſſion aux grandes Fêtes de Minerve, nommées Panathénées. Et, par un excès de flaterie qu'on a peine à comprendre, ils conſacrérent l'endroit où Démétrius étoit deſcendu de ſon char, & y élevérent un autel, qu'ils appellérent *l'Autel de Démétrius deſcendant du char* : & aux dix anciennes Tribus, ils en ajoutérent deux nouvelles ſous les noms de Tribu Démétriade & de Tribu Antigonide. On changea auſſi les noms de deux mois en leur faveur. Enfin il fut établi que ceux qu'on envoieroit par un Décret du peuple vers Antigone ou Démétrius, au lieu du ſimple titre d'Ambaſſadeurs, ſeroient appellés *Théores*, titre réſervé à ceux qui étoient choiſis pour aller offrir des ſacrifices aux dieux à Delphes ou à Olympie au nom des villes. Mais, ce qui fut encore plus étrange & plus

outré que tous les honneurs dont je viens de parler, ce fut le Décret d'un certain Démoclide, qui proposoit » que pour la consécration des bou- » cliers qu'on dédioit dans le temple » d'Apollon à Delphes, on se transpor- » teroit vers Démétrius *le dieu sauveur*, » & qu'après lui avoir fait des sacri- » fices, on demanderoit à *ce dieu sau-* » *veur*, comment on devoit se con- » duire pour faire le plus religieuse- » ment, le plus magnifiquement, » & le plus promtement la consécra- » tion & la dédicace de ces offran- » des; & que le peuple exécuteroit » tout ce que l'Oracle auroit répon- » du.

L'excès d'ingratitude, de la part des Athéniens, à l'égard de Démétrius de Phalére, ne fut pas moins outré ni moins criminel, que l'excès de reconnoissance qu'ils venoient de témoigner à leur nouveau Maître. Ils avoient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique, & lui avoient sû mauvais gré d'avoir souffert la garnison des Macédoniens dans leur Citadelle pendant dix ans, sans faire le moindre mouvement auprès de

Caſſandre pour la faire retirer. En quoi il n'avoit fait que ſuivre l'exemple de Phocion, regardant ſans doute ce frein comme néceſſaire pour arrêter l'humeur inquiéte & remuante des Athéniens. Peutêtre auſſi, en ſe déclarant contre lui, s'imaginérent-ils faire leur cour au Vainqueur. Quoi qu'il en ſoit, après l'avoir condanné à mort par contumace, ne pouvant ſévir contre ſa perſonne, parce qu'il s'étoit retiré, ils renverſérent ce grand nombre de ſtatues qu'ils avoient élevées à la gloire de Démétrius de Phalére. Quand il l'eut appris, *Au moins*, dit-il, *il ne ſera pas en leur pouvoir de détruire la vertu qui me les a méritées.*

Diog. Laert.

Quel cas devoit-on faire de ces honneurs, prodigués dans un tems, révoqués ſubitement dans un autre; refuſés à la vertu, & proſtitués à des Princes vicieux, avec la diſpoſition permanente de les leur ôter dans le premier mécontentement, & de les dégrader de la divinité avec la même impétuoſité, avec laquelle on la leur avoit décernée? Quelle foibleſſe & quelle ſtupidité, d'être touché de ces honneurs en les recevant, ou de les regretter en les perdant!

Les Athéniens ne s'en tinrent pas là : on accuſa Démétrius de Phalére d'avoir fait beaucoup de choſes contre les loix pendant ſon gouvernement, & on s'étudia à le rendre odieux. Il faloit bien qu'ils en vinſſent juſqu'à cette injuſtice & à cette calomnie quelque criantes qu'elles fuſſent, pour ſe décharger du juſte reproche d'avoir condanné une vertu connue & un mérite éprouvé. Pendant que les ſtatues ſubſiſtoient, elles étoient des témoins publics qui dépoſoient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injuſtice des Athéniens : c'étoit leur propre témoignage qui ſe tournoit contre eux, & qu'ils ne pouvoient récuſer. Mais le renverſement des ſtatues n'avoit pas détruit ſa réputation. Il étoit donc abſolument néceſſaire qu'il parût coupable, pour que les Athéniens puſſent ſe dire innocens & juſtes ; & ils crurent qu'une condannation ſolennelle & authentique ſuppléroit à ce qui manquoit du côté des preuves & de la régularité de la forme. Ils n'épargnérent pas même ſes amis. Ceux qui avoient eu une plus étroite liaiſon avec lui furent

inquiétés ; & peu s'en falut que Ménandre, ce Poéte ſi célébre, dont Térence n'a fait preſque que copier les comédies, ne fût appellé en jugement, par la ſeule raiſon qu'il avoit été de ſes amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir paſſé quelque tems à Thébes, ſe réfugia chez Caſſandre, qui connoiſſoit tout ſon mérite, & en faiſoit un cas particulier ; & qu'il demeura ſous ſa protection tant que ce Prince vécut. Après ſa mort, appréhendant tout de la brutalité de ſon fils Antipater, qui avoit fait mourir ſa propre mere, il paſſa en Egypte, & ſe retira vers Ptolémée Soter, Prince recommandable par ſa libéralité à l'égard des gens de lettres, & dont la Cour étoit le refuge & l'aſyle de tous les malheureux.

Ælian. lib. 3. cap. 17. Il en fut reçu parfaitement bien ; & ſelon Elien, le Roi lui donna la fonction de veiller à l'obſervation des loix de l'Etat. Il tint le premier rang parmi les amis de ce Prince : il y vécut dans l'abondance de toutes choſes, & ſe trouva en état d'envoier des préſens à ſes amis d'Athénes. C'étoient, ſans doute, de ces véritables

Plut. de exil. pag. 601.

Diog. Laert.

amis,

amis, dont Démétrius lui-même disoit, Qu'ils ne venoient dans la prospérité, qu'après avoir été mandés; mais que dans l'adversité ils se présentoient toujours, sans attendre qu'on les en priât.

Il s'occupa, pendant son exil, à composer plusieurs ouvrages, sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile, & sur d'autres matiéres pareilles; & [a] cette occupation étoit pour son esprit une espéce de nourriture, qui entretenoit en lui les sentimens de l'humanité dont il étoit plein. Douce & consolante ressource, dans la solitude ou l'exil, pour un homme de bien, qui cherche à mettre son loisir à profit & pour lui-même, & pour le public!

Le Lecteur, sans doute, en voiant la multitude énorme de statues érigées en l'honneur d'un seul homme, a remarqué l'étrange différence qui se trouve entre les beaux siécles d'Athénes, & celui dont nous parlons: c'est la réflexion d'un Auteur bien sensé. Autrefois, dit-il, les Athé- *Cornel. Nep. in M.lt. c. 6.*

a Multa præclara in illo calamitoso exilio scripsit, non ad usum aliquem suum, quo erat orbatus, sed animi cultus ille, erat ei quasi quidam humanitatis cibus. *Cic. de Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 54.*

niens accordérent pour toute récompenſe à Miltiade qui avoit ſauvé l'Etat, le privilége d'être repréſenté dans un tableau le premier & à la tête des neuf autres Généraux, exhortant les troupes au combat. Mais ce même peuple, énervé & corrompu par la flaterie de ſes Orateurs, décerne trois cens ſtatues & plus à Démétrius de Phaléré. Des honneurs ainſi prodigués, ne ſont point la preuve d'un vrai mérite, mais l'effet d'une baſſe flaterie ; & ce fut une faute conſidérable à Démétrius de Phaléré, de ne s'y être pas fortement oppoſé, ſuppoſé que la choſe dépendît de lui. Caton agit bien plus ſagement. Il refuſa pluſieurs marques de diſtinction qu'on vouloit lui accorder. Et comme un jour on lui demandoit, pourquoi on ne lui avoit point érigé de ſtatues dans un tems où Rome en étoit pleine : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'on demande pourquoi je n'en ai point, que pourquoi j'en ai.*

Plut. in prac. reip. ger. pag. 820.

Le véritable honneur, la véritable diſtinction, dit Plutarque dans l'endroit que je viens de citer, conſiſtent dans l'eſtime & l'affection ſincéres des peuples, fondées ſur un mérite

effectif & ſur des ſervices réels : ſentimens, qui bien loin de s'éteindre par la mort, ſe fortifient & ſe perpétuent de ſiécle en ſiécle ; au lieu que les honneurs prodigués par la flaterie ou par la crainte aux mauvais Princes ou aux Tyrans, ne leur ſurvivent point, & ſouvent même périſſent avant eux. Ce même Démétrius Poliorcéte, que nous voions maintenant conſulté & adoré par les Athéniens comme un oracle & comme un dieu, aura bientôt la douleur & la honte de voir qu'Athénes lui fermera ſes portes, & ne voudra point le recevoir, parce que ſa fortune ſera changée.

Pendant que Démétrius demeuroit à Athénes, il y épouſa Eurydice veuve d'Ophellas. Il avoit déja pluſieurs femmes, entr'autres Phila fille d'Antipater, que ſon pere l'avoit forcé d'épouſer contre ſon gré en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un ſeul mot : *La* [a] *où il y a du bien, là il convient de ſe marier, même contre ſon inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle ſoit, ne vieillit point ; &, quelque con-

Plut. in Demetr. p. 894.

a Ὅπου τὸ κέρδος, καρὰ φύσιν γαμητέον. *Il y avoit dans Euripide*, δικαιητέον.

traire qu'elle ſoit aux ſentimens de la nature, elle ſe renouvelle de jour en jour. Démétrius ſe décria fort à Athénes par d'infames débauches.

Diod. lib. 20. pag. 783-789 Plut. in Demetr pag. 895. 896. Juſtin. l. 15. cap. 2.

Peu de tems après, ſon pere lui fit quitter la Gréce, & l'envoia avec une groſſe flote & une forte armée, pour faire ſur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Avant que de l'entreprendre, il envoia des Ambaſſadeurs aux Rhodiens pour les inviter à ſe liguer avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile. Ils perſévérérent conſtamment à demander qu'il leur fût permis de ne point ſe départir de la neutralité qu'ils avoient embraſſée. Démétrius, convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avoient traverſé ſon deſſein, s'avança vers Cypre. Il y fit ſa deſcente, & marcha vers Salamine, capitale de l'île. Ménélas, frere de Ptolémée, qui y étoit renfermé avec preſque toutes ſes troupes, en ſortit, & livra bataille. Il fut vaincu, & obligé de rentrer dans la place, après avoir perdu mille de ſes gens qui reſtérent ſur le champ de bataille, & trois mille qui furent faits priſonniers.

Ménélas ne doutant point que le

Prince, enflé de cet heureux ſuccès, ne dût entreprendre le ſiége de Salamine, fit de ſon côté tous les préparatifs néceſſaires pour une vigoureuſe réſiſtance. Pendant qu'il y donnoit tous ſes ſoins, il envoia des courriers en diligence à Ptolémée, pour lui porter la nouvelle de ſa défaite, & celle du ſiége dont il étoit menacé. Il le pria de hâter le ſecours qu'il lui demandoit, & de l'amener lui-même s'il le pouvoit.

Démétrius de ſon côté, après s'être fait faire un raport fidéle de la ſituation de la place, de ſes forces, & de celles de la garniſon, perſuadé qu'il n'avoit pas aſſez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers, avec une quantité infinie de fer & de bois, afin de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour lors qu'il fit conſtruire pour la premiére fois la fameuſe machine nommée Hélépole. J'en donnerai bientôt une exacte deſcription.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, & commença à en battre les murailles avec toutes

ſes machines. Comme il étoit bien ſervi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendoit. Après pluſieurs attaques, les aſſiégeans vinrent à bout d'abbattre de grands pans de muraille, de ſorte que les aſſiégés ne pouvoient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entrepriſe l'aſſaut que Démétrius y devoit donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avoit ſuſpendu les attaques, ceux de Salamine amaſſérent ſur leurs murs quantité de bois extrémement ſec, & d'autres matiéres propres à prendre feu aiſément; & ſur le minuit ils jettérent du haut des murs tout ce bois au pié de l'Hélépole, des béliers, & des autres machines, & y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très peu de tems toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre: ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine & de tems, & preſque toutes les machines en furent conſidérablement endommagées. Ce contretems ne découragea point le Prince.

Ptolémée, ſur la nouvelle du mau-

vais ſuccès de ſon frere dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puiſſante flote, & il vint promtement à ſon ſecours. La bataille, à laquelle on ſe préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit non ſeulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux abſens, dans une grande attente de l'événement, qui paroiſſoit très incertain, & qui alloit donner ſur eux une entiére ſupériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flote de cent cinquante vaiſſeaux, avoit donné ordre à Ménélas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat ſeroit engagé, & la mélée la plus échaufée, il vînt avec les ſoixante vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriére-garde de Démétrius, & la mettre en deſordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laiſſer dix de ſes vaiſſeaux pour s'oppoſer à ces ſoixante de Ménélas: car ce petit nombre étoit ſuffiſant pour garder l'entrée du port qui étoit étroite, & pour empécher Ménélas d'en ſortir. Et lui cependant, après avoir étendu ſon armée de terre, & l'avoir répandue ſur les pointes qui

avançoient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de ſecourir ceux qui ſeroient obligés de ſe ſauver à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingts galéres, & alla charger avec tant d'impétuoſité & un ſi grand effort la flote de Ptolémée, qu'il la rompit, & que Ptolémée lui-même, ſe voiant défait, prit très promtement la fuite avec huit galéres, les ſeules qui ſe ſauvérent : car de toutes celles qui reſtérent, les unes furent briſées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de ſoixante & dix, furent priſes avec tous les équipages. De tout le reſte de ſon train & de ſon bagage, comme de ſes domeſtiques, de ſes amis, de ſes femmes, de ſes proviſions, de ſes armes, de ſon argent, & des machines de guerre, qui étoient à l'ancre ſur des vaiſſeaux de charge, rien abſolument n'échapa à Démétrius ; il ſe rendit maître de tout, & le fit conduire dans ſon camp.

Après cette bataille navale, Ménélas ne réſiſta plus : il ſe rendit à diſcrétion à Démétrius, avec la ville, tous ſes vaiſſeaux, & toute ſon armée de terre, qui conſiſtoit en douze

cens chevaux, & en douze mille hommes de pié.

Démétrius rehauſſa l'éclat de cette victoire déja ſi glorieuſe en ſoi-même, par la bonté, par l'humanité, & par la généroſité dont il uſa en cette occaſion. Il fit enterrer magnifiquement les morts. Il rendit généreuſement la liberté à Ménélas & à Lentiſque, le premier frere, & l'autre fils de Ptolémée, qui ſe trouvoient du nombre des priſonniers, & il les lui renvoia ſans rançon, avec leurs amis & leurs domeſtiques, & tout leur bagage : pour répondre encore une fois à l'honnêteté que lui avoit fait Ptolémée en pareil cas après la bataille de Gaza. Tant [a] alors, dit un Hiſtorien, entre ennemis & les armes à la main, on en uſoit avec plus de nobleſſe, de deſintéreſſement, de politeſſe, qu'on n'agit maintenant entre amis & dans le commerce ordinaire de la vie. Il choiſit auſſi parmi les dépouilles douze cens armures completes ; qu'il donna aux Athéniens. Pour tout le reſte des priſonniers, qui montoient à dix-ſept mille hommes, ſans

a Tanto honeſtius tunc | nunc amicitiæ colunturbella gerebantur, quàm | Juſt.

compter les matelots pris ſur la flote ; il les incorpora dans ſes troupes, & par là renforça extrêmement ſon armée.

Antigone, qui étoit demeuré en Syrie, attendoit dans une violente inquiétude & avec une grande impatience les nouvelles d'un combat, dont l'iſſue devoit décider de ſon ſort & de celui de ſon fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complette, ſa joie le fut auſſi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone, ſans perdre de tems, envoia à ſon fils le diadéme dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamérent auſſi Ptolémée Roi, pour ne pas paroître avoir le courage abbatu par leur défaite, ni en eſtimer ou en aimer moins Ptolémée. Lyſimaque & Séleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone & dans les provinces Orientales, ſuivirent leur exemple, & prirent enfin chacun dans leurs Etats le titre de Roi, après en avoir uſurpé

depuis ſi lontems toute l'autorité, ſans avoir encore oſé en prendre le nom. Il s'étoit écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Caſſandre ſeul, quoique les autres l'appellaſſent Roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ſes lettres à ſon ordinaire, en mettant ſon nom tout ſimplement.

Plutarque obſerve que ce nouveau titre n'aboutit pas ſeulement à faire augmenter à ces Princes leur train & leur équipage, mais qu'il leur fit prendre des airs de faſte & de hauteur, & leur inſpira des ſentimens de fierté, qui n'avoient point paru juſques-là : comme ſi, par ce titre, ils étoient devenus tout d'un coup d'une autre eſpéce que le reſte des hommes.

Pendant tous les mouvemens dont nous venons de parler, la puiſſance de Séleucus s'étoit bien accrue dans l'Orient. Car, après avoir tué dans une bataille Nicanor, qui avoit été envoié contre lui par Antigone, non ſeulement il s'étoit affermi dans la poſſeſſion de la Médie, de l'Aſſyrie, & de Babylone ; mais portant ſes armes plus loin, il avoit réduit la Perſe, la Bactriane, l'Hyrcanie, & tou- An. M. 3699. Av J. C. 305. *Appian in Syr pag.* 122. 123. *Juſtin. lib.* 15. *cap.* 4.

tes les autres provinces en deça de l'Inde, dont Alexandre avoit fait la conquête.

Diod. lib. 20. pag. 804-806. Plut. in Demetr. p. 896. 897.

Antigone, de son côté, pour profiter de la victoire que son fils avoit remportée en Cypre, assembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes, qu'il destinoit à faire une invasion en Egypte. Il se flatoit d'une victoire facile, & de dépouiller Ptolémée de ce roiaume aussi aisément qu'il lui avoit enlevé l'ile de Cypre. Pendant qu'il conduisoit cette grosse armée par terre, Démétrius le suivoit avec sa flote en cotoiant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à Gaza. Là ils concertérent ce que chacun devoit exécuter. Les pilotes conseilloient de laisser passer le coucher des Pleiades, parce que c'étoit un tems où la mer étoit fort orageuse, & de différer le départ de huit jours seulement. Le desir qu'avoit Antigone de surprendre Ptolémée, & de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaieroit de s'ouvrir un passage par terre pour

entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réuſſirent ni l'un ni l'autre. Des orages violens firent beaucoup de déſordres dans la flote de Démétrius, & Ptolémée avoit ſi bien pourvû à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone de ſon côté, après bien des peines qu'il falut eſſuier pour traverſer les deſerts qui ſont entre la Paleſtine & l'Egypte, trouva de bien plus grandes difficultés encore à ſurmonter, & il ne lui fut pas poſſible de paſſer le premier bras du Nil qu'il rencontra : tant Ptolémée avoit donné de bons ordres, & bien poſté ſes troupes ſur tous les paſſages & à toutes les avenues. Et, ce qui l'affligeoit encore plus que tout le reſte, ſes ſoldats déſertoient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avoit envoié des bateaux en divers endroits de la riviére où les ennemis venoient prendre leur eau ; & il avoit fait proclamer dans ces bateaux de ſa part, Qu'il donneroit à un ſimple ſoldat qui déſerteroit deux mines ; (ſix-vingts livres ;) & à un Officier un talent. (trois mille livres.) Une récompenſe ſi conſidérable lui en attira quantité de

toutes les ſortes, mais ſur tout des troupes ſoudoiées. Ce n'étoit pas ſeulement l'argent qui les attiroit : ils aimoient beaucoup mieux ſervir Ptolémée, qu'Antigone, vieillard difficile à contenter, fier, chagrin, & ſévére, au lieu que Ptolémée ſe faiſoit aimer par ſa douceur & par ſes maniéres engageantes & pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone, après avoir rodé inutilement ſur la frontiére d'Egypte, juſqu'à ce que ſes munitions de bouche commencérent à lui manquer, voiant qu'il ne pouvoit pas entamer l'Egypte, que ſon armée dépériſſoit de jour en jour par les maladies & par la déſertion, en un mot qu'il lui étoit impoſſible de faire ſubſiſter plus lontems dans le pays les troupes qui lui reſtoient, il ſe trouva obligé de retourner en Syrie d'une maniére tout-à-fait honteuſe. Il perdit, dans cette malheureuſe expédition, beaucoup de ſoldats ſur terre, & beaucoup de vaiſſeaux ſur mer.

Ptolémée, après avoir offert aux dieux un ſacrifice en action de graces de la protection qu'ils venoient de lui accorder, fit part auſſitôt à Lyſima-

que, à Caſſandre, & à Séleucus, de l'heureuſe iſſue de cette campagne, & renouvella ſa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la derniére attaque qu'il eut à eſſuier pour la couronne d'Egypte; & elle contribua extrêmement à l'y bien affermir, par la maniére prudente dont il s'y conduiſit. C'eſt pourquoi Ptolémée l'Aſtronome fixe ici le commencement de ſon régne, & en marque enſuite les années dans ſon Canon chronologique. Il commence cette Epoque au 7e de Novembre, dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

§. VIII. *Démétrius forme le ſiége de Rhodes, qu'il leve un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuſe machine. Coloſſe de Rhodes. Protogéne, célébre peintre, épargné pendant le ſiége.*

ANTIGONE n'avoit alors guéres moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort peſant & peu portatif pour aller à la guerre, il ſe ſervoit de ſon fils, qui, par ſon application, par l'expérience qu'il avoit déja acquiſe, & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduiſoit très habi-

An. M. 3720. Av. J. C. 304. *Diod. pag.* 809-815. & 817-825. *Plut. in Demetr. p.* 897. & 898.

lement les affaires les plus importantes : & pour cette raiſon le pere n'étoit bleſſé ni de ſon luxe, ni de ſa dépenſe, ni de ſes débauches & de ſes ivrogneries. Car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnoit aux derniers excès en tout genre, ſans garder aucune meſure ni aucune retenue. Pendant la guerre, c'étoit tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, & invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaiſir, ſoit qu'il paſſât à une occupation ſérieuſe, il ſe livroit tout entier à l'un ou à l'autre, & ne ſavoit ce que c'étoit que ſe modérer. Il avoit l'eſprit inventif, curieux, & tourné du côté des arts, mais il n'emploioit pas cette induſtrie, qui lui étoit naturelle, à des choſes frivoles & de nul uſage, comme pluſieurs Rois, dit Plutarque, dont les uns ſe piquent d'exceller à jouer des inſtrumens, les autres à peindre, & quelques-uns à tourner, & qui ont cent qualités de particulier, & pas une de Prince. Son application aux arts méchaniques avoit quelque choſe de grand, de noble, & de vraiment roial. Ses galéres à quinze rangs de rames, faiſoient l'ad-

miration de ſes ennemis, qui les voioient voguer le long de leurs côtes ; & ſes machines, appellées *Hélépoles*, étoient un ſpectacle pour ceux même qu'il aſſiégeoit. Il en fit grand uſage dans la guerre contre Rhodes, dont ſon pere le chargea dans le tems dont nous parlons.

Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes tenoit le premier rang, ſoit par la fertilité de ſon terroir, ſoit par la ſûreté de ſes ports & de ſes rades, qui y attiroient de tous côtés grand nombre de vaiſſeaux marchands. Elle formoit alors un petit Etat très puiſſant, dont tous les Princes recherchoient l'amitié, & qui de ſon côté tâchoit de les ménager tous, en gardant une exacte neutralité, & évitant avec ſoin dans les guerres qui ſurvenoient, de ſe déclarer pour l'un contre l'autre. Renfermés dans une petite île, toute leur puiſſance venoit de leurs richeſſes, & leurs richeſſes du commerce, qu'il étoit de leur intérêt capital de ſe conſerver libre avec les Etats de la Méditerranée, qui contribuoient tous à le faire fleurir. Les Rhodiens, par une conduite ſi ſage, avoient rendu leur ville très floriſſante ; & comme

ils jouiſſoient d'une paix continuelle ; ils s'étoient fort enrichis. Malgré cette neutralité apparente, leur inclination, auſſi bien que leur intérêt, les tenoit particuliérement attachés à Ptolémée, parce que c'étoit avec l'Egypte qu'ils faiſoient le principal & le plus avantageux commerce. Auſſi, quand Antigone, dans la guerre de Cypre qu'il avoit entrepriſe contre ce Prince, leur envoia demander des vaiſſeaux & du ſecours, ils le prièrent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils ſe déclaraſſent contre Ptolémée qui étoit leur ami & leur allié. Cette réponſe, quelque ſage & quelque meſurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces, & à ſon retour d'Egypte il envoia contr'eux Démétrius ſon fils avec une flote & une armée, pour châtier leur téméraire audace, car il l'appelloit ainſi, & pour les ranger à ſon obéiſſance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt de fondre ſur eux, avoient envoié à tous les Princes leurs alliés, & ſur tout à Ptolémée, pour implorer leur ſecours. Ils firent repréſenter au dernier, que leur attachement à

ſes intérêts étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils ſe trouvoient expoſés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenſes. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flote très nombreuſe. Il avoit deux cens vaiſſeaux de guerre de différente grandeur : plus de cent ſoixante & dix de tranſport, qui portoient environ quarante mille hommes, ſans compter la cavalerie & les ſecours des pirates : près de mille barques chargées de vivres, & de tout ce qui eſt néceſſaire à une armée. La vûe du butin qu'on eſpéroit de faire dans la priſe d'une ville auſſi riche que celle de Rhodes, avoit attiré beaucoup de ſoldats à la ſuite de Démétrius. Ce Prince, le génie le plus fécond & le plus inventif qui fut jamais pour l'attaque des places, & pour la conſtruction des machines de guerre, en avoit amené avec lui un nombre infini. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très braves gens, à des Commandans très habiles & très expérimentés dans la marine, & que les aſſiégés avoient plus de huit cens machines de guerre preſque auſſi redoutables que les ſiennes.

Dès que Démétrius ſe fut approché de l'île, il deſcendit par terre pour reconnoître par quel endroit il pourroit attaquer la place. Il envoia auſſi des partis faire le dégât de tous les côtés. Il fit en même tems couper les arbres & abbattre les maiſons qui ſe trouvérent aux environs de Rhodes, dont il ſe ſervit pour fortifier ſon camp d'une triple paliſſade.

Les Rhodiens de leur côté ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de ſervice dans les pays alliés des Rhodiens s'étoit jetté dans la ville; autant pour l'honneur qu'il y a de ſervir une République très reconnoiſſante & très célébre par le courage de ſes citoiens, que pour faire montre de leur courage & de leur habileté dans la défenſe de cette place contre un des plus grands Capitaines & des plus ſavans dans l'arc des ſiéges que l'antiquité ait jamais produits.

Ils commencérent par faire ſortir de la ville la plupart des bouches inutiles. Dans le dénombrement qu'on fit de ceux qui reſtérent capables de porter les armes, il ſe trouva ſix mille citoiens, & mille étrangers. On pro-

mit la liberté & le droit de bourgeoiſie à ceux des eſclaves qui auroient fait le devoir de braves ſoldats, le public ſe chargeant de paier aux maîtres le prix de chacun de ces eſclaves. On déclara de plus que la ville feroit enterrer honorablement ceux qui ſeroient morts en combattant ; qu'elle pourvoiroit à la ſubſiſtance & à l'entretien de leurs peres, meres, femmes, & enfans ; qu'elle fourniroit aux filles une dot pour les marier ; & que quand les garçons ſeroient en âge de ſervir dans l'armée, elle leur donneroit en public ſur le théatre dans la grande ſolennité des Bacchanales une armure complette.

Ce Décret alluma une ardeur incroiable dans tous les Ordres de la ville. Les riches apportoient en foule de l'argent pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenſes. Les ouvriers redoubloient d'induſtrie dans la fabrique des armes, tant pour la promtitude de l'exécution, que pour la beauté des ouvrages. Les uns travailloient aux catapultes & aux baliſtes, les autres à d'autres machines non moins néceſſaires. Quelques uns réparoient les bréches des murs : plu-

ſieurs portoient des pierres ſur les murailles, & y en amaſſoient de grands monceaux. Tout étoit en mouvement: tous à l'envi cherchoient à ſe diſtinguer, & jamais on ne vit un zéle ſi général, ni ſi empreſſé.

Les aſſiégés firent d'abord ſortir du port trois bons voiliers contre une petite flote de vivandiers & de marchands qui apportoient des vivres aux ennemis. Ils coulérent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlérent pluſieurs, & emmenérent dans la ville ceux des priſonniers qui étoient en état de paier leur rançon. Cette courſe produiſit une ſomme conſidérable aux Rhodiens. Car on étoit convenu de part & d'autre que le prix du rachat des priſonniers ſeroit par tête de cinq cens livres pour une perſonne libre, & de la moitié pour un eſclave.

Mille dragmes.

On prétend que le ſiége de Rhodes eſt le chef-d'œuvre de Démétrius, & la plus grande marque de ſon eſprit fécond en reſſources & en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour ſe rendre maître du port, & des tours qui en défendoient l'entrée.

Dans ce deſſein il fit conſtruire deux

tortues, * chacune ſur deux bâtimens plats joints enſemble, pour approcher de plus près des endroits qu'il vouloit battre : l'une plus forte & plus maſſive, pour ſe couvrir des maſſes énormes que les aſſiégés lançoient du haut des tours & des murailles par le moien des catapultes plantées deſſus ; l'autre, bâtie plus légérement, pour ſe mettre à l'abri des fléches & des traits. En même tems on éleva deux tours à quatre étages, leſquelles ſurpaſſoient en hauteur celles qui défendoient l'entrée du port : elles étoient deſtinées à battre celles-ci à coups de pierres & de traits. Chacune de ces tours étoit poſée ſur deux vaiſſeaux joints & liés enſemble.

Il fit faire outre cela devant ces tortues & ces tours une eſpéce de barriére flotante, ſur une longue piéce de bois haute de quatre piés, avec des pieux garnis de groſſes pointes de fer. Ces pieux étoient placés horiſontalement en préſentant leurs pointes en avant, afin d'empêcher que les vaiſſeaux du port ne puſſent les briſer avec leurs éperons.

De plus il choiſit dans ſa flote les

* *C'étoient dens huttes de bois propres à couvrir les ſoldats.*

plus groſſes barques qui s'y trouvérent, ſur le côté deſquelles il fit dreſſer comme un rempart de planches, avec de petites fenêtres que l'on pouvoit ouvrir. Il y plaça les plus habiles archers & les plus adroits arbalétriers de l'île de Créte qu'il avoit dans ſon armée, avec une infinité d'arcs, de petites baliſtes ou arbalêtes, de catapultes, & d'autres inſtrumens à traits, pour troubler le travail des ouvriers de la ville qui étoient occupés à réparer ou à rehauſſer les murs du port.

Les Rhodiens voiant que les aſſiégeans tournoient tous leurs efforts du côté du port, mirent auſſi tous leurs ſoins pour le défendre. Ils élevérent ſur une hauteur qui en étoit aſſez proche deux machines, & en firent dreſſer trois ſur des carraques * à l'embouchure du petit port. L'on plaça dans ces deux endroits des frondeurs & des archers, avec une quantité prodigieuſe de pierres, de dards, & de traits de toutes ſortes. L'on donna les mêmes ordres pour les carraques qui étoient dans le grand port.

Lorſque Démétrius s'avançoit avec

* *Les carraques ſont de gros vaiſſeaux de charge.*

ſes

ſes vaiſſeaux & tout ſon armement pour commencer l'attaque des ports, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, qu'il lui fut impoſſible de rien faire pendant tout le jour. Sur le ſoir, la mer étant devenue aſſez calme, il profita de l'obſcurité de la nuit, s'avança près du grand port ſans que les ennemis s'en aperçuſſent, s'empara d'une hauteur qui en étoit voiſine, & qui n'étoit éloignée de la muraille que d'environ cinq cens piés, & y poſta quatre cens ſoldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifiérent de bonnes paliſſades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ſes batteries au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Outre le grand nombre de gens qui furent bleſſés dans cette attaque parmi les aſſiégés, on fit pluſieurs bréches dans le môle qui couvroit le port. Ces bréches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les aſſiégeans, qui y furent toujours repouſſés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part & d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit

s'approchant Démétrius fut obligé de ſe retirer avec ſes vaiſſeaux & ſes machines hors de la portée des traits des ennemis.

Les aſſiégés, qui avoient appris à leurs dépens ce qu'on pouvoit entreprendre pendant l'obſcurité de la nuit, firent ſortir de leur port, à la faveur des ténébres, quantité de brulôts, dans le deſſein d'aller mettre le feu aux tortues & aux tours de bois des ennemis. Malheureuſement pour eux, n'aiant pu forcer la barriére flotante qui les couvroit, ils furent contraints de revirer au port. Les Rhodiens, dans cette expédition, perdirent quelques brulôts que le feu conſuma, tandis que les matelots ſe ſauvérent à la nage.

Le lendemain, le Prince fit donner au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée un aſſaut général, tant au port qu'aux murailles de la place, penſant par-là jetter la fraieur parmi les aſſiégés. Ceux-ci, bien loin de s'en effraier, le ſoutinrent avec une vigueur incroiable, & montrérent le même courage pendant huit jours que cette attaque fut continuée. Il ſe fit des actions de bravoure incroiables

de part & d'autre pendant ce long intervalle.

Démétrius, profitant de la hauteur dont ſes troupes s'étoient d'abord emparées, y fit élever une batterie de pluſieurs machines, avec leſquelles il fit tirer contre les tours & contre les murailles des pierres du poids d'environ cent cinquante livres. Les tours étant ébranlées & les murailles ouvertes en très peu de tems, les aſſiégeans coururent avec furie pour s'emparer du môle qui défendoit l'entrée du port. Comme ce poſte étoit de la derniére importance aux Rhodiens, ils n'épargnérent rien pour en repouſſer les aſſiégeans qui s'y étoient déja avancés. On le fit par une grêle de pierres & de traits qu'on tira ſur eux avec tant de force & de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de ſe retirer avec confuſion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des aſſiégeans. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'eſcalade en même tems par terre & par mer, & donnent tant d'occupation aux aſſiégés, qu'ils ne ſavent à quel endroit

courir. Par tout on attaque avec furie ; & par tout l'on réſiſte avec intrépidité. Pluſieurs renverſés de deſſus leurs échelles tombent par terre, & ſe briſent : pluſieurs, même des premiers Officiers, arrivés juſques ſur le mur, ſont couverts de bleſſures, & faits priſonniers par les ennemis. Il falut enfin que Démétrius, malgré ſa valeur, penſât à la retraite pour aller raccommoder ſes machines, que tant d'aſſauts avoient preſque entiérement ruinées, auſſi bien que les vaiſſeaux qui les portoient.

Dès que le Prince fut retiré de devant Rhodes, l'on prit ſoin d'y faire inhumer promtement les corps morts. L'on porta auſſi au temple les éperons des navires & les dépouilles qu'on avoit enlevées ſur les ennemis ; & l'on travailla avec toute la diligence imaginable à réparer les bréches des murailles.

Démétrius, après avoir donné ſept jours à radouber ſes vaiſſeaux & à réparer ſes machines, remit à la voile avec une flote non moins formidable que la précédente. Il fit cingler droit au port, qui étoit l'endroit qui lui tenoit le plus au cœur, & par lequel

ſeul il croioit pouvoir réduire la place. Dés qu'il en fut à portée, il fit jetter une quantité extraordinaire de flambeaux de paille & de traits allumés, pour brûler les vaiſſeaux qui y étoient, tandis qu'on battoit le môle à coups de pierres lancées par les baliſtes ſans diſcontinuation. Les aſſiégés, qui s'étoient attendus à toutes ces ſortes d'attaques, travaillérent avec tant d'activité & d'ardeur, qu'ils éteignirent promtement le feu qui s'étoit allumé dans le vaiſſeaux du port

Ils firent ſortir, en même tems, trois de leurs plus grands vaiſſeaux ſous le commandement d'Exaceſte, l'un de leurs plus braves Officiers, avec ordre d'aller attaquer les ennemis, & de faire les derniers efforts pour joindre les bâtimens qui portoient les tortues & les tours de bois, & de les heurter ſi rudement de la pointe des leurs, qu'ils les fiſſent couler à fond, ou les miſſent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec une promtitude & une adreſſe merveilleuſes. Les trois galéres, après avoir briſé & franchi la barriére flotante dont il a été parlé, donnérent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtimens

ennemis qui portoient les machines, qu'on y vit auſſitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en étoit déja coulé deux à fond, lorſque le troiſiéme, remorqué par des galéres, fut conduit & réuni au gros de la flote. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état, les Rhodiens, emportés par une aveugle ardeur, oſérent le tenter. Mais, comme la partie étoit trop inégale pour en ſortir avec honneur, Exaceſte, l'Officier qui commandoit ſous lui, & quelques autres, après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable, furent pris avec la galére ſur laquelle ils étoient montés. Les deux autres regagnérent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivérent auſſi à la nage.

Quelque malheureux ſuccès qu'eût eu pour Démétrius cette derniére attaque, il voulut encore en tenter une. Pour y réuſſir, il ordonna une machine d'une invention nouvelle, qui avoit trois fois plus de hauteur & de largeur que celles qu'il venoit de perdre. Dès qu'elle fut achevée, il la fit dreſſer du côté du port qu'il avoit réſolu de forcer. Sur le point de la met-

tre en action, une tempête furieuſe s'éleva ſur la mer, qui la fit périr ſous ſes yeux avec les vaiſſeaux ſur leſquels elle étoit montée.

Les aſſiégés, attentifs à profiter de toutes les occaſions, ſe ſervirent du tems que dura la tempête pour regagner la hauteur voiſine du port que les aſſiégeans avoient emportée dans le premier aſſaut, & où depuis ils s'étoient fortifiés. Ils l'attaquérent, & furent repouſſés pluſieurs fois. Mais enfin les gens de Démétrius qui la défendoient voiant qu'ils avoient affaire à des troupes toujours fraîches, & qu'ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours, ſe rendirent au nombre de quatre cens.

Après cet enchaînement de ſuccès ſi heureux, il arriva à Rhodes cent cinquante hommes de Cnoſſe ville de Créte, & cinq cens d'Egypte envoiés par Ptolémée, dont la plupart étoient Rhodiens qu'il avoit pris à ſa ſolde dans ſes troupes.

Démétrius, fort chagrin de voir que toutes ſes batteries du côté du port n'avoient eu aucun ſuccès, réſolut de les tourner du côté de terre, afin d'emporter la place par aſſaut,

ou de la réduire à capituler. Aiant préparé quantité de matériaux de toute eſpéce, il fit faire une machine qu'on appelle *Hélépole*, qui ſurpaſſoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La baſe en étoit quarrée. Chaque face avoit ſoixante & quinze piés. Sa conſtruction étoit un aſſemblage de groſſes poutres équarries, liées avec du fer. Toute cette maſſe portoit ſur huit roues proportionnées au poids de la machine. Les jantes de ces roues étoient de trois piés d'épaiſſeur, & armées de fortes bandes de fer.

Pour faciliter & varier le mouvement de l'Hélépole on y avoit mis par deſſous des * *antiſtreptes*, par le moien deſquels la machine pouvoit être tournée & mûe en tout ſens.

Aux quatre encognures il y avoit quatre poteaux d'environ cent cinquante piés de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine étoit à neuf étages, qui alloient en dimi-

* *J'ai été obligé de me ſervir du terme grec, n'en connoiſſant point dans notre langue qui y réponde. Il paroit que cette machine étoit en grand la même choſe que ces roulettes que l'on met ſous les piés d'un lit, & qui ſont attachées à un pivot tournant & mobile en tous ſens.*

nuant. Le premier étoit ſoutenu par quarante trois poutres, & le dernier par neuf ſeulement.

Trois des côtés de la machine étoient revétus de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne puſſent l'endommager.

Chaque étage avoit des fenêtres ſur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la groſſeur des traits de la machine. Au deſſus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent, ou maniére de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaiſſoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdoient toute leur force.

Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une pour y monter, & l'autre pour en deſcendre.

Trois mille quatre cens hommes faiſoient avancer cette machine. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur : mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement.

Démétrius fit conſtruire auſſi beaucoup d'autres machines de différente

grandeur, & pour différens uſages. Il emploia les équipages des vaiſſeaux pour applanir le chemin par où l'on devoit conduire les machines : ce che-
Quatre ſtades. min avoit quatre cens toiſes de longueur. Le nombre des artiſans, & de ceux qui étoient emploiés à tous ces ouvrages, montoit à près de trente mille. Auſſi furent-ils achevés avec une rapidité inconcevable.

Les Rhodiens, à la vûe de ces formidables préparatifs, ne s'étoient pas endormis. Ils travaillérent à élever un contremur à l'endroit où Démétrius devoit faire battre les murailles de la ville avec l'Hélépole ; & pour cet effet ils firent abbattre la muraille qui environnoit le théatre, pluſieurs maiſons voiſines, & même quelques temples, aiant promis aux dieux de leur en conſtruire de plus magnifiques après la levée du ſiége.

Sachant que les ennemis avoient quitté la mer, ils envoiérent en courſe neuf de leurs meilleurs vaiſſeaux de guerre, diviſés en trois eſcadres dont ils donnérent le commandement à trois des plus braves Officiers de marine qui fuſſent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin, emmenant avec eux

quelques galéres & pluſieurs barques qu'ils avoient priſes, & un grand nombre de priſonniers. Entr'autres ils avoient arrété une galére richement chargée, dans laquelle Phila avoit fait mettre beaucoup de meubles, de tapiſſeries, & de robes d'un grand prix pour Démétrius ſon mari, avec des lettres qu'elle lui écrivoit.

Les Rhodiens envoiérent le tout, & même les lettres, au Roi Ptolémée, dont Démétrius fut vivement piqué. En cela, dit Plutarque, ils n'imitérent pas la politeſſe des Athéniens, qui, aiant pris un jour les couriers de Philippe qui leur faiſoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne touchérent point à ceux d'Olympias, & les envoiérent à Philippe tout cachetés comme ils étoient. Il y a des régles de bienſéance & d'honneur, qui doivent être gardées inviolablement, même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaiſſeaux de la République faiſoient en mer les priſes dont nous venons de parler, il s'éleva à Rhodes une grande émotion au ſujet des ſtatues que l'on avoit dreſſées à l'honneur d'Antigone & de Démétrius, & pour leſquelles on avoit eu juſqu'a-

lors une vénération ſinguliére. Les principaux de la ville propoſérent dans une aſſemblée d'abbattre les ſtatues de ces Princes, qui leur faiſoient une ſi cruelle guerre. Le peuple, plus ſenſé en cette occaſion & plus modéré que ſes Chefs, voulut qu'on laiſſât ſubſiſter les ſtatues. Une conduite ſi ſage & ſi équitable, indépendamment de tout événement, faiſoit beaucoup d'honneur aux Rhodiens : mais, en cas que la ville fût priſe, elle pouvoit leur ſervir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius, aiant tenté ſans ſuccès pluſieurs mines, qui furent toutes découvertes & rendues inutiles par l'attention & l'activité des aſſiégés, donna les ordres & fit tout préparer pour un aſſaut général. On conduiſit pour cela l'Hélépole à l'endroit d'où l'on pouvoit battre la ville avec le plus de ſuccès. Chaque étage de cette formidable machine étoit garni de catapultes & de baliſtes plus ou moins grandes ſelon la capacité du lieu. Elle étoit ſoutenue & fortifiée dans chacun de ſes deux côtés par quatre autres petites machines appellées des tortues, dont chacune avoit une petite galerie couverte,

afin que ceux qui entroient dans l'Hélépole ou qui en ſortoient pour exécuter différens ordres, puſſent le faire en ſûreté. On y joignit auſſi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une piéce de bois de trente toiſes de longueur, armés d'une pointe de fer auſſi forte que celle des galéres, montés ſur des roues, & qui étoient pouſſés dans l'attaque contre les tours ou contre les murs avec une force & une roideur incroiable par près de mille perſonnes.

Quand tout fut prêt, Démétrius aiant fait ſonner la charge par toutes les trompettes, on donna un aſſaut général de tous les côtés par terre & par mer. Dans le feu de l'attaque, lorſque les murs étoient déja ébranlés par les coups de béliers, arrive une ambaſſade de la part des Cnidiens, qui preſſe extrêmement Démétrius de ſuſpendre l'attaque, ſe flatant d'engager les aſſiégés à accepter une capitulation honnête. La ſuſpenſion d'armes fut accordée, mais n'eut point de ſuite, les Rhodiens refuſant de capituler ſur le pié des conditions qu'on leur propoſoit. L'attaque recommença donc de nouveau, & avec

tant de fureur, toutes les machines étant miſes enſemble en mouvement, qu'on abbattit une groſſe tour de pierres quarrées avec la muraille qu'elle flanquoit. Les aſſiégés ſe battirent à la bréche comme des lions, & repouſſérent les ennemis.

Dans ce même tems les bâtimens que Ptolémée envoioit aux Rhodiens, chargés de trois cens mille meſures de blé avec différens légumes, arrivérent heureuſement dans le port malgré tous les efforts des navires ennemis qui croiſoient aux environs pour les ſurprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flotes, l'une de la part de Caſſandre, chargée de dix mille muids d'orge, l'autre de celle de Lyſimaque, chargée de quarante mille muids de froment, & autant d'orge. Un ſecours ſi abondant, & arrivé ſi à propos lorſqu'on commençoit à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les aſſiégés, qui réſolurent de ne ſe rendre qu'à la derniére extrémité.

Ainſi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit ſuivante ils font ſortir de la place force

ſoldats armés de torches & de toutes ſortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries, & y mettent le feu. En même tems on tiroit de deſſus les murailles une infinité de traits pour ſoutenir ce détachement contre ceux qui viendroient pour éteindre les flammes; & il y eut beaucoup de ceux-ci de bleſſés, parce qu'ils ne pouvoient dans l'obſcurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançoit. Quelques plaques de fer étant tombées de l'Hélépole pendant l'incendie, les Rhodiens coururent avec impétuoſité pour y mettre le feu. Mais comme ceux du dedans l'éteignoient avec de l'eau à meſure qu'il s'allumoit, ils n'en vinrent pas à bout. Cependant Démétrius, appréhendant qu'à la fin le feu ne prît à toutes les machines, les fit retirer le plus vîte qu'il put.

Démétrius aiant voulu, par curioſité, ſavoir où pouvoient monter, du côté des aſſiégés, les machines propres à jetter des traits, fit amaſſer tous ceux que l'on avoit lancés de dedans la place dans l'attaque de cette nuit. Les traits comptés, & la ſupputation faite, il ſe trouva qu'ils devoient avoir plus de huit cens machi-

nes de diverſe grandeur propres à lancer des feux, & environ quinze cens propres à jetter des traits. Ce nombre effraia le Prince, qui ne croioit pas avoir affaire à une ville où il y eût des préparatifs ſi redoutables. Il fit inhumer ſes morts, panſer ſes bleſſés, & réparer avec toute la diligence poſſible les machines qui avoient été démontées & miſes hors de ſervice.

Les aſſiégés, pour profiter du relâche que leur laiſſoit l'éloignement des machines, travaillérent à ſe prémunir contre le nouvel aſſaut que les ennemis ſe préparoient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuſer un large & profond foſſé derriére la bréche, pour empécher qu'on ne pût paſſer facilement par là dans la place. Puis ils conſtruiſent un gros mur en forme de croiſſant, qui environnoit le foſſé, & qui demandoit une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même tems, ils détachérent une eſcadre des meilleurs voiliers qu'ils euſſent dans leur port, laquelle prit un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & de munitions pour Démétrius, & les amena

dans le port. Ils furent bientôt ſuivis d'un grand nombre de barques chargées de blé & d'autres munitions que leur envoioit Ptolémée avec quinze cens hommes commandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, aiant rétabli ſes machines, les fit toutes approcher de la ville. Une ſeconde ambaſſade, envoiée par les Athéniens & d'autres peuples de la Gréce, arriva dans le camp pour le même ſujet que la premiére, & n'eut pas un meilleur ſuccès. Le Roi, fécond en moiens & en expédiens pour réuſſir dans ſes projets, fit un détachement de quinze cens hommes de ſes meilleures troupes ſous la conduite d'Alcime & de Mancie, avec ordre d'entrer par la bréche ſur le minuit en forçant les retranchemens qui étoient derriére, & de gagner les environs du Théatre, où ils ſeroient en état de ſe maintenir ſi une fois ils pouvoient s'en rendre les maîtres. Pour faciliter l'exécution d'un ordre ſi important mais ſi dangereux, & pour amuſer les ennemis par de fauſſes attaques, il fit en même tems ſonner la charge par toutes les trompettes, & monter à l'aſſaut par

tous les endroits de la place tant par mer que par terre, afin que les assiégés se trouvant obligés de courir par tout, les quinze cens hommes pussent forcer les retranchemens qui couvroient la bréche, & s'emparer ensuite des postes avantageux aux environs du théatre. Cette feinte eut tout le succès que le Prince en avoit espéré. Toutes les troupes aiant jetté en même tems de tous côtés de grands cris comme pour un assaut général, le détachement commandé par Alcime passa par la bréche, & attaqua si vigoureusement ceux qui défendoient le fossé avec le croissant qui le couvroit, qu'après en avoir tué un grand nombre, & mis les autres en desordre, ils s'emparérent des environs du théatre, où ils se logérent.

L'allarme fut grande dans la ville. Les Chefs qui y commandoient envoiérent sur le champ défendre à tous les Officiers & aux soldats d'abandonner leurs postes pour faire le moindre mouvement. Après cela, prenant avec eux l'élite de leurs troupes, & celles qui étoient arrivées tout récemment d'Egypte, ils vinrent fondre sur le détachement qui s'étoit avancé jus-

qu'au théatre. L'obſcurité de la nuit ne leur aiant pas permis de les en chaſſer, le jour paroiſſoit à peine, qu'on entendit un cri général dans tous les quartiers des aſſiégeans, par lequel ils s'efforçoient d'encourager ceux qui étoient entrés dans la place à ſe maintenir dans leur poſte, où ils ne tarderoient pas d'être ſecourus. A ce cri terrible la populace, les femmes, & les enfans qui étoient reſtés dans la ville, & qui ſe croioient perdus ſans reſſource, ne répondirent que par des pleurs & des rugiſſemens lamentables. Cependant on ſe battoit vivement près du théatre, & les Macédoniens s'y maintenoient dans leur poſte avec une valeur intrépide, qui étonnoit leurs ennemis. Enfin le grand nombre l'aiant emporté du côté des Rhodiens qui revenoient toujours à la charge avec des troupes nouvelles & fraîches, il falut, après la mort d'Alcime & de Mancie qui commandoient le détachement, céder à la force, & abandonner un poſte où il n'étoit plus poſſible de tenir. Beaucoup demeurérent ſur la place, les autres furent faits priſonniers.

Cet échec, loin de rallentir l'ardeur

de Démétrius, ne fit que l'augmenter. Il travailloit à ſe mettre en état de donner un nouvel aſſaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone ſon pere, par leſquelles il lui mandoit de faire tout ce qu'il pourroit pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui faloit un prétexte plaulible pour renoncer au ſiége. Le hazard le lui fournit. Dans le moment même arrivérent au camp des Députés d'Etolie, pour lui renouveller les inſtances qu'on lui avoit déja faites de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouvérent pas éloigné.

Veget. de re milit. cap. 4. Si ce que Végéce raporte de l'Hélépole eſt vrai, & Vitruve ſemble le confirmer en changeant néanmoins quelques circonſtances, ce fut encore un motif qui put contribuer beaucoup à faire entrer Démétrius dans des diſpoſitions de paix. Ce Prince ſe préparant à faire avancer ſon Hélépole contre la ville, un Ingénieur Rhodien imagina un moïen de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie ſouterraine qui paſſoit par deſſous les murs de la ville, qu'il pouſſa ſous le chemin par où la Tour devoit paſſer le lendemain pour approcher des mu-

railles. Les aſſiégeans ne ſoupçonnant rien du piége qu'on venoit de leur tendre, conduiſirent la Tour juſqu'à l'endroit ſous lequel on avoit miné. Ce terrain ainſi creuſé & miné ne pouvant ſupporter le poids d'une maſſe ſi énorme, fondit tout-à-coup ſous la machine, qui s'enfonça ſi avant en terre, qu'il ne fut plus poſſible de l'en retirer. Voila un des inconvéniens auxquels ces machines terribles étoient expoſées : il y en avoit bien d'autres. Les deux Auteurs que j'ai cités diſent que cet accident détermina Démétrius à lever le ſiége. Il eſt au moins fort vraiſemblable qu'il eut beaucoup de part à lui faire prendre enfin ce parti.

Les Rhodiens de leur côté ne deſiroient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement, pourvû qu'il fût raiſonnable. Ptolémée, en leur promettant un nouveau ſecours plus conſidérable encore que les premiers, les avoit fortement exhortés à n'en pas manquer l'occaſion ſi elle ſe préſentoit. Ils ſentoient l'extrême beſoin qu'ils avoient de faire finir un ſiége, où ils auroient enfin ſuccombé. Ainſi ils écoutérent avec plaiſir les propo-

ſitions qui leur furent faites ; & bientôt après le Traité fut conclu & arrêté ſous ces conditions : Que la République de Rhodes ſeroit conſervée avec tous ſes citoiens dans ſes droits, priviléges, & liberté, ſans être ſoumiſe à aucune Puiſſance. Que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone ſeroit confirmée & renouvellée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvû qu'elles ne fuſſent point contre Ptolémée. Que pour ſûreté des articles ainſi accordés, il ſeroit donné cent otages de la ville au choix de Démétrius. Les otages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenu aſſiégée pendant un an.

Plin. lib. 34. cap. 7. Démétrius, qui s'étoit réconcilié avec les Rhodiens, avant que de partir voulut leur en donner une marque. Il leur fit préſent de toutes les machines de guerre qu'il avoit emploiées à ce ſiége. Ils les vendirent dans la ſuite pour trois cens talens, (trois cens mille écus) qu'ils emploiérent avec quelque autre argent qu'on y ajouta à faire ce Coloſſe fameux, qui paſſoit pour une des

ſept merveilles du monde. C'étoit une ſtatue du ſoleil d'une ſi énorme grandeur, que les navires paſſoient à pleines voiles entre ſes jambes. Elle avoit ſoixante & dix coudées, c'eſt-à-dire, 105 piés de hauteur. Il y avoit peu de gens qui puſſent embraſſer ſon pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y emploia douze ans. Soixante-ſix ans après il fut abbattu par un tremblement de terre, comme nous le dirons dans la ſuite.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnoiſſance du ſecours qu'il leur avoit donné dans un danger ſi preſſant, après avoir premiérement conſulté l'Oracle de Jupiter Ammon pour rendre la choſe plus éclatante, conſacrérent à Ptolémée un Bocage; &, pour lui faire plus d'honneur, ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du quarré qui le renfermoit, dont le tour étoit de quatre cens toiſes, ils firent bâtir un Portique ſomptueux, auquel on donna le nom de Ptoléméon: &, par une flaterie auſſi impie qu'ordinaire dans ces tems-là, on lui rendoit dans cet endroit des honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre ma-

niére la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnérent le titre de *Soter*, qui ſignifie *Sauveur*, dont les Hiſtoriens ſe ſervent ordinairement pour le diſtinguer des autres Ptolémées qui régnérent après lui en Egypte.

Pour ne point interrompre la ſuite & la liaiſon des divers événemens de ce ſiége, j'ai différé juſqu'ici à en raporter un, qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius. Il regarde ſon goût pour les arts, & l'eſtime qu'il faiſoit de ceux qui s'y diſtinguoient par un mérite ſingulier, ce qui n'en eſt pas un petit pour les Princes.

Il y avoit pour lors à Rhodes un célébre Peintre, nommé Protogéne, natif de Caune ville de Carie qui étoit dans la dépendance des Rhodiens. Son attelier étoit dans le fauxbourg de Rhodes, & hors de la ville, lorſque Démétrius en forma le ſiége. La préſence des ennemis au milieu deſquels il ſe trouvoit, & le bruit des armes qui retentiſſoit ſans ceſſe à ſes oreilles, ne lui firent point quitter ſa demeure, ni interrompre ſon travail. Le Roi en fut ſurpris, & comme il lui en demandoit un jour la raiſon :

C'eſt

C'eſt que je ſai, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux Arts.* Il ne ſe trompoit point. Démétrius en effet s'en montra le protecteur. Il diſpoſa une garde autour de ſon attelier, afin qu'au milieu du camp même il fût en repos, ou du moins en ſureté. Il alloit ſouvent l'y voir travailler, & ne ſe laſſoit point d'admirer ſon application à l'ouvrage, & ſon extrême habileté.

Le chef-d'œuvre de ce Peintre étoit l'*Ialyſus*. On appelloit ainſi un tableau où il avoit peint quelque hiſtoire de cet Ialyſus, * héros connu ſeulement dans la fable, & que les Rhodiens reſpectoient comme leur fondateur. Protogéne avoit emploié ſept ans à l'achever. La premiére fois qu'Apelle le vit, il fut ſi ſurpris & ſi tranſporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail ! Œuvre admirable ! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, & qui les élévent juſqu'aux cieux.* S'il en faut croire Pline, pen-

* *Il étoit fils d'Ochimus, qui étoit né du ſoleil & de Rhodes, laquelle avoit donné ſon nom à la ville & à l'île.*

dant tout le tems que Protogéne travailla à ce tableau, il ſe condanna lui-même à mener une vie fort * ſobre & même fort dure, pour empécher que la bonne chére n'émouſſât la fineſſe de ſon goût & de ſon ſentiment. Ce tableau avoit été porté à Rome, & conſacré dans le temple de la Paix, où il étoit encore du tems de Pline. Il y périt enfin dans un incendie.

[3] Le même Pline prétend que ce tableau ſauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel ſeul Démétrius pouvoit prendre la ville, il a aima mieux renoncer à la victoire, que de s'expoſer à faire périr par le feu un ſi précieux monument de l'art. Ç'auroit été pouſſer bien loin le goût & le reſpect pour la peinture. Nous avons vû les véritables raiſons qui obligérent Démétrius de lever le ſiége.

Il [b] y avoit dans ce tableau un chien, qui faiſoit ſur tout l'admiration des connoiſſeurs, & qui avoit couté beaucoup au Peintre, ſans que jamais il

* *Il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaiſoient en même tems & la faim & la ſoif.*

a Parcentem picturæ fugit occaſio victoriæ.

b Eſt in ea canis mirè factus, ut quem pariter caſus & ars pinxerant. Non judicabat ſe expri-

eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût assez de tout le reste. Il s'agissoit de représenter ce chien tout haletant après une longue course, & la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de son tableau avec tout le soin dont il étoit capable, sans pouvoir se contenter. Il lui sembloit que l'art se montroit trop. La vraisemblance n'étoit point assez pour lui, il lui faloit presque la vérité même. Il vouloit que l'écume parût, non être peinte, mais sortir réellement de la gueule du chien. Il y remit souvent la main, y retoucha à plusieurs reprises, & se donna la torture pour arriver à ce simple, à ce naturel, dont il avoit l'idée dans l'esprit : mais toujours inutilement. De dépit il jetta sur l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour effacer, & le

mere in eo spumam anhelantis posse, cùm in reliqua omni parte (quod difficillimum erat) sibi ipse satisfeciſſet. Displicebat autem ars ipsa, nec minui poterat, & videbatur nimia, ac longiùs à veritate discedere, spumaque illa pingi non ex ore nasci, anxio animi cruciatu, cùm in pictura verum esse, non verisimile, vellet. Absterserat sæpius mutaveratque penicillum, nullo modo sibi approbans. Postremò iratus arti quod intelligeretur, spongiam eam impegit inviso loco tabulæ, & illa reposuit ablatos colores, qualiter cura optabat: fecitque in pictura fortuna naturam. *Plin. lib. 35. cap. 10.*

hazard fit ce que l'art n'avoit pu faire.

On reprochoit à ce peintre d'être trop difficile, & de trop retoucher ſes tableaux. Apelle [a] en effet, quoiqu'il le regardât preſque comme ſon maître, en lui attribuant beaucoup d'autres excellentes qualités, lui trouvoit ce défaut, de ne pouvoir quitter le pinceau, & finir ſes ouvrages, défaut qui, en matiére d'éloquence, comme dans la peinture, eſt fort nuiſible. Il [b] faut en tout, dit Cicéron, ſavoir juſqu'où l'on doit aller; & c'eſt avec raiſon qu'Apelle reprochoit à certains peintres de ne pas ſentir où il faloit s'arréter.

a Et aliam gloriam uſurpavit Apelles, cùm Protogenis opus immenſi laboris ac curæ ſupra modum miraretur. Dixit enim omnia ſibi cum illo paria eſſe, aut illi meliora, ſed uno ſe præſtare, quòd manum ille de tabula neſciret tollere: memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam. *Plin. ibid.*

b In omnibus rebus videndum eſt quatenus... In quo Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, qui non ſentirent quid eſſet ſatis. *Orat. n.* 73.

§. IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Caſſandre le ſiége d'Athénes. Honneurs exceſſifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Caſſandre, & Lyſimaque contre Antigone & Démétrius. Bataille d'Ipſus ville de Phrygie, où Antigone eſt tué, & Démétrius mis en fuite.*

PLUS nous avançons dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, plus il eſt facile de reconnoitre l'eſprit qui les a toujours animés juſques ici, & qui les fait encore agir. D'abord ils ſe ſont cachés, en nommant des Rois imbécilles ou des enfans, pour couvrir leurs prétentions ambitieuſes. Maintenant que toute la famille d'Alexandre eſt exterminée, ils levent le maſque, & ſe montrent tels qu'ils ſont, & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à ſe maintenir chacun dans leur gouvernement ; à s'y rendre indépendans réellement ; à ſe donner une ſouveraineté abſolue ; & à étendre les limites de leurs gouvernemens & de leurs roiaumes aux dépens des autres Gouverneurs, plus foibles, ou moins heureux. Ils emploient pour cet

effet la force des armes, & se liguent ensemble par des Traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, & à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vastes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné & sans maître, dont la prudence demande qu'on enleve le plus qu'il est possible, sans craindre le reproche d'usurpateur dans l'acquisition de pays qui étoient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenoient à personne en particulier. Voilà le grand mobile de toutes les entreprises que nous voions.

AN. M. 3701. AV. J. C. 303. Séleucus étoit, comme on l'a vû, maître de tous les pays qui sont entre l'Euphrate & l'Indus. Il voulut l'être aussi de ceux qui sont au dela de ce fleuve, & pour cela profiter de l'heureuse conjoncture du tems, où il étoit lié d'intérêt avec Ptolémée, Cassandre, & Lysimaque; où les forces d'Antigone étoient partagées; où Démétrius étoit occupé au siége de Rhodes, & à contenir les Républiques de la Gréce; & où Antigone lui-même ne songeoit qu'à s'emparer de la Syrie & de la Phénicie, & à attaquer

Ptolémée juſques dans l'Egypte. Il crut donc devoir mettre à profit cette diverſion & cet affoibliſſement du ſeul ennemi qu'il avoit à craindre, pour porter ſes armes contre les peuples de l'Inde qui faiſoient partie de ſon lot dans le partage général, & dont il eſpéroit s'emparer aiſément, en ſurprenant par une irruption ſubite & imprévue le Roi Sandrocotte. C'étoit un Indien, de fort baſſe extraction, qui, ſous le ſpécieux prétexte de délivrer ſon pays de la tyrannie des étrangers, s'étoit fait une armée & l'avoit ſi bien groſſie avec le tems, que pendant que les ſucceſſeurs d'Alexandre ſe faiſoient la guerre, il s'étoit trouvé aſſez fort pour chaſſer les Macédoniens de toutes les Provinces de l'Inde qu'Alexandre avoit conquiſes, & pour s'y établir lui-même. C'étoit pour reprendre ces provinces que Séleucus paſſa l'Inde. Mais quand il vit que Sandrocotte étoit maître abſolu de toute l'Inde, & qu'il avoit en campagne une armée de ſix cens mille hommes, avec un nombre prodigieux d'éléphans, il ne jugea pas à propos d'attaquer un Prince ſi puiſſant. Il entra donc en Traité avec lui, & lui céda

Juſtin lib. 15. cap. 4. Plut. in Alex. p. 699. Strab. lib. 5. pag. 724.

toutes ſes prétentions ſur l'Inde, à condition qu'il lui donneroit cinq cens éléphans. La paix fut conclue ſur ce pié-là. Voila où ſe termine la conquête des Indes par Alexandre ! voila le fruit de tant de ſang répandu pour ſatisfaire la folle ambition d'un Prince ! Séleucus, auſſitôt après, mena ſes troupes en occident contre Antigone, comme je le marquerai bientôt. La néceſſité abſolue où il ſe trouva d'entreprendre cette guerre, fut une des plus fortes raiſons qui le portérent à conclure ſi promtement la paix avec le Prince Indien.

Diod. lib. 20. pag. 825-828. Plut. in Demetr. p. 899. Dans le même tems, les Athéniens appellérent à leur ſecours Démétrius contre Caſſandre qui aſſiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galéres, & une groſſe infanterie. Il ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique, mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où l'aiant défait il s'empara d'Héraclée qui ſe rendit volontairement, & il reçut ſix mille Macédoniens qui paſſérent de ſon côté.

A ſon retour les Athéniens, quoiqu'ils lui euſſent déja prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviſer,

trouvérent encore de nouvelles flateries pour enchérir ſur les premiéres. Ils lui aſſignérent pour ſon logement le derriére du temple de Minerve appellé *Parthenon*. Il y logea, & ne rougit point de profaner ce lieu ſi ſaint dans l'opinion des peuples, & la maiſon d'une déeſſe regardée comme vierge, par les débauches les plus infames & les plus criantes. Ses courtiſanes y étoient bien plus honorées que la déeſſe même : elles étoient les ſeules divinités qu'il adorât. Et en effet il leur fit dreſſer des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occaſion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'eſclavage : tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation ſi baſſe & ſi indigne, comme [a] Tacite le dit auſſi de Tibére ! *Athen. lib. 6. pag. 253.*

Démoclès, ſurnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour ſe dérober à la violence de Démétrius, ſe jetta dans une chaudiére d'eau bouillante qu'on préparoit pour le bain, &

[a] Memoriæ proditur, Tiberium, quoties Curia egrederetur, Græcis verbis in hunc modum eloqui ſolitum : *O homines ad ſervitutem paratos!* Scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ ſervientium patientiæ tædebat. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

il y fut étoufé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour appaiſer la colére de Démétrius extrémement irrité d'un certain Décret qu'ils avoient fait à ſon ſujet, en firent un nouveau, qui portoit : *Que le peuple d'Athénes ſtatuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius, ſeroit tenu pour ſaint envers les dieux, & juſte envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flaterie & la ſervitude juſqu'à ce point de baſſeſſe, d'extravagance, & d'irréligion !

Démétrius entra enſuite dans le Péloponnéſe, & enleva à Ptolémée, qui s'y étoit rendu puiſſant, les villes de Sicyone, de Corinthe, & la plupart des autres où il avoit des garniſons. Comme il ſe trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il voulut la ſolenniſer en y propoſant des prix, & en y préſidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épouſa ce jour-là même Déidamie, fille d'Eacide roi des Moloſſes, & ſœur de Pyrrhus.

Plut. in Demetr. p 900. Les Etats de la Gréce s'étant aſſemblés dans l'Iſthme, & la curioſité y aiant attiré de toutes parts une quan-

tité extraordinaire de monde, Démétrius fut proclamé Chef de tous les Grecs, comme l'avoit été avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il ſe croioit fort ſupérieur, tant il étoit enivré de ſes heureux ſuccès, & des flateries outrées qu'on lui prodiguoit.

En partant du Péloponnéſe pour retourner à Athénes, il écrivit aux Athéniens qu'à ſon arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands Myſtéres. Cela n'étoit point permis, & ne s'étoit jamais fait. Car il faloit garder certains interſtices, les petits * Myſtéres ne pouvant ſe célébrer que dans le mois de Mars, & les grands que dans le mois d'Octobre. Pour obvier à cet inconvénient & ſatisfaire un ſi religieux Prince, il fut ordonné que le même mois de Mai où l'on étoit, ſeroit réputé d'abord pour le mois de Mars, & enſuite pour celui d'Octobre: & par cette rare invention, Démétrius fut dûement & légitimement initié, ſans donner atteinte aux coutumes & aux cérémonies preſcrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis

* *Les ſentimens ſont partagés ſur les mois où ſe célébroient ces Myſtéres.*

alors à Athénes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur aiant ordonné de fournir & de livrer inceſſamment la ſomme de deux cens cinquante talens, & le recouvrement de cette ſomme aiant été fait ſans aucun délai ni la moindre remiſe, le Prince n'eut pas plutôt vû tout cet argent ramaſſé, qu'il le fit donner à Lamia & aux autres courtiſanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'uſage de cette ſomme plus que la ſomme même.

Deux cens cinquante mille écus.

Outre cette affreuſe dépenſe, Lamia voulant donner en ſon particulier un feſtin à Démétrius, rançonna de ſon autorité privée pluſieurs Athéniens des plus riches. Le feſtin couta des ſommes immenſes : ce qui donna lieu à une plaiſanterie aſſez ingénieuſe d'un Poéte comique de ce tems-là, qui dit que cette Lamia étoit une vraie *Hélépole*. On a vû que l'Hélépole étoit une machine inventée par Démétrius pour attaquer & prendre les villes.

An. M. 3702. Av. J. C. 302. Caſſandre ſe voiant vivement preſſé par Démétrius, & n'en pouvant

obtenir la paix qu'à condition de ſe mettre abſolument à la diſcrétion d'Antigone, Lyſimaque & lui convinrent d'envoier des Ambaſſadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur repréſenter l'état où ils ſe trouvoient. Cette conduite d'Antigone fit voir clairement qu'il ne viſoit à rien moins qu'à dépoſſéder tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, & à uſurper tout l'Empire : & qu'il étoit tems de s'unir étroitement tous enſemble pour abbattre ce pouvoir exorbitant. D'ailleurs ils étoient piqués, Lyſimaque ſur tout, de la maniére mépriſante dont Démétrius ſouffroit qu'on traitât les autres Rois à ſa table, s'appropriant à lui & à ſon pere le nom de Roi, au lieu que Ptolémée n'étoit, ſelon ſes flateurs, qu'un Capitaine de vaiſſeau, Séleucus qu'un commandant d'éléphans, & Lyſimaque un garde de tréſors. Il ſe conclut donc une ligue entre ces quatre Rois ; & Séleucus ſe hâta de ſe rendre en Aſſyrie pour ſe préparer à cette nouvelle guerre.

Diod. l. 20. p. 830-836. Plut. in Demetr. p. 899. Juſtin. l. 15. cap. 4.

L'ouverture s'en fit ſur la côte de l'Helleſpont. Caſſandre & Lyſimaque avoient jugé à propos, que le

premier demeurât en Europe pour la défendre contre Démétrius, & que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourroit tirer de leurs deux roiaumes ſans les trop dégarnir, allât faire une invaſion dans les provinces d'Antigone en Aſie. Lyſimaque, en conſéquence, paſſa l'Helleſpont avec une bonne armée; & de gré ou de force ſoumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, & la plupart des pays qui étoient entre la Propontide & la riviére du Méandre.

Antigone étoit alors à Antigonie, qu'il venoit de faire bâtir dans la Haute-Syrie, occupé à célébrer des Jeux ſolennels qu'il y avoit établis. Cette nouvelle, & celle de pluſieurs autres revoltes, qui lui vinrent en même tems, lui firent incontinent quitter ſes Jeux. Il congédia ſur le champ l'aſſemblée, & ſe prépara à marcher du côté de l'ennemi; & dès que ſes troupes furent réunies, il leur fit paſſer en diligence le mont Taurus, & entra en Cilicie. A Cuindes, ville de cette province, il prit dans le tréſor public l'argent dont il avoit beſoin, & augmenta ſes troupes autant qu'il le trouva néceſſaire. En-

ſuite il les mena droit à l'ennemi, & reprit, en paſſant, pluſieurs places qui s'étoient revoltées. Lyſimaque jugea à propos de ſe tenir ſur la défenſive, en attendant le ſecours qui lui venoit de la part de Séleucus & de Ptolémée. Ainſi le reſte de l'année ſe paſſa ſans action, & chacun ſe retira dans ſes quartiers d'hiver.

Au commencement de la ſuivante, Séleucus forma ſon armée à Babylone, & la mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda auſſitôt Démétrius, qui quitta promtement la Gréce, vint à Ephéſe, & reprit cette ville & pluſieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lyſimaque à ſon arrivée en Aſie. AN. M. 3703. AV J. C. 301.

Ptolémée profita en Syrie de l'abſence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie, excepté les villes de Tyr & de Sidon, où Antigone avoit laiſſé bonne garniſon. Il forma le ſiége de cette derniére : mais, pendant qu'il la battoit, on lui vint donner avis qu'Antigone avoit défait Séleucus & Lyſimaque, & qu'il venoit au ſecours de la place. Sur ce faux avis, il fit une tréve de cinq mois avec les Sidoniens, le-

va le ſiége, & retourna en Egypte.

Ici finit ce qui nous reſte de l'hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner une bataille, qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Plut. in Demetr. p. 902. L'armée des Confédérés commandée par Séleucus & Lyſimaque, & celle d'Antigone & de Démétrius, arrivérent preſque en même tems dans la Phrygie. Elles ne furent pas lontems en préſence ſans en venir aux mains. Antigone avoit plus de ſoixante mille hommes de pié, dix mille chevaux, & ſoixante & quinze éléphans. Les ennemis avoient ſoixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, & ſix-vingts chariots armés de faulx. Le combat ſe donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipſus.

Dès qu'on eut donné le ſignal, Démétrius, à la tête de ſa meilleure cavalerie, fondit ſur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite. Mais, par un deſir téméraire & aveugle de gloire, dont

les Généraux ne peuvent trop ſe défier, & qui a été funeſte à pluſieurs, Démétrius s'étant mis à pourſuivre les fuiards trop chaudement & ſans ſonger au reſte de l'armée, il ſe laiſſa ravir la victoire qu'il tenoit déja dans ſes mains s'il avoit ſu profiter de ſon avantage. Car, lorſqu'il revint de cette pourſuite, il ne trouva plus de paſſage pour rejoindre ſon infanterie, les éléphans des ennemis aiant rempli tout l'eſpace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voiant les gens de pié d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point à la vérité, mais fit mine ſeulement de vouloir les attaquer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour les effraier & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigone, & de paſſer dans le ſien. Et c'eſt en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, ſe vint rendre volontairement à lui, & le reſte fut mis en fuite. Dans ce moment une groſſe troupe de l'armée de Séleucus ſe détacha par ſon ordre, & alla tomber avec fureur contre Antigone, qui ſoutint quelque tems leur effort. Mais enfin acca-

blé de traits, & percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageuſement juſqu'au dernier ſoupir. Démétrius voiant ſon pere mort, raſſembla ce qu'il put de troupes, & ſe retira à Ephéſe, avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. Ce furent les ſeuls reſtes de plus de ſoixante-dix mille hommes que ſon pere & lui avoient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par tout Démétrius, renverſa tout ce qui ſe préſenta devant lui, & fit voir dans cette premiére action, qui lui ſervit comme d'apprentiſſage, ce qu'on devoit un jour attendre de ſon courage & de ſa bravoure.

Plut. in Pyrrh. p. 384.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND Article renferme l'eſpace de cinquante-cinq ans : ſavoir, les quinze derniéres années de Ptolémée fils de Lagus qui en avoit déja régné vingt-trois, ce qui fait en tout trente huit, & quarante autres années, qui font la durée du régne de Ptolémée Philadelphe.

§. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit pluſieurs villes. Athénes ferme ſes portes à Démétrius. Celui ci ſe réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Caſſandre. Commencemens de Pyrrhus. Priſe d'Athénes par Démétrius. Il perd preſque en même tems tout ce qu'il poſſedoit.*

APRÈS la bataille d'Ipſus, les quatre Princes confédérés partagérent les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux qu'ils poſſédoient déja. Et ce fut par ce partage que l'Empire d'Alexandre fut diviſé en quatre Roiaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Paleſtine : Caſſandre eut la Macédoine & la Gréce : Lyſimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces par dela l'Helleſpont & le Boſphore : Séleucus, tout le reſte de l'Aſie juſqu'au dela de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus. Le roiaume de ce dernier s'appelle ordinairement le roiaume de Syrie, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, y fit ſa principale demeure ; & ſes ſuc-

Plut. in Demetr. p. 902. Appian. in Syr. pag. 122. 123. Polyb. l. 15. pag. 572.

ceſſeurs, appellés Séleucides de ſon nom, en firent autant. Mais il comprenoit, outre la Syrie, ces vaſtes & riches provinces de la haute Aſie, qui compoſoient l'Empire des Perſes. C'eſt ici que commencent les vingt années de régne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne fut que depuis la bataille d'Ipſus qu'il fut reconnu pour Roi. En y ajoutant les douze années où il avoit déja exercé l'autorité roiale ſans en porter le titre, cela fait les trente & une années de régne que lui donne Uſſérius.

Ces * quatre Rois ſont les quatre Cornes du Bouc de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la

* *J'étois fort attentif à ce que je voiois: & en même tems un* BOUC *vint de l'Occident ſur la face de toute la terre, ſans qu'il touchât néanmoins la terre; & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint juſqu'à ce Bélier, & lui rompit les deux cornes... Le Bouc enſuite devint extraordinairement grand; & étant crû, ſa grande corne ſe rompit, & il ſe forma quatre cornes conſidérables au deſſous, vers les quatre vents du ciel.* Dan. ch. 8. v. 5. 6. & 8. Dieu donne enſuite à ſon Prophéte l'explication de ce qu'il venoit de lui montrer. *Le Bélier que vous avez vû qui avoit des cornes, eſt le Roi des Perſes & des Médes. Le Bouc, eſt le Roi des Grecs: & la grande corne qu'il avoit entre les deux yeux, eſt le premier de leurs Rois. Les quatre cornes qui ſe ſont élevées après que la premiére a été rompue, ſont les quatre Rois qui s'éleveront de ſa nation, mais non avec ſa force & ſa puiſſance.* Ibid. v. 20. 21. 22.

premiére Corne rompue. Cette premiére Corne étoit Alexandre roi de Gréce, qui détruiſit l'Empire des Médes & des Perſes déſigné par le Bélier à deux Cornes : & les quatre autres Cornes, ſont ces quatre Rois qui s'élevérent après lui, & partagérent ſon Empire entr'eux. Ils n'étoient point de ſa poſtérité : *& non in poſteros ejus.*

Ce ſont auſſi les quatre * têtes du Léopard, qui ſont montrées ailleurs au même Prophéte.

Par ce dernier partage de l'Empire d'Alexandre, furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'étoit fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'étoit ſimplement en provinces, entre les Gouverneurs, ſous le frere & le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui ſoit un partage entre Rois, & en Roiaumes ; & ainſi on ne peut entendre ces prophéties que de celui-ci : car il eſt clair qu'elles parlent de ces quatre ſucceſſeurs d'Alexandre comme de quatre Rois : *Quatuor Reges conſurgent.* Aucun des ſucceſſeurs d'Alexandre ne fut Roi

* *Après cela je vis une autre bête qui étoit comme un Léopard, & elle avoit au deſſus de ſes quatre ailes, comme les ailes d'un oiſeau. Cette bête avoit quatre têtes, & la puiſſance lui fut donnée.* Dan. 7. 5.

qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'Empire. Encore n'étoit-ce qu'un titre précaire, que chacun ſe donnoit de ſa pure autorité, & qui n'étoit point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipſus, le Traité que firent les quatre Confédérés après avoir terraſſé & dépouillé leur ennemi, aſſigna à chacun ſes Etats à titre de Roiaume, & les autoriſa & les reconnut comme des Rois, ſouverains & indépendans de toute autre autorité ſupérieure. Ces quatre Rois ſont, Ptolémée, Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque.

On ne peut aſſez admirer ici, & dans les autres endroits où nous ferons obſerver l'accompliſſement des prédictions de Daniel, avec quelle lumiére le Prophéte pénétre dans cette profonde nuit de l'avenir en un tems où il n'y avoit pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle préciſion & quelle certitude, dans la variété de ces révolutions, & dans ce cahos d'événemens ſinguliers, il en détermine les circonſtances, fixe le nombre des ſucceſſeurs, en marque la nation qui doit être grecque, en déſigne les contrées, en meſure la durée

& la puiſſance inférieure à celle d'Alexandre, en caractériſe les Princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages & leur ſuccès. Eſt-il poſſible d'attribuer au hazard ou à la prévoiance humaine des prédictions ſi détaillées, & ſi éloignées de toute apparence, & de n'y pas reconnoitre le caractére & comme le ſceau de la Divinité, à laquelle tous les ſiécles ſont préſens, & qui diſpoſe ſouverainement du ſort des Roiaumes & des Empires ?

Il eſt tems maintenant de reprendre & de continuer le fil de l'hiſtoire.

Onias I du nom, Grand-Prêtre des Juifs, mourut dans ce tems-ci. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Simon, lequel, pour la ſainteté de ſa vie, & la juſtice qui éclata dans toutes ſes actions, fut ſurnommé *le Juſte*. Il vécut neuf ans dans le Pontificat. *Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 2.*

Séleucus, après avoir vaincu Antigone, s'empara de la Haute-Syrie, & y bâtit la ville d'Antioche ſur l'Oronte, & il l'appella ainſi du nom de ſon pere ou de ſon fils : car l'un & l'autre ſe nommoit Antiochus. Cette ville, où les Rois de Syrie firent dans la ſuite leur réſidence, a été lontems AN. M. 3704. AV. J. C. 300. *Strab. l. 16. pag. 749. & 750. Appian. in Syr. pag. 124. Juſtin. l. 15. cap. 4.*

la capitale d'Orient, & elle conſerva encore depuis ce privilége ſous les Empereurs Romains. Antigone, peu de tems auparavant, avoit bâti dans le voiſinage une ville qu'il avoit nommée Antigonie. Séleucus la fit démolir entiérement : il ſe ſervit des matériaux pour la ſienne, & il y fit paſſer tous les habitans de la premiére.

Strab. l. 16. pag. 750. Entre pluſieurs autres villes qu'il fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une, qu'il appella de ſon nom *Séleucie* ; la ſeconde, *Apamée* de celui d'Apamée ſa femme, fille d'Artabaze Perſe ; & la troiſiéme, *Laodicée*, du nom de Laodice ſa mere. Apamée & Séleucie étoient ſur la même riviére qu'Antioche, & Laodicée ſur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes il donna aux Juifs les mêmes priviléges & les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens, ſur tout à Antioche en Syrie, où il s'en établit beaucoup ; de ſorte qu'ils y occupoient une partie auſſi conſidérable de la ville qu'à Alexandrie.

Après la bataille d'Ipſus, Démétrius s'étoit retiré à Ephéſe. De là il s'embarqua

barqua pour la Gréce, n'aiant plus de reſſource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avoit laiſſé ſes vaiſſeaux, ſon argent, & ſa femme Déidamie. Il fût étrangement ſurpris & irrité, lorſque ſur la route il rencontra les Ambaſſadeurs des Athéniens, qui venoient au devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un Décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois; & pour lui apprendre qu'on avoit renvoié à Mégare ſa femme Déidamie avec tous les honneurs & avec le cortége dûs à ſa dignité. Il connut pour lors le cas qu'il faloit faire d'honneurs & d'hommages extorqués par la crainte, & qui ne partoient point du cœur. L'état de ſes affaires ne lui permettant pas de ſe venger de leur perfidie, il ſe contenta de leur envoier faire ſes plaintes avec modération, & redemander ſes galéres, parmi leſquelles étoit cette galére prodigieuſe à ſeize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Querſonnéſe. Aiant fait le dégât ſur les terres de Lyſimaque, il enrichit ſes troupes du butin qu'il

en tira, & retint par ce moien auprès de lui ſon armée, qui commença à reprendre des forces, & à ſe rendre plus redoutable.

Pauſan. in Attic. p. 16. & 18. Lyſimaque, roi de Thrace, pour s'affermir dans ſes Etats, fit un traité particulier avec Ptolémée, & ſe lia encore plus étroitement avec lui en épouſant une de ſes filles, nommée Arſinoé. Il en avoit auparavant fait épouſer une autre à ſon fils Agathocle, nommée Lyſandra.

An. M. 3705. Av. J.C. 299. *Plut. in Demetr. p. 903.* Cette alliance de Lyſimaque avec Ptolémée donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia auſſi de ſon côté à Démétrius, & épouſa Stratonice fille de ce Prince & de Phila ſœur de Caſſandre. La beauté de Stratonice avoit engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très mauvais état, une alliance ſi honorable, & avec un Prince puiſſant, lui fit un extrême plaiſir. Il mena auſſitôt lui-même ſa fille avec toute ſa flote de Gréce où il avoit encore quelques places, en Syrie. Il fit, en paſſant, une deſcente en Cilicie. Cette province appartenoit alors à Pliſtarque frere de Caſſandre, à qui elle avoit été aſ-

ſignée par les quatre Rois qui avoient partagé la ſucceſſion d'Alexandre le Grand après la mort d'Antigone. Pliſtarque alla porter ſes plaintes à Séleucus, & lui faire des reproches de ce qu'il s'allioit avec l'ennemi commun ſans le conſentement des autres Rois, ce qu'il regardoit comme une infraction du Traité. Démétrius aiant eu avis de ce voiage, marcha droit à la ville de Cuindes où étoit le tréſor de la province, enleva le tréſor qui ſe montoit à douze cens talens, retourna promtement à ſa flote, arriva en Syrie où il trouva Séleucus, & lui donna ſa fille. Après quelques jours paſſés dans les divertiſſemens de la noce, & dans les feſtins donnés & rendus de part & d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, & ſe rendit maître de toute la province. Il envoia Phila ſa femme à Caſſandre dont elle étoit ſœur, pour excuſer cette démarche. Ces Rois imitoient les Princes d'Orient, à qui il étoit ordinaire de prendre pluſieurs femmes à la fois.

Douze cent mille écus.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ſes femmes, qui l'étoit venue trouver de Gréce, & qui avoit été

quelque tems avec lui, mourut de maladie ; & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par le moien de Séleucus, il fut convenu qu'il épouseroit Ptolémaïde, fille de Ptolémée.
An. M. 3706. Av. J.C. 398. Ainsi Démétrius commença à rétablir un peu ses affaires. Car, avec la nouvelle conquête de la Cilicie, il avoit toute l'île de Cypre, les deux riches & puissantes villes de Tyr & de Sidon en Phénicie, & plusieurs villes en Asie.

Il y avoit eu bien de l'imprudence à Séleucus de permettre qu'un ennemi si dangereux s'établît si près de lui, & usurpât sur un de ses alliés une province aussi voisine que la Cilicie. Tout cela marque que ces Princes se conduisoient sans régle, & sans principe suivi, sans connoitre même les véritables intérêts de leur ambition. Car pour la bonne foi, la droiture, la reconnoissance, ils y avoient tous renoncé depuis lontems, &, [a] selon la remarque de l'Auteur du premier livre des Maccabées, ils ne régnoient que pour le malheur des peuples.

a Obtinuerunt pueri ejus regnum, & imposuerunt omnes sibi diademata .... & multiplicata sunt mala in terra. *Cap.* 1. *v.* 9. & 10.

Séleucus ouvrit donc les yeux, & pour n'avoir pas des deux côtés de ſes Etats un voiſin ſi habile, il demanda à Démétrius de lui céder la Cilicie pour une ſomme d'argent aſſez conſidérable. Démétrius n'aiant pas cru devoir écouter cette propoſition, il lui demanda de lui rendre donc Tyr & Sidon, qui étoient des dépendances de la Syrie dont il étoit Roi. Démétrius prenant feu lui répondit fort bruſquement, que quand il perdroit pluſieurs autres batailles auſſi funeſtes pour lui que celle d'Ipſus, jamais il ne ſe réſoudroit à acheter ſi cher l'amitié de Séleucus. En même tems il fit voile vers ces deux villes, en renforça les garniſons, les pourvut de tout ce qu'il faloit pour les bien défendre, & prévint pour lors le deſſein que Séleucus avoit formé de les lui enlever. Ce procédé de Séleucus, qui étoit aſſez conforme aux régles d'une politique intéreſſée, avoit quelque choſe de ſi odieux du côté de l'honneur, qu'il choqua tout le monde, & fut blâmé univerſellement. En effet, aiant des Etats d'une ſi grande étendue qu'ils renfermoient tout ce qui étoit entre l'Inde & la Méditerranée, quelle avi-

dité insatiable, ou quelle dureté, de ne vouloir pas laisser jouir en repos son Beau-pere de ces débris de sa fortune !

An. M. 3707. Av. J.C. 297. En ce tems-là Cassandre mourut d'hydropisie. Il avoit gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son pere Antipater, & six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils, qu'il avoit eus de Thessalonice une des sœurs d'Alexandre le Grand. Philippe, qui lui succéda, étant mort fort peu de tems après lui, laissa la Couronne en dispute entre ses deux freres.

Plut. in Pyrrh. pag. 383-385. Pyrrhus le fameux roi d'Epire, épousa en Egypte Antigone, qui étoit de la maison de Ptolémée. Ce jeune Prince étoit fils d'Eacide, que les Molosses, dans une revolte, avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mammelle, fut sauvé des mains des revoltés qui le poursuivoient pour l'égorger. Après diverses avantures, il fut conduit en Illyrie à la Cour du Roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, pressa le Roi de le lui remettre entre les mains, lui offrant

deux cens talens. Mais Glaucias eut horreur d'une telle propoſition. Dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de ſon âge, il le remena lui-même en Epire avec une puiſſante armée, & le rétablit dans ſes Etats ; & les Moloſſes pour lors furent obligés de céder à la force. Juſtin dit qu'aiant changé leur haine en compaſſion, ils le rappellérent, & lui donnérent des Tuteurs pour adminiſtrer ſon roiaume juſqu'à ce qu'il fût en âge : ce qui a peu de vraiſemblance.

Deux cens mille écus.

A l'âge de dix-ſept ans, ſe croiant aſſez affermi ſur le trône, il quitta ſa ville capitale, & alla faire un voiage en Illyrie, pour ſe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec leſquels il avoit été élevé. Les Moloſſes, profitant de ſon abſence, ſe revoltérent encore, chaſſérent tous ſes amis, pillérent ſes biens, & ſe donnérent à Néoptoléme ſon grand oncle. Pyrrhus aiant ainſi perdu ſon roiaume, & ſe voiant dénué de tout ſecours, ſe retira auprès de ſon beaufrere Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avoit épouſé ſa ſœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans

les plaines d'Ipſus, il ſe diſtingua parmi les plus braves. Démétrius aiant été défait, il ne l'abandonna point : il lui conſerva les villes Grecques que ce Prince lui avoit confiées, & quand Démétrius eut fait, par le moien de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en otage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la Cour de ce Prince, & dans les chaſſes & dans tous les exercices il donna des preuves de ſa force, de ſon adreſſe, & de ſa grande patience dans tous les travaux. Et voiant que de toutes les femmes de Ptolémée Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir ſur lui, & qui ſurpaſſoit toutes les autres en eſprit & en prudence ; il s'attacha à elle particuliérement. Car déja habile politique, il n'oublioit rien pour faire ſa cour à ceux de qui ſa fortune dépendoit, & pour s'inſinuer auprès des perſonnes qui pouvoient lui être utiles. Ses maniéres nobles & prévenantes le firent aſſez eſtimer de Ptolémée, pour qu'il lui donnât Antigone fille de Bérénice ſa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes Princes qui la

demandoient en mariage. Bérénice l'avoit eue de Philippe ſon premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Ce Philippe étoit un Macédonien, peu connu d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut épouſé Antigone, la Reine eut aſſez de crédit ſur l'eſprit de ſon mari pour faire accorder à ſon gendre une flote & de l'argent, qui lui ſervirent à rentrer dans ſes Etats. Voila par où commença la fortune d'un Prince exilé, qui a paſſé pour le plus grand Capitaine de ſon ſiécle. Et il faut avouer que toutes les démarches de ſa jeuneſſe annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes eſpérances pour l'avenir.

Nous avons vû qu'Athénes s'étoit revoltée contre Démétrius, & lui avoit fermé ſes portes. Lorſque ce Prince crut avoir pourvû à la ſûreté de ce qu'il poſſédoit en Aſie, il marcha contre cette ville rebelle & ingrate, pour la punir comme elle le méritoit. La premiére année fut emploiée à réduire les Meſſéniens, & à ſoumettre d'autres villes qui avoient quitté ſon parti. La ſuivante, il retourna contre Athénes, qu'il ſerra de près, & qu'il réduiſit à la derniére An. M. 3708 Av. J. C. 296. *Plut. in Demetr. p.* 904. 905. An. M. 3709 Av. J. C. 295.

extrémité en lui coupant les vivres. Une flote de cent cinquante vaiſſeaux que le Roi Ptolémée envoioit au ſecours des Athéniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une courte joie. Car ces vaiſſeaux voiant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnéſe, & pluſieurs autres de Cypre, & que tous enſemble ils montoient au nombre de trois cens, levérent les anchres, & s'enfuirent.

Quoique les Athéniens euſſent ordonné par un Décret peine de mort contre quiconque oſeroit parler de paix & d'accommodement avec Démétrius, l'extrême diſette qu'ils ſouffroient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il y fut entré, il commanda aux habitans de s'aſſembler tous dans le théatre. Il environna la ſcéne de gens armés, plaça ſes Gardes aux deux côtés de l'échafaut où ſe jouent les piéces, & deſcendant par l'eſcalier d'enhaut comme les Acteurs, il ſe montra à cette multitude qui étoit plus morte que vive, & qui attendoit dans un tremblement qui ne peut s'exprimer l'arrêt de ſa condannation. Mais dès le commence-

ment de ſon diſcours, il diſſipa toutes leurs craintes. Car il n'éleva point ſa voix comme un homme en colére, & n'uſa point de termes emportés ni inſultans; mais adouciſſant ſon ton, & leur faiſant ſeulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna, leur rendit ſes bonnes graces, leur donna cent mille meſures de blé, & rétablit les Magiſtrats qui leur étoient les plus agréables. On peut juger de la joie du peuple par la crainte & la fraieur qu'il avoit reſſentie. Quelle ſeroit la gloire d'un Prince qui ſoutiendroit toujours un ſi beau & ſi admirable caractére!

Après avoir réglé les affaires dans Athénes, il forma le deſſein de dompter les Lacédémoniens. Le Roi Archidamus vint à ſa rencontre, & s'avança juſqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un grand combat, & l'aiant mis en fuite, il ſe jetta dans la Laconie, donna un ſecond combat à la vûe même de Sparte, où il fit cinq cens priſonniers, & tua deux cens hommes ſur la place, de ſorte qu'on le regardoit déja comme maître de la ville, qui n'avoit jamais encore été priſe.

Mais dans ce moment, il reçut

coup ſur coup deux nouvelles qui lui donnérent bien d'autres ſoins. La premiére étoit que Lyſimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Aſie : & l'autre que Ptolémée avoit fait une deſcente en Cypre, & pris toute l'île excepté Salamine, où s'étoient retirées ſa mere, ſa femme, & ſes enfans, & qu'il aſſiégeoit cette place avec vigueur. Démétrius laiſſa tout pour courir à leur ſecours. Peu de tems après il apprit que la ville s'étoit rendue. Ptolémée eut la généroſité de relâcher la mere, la femme, & les enfans de ſon ennemi ſans rançon, & de les lui renvoier avec toutes les perſonnes, l'équipage, & les effets qui leur appartenoient. Il leur fit même, en partant, des préſens magnifiques, qu'il accompagna de toutes ſortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt ſuivie pour Démétrius de celle de Tyr & de Sidon : & d'un autre côté Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainſi en peu de tems il ſe vit dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit, ſans reſſource & ſans eſpérance pour l'avenir.

§. II. *Diſpute des deux fils de Caſſandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appellé au ſecours d'Alexandre, ſe défait de lui, & eſt proclamé Roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour ſe rendre maître de l'Aſie. Puiſſante ligue contre lui. Pyrrhus & Lyſimaque lui enlévent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais bientôt Pyrrhus eſt obligé d'en ſortir. Triſte fin de Démétrius, qui meurt en priſon.*

JAMAIS Prince n'eſſuia de plus étranges revers de fortune, & ne ſe vit expoſé à de plus promts changemens que Démétrius ; & il y donnoit lieu par ſon imprudence, s'amuſant à de petites conquêtes qui ne le menoient à rien, pendant qu'il abandonnoit ſes provinces au premier occupant. Immédiatement après ſes plus grands ſuccès, il venoit d'être dépouillé de tous ſes Etats, & réduit preſque au deſeſpoir : & tout d'un coup une reſſource inopinée s'offre à lui, d'où il avoit le moins lieu de l'attendre.

Dans la querelle des deux fils de Caſſandre pour la couronne, Theſſa- An. M. 3710. Av. J.C. 294.

Plut. in Demetr. p. 905. in Pyrrh. pag. 386. *Justin. l. 16. cap. 1.*

lonice leur mere favoriſoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'aîné en fut ſi outré, que de rage il la tua de ſes propres mains, quoiqu'elle le conjurât par ſes mammelles qu'il avoit ſuccées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella à ſon ſecours Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponnéſe. Pyrrhus arriva le premier, ſoumit pluſieurs villes de Macédoine, en retint une partie pour le prix du ſecours qu'il avoit donné à Alexandre, & après avoir réconcilié les deux freres, il ſe retira. Démétrius ſurvint dans ce moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoiſſance, mais il lui témoigna que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus beſoin de ſon ſecours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutoit ſa trop grande puiſſance, & craignoit, en l'admettant dans ſes Etats, de ſe donner un maître. Au dehors cependant ils vivoient en amis, & ſe donnoient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, ſur un avis vrai ou ſuppoſé, qu'Alexandre ſongeoit à ſe défaire de lui, le prévint,

& le tua. Ce meurtre ſouleva d'abord les Macédoniens ; mais quand il leur eut rendu compte de ſa conduite, la haine qu'ils avoient pour Antipater infame meurtrier de ſa mere, fit qu'ils ſe déclarérent pour Démétrius, & le proclamérent Roi de Macédoine. Il conſerva cette couronne pendant ſept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne ſurvécut pas lontems à la perte de ſon roiaume.

Par la mort de Theſſalonice & de ſes deux fils, une des branches de la famille roiale de Philippe roi de Macédoine ſe trouva entiérement éteinte, comme l'autre qui étoit par Alexandre le Grand l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercule ſes deux fils. Ainſi ces deux Princes, qui par leurs guerres injuſtes avoient porté par tout le fer & le feu, & cauſé la déſolation de tant de provinces & de tant de familles roiales, par une juſte punition de la providence éprouvérent dans leurs maiſons les mêmes maux qu'ils avoient fait ſouffrir aux autres. Philippe, * Alexandre, leurs femmes, & tous leurs

* *Pluſieurs Auteurs ont écrit qu'Alexandre avoit été empoiſonné.*

deſcendans, périrent de mort violente.

An.M. 3711. Av.J.C. 293. Strab. l. 16. pag. 738. & 743. Plin. lib. 6. cap. 26.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que Séleucus bâtit ſur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle devint bientôt très peuplée, & Pline dit qu'elle avoit ſix cens mille habitans. Les digues de l'Euphrate rompues, l'inondation de tout le pays qu'elles avoient cauſée, & le bras de cette riviére qui paſſoit par Babylone, devenu ſi bas par cette ſaignée qu'il n'étoit plus navigable : tout cela avoit rendu le ſéjour de Babylone ſi incommode, que dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ſes habitans. Ainſi ſe préparoit l'accompliſſement de la célébre prophétie d'Iſaïe, qui, dans un tems où cette ville étoit la plus floriſſante, avoit prédit qu'un jour elle deviendroit abſolument déſerte & inhabitée. J'ai marqué ailleurs comment & par quels degrés cette prédiction fut parfaitement accomplie.

Volume II. à la priſe de Babylone par Cyrus.

An M. 3712. Av.J.C. 292. Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 2.

Simon le Juſte, Souverain Sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de Pontificat, laiſſa un fils en bas âge nommé Onias. Comme il étoit trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Eléazar frere

de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans.

Je paſſe quelques événemens peu conſidérables. Démétrius ſe croiant aſſez affermi en Gréce & en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de ſon pere en Aſie. Il forma pour cet effet une armée de plus de cent mille hommes, & équipa une flote de cinq cens voiles. Il ne s'étoit point vû de ſi grand armement depuis Alexandre le Grand. Démétrius animoit les ouvriers par ſa préſence & par ſes conſeils, alloit en perſonne les viſiter, montroit ce qu'il faloit faire, & mettoit lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit ſurpris & étonné, non ſeulement du nombre de ſes galéres, mais de leur grandeur. Car juſques-là jamais homme n'en avoit vû de ſeize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que lontems après que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de * quarante rangs. Mais

An. M. 3716. Av. J.C. 288. *Plut. in Demetr. p. 909. & in Pyrrh. pag. 386. Juſtin. l. 16. cap. 2.*

* *Cette galére avoit deux cens quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cens vingt piés; & quarante huit de hauteur juſqu'au ſommet de la poupe, qui font ſoixante & douze piés. Il y avoit ſur cette galére quatre cens matelots, ſans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & près de trois mille ſoldats qui tenoient dans les eſpa-*

elle n'étoit que pour la pompe & l'oſtentation, au lieu que celles de Démétrius étoient d'un grand uſage dans le combat, leur légéreté & leur agilité les rendant encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

AN. M. 3717. AV. J. C. 287. Ptolémée, Lyſimaque, & Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius, en prirent l'allarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvellérent leur alliance, & ils y engagérent auſſi Pyrrhus roi d'Epire: de ſorte que quand Lyſimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, Pyrrhus en fit autant de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en Gréce à ſes préparatifs pour l'expédition d'Aſie qu'il méditoit, accourut promtement pour défendre ſes propres Etats. Mais, avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avoit déja enlevé Bérée, une des plus conſidérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfans, & les effets de la plupart des ſoldats de Démétrius. La nouvelle de cette priſe cauſa un deſordre général dans l'armée de Dé-

ces entre les rameurs, & ſur le dernier pont. Plut. dans la vie de Demetr.

métrius. Une grande partie refuſa abſolument de le ſuivre. Ils déclarérent d'un air mutin & ſéditieux qu'ils vouloient s'en aller chez eux défendre leurs familles & leurs biens. Enfin la choſe alla ſi loin, que Démétrius voiant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur leurs eſprits, prit le parti de ſe ſauver en Gréce déguiſé en ſimple ſoldat: & l'armée entra au ſervice de Pyrrhus qu'elle proclama Roi de Macédoine.

La différence du caractére de ces deux Princes contribua beaucoup à un ſi promt changement. Démétrius, qui prenoit pour vraie grandeur une vaine pompe & une faſtueuſe magnificence, s'étoit fait mépriſer des Macédoniens par l'endroit même par où il prétendoit s'attirer leur eſtime. Comme un véritable roi de Théatre, il ceignoit ambitieuſement ſa tête d'un double diadême, portoit des robes de pourpre rehauſſées d'or, & avoit une chauſſure toute extraordinaire. Il faiſoit travailler depuis lontems à un ſuperbe manteau, ſur lequel on avoit repréſenté en broderie d'or le monde entier, & tous les aſtres qui paroiſſent dans le ciel. Ce manteau demeura im-

parfait à cauſe du changement de ſa fortune, & il n'y eut point après lui de Roi qui oſât le porter.

Mais ce qui le rendit encore plus odieux, ce fut la difficulté qu'il y avoit à l'approcher. Fier, hautain, mépriſant, ou il ne donnoit pas le tems de parler, ou il traitoit ſi rudement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoioit tous mécontens. Un jour qu'il étoit ſorti de ſon palais, & qu'il marchoit dans les rues plus familiérement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui préſentérent des placets & des requêtes. Il les reçut aſſez gracieuſement, & les mit dans un pan de ſon manteau. Mais quand il fut ſur le pont de l'Axius, il jetta toutes ces requêtes dans la riviére. C'eſt bien peu connoitre les hommes, que de ne pas ſentir combien un mépris ſi marqué eſt capable de les revolter. A cette occaſion on rappelloit une action du grand Philippe que j'ai raportée dans ſon tems. Il avoit refuſé pluſieurs fois audience à une pauvre femme, ſous prétexte qu'il n'en avoit pas le loiſir. *Ne ſoiez donc point roi*, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion.

Riviére de la haute Macédoine.

Philippe ſe fit une régle, depuis ce tems-là, d'accorder à ſes ſujets de fréquentes & de longues audiences. AUSSI, [a] dit ici Plutarque, LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE.

Les Macédoniens avoient toute une autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient dire, & ils l'avoient eux-mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, acceſſible, promt & très ardent à reconnoitre les ſervices qu'on lui avoit rendus, lent à ſe mettre en colére & à punir. De jeunes Officiers dans le vin avoient fait de lui des plaiſanteries offenſantes. L'aiant ſû, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils euſſent ainſi parlé. *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux; *& nous en aurions dit bien davantage, ſi le vin ne nous eût manqué.* Cette plaiſanterie, qui marquoit de l'ingénuité & de l'eſprit, le fit rire, & il les renvoia.

Les Macédoniens le mettoient beaucoup au deſſus de Démétrius, même

a Οἶδεν γὰρ ἅπας τῷ βασιλεῖ πρόσκειται, ὡς τὸ τῆς δι- | κ.ς ἔργον.

pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occaſions : mais ils ne lui ſavoient pas ſi mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiroient ſon courage. Ils diſoient que les autres Princes n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par l'affectation de pancher le cou comme lui, & par une maniére de parler fiére & hautaine : que Pyrrhus étoit le ſeul qui le repréſentât par ſes grandes & louables qualités. Il * n'étoit pas lui-même exemt de vanité ſur l'article de la reſſemblance avec Alexandre pour les traits du viſage : mais une bonne femme de Lariſſa chez qui il logeoit l'en détrompa par une réponſe qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en ſoit, les Macédoniens croioient voir en lui le regard de ce Prince, le feu de ſes yeux, cette vivacité, cette promti-

* *Les flateurs avoient perſuadé à Pyrrhus que réellement il reſſembloit à Alexandre pour les traits du viſage. Dans cette perſuaſion, aiant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Caſſandre, & de quelques autres Princes, il demanda à une femme de Lariſſa chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il reſſemblât. Elle refuſa longtems de répondre. Enfin, preſſée de le faire, elle dit qu'il reſſembloit à Batrachion : c'étoit un cuiſinier fort connu dans la ville.* Lucian. adverſ. indoct. pag. 552, 553.

tude, cette impétuosité avec laquelle il chargeoit les ennemis, & renverſoit tout ce qui oſoit lui faire tête. Pour ce qui eſt de la ſcience militaire, & de l'habileté à ranger une armée en bataille, & de ſavoir prendre ſes avantages, ils ne trouvoient perſonne qu'ils puſſent comparer à Pyrrhus.

Il n'eſt pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions ſi favorables d'un côté, & ſi deſavantageuſes de l'autre, aient quitté ſans peine le parti de Démétrius pour embraſſer celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, & par mille autres, combien il eſt important aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement, moien unique d'en être eux-mêmes aimés, ce qui fait leur plus ſolide gloire, leur plus eſſentielle obligation, & en même tems leur plus grande ſûreté.

Lyſimaque étant ſurvenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être déclaré Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & *Plut. in Pyrrh. p. 389. 390.*

que par conſéquent il devoit avoir ſa part du roiaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croioit pas pouvoir encore compter entiérement ſur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lyſimaque. Ainſi ils partagérent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier enſemble & de les réunir, fut pour eux un ſujet continuel de haines & de diviſions. Car, dit Plutarque, ceux à l'avarice & à l'ambition deſquels les mers, les montagnes, les deſerts inhabitables ne peuvent ſervir de barriéres, & dont les bornes qui ſéparent l'Europe & l'Aſie ne ſauroient borner la cupidité, comment pourroient-ils ſe tenir en repos, & s'empécher de commettre des injuſtices pour envahir un bien qui eſt ſi près d'eux, & ſi fort à leur bienſéance ? Cela n'eſt pas poſſible. Il faut qu'ils ſoient toujours en guerre, aiant toujours en eux ces malheureuſes ſemences d'envie & d'injuſtice. Les noms de paix & de guerre ſont pour eux deux ſortes de monnoie, auxquelles ils donnent cours, & dont ils ſont uſage pour leurs intérets, & non pour la juſtice. Encore, continue

tinue le même Auteur, ſont-ils plus louables quand ils ſont une guerre ouverte, que quand ils déguiſent ſous les ſaints noms de juſtice, d'amitié, & de paix, ce qui n'eſt qu'une tréve & qu'une ſurſéance de leurs injuſtices.

Toute la ſuite de l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre juſtifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne ſe fit plus de traités, d'alliances, de conventions : & jamais on ne les viola plus ouvertement, ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux Princes & aux tems dont nous parlons !

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus ſouples & plus ſoumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille & qui pût lontems ſupporter la paix, faiſoit tous les jours de nouvelles entrepriſes ſans beaucoup ménager ni ſes ſujets, ni ſes alliés. Lyſimaque profita de l'indiſpoſition des troupes à l'égard de Pyrrhus, & les aigrit encore davantage par ſes émiſſaires, en leur faiſant honte de s'être choiſi pour maître un étranger, qui ne te-

noit à la Macédoine que par intérêt ; & non par affection. Ces reproches entraînérent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les ſuites de cette déſertion, ſe retira avec ſes Epirotes & les troupes de ſes alliés, & perdit la Macédoine de la même maniére qu'il l'avoit gagnée.

Il ſe plaignoit beaucoup de l'inconſtance & du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les Rois n'ont pas raiſon de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti ſelon leurs intérêts. Car ces particuliers ne ſont en cela que ſuivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahiſon qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faiſant voir en toute occaſion qu'ils ne comptent pour rien la juſtice, la vérité, & la bonne foi.

Plut. in Demetr. p. 910. 911.

Ville de la haute Macédoine ſur les frontiéres de Thrace.

Pour ce qui regarde Démétrius, après la déſertion de ſes troupes, il s'étoit retiré dans la ville de Caſſandrie où étoit ſa femme Phila : laquelle déſolée du funeſte état où elle voioit ſon mari, & effraiée des malheurs où la décadence de ſes affaires alloit l'expoſer elle-même, avala

du poiſon, & ſe délivra de la vie, qui lui étoit devenue plus inſupportable que la mort.

Démétrius, penſant à ramaſſer les débris de ſon naufrage, s'en retourna en Gréce, où il avoit encore pluſieurs villes qui lui étoient demeurées ſoumiſes & attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ſes affaires, il en laiſſa le gouvernement à ſon fils Antigone; & avec ce qu'il put tirer de troupes de ce pays-là, ce qui faiſoit dix à onze mille hommes, il s'embarqua, & fit voile vers l'Aſie, réſolu d'y chercher fortune en deſeſpéré. Eurydice, ſœur de ſa femme Phila, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la Princeſſe Ptolémaïde ſa fille, qu'elle avoit eue de Ptolémée, & dont le mariage avec Démétrius avoit été conclu par l'entremiſe de Séleucus. Eurydice la lui donna; & de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la ſuite à Cyréne.

Auſſitôt après la célébration des noces, Démétrius entra dans la Carie & la Lydie, enleva quantité de places à Lyſimaque dans ces provinces, & y augmenta conſidérablement ſes forces; & à la fin il ſe rendit maître de *Plut. in Demetr. p. 912-915.*

Sardes. Mais dès qu'Agathocle, fils de Lyſimaque, parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ſes conquetes, & marcha vers l'Orient. Son deſſein, en prenant cette route, étoit de ſurprendre l'Arménie & la Médie. Agathocle, qui le cotoia toujours, lui coupa ſi bien les vivres & les fourrages, que la maladie ſe mit dans ſon armée, & l'affoiblit extrêmement. Et enfin, quand il voulut paſſer le mont Taurus avec le peu de monde qui lui reſtoit, il trouva tous les paſſages gardés par les ennemis, & fut obligé de tourner ſa marche vers Tarſes en Cilicie.

De là il fit repréſenter à Séleucus, à qui cette ville appartenoit, le triſte état où il ſe trouvoit réduit; & lui demanda, d'une maniére fort touchante, les ſecours dont il avoit beſoin pour ſa ſubſiſtance, & celle des troupes qui lui reſtoient. Séleucus en eut d'abord pitié, & envoia des ordres à ſes Lieutenans de lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire. Enſuite, ſur ce qu'on lui repréſenta de la valeur & de l'habileté de Démétrius, de ſes ruſes, de ſes ſtratagémes, & de ſa hardieſſe dans l'exécu-

tion des deſſeins où il voioit la moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvoit ſonger à rétablir un Prince de ce caractére, ſans s'expoſer lui-même. Ainſi, au lieu de continuer à le ſoutenir, il réſolut ſa perte, & il ſe mit auſſitôt en marche à la tête d'une armée, pour venir fondre ſur lui. Démétrius, qui en eut avis, ſe poſta dans quelques endroits du mont Taurus, où il jugea qu'il ſeroit très difficile de le forcer, & envoia une ſeconde fois conjurer Séleucus de le laiſſer paſſer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des Barbares, & y finir ſes jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grace, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ſes Etats, & de ne pas l'expoſer, en le chaſſant, aux rigueurs de la ſaiſon, de la faim, & de la nudité, puiſque ce ſeroit le livrer ſans défenſe à la diſcrétion de ſes ennemis.

Séleucus étoit ſi prévenu contre le deſſein de Démétrius ſur l'Orient, que la propoſition qu'il lui en fit augmenta ſa défiance; & tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quar-

tiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en ſortir auſſitôt après. Pendant cette négociation, Séleucus mit de bonnes gardes à tous les paſſages de Cilicie en Syrie; de ſorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour ſe dégager. Il chargea ſi vigoureuſement les troupes qui gardoient les paſſages dans les montagnes, qu'il les en chaſſa, & s'ouvrit ainſi le chemin de la Syrie où il entra auſſitôt.

Cet heureux ſuccès aiant ranimé ſon courage & l'eſpérance de ſes ſoldats, il ſe préparoit à faire un dernier effort pour rétablir ſes affaires: mais malheureuſement pour ce Prince une groſſe maladie le ſaiſit dans ce moment là même, & l'arréta tout court.
An. M. 3718. Av. J. C. 386. Pendant quarante jours qu'elle dura, la plupart de ſes ſoldats déſertérent, & il ſe vit réduit, quand ſa ſanté fut aſſez rétablie pour recommencer à agir, à un coup de déſeſpoir, qui étoit de tâcher de ſurprendre Séleucus dans ſon camp à la faveur de la nuit avec une poignée de gens qui lui reſtoit. Un déſerteur en avertit Séleucus aſſez

à tems pour faire manquer le coup. Ce deſſein manqué augmenta encore la déſertion. Il tâcha pour derniére reſſource, de regagner les montagnes, & de rejoindre ſa flote. Mais il trouva les paſſages ſi bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de ſe cacher dans les bois, où la faim l'obligea bientôt de ſe rendre à Séleucus, qui le fit mener ſous bonne garde dans la Querſonnéſe de Syrie près de Laodicée, où il le retint priſonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chaſſe, & toutes les commodités de la vie en abondance.

Antigone aiant appris la détention de ſon pere, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, & offrant d'abandonner pour le prix de ſa délivrance tout ce qui lui reſtoit encore. Pluſieurs villes, & grand nombre de Princes, firent pour lui la même priére. Lyſimaque, au contraire, envoia offrir à Séleucus une groſſe ſomme d'argent s'il vouloit faire mourir ſon priſonnier. Une propoſition ſi inhumaine & ſi barbare

fit horreur à Séleucus ; & pour accorder une grace qui lui étoit demandée de tant d'endroits, il sembloit n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté.

Cependant ce Prince infortuné supportoit son malheur avec patience & courage, & il s'y accoutuma tellement dans la suite, qu'il n'en paroissoit plus affligé. Il s'exerçoit à la course, à la promenade, à la chasse, plus heureux cent fois, s'il avoit bien connu son bonheur, que lorsqu'agité par l'ambition comme par une violente phrénésie, il couroit les terres & les mers. Car quel autre fruit ces prétendus Héros, qu'on appelle Conquérans, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'exposent, que de se tourmenter eux-mêmes en tourmentant les autres, & tournant sans cesse le dos au repos & au bonheur, qui, si on les en croit, est le but de tous les mouvemens qu'ils se donnent? Mais peu à peu le chagrin le prit : il ne fit plus d'exercice, son corps devint pesant, il s'abandonna

abſolument à l'ivrognerie & au jeu des dés, à quoi il paſſoit les journées entiéres, cherchant par là ſans doute à écarter les triſtes penſées de ſon état. Après avoir été détenu priſonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie cauſée par l'inaction, la bonne chére, & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone ſon fils, à qui l'on envoia l'urne qui renfermoit ſes cendres, lui fit de magnifiques funerailles. Nous verrons dans la ſuite que cet Antigone, ſurnommé Gonatas, demeura paiſible poſſeſſeur du roiaume de Macédoine. La race de ce Prince, toujours régnante, alla de pere en fils par pluſieurs ſucceſſions en ligne directe juſqu'à Perſée, en qui elle finit, & ſur lequel les Romains conquirent la Macédoine.

§. III. *Ptolémée Soter céde l'Empire à ſon fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pharos bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuſe Bibliothéque établie alors dans cette ville, avec une Académie de Savans. Démétrius de Phalére préſidoit à l'une & à l'autre. Mort de Ptolémée Soter.*

An. M. 3719. Av. J. C. 285. *Juſtin. l. 16.* PTOLÉMÉE Soter, fils de Lagus, après avoir régné vingt ans en Egypte avec le titre de Roi, & près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, ſongea à mettre ſur le trône Ptolémée * Philadelphe, un des fils qu'il avoit eus de Bérénice. Il avoit encore pluſieurs enfans de ſes autres femmes, entr'autres Ptolémée ſurnommé *Céraunus*, ou *le foudre*, qui étant fils d'Eurydice fille d'Antipater & l'aîné de tous, regardoit la Couronne comme lui appartenant de droit après la mort de ſon pere. Mais Bérénice, qui étant venue en Egypte ſimplement pour y accompagner Eurydice quand elle ſe maria, avoit ſi

* *Ce mot ſignifie* amateur de ſes freres. *Ptolémée fut ainſi ſurnommé par antiphraſe, parce qu'il fit mourir deux de ſes freres, qu'il prétendit lui avoir dreſſé des embuches.* Pauſan. lib. 1. pag. 12.

bien charmé ce Prince par ſa beauté, qu'il l'avoit épouſée, prit un tel aſcendant ſur ſon eſprit, qu'elle lui fit préférer ſon fils à tous les enfans des autres Reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries & les guerres qui auroient pu arriver après ſa mort, qu'il prévoioit bien n'être pas fort éloignée à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit, il réſolut de le faire couronner pendant ſa vie, & de lui abandonner tous ſes Etats, diſant qu'il étoit plus glorieux de faire un Roi que de l'être ſoi-même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eût encore vûe. Je me réſerve à en donner la deſcription à la fin de ce paragraphe.

Ptolémée Céraunus quitta la Cour, & ſe retira auprès de Lyſimaque, dont le fils Agathocle avoit épouſé Lyſandra ſa ſœur de pere & de mere : &, après la mort d'Agathocle, auprès de Séleucus, qui le reçut avec une bonté toute extraordinaire, dont il ne fut paié que par une noire ingratitude, comme la ſuite de l'hiſtoire le montrera.

La premiére année du régne de

Plin. lib. 36. cap. 12. Strab. lib. 17 pag. 791. Suid. in φάρος.

Ptolémée Philadelphe, qui fut la premiére de la CXXIVe Olympiade, la fameuse Tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée. On l'appelloit communément la Tour de Pharos, & elle a passé pour une des sept merveilles du Monde. C'étoit un grand bâtiment quarré de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour servir de guide aux vaisseaux. Elle couta huit cens talens à bâtir. Sur le pié de la monnoie d'Athénes, cela fait huit cens mille écus; & si c'est monnoie d'Alexandrie c'est presque le double. L'Architecte qui la bâtit étoit Sostrate de Cnide, qui pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs. Pharos étoit au commencement une véritable île à sept cens toises de la terre ferme, & on n'y pouvoit aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'étoit fait aussi à Tyr.

Huit cens mille écus.

Tome I. dans l'histoire d'Egypte.

Sept stades.

An. M. 3720. Av. J. C. 284. *Tacit. Hist. lib. 4. cap 83. & 84. Plut. de Isid & Osir p. 361.*

Dans ce tems-là, on apporta du Pont à Alexandrie l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avoit fait demander par ses Ambassadeurs au Roi de Sinope, ville

du Pont où elle étoit gardée. On la refuſa pendant deux ans, juſqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope affligé de la famine conſentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoia. La ſtatue fut apportée à Alexandrie, & miſe dans un des fauxbourgs nommé Rhacotis, où elle fut adorée ſous le nom de Sérapis, & où on lui bâtit dans la ſuite un temple fameux appellé le Sérapéon, lequel, au raport d'Ammien Marcellin, ſurpaſſoit en beauté & en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avoit auſſi une Bibliothéque, qui devint fameuſe dans les ſiécles ſuivans, pour le nombre & le prix des livres qu'elle contenoit.

Clem. Alex. in Protrept. pag. 31.

Am. Marcell. lib. 22. cap. 16.

Ptolémée Soter avoit cultivé les Belles Lettres, comme cela paroit par la vie d'Alexandre qu'il avoit compoſée, & qui étoit fort eſtimée des Anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les ſciences qu'il aimoit, il fonda à Alexandrie une eſpéce d'Académie, à laquelle on donnoit le nom de *Muſéon*, où une ſociété de Savans travailloit à des recherches de philoſophie, & à per-

Arrian. in Præf. Plut. in Alex. p. 691. Q. Curt. lib. 9. cap. 8. Strab. l. 17. pag. 793. Plut. in Moral. p. 1095.

fectionner toutes les autres ſciences, à peu près comme celles de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliothéque, qui s'augmenta prodigieuſement ſous ſes ſucceſſeurs. Son fils Philadelphe en mourant la laiſſa compoſée déja de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le ſuivirent l'augmentérent encore; de ſorte qu'enfin il s'y trouva ſept cens mille volumes.

Euſeb. in Chron.

Galen. Voici comment on s'y prit pour la former. On ſaiſiſſoit généralement tous les Livres Grecs & autres qui entroient en Egypte, & on les envoioit au Muſéon, où l'on en faiſoit faire des copies par des gens qu'on y entretenoit exprès. Après cela on rendoit ces copies aux propriétaires, & l'on retenoit les originaux pour la Bibliothéque. Ptolémée Evergéte, par exemple, emprunta des Athéniens les Œuvres de Sophocle, d'Euripide, & d'Eſchyle; & ne leur renvoia que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talens (quinze mille écus) dont il leur fit préſent pour les Originaux qu'il retenoit.

Comme le Muſéon fut d'abord dans

le quartier de la ville que l'on nommoit Bruchion, près du Palais roial; ce fut là auſſi qu'on établit d'abord la Bibliothéque, & elle y attiroit bien du monde. Mais quand elle fut ſi groſſie qu'on y comptoit déja quatre cens mille volumes, on commença à mettre dans le Sérapéon les Livres nouveaux qu'on y ajoutoit. Cette derniére Bibliothéque étoit donc comme un ſupplément de l'autre. Auſſi voit-on qu'on l'appelloit ſa fille; & avec le tems il ſe trouva dans cette derniére juſques à trois cens mille volumes.

Dans la guerre qu'eut Céſar avec ceux d'Alexandrie, un incendie, qui en fut l'effet, conſuma la Bibliothéque de Bruchion avec ſes quatre cens mille volumes. Sénéque [a] me paroit de mauvaiſe humeur, quand, à l'occaſion de cet incendie, il cenſure & la Bibliothéque méme, & l'éloge qu'en avoit

Plut. in Cæſar. p. 732. in Anton. p. 943. Amm. Marcell. lib. 22. cap. 16. Dion. Caſſ. l. 42. p. 202.

a Quadringinta millia librorum Alexandriæ arſerunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. Alius laudaverit, ſicut Livius, qui elegantiæ regum curæque egregium id opus ait fuiſſe. Non fuit elegantia illud, aut cura, ſed ſtudioſa luxuria; imò, ne ſtudioſa quidem, quoniam non in ſtudium, ſed in ſpectaculum comparaverant . . Paretur itaque librorum quantum ſit, nihil in apparatum. *Senec. de tranquill. anim. cap. 9.*

fait Tite-Live, en l'appellant le monument illuſtre de l'opulence des Rois d'Egypte, & de leur ſage attention pour le progrès des ſciences. Il veut qu'on ne la regarde que comme l'ouvrage du faſte & de la vanité de ces Princes, qui avoient amaſſé tant de livres, non pour leur propre uſage, mais uniquement pour la pompe & l'oſtentation. Sénéque, en parlant ainſi, montre ce me ſemble bien peu de diſcernement. N'eſt-il pas viſible que les Rois ſeuls ſont en état d'amaſſer de ces magnifiques Bibliothéques, qui deviennent un tréſor néceſſaire aux Savans, & qui ſont un honneur infini aux Etats où elles ſe trouvent?

La Bibliothéque du Sérapéon ne ſouffrit aucun dommage; & ce fut là apparemment que Cléopatre mit les deux cens mille volumes de celle de Pergame, dont M. Antoine lui fit préſent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de tems en tems, rendit la nouvelle Bibliothéque d'Alexandrie plus nombreuſe & plus conſidérable que la premiére; & quoique pillée plus d'une fois pendant les troubles & les révolutions qui arrivérent dans l'Empire Romain, elle ſe remettoit

toujours de ſes pertes, & recouvroit ſon nombre de volumes. Elle a ainſi ſubſiſté pendant un fort long tems, ouvrant ſes tréſors aux ſavans & aux curieux, juſques au VIIe ſiécle qu'elle eut enfin le même ſort que ſa mere, & qu'elle fut brulée par les Sarrazins, quand ils prirent la ville l'an de grace 642. La maniére dont la choſe arriva eſt trop ſinguliére, pour ne la pas mettre ici.

Jean, ſurnommé le Grammairien, fameux ſectateur d'Ariſtote, ſe trouva dans Alexandrie quand elle fut priſe. Comme il étoit fort bien dans l'eſprit d'*Amri*, *Ebnol As*, Général de l'armée des Sarrazins, qui eſtimoit beaucoup ſon ſavoir, il demanda à ce Général la Bibliothéque d'Alexandrie. Amri lui répondit, que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, c'eſt-à-dire à l'Empereur des Sarrazins, pour avoir ſes ordres, ſans leſquels il n'oſoit en diſpoſer. Il écrivit effectivement à Omar Caliphe d'alors, dont la réponſe fut: Que ſi ces livres contenoient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étoient d'aucun uſage, parce que l'Alcoran étoit ſuffiſant, & contenoit toutes les vérités néceſſai-

Abul. Pharagius in hiſt. Dynaſt. IX.

res : mais que s'ils contenoient des choſes contraires à l'Alcoran, il ne faloit pas les ſouffrir. En conſéquence, il lui ordonnoit, ſans autre examen, de les bruler tous. On les donna aux bains publics, où ils ſervirent pendant ſix mois à les chaufer au lieu de bois : ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de Livres qu'il y avoit dans cette Bibliothéque. Ainſi périt ce tréſor ineſtimable de ſcience.

Le Muſéon de Bruchion ne fut pas brulé avec la Bibliothéque qui en dépendoit. Strabon, dans la deſcription qu'il en donne, nous dit que c'étoit un grand bâtiment près du Palais ſur le port : qu'il régnoit tout autour un portique, où ſe promenoient les philoſophes : que les membres de la Société y étoient gouvernés par un Préſident, dont le poſte étoit ſi conſidérable & ſi honorable, que ſous les Ptolémées c'étoit toujours le Roi qui le choiſiſſoit lui-même, & après eux l'Empereur Romain : & qu'ils avoient une ſalle où ils mangeoient tous enſemble aux dépens du public qui les entretenoit fort bien.

Strab. l. 17. pag. 793.

C'eſt ſans doute à ce Muſéon qu'Alexandrie eſt redevable de l'avantage

dont elle a joui pendant pluſieurs ſiécles, d'être une des plus grandes Ecoles du Monde, & d'avoir formé un grand nombre d'excellens hommes dans la litérature; & en particulier, c'eſt de là que l'Egliſe a tiré quelques-uns de ſes illuſtres Docteurs, comme Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origéne, Anatolius, Athanaſe, & pluſieurs autres : car tous ceux que je viens de nommer y avoient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalére qui le premier en fut Préſident. Il n'eſt pas douteux qu'il avoit l'Intendance de la Bibliothéque, & Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conſeilla à Ptolémée d'amaſſer une Bibliothéque d'Auteurs de politique & de gouvernement, l'aſſurant qu'il y trouveroit des conſeils qu'aucun de ſes amis n'oſeroit lui donner. En effet, c'eſt là preſque l'unique moien qui reſte à la vérité d'approcher des Princes, & de leur montrer, ſous des noms empruntés, leurs devoirs & leurs défauts. Quand le Roi eut gouté cet excellent avis, & qu'il fut en train d'aſſembler les Livres qu'il lui faloit

Plut. in Apophth. pag. 189.

pour cette premiére vûe, il n'eſt pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin, & qu'il porta la choſe juſqu'à amaſſer toutes ſortes d'autres livres pour la Bibliothéque dont nous parlons. Qui pouvoit mieux l'aider dans l'exécution de ce noble & magnifique projet, que Démétrius de Phalére, qui étoit un Savant du premier ordre, auſſi bien qu'un très habile Politique ?

Plut. in Demetr. p. 892. Diog. Laert in Demetr. Phal.

On a vû ci-deſſus ce qui avoit amené Démétrius dans la Cour de ce Prince. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs, & en fit ſon confident. Il le conſultoit, préférablement à tous ſes autres Conſeillers, ſur les affaires les plus importantes; comme il fit en particulier ſur celle qui regardoit la ſucceſſion à ſa Couronne. Ce Prince, deux ans avant ſa mort, prit la réſolution d'abdiquer la roiauté, & de la céder à un de ſes enfans. Démétrius tâcha de l'en diſſuader, en lui faiſant enviſager qu'il ne lui reſteroit plus d'autorité s'il ſe dépouilloit ainſi, & qu'il étoit dangereux de ſe donner un maître. Le voiant abſolument déterminé à cette abdication,

An. M. 3719. Av. J.C. 285.

il lui conſeilla de ſuivre dans ce choix l'ordre preſcrit pat la nature, & ſuivi preſque généralement par toutes les nations, en ſe déclarant pour l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Eurydice ſa premiére femme. Le crédit de Bérénice l'emporta ſur un avis ſi équitable & ſi ſage, qui devint bientôt funeſte à ſon auteur.

Vers la fin de l'année où nous ſommes mourut Ptolémée Soter roi d'Egypte, la ſeconde année après qu'il eut appellé ſon fils à l'Empire, à l'âge de quatre-vingts quatre ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de ſa race, & laiſſa des exemples de prudence, de juſtice, & de clémence, qu'aucun preſque de ſes ſucceſſeurs ne ſe mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre, il l'éleva à ce haut point de grandeur & de puiſſance, qui la rendit ſupérieure à preſque tous les autres roiaumes. Il conſerva ſur le trône l'amour de la ſimplicité & l'éloignement du faſte qu'il y avoit porté. Il étoit acceſſible à ſes ſujets juſqu'à la familiarité : mangeoit ſouvent chez eux : & quand il donnoit

AN. M. 3721. AV. J.C. 283.

lui-même à manger, il ne rougiſſoit point d'emprunter des plus riches leur vaiſſelle, parce qu'il en avoit fort peu à lui, & uniquement ce qu'il lui en faloit pour ſon uſage ordinaire. Et quand on lui repréſentoit que la roiauté ſembloit demander plus d'opulence, il répondoit que la véritable grandeur d'un Roi n'étoit pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Plut. in Apophth. pag. 181.

§. IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après que ſon pere eut abdiqué la roiauté en ſa faveur, donna aux peuples, en montant ſur le trône, la fête la plus magnifique dont il ſoit parlé dans l'antiquité. Athénée nous en a laiſſé une longue deſcription, tirée de Callixéne le Rhodien, qui avoit fait l'hiſtoire d'Alexandrie. Dom Bernard de Montfaucon la raporte dans ſes Antiquités. Je l'inférerai ici toute entiére, parce qu'elle eſt fort propre à faire connoitre juſqu'où alloit la richeſſe & l'opulence de l'Egypte. D'ailleurs, les Auteurs anciens par-

lant fort ſouvent de pompes ſacrées, de proceſſions, & de fêtes ſolennelles à l'honneur de leurs divinités, j'ai cru en devoir donner une fois une idée par la deſcription d'une des plus célébres qui ſoient connues. On ſait bon gré à Plutarque, qui fait ſans ceſſe mention de triomphes chez les Romains, d'avoir fait une peinture exacte & détaillée de celui de Paul Emile, qui fut un des plus magnifiques. Si la deſcription que je donne ici paroit hors d'œuvre & trop longue, on peut l'omettre, & paſſer ſans interruption à la ſuite de l'hiſtoire ; car j'avertis par avance qu'elle ſera ennuieuſe.

Cette pompe ſolennelle dura un jour entier depuis le matin juſqu'au ſoir, & fut conduite par le cours de la ville d'Alexandrie. Elle étoit diviſée en pluſieurs parties, & formoit pluſieurs pompes ſéparées. Sans parler de celle du pere & de la mere du Roi, les dieux avoient chacun leur pompe avec les ornemens qui avoient raport à leur hiſtoire. *Athen. l. 5. p. 197-203.*

Athénée ne raporte que ce qui compoſoit celle de Bacchus en particulier : par où l'on peut juger juſqu'où

alloit la magnificence du tout enſemble.

Les premiers qui marchoient étoient des Silénes, vétus les uns de robes de couleur de pourpre, & les autres de robes d'un rouge foncé : deſtinés les uns & les autres à écarter la foule.

Après les Silénes venoient les Satyres, au nombre de vingt de chaque côté, portant chacun une lampe dorée.

Θυμιατήρια. Après eux marchoient des Victoires, dont les ailes étoient d'or. Ces Victoires portoient des vaſes où l'on faiſoit bruler des parfums, hauts de neuf piés, partie dorés, & partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étoient brodés de figures d'animaux : l'or y brilloit de toutes parts.

Après venoit un autel double, de neuf piés, couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornemens d'or. Il avoit une couronne d'or compoſée de pampres, & ornée de certaines bandes blanches qui l'environnoient de tous côtés.

Six vingts jeunes garçons marchoient enſuite, revétus de tuniques de pourpre portant chacun dans un vaſe d'or de l'encens, de la myrrhe, & du ſafran.

Quarante

Quarante Satyres les ſuivoient, portant chacun ſur la tête une couronne d'or qui repréſentoit des feuilles de lierre, & à la main une autre couronne, qui étoit auſſi d'or, & ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étoient bigarés de différentes couleurs.

Deux Silénes marchoient enſuite, revétus de manteaux de pourpre, avec des chauſſures blanches. L'un d'eux portoit une eſpéce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu des deux marchoit un homme dont la taille étoit de ſix piés. Il avoit un maſque & un habit tels qu'en portoient ſur le théatre ceux qui repréſentoient des tragédies, & il portoit une corne d'abondance d'or: celui-ci étoit appellé l'Année.

Une très-belle femme de même taille que lui marchoit après, habillée ſuperbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit perſée, & de l'autre main une palme. On appelloit cette femme * *Penteteris.*

* *Ce mot ſignifie* l'eſpace de cinq années : *parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus ſe célébroit au commencement de la ſuivante, qui étoit la cinquiéme.*

Elle étoit ſuivie des génies des quatre Saiſons, qui portoient les ornemens qui les diſtinguent ; & de deux de ces grands vaſes d'odeur, tout d'or, & ornés de feuilles de lierre : au milieu deſquels étoit un autel d'or quarré.

Enſuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de feuilles de lierre, & vétus de rouge ; les uns tenoient des vaiſſeaux pleins de vin, les autres des coupes à boire.

Après eux venoit Philiſcus poéte & prêtre de Bacchus, avec les Comédiens, Muſiciens, Danſeurs & autres perſonnages de cette ſorte.

On portoit enſuite des trépiés, qui étoient la récompenſe préparée pour ceux qui préſidoient aux combats & aux exercices des Athlétes. L'un de ces trépiés, haut de treize piés & demi, étoit pour les jeunes garçons ; l'autre, haut de dix-huit, étoit pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire venoit enſuite. Il étoit à quatre * roues, & avoit vingt & un piés de long, & douze de large. Il étoit

* *Tous les chariots dont il ſera parlé dans la ſuite, étoient pareillement à quatre roues.*

tiré par cent quatre-vingts hommes. Sur ce char étoit Bacchus, haut de quinze piés, qui ſacrifioit avec une grande coupe d'or. Il portoit une tunique de pourpre, brochée d'or, qui deſcendoit juſqu'aux talons : ſur laquelle étoit une autre tunique tranſparente, de couleur de ſafran. Et par deſſus tout cela il étoit revétu d'un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant lui étoit une grande cuve Laconique d'or tenant quinze meſures appellées *métretes* * ou *brocs* ; un trépié d'or, ſur lequel étoit un vaſe d'odeur auſſi d'or, & deux phioles d'or pleines de canelle & de ſafran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres, & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrſes, des tympanons, des rubans, des maſques ſatyriques, comiques, & tragiques. Dans ce même char étoient des prêtres, des prétreſſes, des miniſtres & interprétes des Myſtéres, des trou-

* *Ce mot eſt ſouvent emploié dans cette deſcription. C'eſt une meſure Grecque, qui répond à* l'Amphore *Romaine ; ſi ce n'eſt qu'elle étoit un peu plus grande. Elle contenoit plus de cent livres peſant d'eau, ou de vin, c'eſt-à dire plus de cinquante pintes. Je l'exprimerai par le mot de* broc.

pes de danſeurs de toutes ſortes, & des femmes qui portoient des vans.

Myſtica vannus Iacchi. *Virgil.*

Après cela venoient les Bacchantes, qui alloient les cheveux épars, & portoient des couronnes, compoſées les unes de ſerpens, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portoient aux mains, les unes des couteaux, les autres des ſerpens.

Enſuite marchoit un autre char, de douze piés de largeur, tiré par ſoixante hommes, ſur lequel étoit la ſtatue de Nyſſa ou Nyſa * aſſiſe. Elle avoit douze piés de hauteur, & portoit une tunique de couleur jaune brochée d'or, & ſur cette tunique un autre vétement Laconique. Cette ſtatue ſe levoit par machines, ſans que perſonne y touchât ; & après qu'elle avoit verſé du lait d'une phiole d'or, elle ſe raſſeioit. Elle tenoit de la main gauche un thyrſe couronné de rubans. Elle portoit une couronne d'or, ſur laquelle étoient repréſentées des feuilles de lierre, & des grapes compoſées de différentes pierres précieuſes. Elle étoit couverte d'un ombrage épais formé par différens feuillages. Aux qua-

* *On croioit que c'étoit la nourrice de Bacchus.*

tre angles du char étoient quatre lampes dorées.

Après venoit un autre char, long de trente-ſix piés, & large de vingt-quatre, tiré par trois cens hommes; ſur lequel étoit un preſſoir long pareillement de trente-ſix piés, & large de vingt-deux & demi, tout plein de vendange. Soixante Satyres la fouloient au ſon de la flute, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faiſoient. Siléne étoit le chef de la troupe. Le * vin couloit pendant toute la marche.

* *Le moût. Le vin doux.*

Un autre chariot de même grandeur étoit mené par ſix cens hommes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de Léopard couſues enſemble. Cet outre tenoit trois mille meſures. On en faiſoit couler du vin par tout le chemin.

Ce char étoit ſuivi de Satyres & de Silénes couronnés, au nombre de ſix vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes. Tous ces vaſes étoient d'or.

Cette troupe étoit elle-même ſuivie immédiatement d'une cuve d'argent qui tenoit ſix cens brocs, portée ſur

un char, & tirée par ſix cens hommes. Elle étoit ciſelée, & avoit des figures d'animaux aux bords, aux deux anſes, & à la baſe. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or, ornée de pierres précieuſes.

Après tout cela venoient deux coupes d'argent de dix-huit piés de large, & de neuf de haut. Elles étoient ornées de boſſettes en haut & tout autour, & avoient aux piés des animaux, dont trois étoient d'un pié & demi, & un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves ſuivoient : ſeize autres cuves, dont les plus grandes tenoient trente brocs, & les plus petites cinq : dix chaudrons, vingt-quatre vaſes à deux anſes ſur cinq ſoucoupes : deux preſſoirs d'argent, ſur leſquels étoient vingt-quatre gobelets : une table d'argent maſſif de dix-huit piés, & trente de ſix : quatre trépiés, dont l'un, qui étoit d'argent maſſif, avoit vingt-quatre piés de circuit ; les autres trois plus petits étoient ornés de pierreries ſur le milieu.

On portoit enſuite quatre-vingts trépiés Delphiques d'argent, moindres que les précédens : vingt-ſix cru-

ches, ſeize flacons, cent ſoixante autres vaiſſeaux, dont le plus grand tenoit ſix brocs, & le plus petit deux. Tous ces vaiſſeaux étoient d'argent.

Les vaſes d'or venoient enſuite : quatre qu'on appelloit Laconiques, couronnés de pampres : deux vaſes à la Corinthienne, ornés au cou & au ventre de figures d'animaux ; ces vaſes tenoient huit brocs : un preſſoir où étoient dix gobelets : & deux autres vaſes, dont chacun tenoit cinq brocs : & encore deux autres vaſes à deux meſures : vingt-deux autres ſeaux à rafraîchir les liqueurs, dont le plus grand tenoit trente brocs, & le plus petit un : quatre grands trépiés d'or : une eſpéce de coffre ou corbeille d'or propre à y mettre des vaſes auſſi d'or, enrichie de pierres précieuſes ; elle avoit quinze piés de long ; & elle étoit faite à ſix dégrés ornés de beaucoup de figures d'animaux, dont la hauteur étoit de plus de trois piés : deux gobelets, deux taſſes de verre avec des ornemens d'or : deux ſoucoupes d'or de quatre coudées, & trois autres de moindre grandeur : dix cruches : un autel de quatre piés & demi : & vingt-cinq plats.

Après cela marchoient ſeize cens jeunes garçons, revétus d'une tunique blanche, & couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cens cinquante d'entr'eux portoient des vaſes d'or, & quatre cens des vaſes d'argent : trois cens vingt autres portoient des ſeaux d'or deſtinés à rafraîchir les liqueurs.

Il y en avoit encore d'autres enſuite, qui portoient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étoient d'or, cinquante d'argent, & trois cens bigarés de différentes couleurs.

Il y avoit outre cela des tables de ſix piés, où l'on voioit pluſieurs choſes remarquables. Dans l'une étoit repréſenté le lit de Séméle, où ſe voioient des tuniques brochées d'or, & d'autres ornées de pierres précieuſes.

Il ne faut pas omettre un char, long de trente-trois piés, & large de vingt & un, tiré par cinq cens hommes ; ſur lequel étoit un antre fort profond, couvert de lierre & de pampres, duquel antre ſortoient & s'envoloient des pigeons, des ramiers, & des tourterelles, liés par le pié avec des bandelettes, afin que ceux qui étoient

tout autour les puſſent prendre, De cet antre ſortoient auſſi deux fontaines, dont l'une étoit de lait, l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui étoient autour de l'antre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit, portant un caducée d'or, & revétu de riches habits.

Sur un autre char étoit repréſentée l'expédition de Bacchus dans les Indes. Bacchus y étoit repréſenté haut de dix-huit piés, monté ſur un éléphant, vétu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre, & de pampres. Il tenoit dans ſes mains un long thyrſe d'or. Il portoit des ſouliers dorés. Sur le cou de l'éléphant étoit monté un Satyre de plus de ſept piés de haut, portant une couronne d'or de branches de pin, ſonnant du cor, qui étoit une corne de chévre. L'éléphant avoit auſſi ſon harnois tout d'or, & portoit autour du cou une couronne d'or en forme de feuilles de lierre.

Cinq cens jeunes filles ſuivoient, ornées de tuniques de pourpre & de ceintures d'or. Six vingts d'entr'elles qui commandoient aux autres, portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin.

Après elles venoient ſix vingts Satyres armés de toutes piéces : les armes étoient, les unes d'argent, les autres de cuivre.

On voioit enſuite cinq troupes d'ânes montés par des Silénes & des Satyres couronnés. Une partie de ces ânes portoit des frontaux & tout le reſte du harnois d'or, & l'autre partie les portoit d'argent.

Après cela venoient vingt-quatre chars tirés par des éléphans, ſoixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, ſix tirés par des oryges eſpéce de chévres, quinze par des buffles, quatre par des ânes ſauvages, huit par des autruches, ſept par des cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vétus en cochers, & portant de certains chapeaux à grands bords. D'autres encore, mais plus petits, accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrſes, revétus de manteaux parſémés d'ornemens d'or. Les jeunes garçons qui ſervoient de cochers étoient couronnés de rameaux de pins, & les plus petits de lierre.

Petaſos.

Il y avoit encore de l'un & de l'autre côté trois chars menés par des

chameaux. Ceux-ci étoient ſuivis de chars tirés par des mulets, ſur leſquels chars on voioit des tentes faites à la maniére des barbares, & des femmes Indiennes & d'autres nations vétues en eſclaves. De ces chameaux quelques-uns étoient deſtinés à porter trois cens livres d'encens, d'autres portoient deux cens livres de ſafran, de canelle, de cinnamome, d'iris, & d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchoient des Ethiopiens armés de piques, qui portoient les uns ſix cens dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébéne, les autres ſoixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or.

Après ceux-ci venoient deux chaſſeurs qui portoient des dards dorés, & conduiſoient deux mille quatre cens chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Moloſſes ou d'autres eſpéces.

Enſuite cent cinquante hommes portoient des arbres, auxquels étoient attachées des bêtes fauves de différente eſpéce, & des oiſeaux. On portoit auſſi dans des cages des perroquets, des pans, des méléagrides, des

faiſans, & d'autres oiſeaux d'Ethiopie en grand nombre : marchoient enſuite cent trente moutons d'Ethiopie, trois cens d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-ſix bœufs blancs Indiens, huit bœufs d'Ethiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, ſeize panthéres, quatre lynx, trois petits ours, une girouſle *, un rhinoceros d'Ethiopie.

Après cela venoit Bacchus, portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre, traîné dans un char. Il ſe réfugioit à l'autel de Rhéa, lorſqu'il étoit perſécuté par Junon. Priape étoit auprès de lui, portant une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La ſtatue de Junon portoit un diadême d'or. Les ſtatues d'Alexandre & de Ptolémée portoient des couronnes de feuilles de lierre qui étoient de fin or. La ſtatue de la Vertu qui étoit auprès de Ptolémée, portoit une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, poſée auſſi auprès de Ptolémée, portoit un diadême d'or.

* Camelopardalis. *Cet animal, vrai ou fabuleux, eſt celui dont parle Horace :*

Diverſum confuſa genus panthera camelo.

Auprès de chacun d'eux étoit un grand vaſe plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or qui tenoit cinq brocs.

Ce char étoit ſuivi de pluſieurs femmes vétues richement, qui portoient les noms des villes de l'Ionie, & des autres villes Grecques de l'Aſie, & des îles qui avoient été autrefois ſubjuguées par les Perſes : elles portoient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char étoit un thyrſe d'or de cent trente-cinq piés, & une lance d'argent de quatre-vingts dix piés.

Il y avoit de plus un grand nombre de bêtes ſauvages, & de chevaux : vingt-quatre lions de grandeur démeſurée : pluſieurs autres chariots qui portoient non ſeulement les ſtatues des Rois, mais auſſi celles de pluſieurs dieux.

Après cela venoit un chœur de ſix cens hommes, parmi leſquels étoient trois cens joueurs de guitarres, qui portoient tous des couronnes d'or, & toutes leurs guitarres étoient dorées. Près de ceux-ci marchoient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portoient des frontaux d'or,

au milieu deſquels étoit une couronne auſſi d'or. Ils étoient encore ornés d'un collier, & d'une égide* qu'ils portoient ſur la poitrine. Tout cela étoit d'or.

Puis venoit la pompe de Jupiter, & des autres dieux en grand nombre : &, après toutes les autres, celle d'Alexandre, dont la ſtatue toute d'or étoit ſur un char tiré par des éléphans. Il avoit d'un côté la victoire, & de l'autre Minerve.

Il y avoit encore dans cette pompe pluſieurs trônes d'or & d'ivoire. Sur un de ces trônes étoit un grand diadéme d'or : ſur l'autre, une corne d'or. Un autre trône portoit auſſi une couronne d'or ; & un autre, une corne d'or toute ſolide & maſſive. Sur le trône de Ptolémée ſurnommé *Soter*, pere du Prince régnant, étoit une couronne d'or dont le poids étoit de dix ** mille piéces d'or.

On porta auſſi en pompe trois cens vaſes d'or deſtinés à faire bruler les

* *C'étoit une eſpéce de bouclier qui couvroit le poitrail, du milieu duquel ſortoit une tête de Gorgone.*

** *Le Stater Attique appellé ordinairement χρυσοῦς, valoit dix livres de notre monnoie. Ainſi le prix de cette ſeule couronne montoit à cent mille livres.*

parfums, cinquante autels dorés entourés de couronnes d'or : à l'un desquels étoient attachés quatre flambeaux d'or de quinze piés de hauteur. On y porta encore douze foiers dorés : l'un desquels, sur dix-huit piés de circuit, en avoit soixante de hauteur ; & un autre, vingt-deux & demi seulement. Il y avoit neuf trépiés Delphiques d'or, hauts de six piés ; six autres de neuf piés : un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq piés, sur lequel étoient des animaux d'or de sept piés & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit passer aussi des palmes dorées longues de douze piés ; un caducée doré de plus de soixante-six piés ; une foudre dorée de soixante piés ; un temple doré, dont le circuit étoit de soixante piés ; une corne double de douze piés ; un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit piés ; des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente piés.

On porta en cette pompe des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cens ; une autre couron-

ne ſacrée de ſix-vingts piés apparemment de circuit, ornée de pierres précieuſes, qui environnoit l'entrée du temple de Bérénice. Il y avoit encore une égide d'or. Il y avoit auſſi pluſieurs grandes couronnes d'or portées par de jeunes filles richement habillées : une de ces couronnes avoit trois piés de hauteur, & vingt-quatre de circuit.

On y porta auſſi une cuiraſſe d'or de dix-huit piés, & une autre d'argent de vingt-ſept piés, ſur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit piés : une couronne de chêne, ornée de pierreries : vingt boucliers d'or : ſoixante-quatre armures entiéres d'or : deux bottes d'or, de quatre piés & demi : douze baſſins d'or : un grand nombre de flacons : dix grands vaſes de parfums pour les bains : douze cruches : cinquante plats : un grand nombre de tables : cinq tables couvertes de gobelets d'or : une corne d'or ſolide de quarante-cinq piés. Tous ces vaſes & tous ces ouvrages d'or ſe trouvoient hors de la pompe de Bacchus décrite ci-devant.

Il y avoit de plus quatre cens chariots chargés de vaſes & d'autres ou-

vrages d'argent, & vingt chariots chargés de vaſes d'or : huit cens chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui eſcortoient cette pompe étoient de cinquante-ſept mille ſix cens hommes de pié, & de vingt-trois mille deux cens hommes de cheval, tous vétus & armés magnifiquement.

Dans les Jeux & Combats publics qui ſuivirent de quelques jours cette pompeuſe cérémonie, Ptolémée Soter donna à ceux qui remportérent la victoire vingt couronnes d'or, & Bérénice ſa femme vingt-trois.

Il paroiſſoit par les regîtres des Intendans du palais, que la dépenſe de toute cette fête montoit à deux mille deux cens trente-neuf talens, & cinquante mines : c'eſt-à-dire, à ſix millions ſept cens dix-neuf mille cinq cens livres.

Telle fut la pompe, dirai-je religieuſe, ou plutôt théatrale & comique, que donna Ptolémée Philadelphe à ſon couronnement. Je ſuppoſe que Fabricius, ce fameux Romain dont nous avons parlé, ſi connu par ſon mépris pour l'or & l'argent, ſe ſût trouvé pour lors à Alexandrie. J'ai

bien de la peine à croire qu'il eût pu ſoutenir ce ſpectacle juſqu'à la fin ; & je ne doute point qu'il n'eût penſé & parlé comme le fit l'Empereur Veſpaſien dans une occaſion à peu près ſemblable. Il étoit entré, conjointement avec Tite ſon fils, en triomphe dans la ville de Rome après la priſe de Jéruſalem. Fatigué [a] de l'exceſſive longueur de cette marche pompeuſe, il ne put le diſſimuler, & dit qu'il étoit bien puni par cette ennuiante cérémonie de la foibleſſe qu'il avoit eue de deſirer à ſon âge l'honneur du triomphe.

Dans cette fête que donne Philadelphe, il ne paroit ni goût, ni élégance ; rien de gracieux, rien d'ingénieux. On y voit de l'or & de l'argent prodigué avec une profuſion horrible ; ce qui me fait ſouvenir d'un endroit de Salluſte, dont je me ſai mauvais gré de ne pouvoir bien rendre dans notre langue la beauté & l'énergie. Catilina veut peindre le luxe énorme des Romains de ſon tems, qui mettoient des ſommes im-

a Adeo nihil ornamentorum extrinſecus cupidè appetivit, ut triumphi die fatigatus tarditate & tædio pompæ, non reticuerit meritò ſe plecti, qui triumphum.... tam ineptè ſenex concupiſſet. *Sueton. in Veſpaſ. cap.* 12.

menſes pour acheter des tableaux, des ſtatues, des vaſes ciſelés, & pour conſtruire de ſuperbes bâtimens. » Ils traî-» nent, dit-il, ils tourmentent en tou-» tes maniéres leur or & leur argent, (qu'on me pardonne cette traduction litérale) » & avec toutes ces affreu-» ſes dépenſes ils ne peuvent pas néan-» moins épuiſer ni vaincre leurs ri-» cheſſes. *Omnibus modis pecuniam trahunt*, * *vexant : tamen ſumma lubidine divitias ſuas vincere nequeunt.* Voila où ſe borne ici tout le mérite de Philadelphe.

En effet, qu'y a-t-il de grand & de véritablement admirable dans cette vaine oſtentation de richeſſes, & dans ces énormes dépenſes jettées dans un abyme ſans fond, après avoir couté tant de ſueurs aux peuples, & avoir été peutêtre amaſſées par beaucoup d'exactions violentes? Les dépouilles des provinces & des villes

* *Je ne ſai ſi ces termes métaphoriquet, trahunt, vexant, vincere nequeunt, ne ſont point tirés du combat de deux Athlétes, dont l'un apres avoir terraſſé ſon adverſaire, & ſe croiant vainqueur, le traine dans l'aréne à la vûe des ſpectateurs, le ſecoue, l'agite, le tourmente, ſans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu. Ainſi dans ce combat, où l'Auteur ſemble mettre aux mains le luxe & l'argent, quelque énormes dépenſes que faſſe le luxe, il ne peut venir a bout d'épuiſer ſon argent, & de le vaincre.*

ſont ſacrifiées à la curioſité d'un jour ; & montrées en ſpectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire groſſier, ſans ſe propoſer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus ſenſiblement une profonde ignorance du véritable uſage des richeſſes, de la ſolide gloire, & de ce qui mérite à juſte titre l'eſtime des hommes.

Mais que dire d'une pompe ſacrée, & d'une ſolennité de religion, qui eſt convertie en une école publique d'ivrognerie & de licence, qui n'eſt propre qu'à exciter toutes les paſſions les plus honteuſes, à porter à la diſſolution, à corrompre tous les ſpectateurs ; & qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les inſtrumens de la débauche, & de tous les motifs les plus puiſſans pour y engager, & cela ſous le prétexte d'honorer les dieux ? Quelle divinité, qui ſouffre une pompe ſi ſcandaleuſe, & qui l'exige !

§. V. *Commencemens du régne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalére. Séleucus céde ſa femme, & une partie de ſon Empire à ſon fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lyſimaque ; celui-ci eſt tué dans un combat. Séleucus lui-même eſt aſſaſſiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arſinoé par Céraunus ſon frere, & exil de cette Princeſſe. Céraunus en eſt bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après la mort de ſon pere, demeura ſeul maître de tous ſes Etats, qui étoient l'Egypte, & beaucoup d'autres provinces qui en dépendoient : ſavoir la Phénicie, la Célé-Syrie, l'Arabie, la Libye, l'Ethiopie, l'île de Cypre, la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie, la Carie, & les îles Cyclades. AN. M. 3721. AV. J. C. 283. *Theocrit. Idill. 17.*

Philadelphe, tant que Soter vécut, avoit diſſimulé ſon reſſentiment contre Démétrius de Phalére pour le conſeil qu'il avoit donné à ſon pere lorſqu'il délibéroit ſur le choix d'un ſuc-

ceſſeur. Mais, dès qu'il ſe vit ſeul maître, il le fit arréter, & l'envoia bien gardé dans un Fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt en priſon juſqu'à ce qu'il eût réſolu ce qu'il en feroit. Une piquûre d'aſpic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritoit un meilleur ſort.

Diog. Laert. in Demetr. Cic. in orat. pro Rabir. Poſth. n. 23.

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, & pluſieurs autres, ne laiſſe aucun lieu de douter ni de ſa probité, ni de la ſageſſe de ſon gouvernement. Il nous reſte à examiner ce qu'on a penſé de ſon éloquence.

Le [a] caractére de ſes écrits, comme Cicéron le marque en pluſieurs endroits, étoit la douceur, l'élégan-

a Demetrius Phalereus in hoc numero haberi poteſt : diſputator ſubtilis, orator parum vehemens, dulcis tamen, ut Theophraſti diſcipulum poſſis agnoſcere. *Offic. l. 1. n. 3.*

Demetrius Phalereus, eruditiſſimus ille quidem, ſed non tam armis inſtitutus, quàm palæſtra. Itaque delectabat magis Athenienſes, quàm inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, ſed ut è Theophraſti, doctiſſimi hominis, umbraculis... ſuavis videri maluit, quàm gravis; ſed ſuavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus eſſet auditus. *De clar. Orat. n. 37. & 38.*

ce, les graces, la parure & l'ornement, de ſorte qu'il étoit facile d'y reconnoitre le diſciple de Théophraſte. Il excelloit dans le genre d'éloquence qu'on appelle tempéré ou orné. Son ſtile, d'ailleurs tranquille & paiſible, étoit annobli & décoré par des métaphores brillantes & hardies, qui relevoient le fond de ſon diſcours, d'ailleurs peu riche en ſentimens & en tout ce qui fait le grand & le ſublime. On le regardoit plutôt comme un Athléte formé à l'ombre & dans le repos pour les Jeux & pour les ſpectacles, que comme un ſoldat endurci par l'exercice des armes, & ſortant de ſa tente pour combattre l'ennemi. Ses diſcours, à la vérité, portoient dans les cœurs je ne ſai quoi de doux & de tendre, mais ils n'inſpiroient point cette force & cette ardeur qui enflamme les eſprits, & n'y laiſſoient tout au plus que le ſouvenir agréable d'une douceur & d'une grace paſſagére, comme il arrive après les concerts les plus harmonieux.

Ce genre d'éloquence, quand on ſait le renfermer dans de juſtes bornes, a ſon prix & ſon mérite, il faut

l'avouer : mais, comme il eſt rare & difficile de garder cette juſte meſure, & de réprimer les ſaillies d'une riche & vive imagination, qui n'eſt pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénére, & devient, par ſa beauté même, un appas dangereux, qui gâte enfin & corrompt le goût. C'eſt l'effet que produiſit, ſelon la remarque de Cicéron & de Quintilien, deux bons juges en cette matiére, le ſtile fleuri & ſemé de graces, propre à Démétrius. Juſqu'à [a] lui avoit régné à Athénes une éloquence noble & majeſtueuſe, dont le caractére étoit une beauté naturelle & ſans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle & ſolide, il en ſubſtitua une, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, tendre & doucereuſe, qui amollit les eſprits, & rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée, il reſtoit encore deux des Capitaines d'A-

a Hæc ætas effudit hanc copiam ; & , ut opinio mea fert , ſuccus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit , in qua naturalis ineſſet , non fucatus , nitor . . . Hic (Phaleteus) primus inflexit orationem , & eam mollem teneramque reddidit. *De clar. Orat. n.* 36-38.

lexandre,

lexandre, Lyſimaque & Séleucus qui avoient été juſques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié, & joints enſemble par des traités & des confédérations. Touchant déja à la fin de leur vie, (car tous deux avoient quatre-vingts ans paſſés) ils auroient dû ce ſemble ne penſer qu'à mourir dans l'union où ils avoient vécu. Mais tout au contraire ils ne ſongeoient qu'à ſe faire la guerre, & à s'entredétruire l'un l'autre. Voici ce qui donna occaſion à leur querelle.

Lyſimaque, après avoir donné en mariage ſon fils Agathocle à Lyſandra fille de Ptolémée, avoit épouſé lui-même une autre de ſes filles nommée Arſinoé, & en avoit eu pluſieurs enfans. Les intérêts différens de ces deux ſœurs les portérent à entrer dans toutes ſortes d'intrigues pour ſe faire un parti puiſſant quand Lyſimaque viendroit à mourir. De quoi ne ſont pas capables des femmes & des meres ambitieuſes ! Les raiſons d'intérêt n'étoient pas les ſeules qui mettoient entr'elles une ſi grande oppoſition : la diviſion de leurs meres y contribuoit auſſi beaucoup. Lyſandra étoit fille d'Eurydice, & Arſinoé de Bérénice.

Juſtin. l. 17. cap. 1. Appian. in Syriac. pag. 128. Pauſan. in Attic. p. 18.

L'arrivée de Ptolémée Céraunus frere de Philadelphe dans cette Cour, fit craindre à Arsinoé qu'il ne fortifiât trop le parti de Lysandra, dont il étoit frere du côté de sa mere, & qu'ils ne fussent en état de la perdre elle & ses enfans, quand Lysimaque viendroit à manquer. Pour prévenir ce malheur, elle résolut la perte d'Agathocle, & y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre lui en l'accusant de former des desseins contre sa vie & sa couronne, qu'il le mit enfin en prison, & l'y fit mourir. Lysandra avec ses enfans & son frere Céraunus, & Alexandre autre fils de Lysimaque, se sauva à la Cour de Séleucus, & le porta à déclarer la guerre à Lysimaque. Plusieurs des principaux Officiers de Lysimaque, & ceux même qui avoient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils, & des autres cruautés qui l'avoient suivi, qu'ils l'abandonnérent, & allérent trouver Séleucus, où ils se joignirent à Lysandra, & appuiérent ses raisons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il étoit déja fort porté de lui-même par des vûes d'intérêt.

Avant que de s'y engager, il céda à ſon fils Antiochus ſa propre femme, nommée Stratonice, pour la raiſon qui va être raportée; & lui céda en même tems une grande partie de ſon Empire, ne s'étant réſervé que les provinces qui ſont entre l'Euphrate & la mer. AN.M. 3722. AV. J.C. 282. *Plut. in Demetr. p. 906. 907. Appian. in Sy. pag. 126-128.*

Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les Médecins ne pouvoient découvrir la cauſe, & qui, par cette raiſon, paroiſſoit ſans reméde, & ne laiſſoit aucune eſpérance. On peut juger de l'inquiétude & de la douleur d'un pere, qui ſe voioit près de perdre un fils dans la fleur de ſon âge, qu'il deſtinoit pour lui ſuccéder dans ſes vaſtes Etats, & qui faiſoit toute la douceur de ſa vie. Eraſiſtrate, l'un des médecins, plus attentif & plus habile que tous les autres, aiant examiné avec ſoin & ſuivi de près tous les ſymptomes de la maladie du jeune Prince, crut enfin, par tout ce qu'il avoit remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cauſe. Il jugea que ſon mal n'étoit qu'un effet de l'amour : & il ne ſe trompoit pas. Mais il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui

cauſoit une paſſion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit ſecrette. Voulant donc s'en aſſurer, il paſſoit les journées entiéres dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque Dame, il obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit ſur le viſage du Prince. Il remarqua que, par raport à toutes les autres, il étoit toujours dans une ſituation égale : mais, toutes les fois que Stratonice entroit ou ſeule, ou avec le Roi ſon mari, le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui déſignent une paſſion violente : extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu ſur les yeux, ſueur froide, grande inégalité & deſordre ſenſible dans le poulx, & d'autres ſymptomes pareils. Quand le médecin ſe trouva ſeul avec ſon malade, il ſut, par des interrogations adroites, tourner ſi bien ſon eſprit, qu'il tira de lui ſon ſecret. Antiochus avoua qu'il aimoit la Reine Stratonice ſa belle mere : qu'il avoit fait tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toujours inutilement : qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on

pouvoit lui repréſenter dans une telle conjoncture, le reſpect pour un pere & un roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une paſſion illicite & contraire à toutes les régles de la bienſéance & de l'honnêteté, la folie d'un deſſein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir ſatisfaire : mais que ſa raiſon égarée, & occupée d'un ſeul objet, n'écoutoit rien. Que pour ſe punir d'un deſir involontaire en un ſens, mais toujours criminel, il avoit réſolu de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant le ſoin de ſon corps, & en s'abſtenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré juſqu'à la ſource du mal : mais le plus difficile reſtoit à faire, qui étoit d'y apporter le reméde. Comment faire une telle propoſition à un pere & à un roi ? La premiére fois que Séleucus demanda comment ſe portoit ſon fils, Eraſiſtrate lui répondit que ſon mal étoit ſans reméde, parce qu'il naiſſoit d'une paſſion ſecrette, qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere ſurpris & affligé de cette réponſe, demanda pourquoi il

ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. Parce que, dit le Médecin, c'eſt la mienne, & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le Prince, pour ſauver la vie à un fils que j'aime ſi tendrement! Eſt-ce là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, reprit le Médecin, mettez-vous pour un moment en ma place. Lui céderiez-vous Stratonice? Et ſi vous, qui êtes pere, ne conſentiriez pas à le faire pour un fils qui vous eſt ſi cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le faſſe? Ah! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guériſon de mon fils ne dépendît que de mon conſentement! Je lui céderois de tout mon cœur & Stratonice, & l'Empire même. Eh bien, dit Eraſiſtrate, le reméde eſt entre vos mains: c'eſt Stratonice qu'il aime. Le pere n'héſita pas un moment, & obtint ſans peine le conſentement de ſon épouſe. Ils furent couronnés Roi & Reine de la haute Aſie. Julien l'Apoſtat, Empereur des Romains, marque dans un Ecrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour ſa femme qu'après la mort de ſon pere.

In Miſopog

Quelques traits de retenue, de modération, & même de pudeur qu'on entrevoie dans ce jeune Prince, ſon exemple nous montre quel malheur c'eſt que de donner dans ſon cœur la moindre entrée à une paſſion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Séleucus, libre de tout ſoin, ne ſonge plus qu'à marcher contre Lyſimaque. Il ſe met donc à la téte d'une belle armée, & entre dans l'Aſie mineure. Tout plie devant lui juſqu'à Sardes, où il faloit mettre le ſiége. Il la prend auſſi, & ſe rend maître par là des tréſors de Lyſimaque. *Juſtin. l. 17. cap. 1. 2. Appian. in Syr. p. 128. Memnonis Excerpt. apud Phot cap. 9. Pauſan. in Attic. p. 18. Oros. 3. 23. Polyan. 4. 6.*

Ce dernier, aiant paſſé l'Helleſpont pour arréter les progrès de Séleucus, lui livra bataille en * Phrygie. Il y fut battu, & tué ; & Séleucus devint maître de tous ſes Etats. Le [a] plaiſir auquel il fut le plus ſenſible, ce fut de ſe trouver ſur la ſcéne le dernier de tous les Capitaines d'Alexandre, AN. M. 3723. AV. J. C. 281.

* *Porphyre eſt le ſeul qui marque le lieu où ſe donna cette bataille, qu'Euſebe appelle* κορυπέδιον, *par erreur apparemment, pour* κυρονέδιον, le champ de Cyrus. *Strabon en parle liv.* 13. *pag.* 629.

[a] Lætus ea victoria Seleucus, &, quod majus ea victoria putabat, ſolum ſe de cohorte Ale-

& de ſe voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs : c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervoit. Il regardoit cet avantage comme l'effet d'une providence particuliére. Cette derniére victoire aſſurément eſt celle qui juſtifie le mieux le tire de *Nicator* (le Vainqueur) qu'il avoit déja pris, & que les Hiſtoriens lui donnent ordinairement pour le diſtinguer des autres Séleucus qui régnérent après lui dans la Syrie.

AN. M. 3724. AV. J.C. 280. Son triomphe ne dura pas lontems. Sept mois après, en allant prendre poſſeſſion de la Macédoine, où il comptoit paſſer le reſte de ſes jours dans le ſein de ſa patrie, il fut aſſaſſiné lâchement par Céraunus qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Il l'avoit reçu à ſa Cour dans ſa fuite, l'y avoit entretenu ſelon ſon rang, & l'avoit mené dans cette expédition, à deſſein, dès qu'elle ſeroit achevée, d'emploier les mêmes forces pour l'établir en Egypte ſur le trône de ſon pere. Ce

xandri remanſiſſe, victoremque victorum extitiſſe, non humanum eſſe opus, ſed divinum munus, gloriabatur : ignarus prorſus, non multo poſt fragilitatis humanæ ſe ipſum exemplum futurum. *Juſtin. lib.* 17. *cap.* 2.

ſcélérat, inſenſible à tous ces bienfaits, conſpire contre ſon bienfaiteur, & l'aſſaſſine.

Il avoit régné vingt ans depuis la bataille d'Ipſus, où la qualité de Roi lui avoit été aſſurée ; & trente & un, ſi l'on commence ſon régne douze ans après la mort d'Alexandre, lorſqu'il ſe rendit maître de l'Aſie ; qui eſt le tems où commence l'Ere des Séleucides.

Une nouvelle diſſertation de M. de la Nauze prolonge ſon régne au delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter ſon fils. L'Auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout-à-fait le gouvernement ; qu'il commença par le partager, & qu'il le réunit après tout entier du vivant même de ſon fils. Il apporte des raiſons probables pour appuier ſon ſentiment. On ſait que je n'entre point dans ces ſortes de diſputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Uſſérius mon guide ordinaire, qui donne, auſſi bien que le P. Pétau & M. Vaillant, trente & une années de régne à Séleucus Nicator. *Tome VII. des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.*

Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ſes vertus guerriéres,

il ſe diſtingua entre les autres Rois par un grand amour de la juſtice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un reſpect ſingulier pour la religion. Il ne manquoit pas de goût pour les Belles Lettres. Il ſe fit un plaiſir & un honneur de renvoier aux Athéniens leur Bibliothéque que Xerxès leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans la Perſe, auſſi bien que les ſtatues d'Harmodius & Ariſtogiton, qu'Athénes honoroit comme ſes libérateurs.

Pauſan. in Attic. p. 14.

Les amis de Lyſimaque, & ceux qui avoient ſervi ſous ce Prince, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de ſa mort, s'attachérent à lui, & le reconnurent pour roi, mais ſa conduite leur fit bientôt changer de ſentiment.

Il n'eſpéroit pas pouvoir être paiſible poſſeſſeur des Etats de Lyſimaque, tant que ſa ſœur Arſinoé & les enfans qu'elle avoit eus de Lyſimaque vivroient : il ſonge donc à s'en défaire, & à ſe délivrer de cette crainte. Les plus grands crimes ne coutent rien à un ambitieux. Il feint d'être paſſionné pour ſa ſœur, & demande à l'épou-

Juſtin. lib. 24. cap. 2-4.

ſer : ces mariages inceſtueux étoient communs & permis en Egypte. Arſinoé, qui connoiſſoit ſon frere, éloignoit autant qu'il lui étoit poſſible la concluſion de cette affaire, dont elle redoutoit les ſuites pour elle & pour ſes enfans. Mais plus elle différoit, couvrant ſa répugnance de divers prétextes plauſibles, plus il la preſſoit vivement de conſentir à ſes deſirs empreſſés : & pour lever tous ſes ſoupçons, il ſe tranſporta dans le temple le plus reſpecté des Macédoniens, & là, en préſence d'un ami de confiance qu'elle lui avoit envoié, prenant à témoin les dieux tutélaires du pays, & tenant leurs ſtatues étroitement embraſſées, il proteſte avec les ſermens & les exécrations les plus terribles, que dans la demande qu'il fait de ce mariage, il n'a que des vûes pures & innocentes.

Arſinoé ne ſe fioit guéres à toutes ces promeſſes, quoique prononcées à la vûe des autels, & ſcellées du ſceau redoutable de la religion : mais elle craignoit de cauſer par un refus opiniâtre la perte de ſes enfans, pour qui elle étoit plus allarmée que pour

elle-même. Elle donne donc enfin ſon conſentement. Les noces ſe célébrent avec l'appareil le plus magnifique, &, de part & d'autre, avec les marques de la joie la plus vive, & de la tendreſſe la plus ſincére. Céraunus, en préſence de toute l'armée, ceint du diadême la tête de ſa ſœur, & la déclare Reine. Arſinoé reſſentit une véritable joie, ſe voiant glorieuſement rétablie dans les droits dont la mort de Lyſimaque ſon premier mari l'avoit fait déchoir. Elle invite ſon nouvel Epoux à venir faire ſon entrée dans Caſſandrie ſa ville : & aiant pris les devans, elle prépare tout pour ſon arrivée. Les temples, les places publiques, les maiſons particuliéres, ſont magnifiquement ornées. Ce n'étoient de tous côtés qu'autels, & victimes prêtes à être immolées. Les fils d'Arſinoé, Lyſimaque & Philippe, tous deux d'une rare beauté & d'un air majeſtueux, vont au-devant du Roi avec des couronnes ſur la tête comme dans un jour de fête & de ſolennité. Céraunus ſe jette à leur cou, & les tient lontems étroitement embraſſés comme auroit fait le pere le plus tendre.

La comédie finit là, & ſe chan-

gea en une ſanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il ſe ſaiſit de la citadelle, & donna ordre qu'on égorgeât les deux freres. Ces malheureux Princes ſe réfugient chez la Reine, qui les tenant entre ſes bras, & les couvrant de ſon corps, tâche en vain de détourner les coups des meurtriers : ils ſont tués tous deux dans le ſein de leur mere. On ne lui laiſſa pas la triſte conſolation de rendre à ſes enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville ſes habits déchirés & les cheveux épars, elle eſt releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la ſervir, & regardant comme le comble de tous ſes malheurs de ſurvivre aux deux Princes ſes fils.

La Providence ne laiſſa pas tant de crimes lontems impunis : elle fit venir des peuples éloignés pour en tirer vengeance. An. M. 3725. Av. J.C. 279.

Les Gaulois ſe trouvant trop d'habitans dans leur pays, en envoiérent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venoient de l'extrémité de l'Océan. Aiant pris leur route par le Danube, quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save, ils ſe partagérent en *Juſtin. l. 24. & 25. Pauſan. lib. 10. pag. 643-645. Memn. Exc. apud Photium. Eclogæ Diod. Sic. lib. 22. Callim. himn. in Delum, & ſcol. ad eundem.*

Suidas in Γαλάται.

trois corps. Le premier, commandé par Brennus & Acichorius entra dans la Pannonie, qui eſt la Hongrie d'aujourd'hui : le ſecond, ſous Cérethrius, dans la Thrace : & le troiſiéme, ſous Belgius, dans l'Illyrie & la Macédoine.

Tous les peuples ſur leur paſſage, ſaiſis de fraieur, n'attendoient pas qu'on vînt les attaquer pour ſe ſoumettre, & envoiant des Ambaſſadeurs aux Gaulois, ſe trouvoient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée [a] Céraunus, roi de Macédoine, fut le ſeul qui apprit ſans trouble une ſi terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparoit aux parricides dont il s'étoit rendu coupable, il alla au devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal diſciplinées, comme s'il étoit auſſi facile de donner des combats, que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuſer un

a Solus rex Macedoniæ Ptolemæus adventum Gallorum intrepidus audivit, hiſque cum paucis & incompoſitis, quaſi bella non difficiliùs quàm ſcelera patrarentur, parricidiorum furiis agitatus, occurrit. *Juſtin.*

ſecours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voiſin de la Macédoine, lui offroient, répondant avec inſulte que la Macédoine ſeroit bien à plaindre, ſi, après avoir ſoumis elle ſeule tout l'Orient, elle avoit beſoin des Dardaniens pour défendre ſes frontiéres, & ajoutant d'un ton fier & triomphant, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux, qui, ſous Alexandre, avoient domté tout l'univers.

Il ſe conduiſit de la même ſorte à l'égard des Gaulois, qui lui avoient d'abord envoié des Députés pour lui offrir la paix, en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiteroit de paix avec eux qu'à condition qu'ils remettroient entre ſes mains pour otages les principaux de leur nation, & qu'ils lui livreroient leurs armes : qu'autrement il ne pouvoit pas ſe fier à eux. Cette réponſe fit rire les Gaulois. Voila les moiens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté & l'injuſtice des Princes : il leur ôte le conſeil & la raiſon, & les livre à leurs folles penſées.

Peu de jours après on en vint à un combat, où les Macédoniens furent abſolument défaits, & taillés en piéces. Ptolémée, couvert de bleſſures, fut fait priſonnier : on lui coupa la tête, qui fut miſe au bout d'une lance, & montrée par dériſion à l'armée ennemie. Un très petit nombre de Macédoniens ſe ſauvérent par la fuite : tous les autres furent ou tués, ou faits priſonniers. Comme les Gaulois ſe diſperſérent après cette victoire pour piller le pays des environs, Soſthéne, un des principaux Macédoniens, peu connu juſques-là, aſſembla quelques troupes, profita du déſordre où ils étoient, en tua un grand nombre, & obligea le reſte à abandonner le pays.

Alors Brennus & ſa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre Brennus, qui, un peu plus de cent ans auparavant, avoit pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier ſuccès de Belgius, & du grand butin qu'il trouvoit, il lui envia le pillage d'un pays ſi riche, & forma auſſitôt la réſolution d'en aller prendre ſa part. Quand il eut appris qu'il avoit

été défait, ce fut pour lui un nouveau motif de hâter ſon départ, le deſir de venger ſes compatriotes ſe joignant à celui de s'enrichir. On ne ſait ce que devint Belgius avec ſa troupe, dont il n'eſt plus parlé. Apparemment qu'il avoit été tué dans la ſeconde action, & que les débris de ſon armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en ſoit, Brennus & Acichorius quittérent la Pannonie, & avec une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, & de quinze mille de Cavalerie, ils entrérent dans l'Illyrie, pour paſſer de là en Macédoine & en Gréce.

Dans une ſédition qui arriva pendant cette marche, il ſe détacha vingt mille hommes, qui prirent pour Chefs Léonor & Lutaire, marchérent en Thrace, s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avoit déja amenés, ſe rendirent maîtres de Byzance & de la côte occidentale de la Propontide, & de là mirent tout le pays d'alentour ſous contribution.

Brennus & Acichorius ne laiſſérent pas, malgré cette déſertion, de continuer leur route. Ils tirérent d'Illyrie, ou des renforts qu'on leur envoia des AN. M. 3716. AV. J.C. 278.

Gaules, de quoi groſſir leur armée juſqu'à cent cinquante deux mille hommes d'infanterie, & ſoixante & un mille deux cens de cavalerie. L'eſpérance du pillage, & de quelque établiſſement avantageux, leur attiroit une multitude extraordinaire de ſoldats. Avec cette armée ils marchérent droit vers la Macédoine, où ils accablérent Soſthéne par leur nombre, & ravagérent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Soſthéne, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent enſuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Gréce. Ils y furent arrêtés quelque tems par les troupes qu'on y avoit poſtées pour défendre cet important paſſage : mais à la fin ils découvrirent le détour qu'avoient pris autrefois les troupes de Xerxès pour paſſer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être envelopés par ceux que les Gaulois avoient détachés pour cela, ſe retirérent, & leur laiſſérent le paſſage libre.

Brennus marcha avec le gros de l'armée du côté de Delphes, pour piller les richeſſes immenſes du temple

d'Apollon ; & il ordonna à Acichorius de le ſuivre. Il diſoit, en raillant, qu'il étoit juſte & raiſonnable que les dieux fiſſent part de leurs richeſſes aux hommes, qui en avoient plus beſoin qu'eux, & qui en faiſoient un meilleur uſage. On raconte ici des choſes bien étonnantes & bien merveilleuſes. Comme Brennus approchoit de Delphes, il ſurvint tout-à-coup un orage épouvantable. Le tonnerre & la grêle lui tuérent beaucoup de monde : & dans le même tems il ſe fit un tremblement de terre, qui fendit les montagnes, & détacha des rochers dont la chute les écraſoit par centaines. L'abbattement où ſe trouva l'armée la nuit ſuivante, y jetta une terreur * panique. Ils prenoient leurs propres gens pour des ennemis, & s'entretuoient les uns les autres : de ſorte qu'avant qu'il fît aſſez de jour pour ſe reconnoître, plus de la moitié de l'armée avoit péri de cette ſorte.

Juſtin. l. 24. cap. 6-8. Pauſan. lib. 10. pag. 652-654.

Les Grecs, que le danger d'un temple ſi révéré parmi eux avoit fait accourir de tous côtés au ſecours, animés par un événement où le ciel

* *Les Anciens croioient que le dieu Pan envoioit ces terreurs. On apporte encore d'autres raiſons de ce nom.*

ſembloit ſe déclarer en leur faveur ; vinrent charger les Gaulois avec tant de furie, que quoiqu'Acichorius eût joint Brennus, ils ne purent ſoutenir le choc, & on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des bleſſés ; & quoique de pluſieurs bleſſures qu'il avoit reçues, il n'y en eût aucune de mortelle, voiant tout perdu, & que le grand deſſein qu'il avoit formé n'avoit abouti qu'à la ruine de ſon armée, il en fut ſi ſaiſi qu'il ne voulut pas y ſurvivre. Il fit venir tous les hauts Officiers qu'il put aſſembler dans l'embarras où l'on étoit, leur conſeilla d'égorger tous les bleſſés, & de faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. Enſuite il prit autant de vin qu'il lui fut poſſible, s'enfonça le poignard dans la poitrine, & mourut.

Acichorius ſe chargea du commandement en chef, & eſſaia de regagner les Thermopyles pour ſortir de Gréce, & ramener dans ſon pays les triſtes reſtes de l'armée. Comme il avoit bien du pays à traverſer, & un pays ennemi ; que toutes les fois qu'il faloit des proviſions pour ſes troupes, il en coutoit une action ; qu'il faloit coucher preſque toujours ſur la terre,

quoique ce fût en hiver ; enfin qu'ils étoient par tout continuellement harcelés par les habitans des pays qu'ils traverſoient : la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportérent tous ; & de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avoit commencé cette expédition, pas un ſeul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération & du fabuleux mélés dans le récit de quelques-unes des circonſtances de cet événement, & principalement dans ce qui eſt dit de l'orage ſurvenu tout-à-coup à l'approche du temple, & des gros quartiers de rochers détachés miraculeuſement des montagnes pour écraſer ces troupes ſacriléges. Peut-être cela ſe peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, & à de groſſes pierres roulées du haut des montagnes ſur eux : événemens tout naturels, & ordinaires dans ces ſortes d'attaques, auxquels les prêtres intéreſſés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, auront donné un air de prodige & de miracle, & que la crédulité des peuples, fort portés à donner dans le merveilleux, aura reçus & crus ſans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choſes ſont arrivées comme l'hiſtoire les raporte. L'entrepriſe de Brennus étoit certainement une impiété ſacrilége, injurieuſe à la religion & à la Divinité même. Il parloit & agiſſoit de la ſorte, non par conviction de la fauſſeté de ces dieux, (il ne penſoit pas mieux ſur cet article que les Grecs) mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité eſt gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les ſiécles, dans tous les pays, on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les payens ſe ſont trompés dans l'application de ce principe, mais ils en ont tous reconnu la néceſſité. Or Dieu, par bonté pour les hommes, a pu de tems en tems faire éclater ſa vengeance, même parmi les payens, contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux, par des coups éclatans de ſa colére, ces traits primitifs & fondamentaux de la religion, juſqu'à ce qu'il lui plût de les en inſtruire pleinement, dans les tems marqués, par le miniſtére du Médiateur, à qui il étoit réſervé

d'apprendre aux hommes le culte pur & ſincére que le véritable & l'unique Dieu exigeoit d'eux. Nous voions de même que Dieu, afin de conſerver parmi les hommes le reſpect pour ſa Providence & ſon attention particuliére ſur toutes leurs actions, a eu ſoin de punir avec éclat de tems en tems, même parmi les payens, les parjures & les crimes noirs & crians. C'eſt par là que la créance d'un point ſi capital, & qui eſt le premier lien de l'homme avec Dieu, s'eſt maintenue malgré les ténébres du paganiſme, & malgré la diſſolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor & Lutaire, qui avoient fait bande à part, & s'étoient établis ſur la Propontide, deſcendirent vers l'Helleſpont, ſurprirent Lyſimachia, & ſe rendirent maîtres de toute la Querſonnéſe de Thrace. Là ils ſe brouillérent, & les deux Chefs ſe ſéparérent. Lutaire continua ſa marche le long de l'Helleſpont, & Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance. *Liv. lib. 38. n. 16.*

Celui-ci aiant enſuite paſſé le Boſphore, & l'autre l'Helleſpont, ils ſe

rencontrérent en Asie, firent un accord, & rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrérent au service de Nicoméde roi de Bithynie, qui après avoir réduit Zipéthes son frere avec leur assistance, & être rentré par là dans la possession de tous les Etats de son pere, leur assigna pour leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appella, à cause d'eux, Gallo-Gréce, ou Galatie. C'est à leurs descendans qu'est écrite l'Epitre Canonique de saint Paul aux Galates. Saint Jerôme, plus de six cens ans après le tems dont je parle, dit qu'ils parloient encore la même langue qu'il avoit oui parler à Tréves.

Le reste de ceux qui demeurérent dans la Thrace, eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnoit en Macédoine. Ils y périrent presque tous. Le peu qui en échapa, ou passerent en Asie, & rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersérent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voila comment se termina la terrible inondation de ces barbares, qui avoit menacé la Macédoine & toute la Gréce d'une entiére destruction.

Après

Après la mort de Soſthéne, qui avoit battu les Gaulois, & régné quelque tems en Macédoine, Antiochus fils de Séleucus Nicator, & Antigone Gonatas fils de Démétrius Poliorcéte, ſongérent à s'en rendre maîtres. Leurs peres en avoient été rois l'un après l'autre. Antigone, qui depuis la fatale expédition de ſon pere en Aſie avoit régné dix ans en Gréce, ſe trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier poſſeſſion de la Macédoine. Ils levérent tous deux de grandes armées, & formérent de puiſſantes alliances, l'un pour ſe maintenir dans ſa conquéte, & l'autre pour la lui enlever. Nicodéme, roi de Bithynie, aiant pris dans cette occaſion le parti d'Antigone, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laiſſer derriére lui un ennemi ſi puiſſant. Au lieu donc de paſſer l'Helleſpont, il vint tout d'un coup fondre ſur la Bithynie, qui devint par là le théatre de la guerre. Les forces y étoient ſi égales, que l'un n'oſa attaquer l'autre. On fut quelque tems de cette maniére dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un Traité, par lequel Antigone épouſa Phila, fille de Stratonice & de Séleucus, & Antio-

AN M. 3718. AV. J.C. 276.

Memnon. apud Phot c. 19.

chus lui céda ſes prétentions ſur la Macédoine. De cette ſorte il en demeura paiſible poſſeſſeur, & la laiſſa à ſa poſtérité, qui en jouit pendant quelques générations, juſques à Perſée le dernier de cette race, qui fut vaincu par Paul Emile & dépouillé de ſes Etats, dont les Romains firent une province de l'Empire peu d'années après.

An. M. 3729. Av. J. C. 275. Antiochus s'étant ainſi débarraſſé de cette guerre, marcha contre les Gaulois. Depuis que Nicoméde leur eut accordé des terres, comme on l'a dit ci-deſſus, ils faiſoient continuellement des courſes de tous les côtés, & incommodoient extrêmement leurs voiſins. Il les défit dans une ſanglante bataille, & délivra le pays de leur oppreſſion. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui ſignifie *Sauveur*.

§. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres ſaints que les Juifs conſervoient avec grand ſoin, pour en orner ſa Bibliothéque. C'eſt ce qu'on appelle la verſion des Septante.*

LE TUMULTE des guerres que la diverſité d'intérêts excitoit entre les ſucceſſeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination n'empéchoit point Ptolémée Philadelphe de donner tous ſes ſoins à la belle Bibliothéque qu'il formoit à Alexandrie, & où il faiſoit ramaſſer de tous les endroits du monde les livres les plus rares & les plus curieux. Aiant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moyſe, & l'hiſtoire de ce peuple, il forma le deſſein de le faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir ſa bibliothéque. Il faloit, pour cela, s'adreſſer au Grand Prêtre de la nation : mais il s'y trouvoit une grande difficulté. Il y avoit actuellement dans l'Egypte un nombre très conſidérable de Juifs réduits en eſclavage par Ptolémée Soter dans les invaſions qui s'étoient faites de ſon tems en Judée. On repréſenta AN. M. 3727. AV. J. C. 277.

au Roi qu'il n'y avoit pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduction fidéle de leur Loi, pendant qu'il retiendroit un ſi grand nombre de leurs compatriôtes dans l'eſclavage. Ptolémée, qui étoit extrêmement généreux, & qui avoit fort à cœur l'aggrandiſſement de ſa bibliothéque, n'héſita pas un moment. Il publia une Ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs eſclaves dans ſes Etats, portant ordre à ſon Tréſor de paier vingt dragmes par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La ſomme qui y fut emploiée ſe monta à quatre cens talens : ce qui fait voir qu'il y en eut ſix vingts mille de rachetés. Le Roi ordonna enſuite de mettre auſſi en liberté les enfans qui leur étoient nés dans l'eſclavage avec leurs meres, & cette ſomme monta à plus de la moitié de la premiére.

Dix livres

Quatre cens mille écus.

Après un préalable ſi avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du Grand Sacrificateur ce qu'il lui demandoit : il s'appelloit Eléazar. Il lui avoit envoié des Ambaſſadeurs, chargés d'une lettre très obligeante de ſa part, & de préſens magnifiques. Ils furent reçus à Jéruſalem avec toutes

ſortes d'honneurs, & on leur accorda avec joie tout ce que le Roi avoit demandé. Ils retournérent donc à Alexandrie avec une bonne copie de la Loi de Moyſe écrite en lettres d'or, que le ſouverain Sacrificateur leur donna ; & ſix Anciens de chaque Tribu, c'eſt-à-dire, en tout, ſoixante & douze, pour la traduire en Grec.

Le Roi voulut voir ces Députés, & leur propoſa à chacun une queſtion différente pour eſſaier leur capacité. Il fut content de leurs réponſes, où il parut une grande ſageſſe ; & il les combla de préſens, & de marques d'amitié. Ils furent enſuite conduits dans l'île de Pharos, & logés dans une maiſon qui leur avoit été préparée, où on leur fourniſſoit en abondance tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils ſe mirent au travail ſans perdre de tems, & l'ouvrage fut achevé en ſoixante & douze jours. C'eſt ce qu'on appelle la verſion des * Septante. Le tout fut lu & approuvé en préſence du Roi, qui admira ſur tout la profonde ſageſſe des Loix de Moyſe, & renvoia les ſoixante & douze Députés avec des préſens d'une magnificence extraordinaire, pour eux.

* *On les appelle Septante par un compte rond, quoiqu'ils fuſſent ſeptante & deux.*

pour le Grand Prêtre, & pour le Temple. Des dépenſes de cette ſorte, quoique fort conſidérables, ne ruinent jamais un Etat, & ſont beaucoup d'honneur à un Prince.

L'Auteur d'où ces faits ſont tirés, eſt Ariſtée, qui ſe qualifie Officier aux Gardes de Ptolémée Philadelphe, & qui raporte beaucoup d'autres circonſtances que j'ai omiſes, parce qu'elles paroiſſent moins vraiſemblables. On prétend que les Ecrivains, ſoit Juifs, comme Ariſtobule, Philon, Joſéphe; ſoit Chrétiens, comme S. Juſtin, S. Irénée, S. Clément d'Alexandrie, S. Hilaire, S. Auguſtin, & quelques autres, qui ont raporté le fait de la Verſion des Septante, ne l'ont raporté que ſur la bonne foi d'Ariſtée, dont on ſoupçonne que l'Ouvrage eſt ſuppoſé. Quelques-uns d'eux y ont ajouté des circonſtances, qui ne ſont plus maintenant crues de perſonne, par cette raiſon-là même qu'elles ſont trop merveilleuſes. Philon écrit que dans leurs traductions, qu'ils avoient faites ſéparément, il ne s'étoit pas trouvé un ſeul mot différent, bien loin qu'il y eût eu aucune différence dans le ſens, ou dans le

Philo de vita Moyſis lib. 2. pag. 658.

tour dont ils s'étoient ſervis pour l'exprimer. D'où il conclut que ce n'étoient pas de ſimples Traducteurs, mais des hommes inſpirés par l'eſprit de Dieu, qui les conduiſoit, & leur dictoit tout ſans exception juſqu'aux moindres paroles. S. Juſtin, & après lui les autres Peres que j'ai cités, ſuppoſent tous que les ſoixante & douze Interprétes travailloient chacun dans une cellule ſéparée, qu'ils n'avoient aucun commerce entr'eux, & que cependant leurs traductions ſe trouvérent parfaitement conformes.

J'ai déja déclaré pluſieurs fois que je n'entrois point dans ces ſortes de diſſertations hiſtoriques, qui demanderoient beaucoup d'érudition & de tems, & qui me détourneroient trop de mon principal objet. On peut conſulter M. Prideaux qui a traité cette matiére. Ce qui eſt certain, & que perſonne ne conteſte, c'eſt qu'il s'eſt fait en Egypte une Traduction grecque des Livres ſacrés hébreux du tems des Ptolémées; que nous avons encore cette traduction; & que c'eſt la même que l'on avoit du tems de N. S. Jeſus-Chriſt, puiſque preſque tous les paſſages que les Ecrivains ſa-

crés du Nouveau Teſtament citent du Vieux dans l'original grec, ſe trouvent mot-à-mot dans cette verſion. Elle ſubſiſte & eſt encore en uſage dans les Egliſes d'Orient, & elle a été la traduction ordinaire & canonique dont l'Egliſe des premiers ſiécles s'eſt ſervie.

Cette verſion, qui ouvroit l'intelligence des Ecritures de l'ancien Teſtament à une infinité de peuples, fut un des plus conſidérables fruits des conquêtes des Grecs; & l'on voit clairement qu'elle entroit dans le principal deſſein que Dieu avoit eu en livrant tout l'Orient aux Grecs; & les y maintenant malgré leurs diviſions, leurs jalouſies, leurs combats, & les fréquentes révolutions qui arrivoient parmi eux. Dieu préparoit ainſi une voie aiſée à la prédication de l'Evangile qui étoit proche, & il facilitoit la réunion de tant de peuples différens de langages & de mœurs dans une ſeule ſociété, un même culte, & une même doctrine par une ſeule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, & qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avoit conquis.

§. VII. *Diverſes expéditions de Pyrrhus. En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la ſeconde fois : troiſiéme combat contre les Romains, où Pyrrhus eſt vaincu. En Macédoine, dont il ſe rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone. Dans le Péloponnéſe : il forme inutilement le ſiége de Sparte. Il eſt tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe.*

LE RETOUR de Pyrrhus en Epire depuis qu'il avoit abſolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de mener une vie tranquille au milieu de ſes ſujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant juſtement ſes peuples. Mais un caractére vif & impétueux tel que le ſien, & une ambition toujours avide & inquiéte, ne pouvoient ſouffrir le repos, & il faloit qu'il fût toujours en mouvement, & qu'il y mît les autres. C'étoit une véritable maladie & une fiévre violente, qui ne le quittoit point, & qui avoit des accès & des redoublemens très fréquens. Il ne pouvoit ſe ſupporter lui-même, ni

Plut. in Pyrrho pag. 390-397. Pauſan. lib. 1. pag. 21. 22. Juſtin. l. 18. cap. 1. & 2.

vivre avec ſoi. Il ſe fuioit ſans ceſſe ; en ſe répandant toujours au dehors, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontroit nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il ſaiſit la premiére occaſion qui ſe préſenta de ſe jetter dans de nouvelles affaires.

AN. M. 3724. AV. J. C. 280. Les habitans de Tarente, qui étoient en guerre avec les Romains, ne trouvant point dans leur pays de Généraux aſſez habiles pour les oppoſer à des ennemis ſi redoutables, tournérent les yeux vers l'Epire, & y envoiérent des Ambaſſadeurs, de la part non ſeulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques préſens pour Pyrrhus. Ils avoient ordre de lui dire qu'ils n'avoient beſoin que d'un Capitaine ſage, expérimenté, & de réputation : qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en raſſemblant ſeulement les forces des Lucaniens, & des Meſſapiens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient ſur pié une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pié. On juge aiſément comment Pyrrhus reçut une propoſition ſi flateuſe pour lui, &

ſi conforme à ſon caractére. Les Epirotes, à ſon exemple, conçurent un vif deſir & une violente paſſion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrhus un Theſſalien, nommé Cinéas, homme d'un grand ſens, & qui aiant été diſciple de Démoſthéne, paſſoit alors, non ſeulement pour être celui de tous les Orateurs de ce tems-là qui approchoit le plus de la force & de l'éloquence de ce grand Maître, mais encore pour avoir puiſé avec le plus de ſuccès dans une ſi excellente école les ſolides principes & les vraies maximes d'une ſaine politique. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, & ce Prince s'en ſervoit pour l'envoier en ambaſſade vers les villes avec leſquelles il avoit quelque choſe à traiter. Dans tous ſes emplois Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Auſſi Pyrrhus diſoit-il, que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes. C'eſt pourquoi il avoit beaucoup de conſidération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'emploioit à toutes

ſes plus grandes affaires. Un homme de ce caractére eſt d'un prix ineſtimable, & feroit le bonheur du Prince & de ſes ſujets s'il étoit écouté.

Cinéas voiant donc que Pyrrhus ſe préparoit à paſſer en Italie, & le trouvant un jour de loiſir & de bonne humeur, il entra librement en converſation avec ce Prince. *Vous ſongez*, lui dit-il, *à porter vos armes contre les Romains. Si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Les Romains une fois vaincus*, répondit Pyrrhus, *toute l'Italie ſera à nous. Et quand nous en ſerons maîtres*, continua Cinéas, *que ferons-nous ?* Pyrrhus, qui ne voioit pas encore où il en vouloit venir : *Voila*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras ; & vous ſavez de quelle importance eſt cette Ile. Mais*, ajouta Cinéas, *la Sicile priſe ſera-t-elle la fin de nos expéditions ? Non certainement*, répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi ! nous demeurerions en ſi beau chemin ? Si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réuſſiſſions, ce ne ſeront-là que les préludes de plus grandes entrepriſes. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Gréce entiére, voila une partie*

de nos conquêtes futures. Et quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous ? Ce que nous ferons ? Nous vivrons en repos, nous paſſerons les jours entiers en feſtins, en converſations agréables, en fêtes, & nous ne penſerons qu'à nous réjouir. Alors Cinéas l'arrêtant : *Eh ! Seigneur*, lui dit-il, *qu'eſt-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des feſtins, de célébrer des fêtes, & de nous bien réjouir ? Pourquoi aller chercher ſi loin un bonheur que nous avons entre nos mains ; & acheter ſi cher, ce que nous pouvons avoir ſans peine ?*

Ce diſcours de Cinéas affligea Pyrrhus, ſans le corriger. Il n'avoit rien de raiſonnable à y oppoſer : mais un ſentiment plus vif, plus pénétrant, plus durable l'entraînoit vers un phantôme de gloire qui ſe montroit toujours à lui ſous un dehors brillant & ſéducteur ; & cette paſſion ne lui laiſſoit de repos ni le jour ni la nuit.

M. Paſchal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre XXVI de ſes penſées, où il explique d'une maniére admirable quelle eſt l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertiſſemens ou paſſe-tems.

L'ame, dit-il, ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y penſe. C'eſt ce qui la contraint de ſe répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choſes extérieures à perdre le ſouvenir de ſon état véritable. Sa joie conſiſte dans cet oubli; & il ſuffit, pour la rendre miſérable, de l'obliger de ſe voir, & d'être avec ſoi.

Cela poſé, après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion, il ajoute ce qui ſuit. Lorſque Cinéas diſoit à Pyrrhus, qui ſe propoſoit de jouir du repos après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même ſon bonheur, en jouiſſant dès lors de ce repos ſans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conſeil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſuppoſoit que l'homme ſe pût contenter de ſoi-même & de ſes biens préſens, ſans remplir le vuide de ſon cœur d'eſpérances imaginaires; ce qui eſt faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis

le monde. Et peutêtre que la vie molle que lui conſeilloit ſon Miniſtre, étoit encore moins capable de le ſatisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voiages qu'il méditoit.

Mais ni le Philoſophe, ni le Conquérant n'étoient en état de connoitre ainſi le fond du cœur humain. Pyrrhus envoia donc d'abord Cinéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pié; & bientôt après quantité de vaiſſeaux plats, de galéres, & toute ſorte de bâtimens de tranſport étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie peſamment armée, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord ſi impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaiſſeau où il étoit fut obligé de céder à ſa violence. Enfin ſes pilotes & ſes mariniers firent de ſi grands efforts, qu'il réſiſta, & aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies & un très grand danger. Le reſte de ſa flote ne put tenir ſa route. Un vent de

La mer d'Italie.

terre s'étant levé, alors la galére de Pyrrhus, battue par la proüe, fut en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes ſecouſſes qu'elle ſouffroit. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point : il ſe jetta à la mer. Ses amis & ſes gardes s'y jettérent après lui, faiſant à l'envi tous leurs efforts pour le ſecourir & le ſauver. La nuit qui étoit fort noire, & les vagues qui étoient pouſſées impétueuſement contre la côte, & repouſſées avec un grand mugiſſement, rendoient le ſecours très difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le vent étant conſidérablement baiſſé, le Prince fut jetté ſur le rivage, le corps entiérement foible & abbatu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui ſeul l'empéchoit de ſuccomber

En même tems les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit etté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. Ils allérent auſſi au devant de quelqûes-uns de ſes vaiſſeaux qui étoient échapés, & dans leſquels il ſe trouva peu de cavalerie, & ſeulement deux

mille hommes de pié, & deux éléphans. Pyrrhus les aiant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de ſon arrivée, il ſortit au devant de lui avec ſes troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, fut étrangement ſurpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaiſirs, auxquels ils étoient accoutumés de ſe livrer ſans ménagement & ſans interruption. Ils comptoient que, pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maiſons, ne s'occupant qu'à prendre le bain, à uſer des parfums les plus exquis, à faire bonne chére, & à ſe divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force & malgré les Tarentins, juſqu'à ce qu'il eut des nouvelles que ſes vaiſſeaux étoient ſauvés, & que la plus grande partie de ſon armée l'eut rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices & tous les jardins publics où ils avoient accoutumé de s'entretenir de nouvelles, & de régler toutes les affaires de la guerre en ſe promenant & en cauſant. Il leur ôta leurs feſtins, leurs ſpectacles, & leurs

assemblées de Nouvellistes. Il leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûes il se rendit sévére & inexorable pour tous ceux qui y manquoient : de sorte qu'il y en eut plusieurs, qui n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quittérent la ville, appellant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie, où il bruloit & saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, comme il trouvoit très honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage, & vinssent faire le dégât jusques sous ses yeux, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoia devant un héraut aux Romains, pour leur demander, si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les différens qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Consul Lévinus

répondit au héraut, *Que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponſe, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui eſt entre les villes de Pandoſie & d'Héraclée; & ſur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient campés de l'autre côté de la riviére de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoitre leur ſituation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnoit par tout, & la bonne aſſiette de leur camp, il en fut ſurpris; & s'adreſſant à un de ſes amis qui ſe trouva près de lui: *Mégaclès*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'eſt nullement barbare; nous verrons ſi le reſte y répondra.* Et déja inquiet du ſuccès de l'avenir, il réſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliés, ſe contentant d'avancer un corps de troupes ſur la riviére pour l'oppoſer aux Romains s'ils ſongeoient à tenter le paſſage. Mais il étoit déja trop tard. L'infanterie Romaine paſſa à gué, & la cavalerie par tout où elle pouvoit: de ſorte que le corps avancé de Pyrrhus, ne ſe trouvant pas aſſez

Les Grecs traitoient de Barbares tous les autres peuples.

fort, & craignant d'être envelopé ; fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus, qui venoit d'arriver avec le reſte de ſes troupes, n'étoit plus à tems de diſputer le paſſage.

Quand il vit, en deça de la riviére, briller quantité de boucliers Romains, & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il ſerra les rangs, & commença l'attaque, ſe faiſant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ſes armes qui étoient très riches, & donnant à connoitre par ſes actions que la réputation qu'il avoit acquiſe n'étoit pas au deſſus de ſon mérite. Il ſe livroit au combat ſans s'épargner, & renverſoit tout ce qui ſe trouvoit devant lui ; mais il ne perdoit pas de vûe les fonctions de Général, & au milieu des plus grands dangers, il conſervoit tout ſon ſang froid, donnoit ſes ordres comme s'il eût été fort loin du péril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour ſoutenir ceux qui étoient les plus preſſés.

Dans le fort de la mélée, un Cavalier Italien la pique à la main, s'attachant à Pyrrhus ſeul, le ſuivoit par

tout plein d'ardeur, & régloit tous ſes mouvemens ſur les ſiens. Aiant trouvé un moment favorable, il lui porta un grand coup, qui ne bleſſa que ſon cheval. En meme tems, Léonat de Macédoine perça de ſa pique le cheval du Cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ſes amis qui l'enlevérent, & tuérent le Cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette avanture apprit à Pyrrhus à ſe précautionner plus qu'il ne faiſoit, & à prendre plus garde à lui; devoir eſſentiel pour un Général, du ſort de qui dépend celui de toute une armée. Voiant ſa cavalerie qui plioit, il envoia ordre à ſon infanterie d'avancer, la mit promtement en bataille, & après avoir donné ſon manteau & ſes armes à Mégaclès l'un de ſes amis, & s'être déguiſé ſous les ſiennes, il chargea impétueuſement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très opiniâtre, & la victoire lontems douteuſe. On dit que les uns & les autres pliérent ſept fois, & revinrent ſept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui ſauver la vie, mais il penſa lui être funeſte, & lui arracher la victoire des mains. Les ennemis ſe jettérent en foule ſur Mégaclès qu'ils prenoient pour le Roi. Un Cavalier qui le bleſſa, & qui le jetta par terre, après lui avoir arraché ſon armet & ſon manteau, pouſſa à toute bride vers le Conſul Lévinus, & lui montra cet armet & ce manteau, en lui criant qu'il avoit tué Pyrrhus. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit de cris de victoire ; & dans l'armée des Grecs, ce fut une conſternation générale, & un découragement univerſel.

Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette mépriſe, parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue, tendant la main à ſes ſoldats, & ſe faiſant connoitre à ſa voix & à ſon geſte. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphans qui décidérent principalement du gain de la bataille. Car Pyrrhus voiant que les Romains étoient rompus par ces ani-

maux, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effraiés, & emportoient leurs maîtres, mena promtement contre eux ſa cavalerie Theſſalienne pendant qu'ils étoient en deſordre, & les mit en ſuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnaſſe écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués, & treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Hiſtoriens diminuent la perte de part & d'autre.

Pyrrhus, ſans perdre de tems; s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira pluſieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays, & s'approcha de Rome juſqu'à trois cens ſtades, c'eſt-à-dire juſqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens & les Samnites l'aiant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches ſur leur retardement. Mais on voioit bien à ſon air que dans le fond il étoit ravi d'avoir défait avec ſes ſeules troupes & celles des Tarentins, ſans le ſecours des Alliés, cette armée des Romains ſi nombreuſe & ſi aguerrie,

Une perte ſi conſidérable n'abbattit point le courage des Romains : ils ne rappellérent point Lévinus, & ne ſongérent qu'à ſe préparer à une ſeconde action. Cette grandeur d'ame pleine de fermeté & d'audace, ſurprit & même effraia Pyrrhus. C'eſt pourquoi il jugea à propos de leur envoier le premier une ambaſſade pour les ſonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement : cependant il retourna à Tarente. Cinéas étant donc envoié à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoia à tous, & à leurs femmes des préſens de la part du Roi. Il n'y en eut pas un ſeul qui les reçût ; ils répondirent tous, & leurs femmes même, que quand Rome auroit fait publiquement un Traité avec le Roi, il auroit pour lors tout ſujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le Sénat, il expoſa les propoſitions de ſon Maître, qui offroit de rendre ſans rançon aux Romains leurs priſonniers, qui promettoit de leur aider à conquérir toute l'Italie, & qui ne demandoit autre choſe que leur amitié & une entiére ſureté pour

les

les Tarentins. Pluſieurs, dans le Sénat, paroiſſoient incliner à faire la paix ; & cette penſée n'étoit point ſans fondement, ni ſans raiſon. Ils venoient d'être vaincus dans une grande bataille : ils étoient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avoit lieu de tout craindre, les forces de Pyrrhus étant conſidérablement augmentées par la jonction de pluſieurs peuples d'Italie ſes confédérés.

Le courage des Romains eut beſoin d'être ranimé dans ces circonſtances par le célébre Appius Claudius, Sénateur illuſtre, que ſon grand âge & la perte de la vûe avoient obligé de ſe renfermer dans ſa famille, & de ſe retirer des affaires. Sur le bruit ſourd qui couroit dans la ville, que le Sénat étoit diſpoſé à accepter les offres de Pyrrhus, il ſe fit porter dans l'aſſemblée, où l'on garda un profond ſilence dès qu'on le vit paroître. Là, ce vénérable Vieillard, à qui le zéle pour l'honneur de ſa patrie ſembloit avoir rendu toute ſon ancienne vigueur, montra par des raiſons également fortes & ſenſibles qu'on alloit détruire par un honteux Traité toute la gloire que Rome juſques-là s'étoit

acquiſe. Puis, tranſporté d'une noble indignation : » Que ſont donc deve-
» nus, leur dit-il, ces diſcours ſi fiers
» que vous teniez, & qui ont retenti
» par toute la terre, que ſi cet Ale-
» xandre le Grand étoit venu en Ita-
» lie du tems de notre jeuneſſe, &
» de la vigueur de l'âge de nos peres,
» il n'auroit point acquis la réputa-
» tion d'invincible ; mais que par ſa
» fuite, ou par ſa mort, il auroit
» ajouté un nouveau luſtre à la gloire
» de Rome ? Quoi ! vous tremblez
» maintenant au ſeul nom d'un Pyr-
» rhus, qui a paſſé ſa vie à faire la
» cour à un des Gardes de ce même
» Alexandre, qui erre comme un
» avanturier de contrée en contrée
» pour fuir les ennemis qu'il a dans
» ſon pays, & qui a l'inſolence de
» vous promettre la conquête de l'I-
» talie avec ces mêmes troupes, qui
» n'ont pu le mettre en état de con-
» ſerver une petite partie de la Ma-
» cédoine ? « Il dit beaucoup d'au-
tres choſes pareilles, qui ranimérent la généroſité Romaine, & diſſipérent toutes les craintes du Sénat. D'un commun accord & d'une voix unanime on fit cette réponſe à Cinéas : *Que Pyr-*

rhus commençât par ſortir de l'Italie. Qu'alors, s'il vouloit, il envoiât demander la paix. Mais, que tant qu'il ſeroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.

On dit que Cinéas, pendant le ſéjour qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement, prit grand ſoin, en homme habile & ſenſé, de s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particuliére, d'étudier la forme de leur gouvernement, & de s'informer, dans le plus grand détail qu'il put, des forces & des revenus de la République. Quand il fut retourné à Tarente, il fit au Roi un fidéle raport de tout ce qu'il avoit appris dans les converſations qu'il avoit eues avec les principaux de Rome, & lui dit entr'autres choſes, *Que le Sénat lui avoit paru une aſſemblée de pluſieurs Rois.* Noble & juſte idée de cet auguſte Corps! Et ſur la grande quantité d'habitans dont il avoit vû leurs villes & leurs campagnes peuplées, il lui dit, *Qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre.* En effet, le Conſul Lévinus

avoit déja une armée deux fois plus grande que la premiére ; & il laiſſoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, & de faire pluſieurs armées auſſi nombreuſes que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut ſuivi de près de l'arrivée des Ambaſſadeurs que les Romains envoioient à Pyrrhus, du nombre deſquels étoit Fabricius, dont Cinéas dit au Roi que les Romains faiſoient un fort grand cas, comme d'un homme très vertueux & très habile dans la guerre, mais qui étoit extrémement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très grande diſtinction, & leur fit toutes ſortes d'honneurs. Les Ambaſſadeurs, dans l'audience qu'il leur donna, dirent tout ce qui pouvoit convenir dans les circonſtances préſentes. Comme la victoire que Pyrrhus venoit de remporter pouvoit lui enfler le courage, ils lui repréſentérent l'inconſtance de la fortune, ſes caprices, ſes revers qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir : Que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbattre le courage des Romains, loin qu'un léger deſavantage pût les allarmer ; Que l'exemple de

tant d'ennemis qu'ils avoient vaincus devoit faire faire des réflexions à Pyrrhus ſur l'entrepriſe qu'il formoit : Qu'en tout cas il trouveroit des ennemis bien prêts à le recevoir, & à ſe bien défendre. Après ces remontrances, ils lui laiſſoient le choix ou de recevoir la rançon des priſonniers de guerre dont il étoit le maître, ou de les échanger contre ceux de ſes ſoldats qui étoient en la puiſſance du peuple Romain.

Pyrrhus, aiant tenu conſeil avec ſes amis, répondit ainſi aux Ambaſſadeurs de la ville de Rome. » Vous avez mau-
» vaiſe grace, Romains, pendant que
» vous me refuſez la paix, de me de-
» mander les priſonniers que j'ai faits
» ſur vous, pour vous en ſervir enſui-
» te contre moi-même. Si vous n'avez
» en vûe que vos véritables intérêts
» & les miens, il ne faut point
» chercher tant de détours. Terminez
» par un Traité d'alliance la guerre
» que vous me faites à moi & à mes
» alliés, & je vous remets ſans rançon
» tous les priſonniers de guerre, tant
» vos citoiens que vos alliés. Sans cette
» condition, ne comptez pas que Pyr-
» rhus puiſſe jamais ſe réſoudre à vous

Dionyſ. Halicarn. Excerpt. Legat. p. 744-748.

» relâcher un ſi grand nombre de ſol-
» dats.

Après avoir répondu de la ſorte aux trois Ambaſſadeurs, il prit Fabricius en particulier, & lui dit : » Pour vous » Fabricius, je connois votre mérite. » J'apprens que vous êtes un grand » Capitaine ; que vous entendez par- » faitement à commander une armée ; » que la juſtice & la tempérance ſont » votre caractére ; & que vous paſſez » pour un homme accompli dans tou- » tes les vertus. Mais je ſai auſſi que » vous êtes ſans biens, & qu'en cela » ſeul la fortune vous a mal partagé, » en vous réduiſant, pour les commo- » dités de la vie, à l'état des plus pau- » vres Sénateurs. Pour ſuppléer à ce » qui vous manque de ce côté-là, je » ſuis prêt à vous donner autant d'or » & d'argent qu'il en faut pour vous » mettre au deſſus des plus opulens » de Rome, perſuadé QU'IL N'EST » POINT DE DÉPENSE QUI FASSE PLUS » D'HONNEUR A UN PRINCE, QUE DE » SOULAGER LES GRANDS HOMMES » QUI SONT CONTRAINTS PAR LA » PAUVRETÉ DE MENER UNE VIE IN- » DIGNE DE LEUR VERTU, ET QUE » C'EST LA LE PLUS NOBLE EMPLOI

» QU'UN ROI PUISSE FAIRE DE SES
» RICHESSES. Ne croiez pas que pour
» reconnoiſſance je prétende exiger de
» vous aucun ſervice injuſte ou desho-
» norant. Ce que je vous demande ne
» peut que vous faire honneur, & aug-
» menter votre pouvoir dans votre pa-
» trie. Je vous conjure d'abord de
» m'aider de tout votre crédit à gagner
» le Sénat des Romains, qui juſqu'ici
» s'eſt rendu trop difficile, qui n'a ja-
» mais voulu donner les mains à un
» accommodement, & qui n'a conſul-
» té en aucune maniére les régles de
» la modération. Faites-lui bien com-
» prendre, je vous prie, que j'ai don-
» né ma parole de ſecourir les Ta-
» rentins & les autres Grecs qui habi-
» tent cette côte de l'Italie, & que je
» ne puis en honneur les abandon-
» ner, ſur tout me trouvant à la tête
» d'une puiſſante armée qui m'a déja
» fait gagner une bataille. Cependant
» il m'eſt ſurvenu quelques affaires
» preſſantes qui me rappellent dans
» mes Etats ; & c'eſt ce qui me fait
» deſirer encore plus ardemment la
» paix. Au reſte, ſi ma qualité de Roi
» me rend ſuſpect au Sénat, parce que
» pluſieurs autres n'ont pas fait diffi-

» culté de violer ouvertement la foi
» des Traités & des alliances, devénez
» vous-même mon garant ; & joignez-
» vous à moi pour m'aider de vos con-
» seils dans toutes mes entrepriſes, &
» pour commander mes armées ſous
» moi. J'ai beſoin d'un homme ver-
» tueux, & d'un ami fidéle : vous, de
» votre côté, vous avez beſoin d'un
» Prince, qui par ſes libéralités, vous
» mette en état de faire plus de bien.
» Ne refuſons point de nous aider l'un
» l'autre, & de nous préter un mutuel
» ſecours.

Pyrrhus aiant ainſi parlé, Fabricius, après un moment de ſilence, lui répondit en ces termes. « Il eſt inuti-
» le que je diſe rien de l'expérience
» que je puis avoir dans le gouverne-
» ment des affaires publiques & parti-
» culiéres, dès que vous en êtes in-
» formé d'ailleurs. A l'égard de ma
» pauvreté, vous me paroiſſez auſſi la
» connoitre aſſez, pour que je ne ſois
» point obligé de vous dire, que je
» n'ai ni argent que je faſſe profiter,
» ni eſclaves qui me produiſent des
» revenus : que tout mon bien conſiſte
» dans une maiſon de peu d'apparen-
» ce & dans un petit champ qui four-

» nit à mon entretien. Si vous croiez
» néanmoins que la pauvreté rende ma
» condition inférieure à celle de tout
» autre Romain, & que rempliſſant
» les devoirs d'un honnête homme je
» ſois moins conſidéré parce que je
» ne ſuis pas du nombre des riches ;
» permettez-moi de vous dire que l'i-
» dée que vous avez de moi n'eſt pas
» juſte & vous trompe, ſoit qu'on vous
» ait inſpiré ces ſentimens, ſoit que
» vous en jugiez ainſi par vous-même.
» Si je ne poſſéde pas de grands biens,
» je n'ai jamais cru, & ne croi point
» encore que mon indigence m'ait ja-
» mais fait aucun tort, ſoit que je me
» conſidére comme perſonne publi-
» que, ou comme ſimple particulier.
» Ma patrie, à cauſe de ma pauvreté,
» m'a-t-elle jamais éloigné de ces glo-
» rieux emplois, qui ſont le plus no-
» ble objet de l'émulation de tous les
» grands cœurs ? Je ſuis revétu des plus
» grandes dignités. On me met à la
» tête des plus illuſtres ambaſſades.
» J'aſſiſte aux plus auguſtes cérémo-
» nies. On me confie les plus ſaintes
» fonctions du culte divin. Quand il
» s'agit de délibérer ſur les affaires les
» plus importantes, je tiens mon rang

„ dans les conſeils, & j'y donne mon
„ avis. Je vais de pair avec les plus
„ riches & les plus puiſſans; & ſi j'ai
„ à me plaindre, c'eſt d'être trop loué
„ & trop honoré par mes citoiens.
„ Pour remplir tous ces emplois, je
„ ne dépenſe rien du mien, non plus
„ que les autres Romains. Rome ne
„ ruine point ſes citoiens en les éle-
„ vant à la magiſtrature. C'eſt elle qui
„ donne tous les ſecours néceſſaires
„ à ceux qui ſont dans les charges, &
„ qui les leur fournit avec libéralité
„ & magnificence. Car [a] il n'en eſt pas
„ de notre ville comme de beaucoup
„ d'autres, où le public eſt très pau-
„ vre, tandis que les particuliers poſ-
„ ſédent des richeſſes immenſes. Nous
„ ſommes tous riches, dès que la Ré-
„ publique l'eſt, parce qu'elle l'eſt
„ pour nous. En admettant également
„ aux emplois publics le riche & le
„ pauvre ſelon qu'elle les en juge di-
„ gnes, elle égale tous ſes citoiens, &
„ ne reconnoit entr'eux d'autre diffé-
„ rence ni d'autre diſtinction que cel-
„ le du mérite & de la vertu. Pour ce
„ qui regarde mes affaires particulié-

a Privatus illis cenſus erat brevis,
Commune magnum. *Horat.*

» res, loin de plaindre mon ſort, je
» m'eſtime le plus heureux de tous les
» hommes lorſque je me compare aux
» riches, & je ſens en moi-même dans
» cet état une ſorte de complaiſance &
» même de fierté. Mon petit champ,
» quelque maigre qu'il ſoit, me four-
» nit tout ce qui m'eſt néceſſaire, pour-
» vû que j'aie ſoin de le bien culti-
» ver, & d'en conſerver les fruits.
» M'en faut-il davantage? Tout ali-
» ment m'eſt agréable, quand il eſt
» aſſaiſonné par la faim: je boi avec
» délices, quand j'ai grande ſoif: je
» goute les douceurs du ſommeil,
» quand j'ai bien fatigué. Je me con-
» tente d'un habit qui me met à cou-
» vert des rigueurs de l'hiver, & en-
» tre tous les meubles qui peuvent ſer-
» vir à un même uſage, le plus vil eſt
» celui qui m'accommode le mieux.
» Je ſerois déraiſonnable & injuſte, ſi
» j'accuſois la fortune. Elle me four-
» nit tout ce que demande la nature.
» Quant au ſuperflu, elle ne me l'a
» point donné, mais en même tems
» elle ne m'en a pas inſpiré le deſir.
» De quoi puis-je donc me plaindre?
» Il eſt vrai que, faute de cette abon-

» dance, je me vois hors d'état de ſou-
» lager ceux qui ſont dans le beſoin,
» avantage unique qu'on pourroit en-
» vier aux riches. Mais du moment
» que je fais part & à la République
» & à mes amis du peu que je poſſé-
» de, que je rends à mes citoiens tous
» les ſervices dont je ſuis capable,
» & qu'enfin je fais tout ce qui dépend
» de moi, que dois-je me reprocher ?
» Jamais la penſée de m'enrichir ne
» m'eſt venue dans l'eſprit. Emploié
» depuis lontems dans l'adminiſtration
» de la République, j'ai eu mille oc-
» caſions d'amaſſer de grandes ſom-
» mes d'argent ſans aucun reproche.
» En peut-on deſirer une plus favora-
» ble que celle qui ſe préſenta il y a
» quelques années ? Revétu de la di-
» gnité conſulaire, je fus envoié con-
» tre les Samnites, les Lucaniens, les
» Brutiens, à la tête d'une nombreuſe
» armée. Je ravageai une grande éten-
» due de pays, je vainquis l'ennemi
» dans pluſieurs batailles, j'emportai
» d'aſſaut pluſieurs villes pleines de
» butin & d'opulence, j'enrichis tou-
» te l'armée de leurs dépouilles, je
» dédommageai chaque citoien de ce

» qu'il avoit fourni pour les frais de
» la guerre, & aiant reçu les honneurs
» du triomphe je mis encore quatre *Quatre cens mille écus.*
» cens talens dans le tréſor public.
» Après avoir négligé un butin ſi con-
» ſidérable dont je pouvois prendre
» tout ce que j'aurois voulu, après
» avoir mépriſé des richeſſes ſi juſte-
» ment acquiſes, & ſacrifié à l'amour
» de la gloire les dépouilles de l'enne-
» mi, à l'exemple de Valérius Publi-
» cola, & de pluſieurs autres grands
» perſonnages, qui par leur généreux
» deſintéreſſement ont porté ſi haut la
» puiſſance de Rome; me convien-
» droit-il d'accepter l'or & l'argent
» que vous m'offrez? Quelle idée au-
» roit-on de moi? Quel exemple don-
» nerois-je à mes citoiens? De retour
» à Rome, comment ſoutiendrois-je
» leurs reproches, & même leur vûe
» ſeule? Nos Cenſeurs, ces Magiſtrats
» prépoſés à veiller ſur la diſcipline &
» ſur les mœurs, ne m'obligeroient-
» ils pas de rendre compte devant tout
» le monde des préſens que vous vou-
» lez me faire accepter? Vous gar-
» derez, s'il vous plaît, vos richeſ-
» ſes, & moi ma pauvreté & ma répu-
» tation.

Je croi bien que l'Hiſtorien a prêté ces diſcours à Pyrrhus & à Fabricius : mais il n'a fait qu'exprimer & mettre dans un plus grand jour leurs ſentimens, ſur tout du dernier. Car tel étoit le caractére des Romains dans ces beaux ſiécles de la République. Fabricius [a] étoit véritablement perſuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur à pouvoir mépriſer tout l'or du Roi, qu'à régner.

Plut. in Pyrrho, pag. 395 397.

Le lendemain Pyrrhus, voulant ſurprendre l'Ambaſſadeur Romain & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'éléphant, ordonna au Capitaine de ſes éléphans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il ſeroit en converſation avec Fabricius, & de le tenir là derriére une tapiſſerie pour le faire paroitre quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté, & le ſignal donné, on retira la tapiſſerie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant ſa trompe ſur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tranquillement,

[a] Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit; majuſque regno judicavit regias opes poſſe contemnere. *Senec. Epiſt.* 120.

ſans témoigner ni ſurpriſe ni crainte, dit à Pyrrhus en ſouriant : *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.*

Le ſoir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choſes ; & après avoir parcouru les affaires de la Gréce, & diſcouru des Philoſophes, Cinéas fit tomber la converſation ſur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens penſent des dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faiſoient conſiſter la fin & le ſouverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuioient les dignités & les charges comme la ruine & la perte du bonheur ; qu'ils ne donnoient à la Divinité, ni amour, ni haine, ni colére ; qu'ils ſoutenoient qu'elle ne prenoit aucun ſoin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle paſſoit tous les ſiécles ſans affaires, & plongée dans toutes ſortes de délices & de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle & voluptueuſe des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria

de toute ſa force : *O grand Hercule ; puiſſent les Samnites & Pyrrhus ſuivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendroit à voir rouler les propos de table parmi de grands guerriers, non-ſeulement ſur des affaires de politique, mais ſur des matiéres d'érudition, car les queſtions de Philoſophie en faiſoient alors le principal objet ! De tels entretiens, aſſaiſonnés de réflexions & de reparties ſpirituelles, ne valent-ils pas bien des converſations, qui ſouvent, depuis le commencement du repas juſqu'à la fin, ſans beaucoup de dépenſe d'eſprit, ſe paſſent preſque à louer, à exalter par des exclamations dignes d'Epicuriens, la bonté des mêts, la fineſſe des ragoûts, l'excellence des vins & des liqueurs ?

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de l'Ambaſſadeur Romain, & charmé de ſa prudence & de ſa ſageſſe, deſira encore avec plus de paſſion de faire amitié & alliance avec ſa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le pre-

riant en particulier il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il auroit moienné un accommodement entre les deux Etats, s'attacher à lui & vivre dans ſa Cour, où il auroit la premiére place parmi tous ſes amis & tous ſes Capitaines. *Je ne vous le conſeillerois pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille, & en ſouriant, *& vous entendez peu vos intérêts. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent préſentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient mieux pour leur Roi que vous-même.*

Le Prince, loin de ſe fâcher de cette réponſe, l'en conſidéra encore plus, & ne confia qu'à lui les priſonniers; afin que, ſi le Sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fuſſent renvoiés après qu'ils auroient embraſſé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoiés en effet après la fête, le Sénat aiant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne ſe rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année ſuivante, Fabricius aiant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans ſon camp,

& lui rendit une lettre du Médecin du Roi, qui lui offroit d'empoiſonner Pyrrhus, ſi les Romains lui promettoient une récompenſe proportionnée au grand ſervice qu'il leur rendroit en terminant une ſi forte guerre ſans aucun danger pour eux. Fabricius, [a] conſervant toujours le même fond de probité & de juſtice au milieu de la guerre qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, & ſachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frapé d'une juſte horreur à une telle propoſition. Comme il ne s'étoit point laiſſé vaincre à l'or du Roi, il crut auſſi qu'il lui ſeroit honteux de vaincre le Roi par le poiſon. Après en avoir conféré avec ſon Collégue Emilius, il écrivit promtement à Pyrrhus pour l'avertir de ſe précautionner contre cette noire perfidie. Sa Lettre étoit conçue en ces termes.

a Ejuſdem animi fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati ſumus ingentem virum, quem non regis, non contra regem promiſſa flexiſſent; boni exempli tenacem; quod difficillimum eſt, in bello innocentem; qui aliquod eſſe crederet etiam in hoſte nefas; qui in ſumma paupertate, quam ſibi decus fecerat, non aliter refugit divitias quàm venenum. *Senec. Epiſt.* 120.

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, COSS.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroit que vous vous connoiſſez mal en amis & en ennemis : & vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'eſt pas tant pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis que pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occaſion de nous calomnier, & que l'on ne croie pas que nous ayons eu recours à la trahiſon, parce que nous deſeſpérions de terminer heureuſement cette guerre par notre courage.

Pyrrhus aiant reçu cette Lettre, & bien avéré le fait qui y étoit énoncé, fit punir ſon Médecin ; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains ſa reconnoiſſance, il renvoia au Conſul tous les priſonniers ſans rançon, & lui députa encore Cinéas, pour tâcher de convenir de la paix avec lui.

Les Romains, qui ne vouloient point accepter ni une grace de leur ennemi, ni une récompenſe pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injuſtices, ne refuſérent pas les priſonniers, mais ils lui en renvoiérent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le Traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas même à Cinéas d'en parler, que Pyrrhus n'eût regagné l'Epire ſur les mêmes vaiſſeaux qui l'avoient apporté. Mais comme ſes affaires demandoient un ſecond combat, il aſſembla ſon armée, ſe mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Aſculum.

Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoïre douteuſe juſqu'à la fin. Pyrrhus d'abord aiant été pouſſé dans des lieux impraticables à la cavalerie, & contre une riviére très difficile, & dont les bords étoient marécageux, fut fort maltraité, & perdit beaucoup de monde. Mais s'étant enfin tiré de ce terrain deſavantageux, & aiant gagné la plaine, où il pouvoit faire uſage de ſes éléphans, il marcha contre les Romains avec beaucoup d'impétuoſité & de roideur, ſes rangs bien ordonnés

& bien ſerrés. Comme il trouva une vive réſiſtance, le carnage fut grand, & il fut lui-même bleſſé dans la mélée. Ses éléphans, qu'il lâcha à propos, rompirent en pluſieurs endroits l'infanterie Romaine, ſans pouvoir néanmoins la mettre en déroute. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, & ne ceſſérent de combattre que lorſque la nuit les ſépara. Les Romains ſe retirérent les premiers, & gagnérent leur camp qui étoit fort proche. La perte fut à peu près égale, & monta en tout des deux côtés à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut reſter du côté de Pyrrhus, qui étoit demeuré le dernier ſur le champ de bataille. Quelqu'un le félicitant ſur ſa victoire, il répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous ſommes ruinés.* En effet aiant perdu dans cette bataille ſes meilleures troupes, & ſes plus braves Officiers, il ſentoit bien qu'il ne pouvoit pas remettre ſur pié une nouvelle armée comme les Romains, qui [a] tiroient de leurs défaites mêmes de nou-

a Per damna, per cædes, ab ipſo
Ducit opes animumque ferro. *Horat.*

velles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Plut. in Pyrrho pag. 397. 398. Pauſan lib. 1. pag. 22. Juſtin. lib. 18. cap. 2. & l. 23. cap. 3.

Pendant qu'il s'occupoit de ces triſtes penſées, ne voiant preſque pour lui aucune reſſource, ni aucune voie honorable de ſe tirer d'une entrepriſe à laquelle il s'étoit trop légérement engagé, un raion d'eſpérance & de bonne fortune ranima ſon courage. D'un côté il arrive des Députés de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuſe, Agrigente, & la ville des Léontins, & le prier de venir chaſſer les Carthaginois de leur Ile, & la délivrer des Tyrans. Dans le même tems il arrive de Gréce des courriers, qui viennent lui donner avis que Céraunus avoit été tué dans une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois en Macédoine, & que ce roiaume ſembloit lui tendre les mains, & lui offrir ſon trône.

An. M. 3726. Av. J. C. 278.

Pyrrhus ſe trouva dans une nouvelle ſorte d'embarras. Un moment auparavant toute reſſource lui manquoit: ici il en avoit trop, & ne ſavoit quel parti prendre. Après avoir lontems délibéré, & peſé mûrement les raiſons qui ſe préſentoient de part & d'autre, il ſe détermina pour la Sicile, qui lui

ouvroit un paſſage dans l'Afrique, & lui montroit une plus ample moiſſon de gloire. Sans perdre de tems, il envoia devant lui Cinéas pour traiter avec les villes, & les aſſurer de ſa prompte arrivée : puis, aiant laiſſé dans Tarente une groſſe garniſon malgré les habitans, qui voioient avec peine que Pyrrhus les abandonnoit, & les retenoit néanmoins en ſervitude, il ſe mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile, il ſe rendit maître d'abord de Syracuſe, qui lui fut livrée par * Soſtrate qui gouvernoit alors cette ville, & par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du tréſor public, & environ deux cens vaiſſeaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les maniéres honnêtes & prévenantes qu'il emploia dans les commencemens lui gagnérent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pié, deux mille cinq cens chevaux, & une flote de deux cens voiles, il alloit chaſſant les Carthaginois devant lui, & ruinant par tout leur domination. Il leur enleva la ville d'Eryx, qui étoit la plus forte place qu'ils euſ-

* *Denys d'Halicarnaſſe le nomme Soſiſtrate.*

ſent dans l'Ile, & la mieux pourvûe de gens de défenſe. Il vainquit dans un grand combat les habitans de Meſſine, appellés *Mamertins*, * qui par leurs courſes & leurs irruptions infeſtoient toute la Sicile, & il raſa toutes leurs fortereſſes.

Des progrès ſi rapides effraiérent les Carthaginois, à qui il ne reſtoit plus dans toute la Sicile que la ſeule ville de Lilybée. Ils lui envoiérent offrir de l'argent & des vaiſſeaux, s'il vouloit leur accorder la paix & ſon amitié. Mais, comme il aſpiroit à de plus grandes choſes, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moien d'obtenir ce qu'ils demandoient qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Il ne rouloit dans ſa tête que de grands projets pour lui & pour les ſiens. Il deſtinoit pour ſon fils Hélénus la Sicile, comme un roiaume ſur lequel il avoit droit par ſa naiſſance, car il l'avoit eu de la fille d'Agathocle; & il deſtinoit à ſon autre

* *Ce mot ſignifie* Martiaux, *parce que ces peuples étoient fort aguerris. Ils étoient originaires d'Italie, & s'étant emparés de Meſſine, ou y aiant été reçus, ils conſervérent leur nom, quoique la ville conſervât auſſi le ſien.*

fils

fils Alexandre le roiaume d'Italie, dont il comptoit la conquête ſûre.

Enflé par ſes proſpérités continuelles, & par les forces qu'il avoit en main, il ne penſoit qu'à pourſuivre les grandes eſpérances qui l'avoient attiré en Sicile. La premiére & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit aſſez de vaiſſeaux pour ce grand deſſein, mais il manquoit de matelots ; & pour en ramaſſer, il força les villes avec beaucoup de rigueur de lui en fournir ; & les châtia très ſévérement, quand elles n'obéiſſoient pas à ſes ordres.

Ainſi il changea bientôt ſa puiſſance en une domination & une inſolence tyrannique. Il s'attira d'abord la haine de la famille & des amis d'Agathocle : il les dépouilla de tous les biens qu'ils avoient reçus de ce Prince, & en enrichit ſes créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnoit les premiéres dignités & le gouvernement des villes à ſes ſatellites & à ſes centurions, qu'il continuoit dans la magiſtrature autant qu'il le jugeoit à propos ſans obſerver le terme marqué par les loix. A l'égard des procès, des différens, des conteſtations, & de

Dionyſ. Halic. in Excerpt. pag. 541.

toutes les autres affaires de cette ſorte, ou il s'en rendoit lui-même l'arbitre ſouverain, ou il les abandonnoit au jugement & à la diſcrétion de ſes courtiſans, qui n'avoient d'autres vûes que de s'enrichir par un gain ſordide, & de vivre dans le luxe & la débauche.

Une conduite ſi dure & ſi différente de celle qui lui avoit d'abord ſi bien réuſſi, aliéna les eſprits, & mit tout le monde contre lui. S'appercevant qu'il étoit univerſellement haï, & que les eſprits irrités par ſon mauvais gouvernement ne cherchoient qu'à ſecouer le joug, il mit dans la plupart des villes des garniſons à ſa dévotion, ſous prétexte que les Carthaginois ſe diſpoſoient à lui faire la guerre. Il ſe ſaiſit des plus illuſtres citoiens de chaque ville, & feignant qu'ils lui avoient dreſſé des embuches, & qu'ils tramoient quelque trahiſon, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle. Les ſervices importans qu'il avoit rendus au Roi des Epirotes ne le mirent point à couvert de ſa cruelle politique. On convenoit qu'il avoit plus contribué que perſonne à lui ouvrir le paſſage, & à réduire l'Ile ſous ſa domination,

Pyrrhus voulut auſſi faire prendre Soſtrate : mais celui-ci preſſentant les embuches qu'on lui dreſſoit, trouva le moien de ſortir de la ville. On hazarde de tout perdre, en perdant l'amitié des peuples, qui eſt le lien le plus ferme qui les attache aux Princes. Un traitement ſi injuſte & ſi cruel à l'égard de deux des premiers citoiens de Syracuſe, qui avoient été les principaux inſtrumens de ſes progrès dans cette Ile, acheva de le rendre odieux & inſupportable aux Siciliens. Tel étoit le caractére de Pyrrhus. Vif [a] & impétueux dans ſes entrepriſes, il venoit aſſez aiſément à bout de gagner des provinces & des roiaumes, mais il n'avoit pas l'art de les conſerver. La haine que les villes conçurent pour lui fut ſi grande, que les unes ſe liguérent avec les Carthaginois, & les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voioit par tout que revoltes contre lui, que nouvelles entrepriſes, & qu'un ſoulevement général, il reçut des Lettres des Sam-

a Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis acquiſitiſque celeriter carebat; tanto meliùs ſtudebat acquirere imperia, quàm retinere. *Juſtin. lib.* 25. *cap.* 4.

nites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'aiant été chaſſés de toute la campagne, & réduits à ſe renfermer dans leurs villes, il ne leur étoit plus poſſible de ſoutenir la guerre, à moins qu'il ne vînt au plutôt les ſecourir. Ces Lettres arrivérent bien à propos, pour donner à ſon départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût deſeſpéré d'y réuſſir.

En s'embarquant à Syracuſe, il fut attaqué par les Carthaginois, de ſorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre ces Barbares. Dans ce combat il perdit pluſieurs de ſes navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui reſtoient; & à ſon arrivée il trouva les Mamertins, qui y avoient paſſé avant lui au nombre d'environ dix mille, & qui traverſérent fort ſa marche en le harcelant fréquemment, & en tombant à diverſes repriſes ſur ſon arriére-garde.

Plut. in Pyrrho. pag. 399. Pauſan. lib. 1. pag. 22. Juſtin. l. 23. cap. 3.

Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe nous apprennent ici une circonſtance, qui ne fait pas d'honneur à la mémoire de Pyrrhus. Il y avoit à Locres un célébre temple conſacré à Proſerpine,

Liv. lib. 29. n. 18. Dionyſ. Halicarn. in Excerpt. p. 542.

fort reſpecté par tous les peuples du pays & par tous les étrangers, & auquel perſonne n'avoit jamais oſé toucher quoiqu'on ſût qu'il y avoit de riches tréſors renfermés dans ce temple. Pyrrhus, qui ſe trouvoit dans une extrême diſette d'argent, ne fut pas ſi ſcrupuleux. Il enleva tous les tréſors de la déeſſe, & les chargea ſur ſes vaiſſeaux. Le lendemain, s'il en faut croire l'hiſtoire, ſa flote fut battue d'une violente tempête, & tous les vaiſſeaux qui portoient le riche & ſacré butin, furent jettés ſur la côte des Locriens. Cet orgueilleux Prince, eſt-il dit dans Tite-Live, inſtruit par un ſi cruel deſaſtre qu'il y avoit des dieux, fit reporter bien religieuſement tous les tréſors dans le temple. Mais cette reſtitution forcée n'appaiſa pas la déeſſe, & celui qui raporte ce fait dans une harangue, attribue à cette impiété ſacrilége tous les mauvais ſuccès qui arrivérent à Pyrrhus dans la ſuite, & en particulier le funeſte genre de mort qui termina ſes entrepriſes.

Pour lors, après avoir eſſuié cette tempête, il arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pié, & trois AN. M. 3730. AV. J.C. 274.

mille chevaux ; & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le pays des Samnites.

Comme ceux-ci conſervoient un ſecret reſſentiment contre Pyrrhus, de ce qu'il les avoit abandonnés pour courir en Sicile, il y en eut parmi eux très peu qui ſe joigniſſent à lui. Il ne laiſſa pas de partager ſon armée en deux corps. Il envoia l'un dans la Lucanie, pour s'oppoſer au Conſul qui y étoit, & pour l'empécher de ſecourir ſon Collégue : & pour lui, avec le ſecond corps, il marcha contre l'autre Conſul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près la ville de Bénévent, pour attendre le ſecours qui venoit de la Lucanie.

Pyrrhus ſe hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choiſit ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupes, & ſes éléphans les mieux dreſſés & les plus aguerris, & ſe mit en marche ſur la brune pour le ſurprendre dans ſon camp. Mais le lendemain matin les ennemis le découvrirent comme il deſcendoit des mon-

tagnes. Manius ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qu'il rencontra. Les aiant renverſés & mis en fuite, il jetta la terreur parmi tous les autres : il y en eut beaucoup de tués, & il y eut même quelques éléphans de pris.

Ce ſuccès donna à Manius la hardieſſe de ſortir de ſon fort avec toute ſon armée, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ſes aîles, & pouſſa les ennemis : mais à l'autre aile il fut renverſé par les éléphans, & pouſſé juſqu'à ſon camp. Dans cet état, il appella à ſon ſecours les troupes qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes s'avancérent dans le moment, & à coups de piques & de dards elles forcérent les éléphans à tourner le dos, & à ſe renverſer ſur leurs propres bataillons : ce qui y cauſa une telle confuſion & un ſi grand deſordre, que les Romains remportérent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un ſens la conquête de toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient

témoigné dans cette journée, & les grandes choſes qu'ils avoient faites dans tous ces combats, aiant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentérent leur réputation, leurs forces, leur confiance, & les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire ſur Pyrrhus ils devinrent maîtres inconteſtables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après ſuivirent les guerres contre Carthage, dans leſquelles aiant abbattu cette puiſſante rivale, ils ne virent plus rien qui pût leur réſiſter.

C'eſt ainſi que Pyrrhus ſe vit déchu de ſes magnifiques eſpérances ſur l'Italie & la Sicile, après avoir emploié à toutes ces guerres ſix années pleines, & ruiné entiérement ſes affaires. Il eſt vrai que dans toutes ſes diſgraces il conſerva un courage invincible, & qu'en expérience pour la guerre, en audace, & en valeur, il paſſa toujours pour le premier de tous les Rois & de tous les Capitaines de ſon tems. Mais ce qu'il avoit acquis par ſes grands exploits, il le perdoit par ſes vaines eſpérances: car le deſir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empéchoit de conſerver & de mettre en ſureté ce

qu'il avoit. C'eſt pourquoi Antigone le comparoit à un homme qui a le dé heureux, mais qui caſe mal.

Il repaſſa en Epire avec huit mille hommes de pié, & cinq cens chevaux : & comme il n'avoit point de fonds pour faire ſubſiſter ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Aiant donc recu le renfort de quelques Gaulois qui ſe joignirent à lui, il ſe jetta dans la Macédoine où régnoit Antigone fils de Démétrius. Son deſſein étoit ſeulement de la piller, & d'en emmener un grand butin : mais s'étant rendu maître de pluſieurs villes ſans aucune peine, & aiant débauché à Antigone deux mille ſoldats, il ſe livra à de plus hautes eſpérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, & mit toute ſon armée en deſordre. D'autres Gaulois qui faiſoient l'arriére-garde d'Antigone en aſſez grand nombre, ſoutinrent courageuſement ſes efforts. Le combat fut fort rude : mais enfin la plupart furent taillés en piéces, & ceux qui commandoient les éléphans aiant été envelopés, ſe rendirent, & livrérent les éléphans. Il ne reſtoit que la phalange Macédonienne, parmi laquelle la dé-

Plut. in Pyrrho pag. 400. Pauſan. l. 1. cap. 13. Juſtin. lib. 25. cap. 3.

faite de ſon arriére-garde avoit jetté le trouble & la fraieur. Pyrrhus voiant qu'elle paroiſſoit refuſer de combattre contre lui, tendit la main aux Capitaines & aux Officiers, les appellant chacun par leur nom, & par ce moien attira à lui toute cette infanterie d'Antigone, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conſerver dans l'obéiſſance quelques places maritimes.

Cette victoire enfla extrêmement le courage de Pyrrhus. On en peut juger par l'Inſcription des dépouilles qu'il offrit à Minerve * Itonienne. *Pyrrhus, roi des Moloſſes, conſacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entiére d'Antigone. Qu'on ne s'en étonne pas. Les Eacides ſont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage & de valeur.*

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, & s'étant rendu maître d'Ege, il en traita fort durement les habitans, & laiſſa en garniſon dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ſes troupes,

Ville de la Macédoine ſur le fleuve Aſiacmon.

* *Minerve fut appellée Itonienne du nom d'Itonus fils d'Amphictyon. Elle avoit deux temples ſous ce nom : l'un dans la Theſſalie près de Lariſſe, & c'eſt celui dont il s'agit ici ; l'autre dans la Béotie, près de Coronée,*

nation avide & insatiable d'argent s'il en fut jamais. Ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencérent à fouiller dans les tombeaux des Rois de Macédoine qui avoient là leur sépulture, enlevérent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilége dissipérent & jettérent aux vents les cendres de ces Princes. Pyrrhus passa légérement cet attentat, & s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires qu'il avoit alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que sentant le besoin pressant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte, qui le mettroit dans la nécessité de punir les coupables. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas dans un état de consistance & de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances & à de nouvelles entreprises. Cléonyme Spartiate arriva auprès de lui, pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone; & Pyrrhus préta volontiers l'oreille à cette pro-

AN. M. 3732. AV. J. C. 272. *Plut. in Pyrrho pag.* 400-403. *Pausan. ib. 1. pag.* 23. & 24. & *ib. 3. pag.* 168. *Justin. l. 25. cap.* 4.

poſition. Ce Cléonyme étoit de la race roiale. Cléoméne ſon pere, roi de Sparte, avoit eu deux fils : Acrotate & Cléonyme. Acrotate, qui étoit l'aîné, mourut avant ſon pere, & laiſſa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléoméne il y eut une diſpute au ſujet de la roiauté entre Aréus & Cléonyme. Comme celui-ci paroiſſoit homme violent & deſpotique, il n'étoit point aimé à Sparte, & il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta ſur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avoit épouſé une très belle femme, appellée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme aiant conçu une violente paſſion pour Acrotate, fils du Roi Aréus, qui étoit beau, bien fait, & dans la fleur de ſa jeuneſſe, rendit ſon mariage non ſeulement très triſte, mais encore très honteux pour ſon mari Cléonyme, que l'amour & la jalouſie tranſportoient également. Car ſa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne ſût le mépris que ſa femme avoit pour lui. Animé donc d'un vif déſir de ſe venger & de ſes citoiens injuſtes & de ſa femme infidéle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hom-

mes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoitre que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour ſe rendre maître lui-même du Péloponnéſe. Il eſt vrai que dans ſes diſcours il le nia fortement. Car les Lacédémoniens lui aiant envoié des Ambaſſadeurs à Mégalopolis, il les aſſura qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, & qu'il n'étoit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avoit deſſein d'envoier les plus jeunes de ſes enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils y fuſſent élevés dans les mœurs & dans la diſcipline des Spartiates, & qu'ils euſſent ce grand avantage par deſſus tous les autres Princes & les autres Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amuſa par ces promeſſes flateuſes tous ceux qui venoient à ſa rencontre pendant ſa marche. Bien imprudent & bien inſenſé, qui ſe fie aux paroles de ces politiques, dans l'eſprit deſquels la fourberie paſſe pour ſageſſe, & la bonne foi pour imbécillité!

Pyrrhus ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il ſe mit à les ravager & à les piller.

Il arriva ſur le ſoir devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât ſans différer un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un ſiége, & de l'abſence du roi Aréus qui étoit allé en Créte au ſecours des Gortyniens. En effet les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empreſſoient déja à orner & à préparer ſa maiſon, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt ſouper avec lui le ſoir même. Pyrrhus qui comptoit la priſe de cette ville ſûre & immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai ſauva Sparte, & montra qu'il eſt des momens favorables & déciſifs, qu'il faut ſaiſir, & qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérérent d'envoier leurs femmes en Créte, mais elles s'y oppoſérent. Il y en eut une, nommée Archidamie, qui aiant pris une épée entra dans le Sénat, & portant la parole au nom de toutes les autres elle fit ſes plaintes, & demanda à tous

ces hommes qui étoient là aſſemblés, pourquoi ils avoient ſi mauvaiſe opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles puſſent aimer ou ſouffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même Conſeil il fut arrêté qu'on tireroit une tranchée paralléle au camp des ennemis pour leur diſputer l'approche de la ville, en garniſſant cette tranchée de leurs troupes. Mais comme, dans la ſurpriſe où ils ſe trouvoient, & dans l'abſence de leur Roi, ils n'avoient point aſſez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus, & pour la combattre à découvert, ils réſolurent d'achever de ſe fermer entiérement, en ajoutant aux deux extrémités du foſſé une autre eſpéce de retranchement, formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre juſqu'aux moieux des roues, afin qu'aiant une aſſiette ferme, ils arrêtaſſent les éléphans, & empéchaſſent la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étoient occupés à ce travail, les femmes & les filles vinrent ſe joindre à eux; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre à ſe repoſer pendant la nuit, elles

meſurérent la longueur de la tranchée ; & en prirent pour leur tâche la troiſiéme partie qu'elles eurent achevée avant le jour. La tranchée avoit neuf piés de largeur, ſix de profondeur, & neuf de longueur.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à ſe mettre en mouvement, elles préſentérent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite, elles les exhortérent à la bien garder, & leur repréſentérent vivement quelle douceur ce ſeroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs meres & de leurs femmes, après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide, s'étant retirée en ſon particulier, elle prépara un cordon, fatal inſtrument de ſa mort ſi la ville venoit à être priſe, pour ne pas tomber entre les mains de ſon mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de ſon infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre côté de la tranchée les boucliers bien ſerrés. Cette tranchée n'étoit pas ſeulement difficile à

paſſer : les ſoldats de Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord, ni s'y tenir ferme, à cauſe que la terre, qui ne venoit que d'être remuée, s'ébouloit facilement. Ce que voiant ſon fils Ptolémée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, & coulant le long de la tranchée, il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un paſſage. Mais il ne put y réuſſir, tant ils étoient ſerrés & enfoncés avant en terre. Dans cet embarras, les Gaulois s'aviſérent de relever & de dégager les roues, pour traîner les chariots dans la riviére voiſine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger, traverſa promtement la ville avec trois cens ſoldats qu'il prit avec lui, & faiſant un grand circuit, il alla prendre Ptolémée par les derriéres ſans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba bruſquement ſur les derniers ; & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement ſubit, aiant perdu leur rang, & étant mis en déſordre, ils s'entrepouſſoient les uns les autres, & tomboient la plupart dans le foſſé & autour des

chariots. Enfin, après un long combat qui leur couta beaucoup de ſang, ils furent repouſſés, & obligés de prendre la fuite. Les vieillards, & la plupart des femmes, étoient de l'autre côté de la tranchée, & voioient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui, couvert de ſang, & tout fier de ſa victoire, il retourna à ſon poſte au milieu des louanges & des applaudiſſemens des femmes Spartaines, qui relevoient ſa valeur, & portoient envie à la gloire & au bonheur de Chélidonide : preuve que les Dames de Sparte n'étoient pas fort délicates ſur le point de la chaſteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus, le long du foſſé défendu par l'infanterie Lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Pluſieurs s'y diſtinguérent, & entr'autres Phyllius, qui, après avoir réſiſté lontems & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient préſentés devant lui pour forcer le paſſage, ſentant enfin ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues, & la quantité de ſang qu'il avoit perdu,

appella un des Officiers qui commandoient à ce poſte, lui céda ſa place, & alla tomber mort au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

La nuit ſépara les combattans, & mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens ſe défendirent avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnoient point. Elles ſe tenoient toujours près d'eux; attentives à leur fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient beſoin, & à retirer les bleſſés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuſe diligence à combler le foſſé par quantité de bois & d'autres matiéres qu'ils jettoient par deſſus les armes & les morts : & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur réſiſtance pour les en empécher.

Tout-à-coup ils voient Pyrrhus, qui aiant forcé l'endroit où étoient les chariots, & s'étant ouvert un paſſage, pouſſoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poſte, jettent de

grands cris. Les femmes y répondent avec des hurlemens effroiables, & ſe mettent à courir de côté & d'autre. Pyrrhus s'avance, & renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorſque ſon cheval, percé d'un trait Crétois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien loin dans la mélée, & en mourant le jetta par terre. Pendant que ſes amis s'empreſſent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repouſſent les Macédoniens au delà de la tranchée.

Auſſitôt Pyrrhus fit ceſſer de tous côtés le combat, ſe flatant que les Lacédémoniens, qui avoient perdu beaucoup de monde, & qui étoient preſque tous bleſſés, prendroient le parti de ſe rendre. En effet la ville étoit réduite aux abois, & paroiſſoit hors d'état de ſoutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment, où tout étoit deſeſpéré, un des Généraux d'Antigone leur améne de Corinthe un corps aſſez conſidérable de troupes étrangéres. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Créte le Roi Aréus avec deux mille hommes de pié.

Ces deux renforts, arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus, & rallumer ſon ambition. Il trouvoit qu'il lui ſeroit plus glorieux de prendre la place malgré ſes nouveaux défenſeurs, & ſous les yeux de ſon Roi. Après quelques eſſais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des bleſſures, il renonça à ſon entrepriſe, & ſe mit à ravager le plat pays, dans la réſolution d'y paſſer l'hiver. Mais une nouvelle lueur d'eſpérance l'entraîna bientôt ailleurs. An. M. 3713. Av. J.C. 271.

Il s'étoit allumé à Argos une grande ſédition entre deux des principaux citoiens, Ariſtéas & Ariſtippe. Ce dernier paroiſſoit vouloir s'appuier de la faveur & de la protection d'Antigone; & Ariſtéas, pour le prévenir, ſe hâta d'appeller Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ſes victoires comme autant de degrés pour d'autres avantages plus grands, & ſes défaites comme des raiſons indiſpenſables de recommencer la guerre pour réparer ſes malheurs, ne pouvoit être fixé ni par ſes bons ni par ſes mauvais ſuccès dans une aſſiette d'eſprit tranquille & aſſurée. Il n'eut donc pas *Plut. in Pyrrho pag.* 403-406. *Pauſan l.* 1. *pag.* 24. *Juſtin. l.* 25. *cap.* 5.

plutôt reçu le courier d'Ariſtéas, qu'il ſe mit en marche pour Argos. Le Roi Aréus lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans le chemin, & aiant occupé les paſſages les plus difficiles, il tailla en piéces les Gaulois & les Moloſſes qui faiſoient ſon arriére-garde. Ptolémée, que Pyrrhus ſon pere avoit détaché pour ſecourir cette arriére-garde, aiant été tué dans le combat, ſes troupes ſe débandérent, & prirent la fuite. La cavalerie Lacédémonienne, commandée par Evalcus, Capitaine de grande réputation, les pourſuivit avec tant de chaleur, que ſans s'en apercevoir elle ſe trouva fort éloignée de ſon infanterie qui n'avoit pu la ſuivre.

Pyrrhus qui venoit d'apprendre la mort de ſon fils, & qui en reſſentoit une vive douleur, mena promtement contre eux ſa cavalerie de Moloſſes, & ſe jettant le premier au milieu des ennemis, il fut en un moment tout couvert de ſang par le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il étoit toujours intrépide & terrible dans les batailles : mais dans cette occaſion, où la vengeance & la douleur ajoutoient comme une nouvelle pointe à ſon

courage, il ſe ſurpaſſa lui-même, & par ſa force & ſon audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par tout Evalcus dans la mélée, & l'aiant aperçu, il pouſſe ſon cheval contre lui, le perce de ſa javeline après avoir lui-même couru un grand riſque : puis, ſautant à terre, il combat à pié, & fait un carnage effroiable de tous ces Lacédémoniens qu'il renverſe ſur le corps d'Evalcus. Cette perte de ce qu'il y avoit de plus braves Officiers & ſoldats à Sparte, fut l'effet de la témérité de ceux qui, aiant remporté une pleine victoire, ſe la laiſſérent enlever en pourſuivant les fuiards avec une aveugle & indiſcréte vivacité.

Pyrrhus, après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée, & avoir ſoulagé en quelque maniére ſon affliction en aſſouviſſant ſa colére & ſa vengeance dans le ſang de ceux qui avoient tué ſon fils, continua ſa route vers Argos. En arrivant il apprit qu'Antigone occupoit les hauteurs qui bordent la plaine. Il dreſſa ſon camp vers la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoia

un Héraut à Antigone, pour lui offrir de vuider leur querelle par un combat ſinguſier. Antigone ſe contenta de répondre que *ſi Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

En même tems il leur vint à tous deux des Ambaſſadeurs d'Argos, pour les prier de ſe retirer, & de permettre que leur ville ne fût aſſujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigone reçut volontiers cette propoſition, & donna aux Argiens ſon fils en ôtage. Pyrrhus promit auſſi de ſe retirer : mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi.

On ne ſe trompoit point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, & aiant trouvé une porte ouverte par Ariſtéas, il eut le tems de faire entrer ſes Gaulois, & de ſe ſaiſir de la place avant que d'être aperçu. Mais quand il voulut faire entrer ſes éléphans, la porte ſe trouva trop baſſe ; de ſorte qu'il falut leur ôter les tours qu'ils avoient ſur le dos, & quand ils furent entrés les leur remettre. Tout cela ne put ſe faire dans l'obſcurité ſans beaucoup d'embarras, de déſordre, & de bruit,

& ſans une perte de tems conſidérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voiant les ennemis dans leur ville, courent à la Forteresſe, ſe retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, députant vers Antigone pour le preſſer de venir à leur ſecours. Il y marche ſans délai, & fait entrer dans la ville ſon fils avec ſes Officiers & ſes meilleures troupes.

En même tems arriva auſſi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates qui avoient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en deſordre. Pyrrhus accourt pour les ſoutenir. Mais au milieu de la confuſion & du tumulte qui régnoient par tout pendant l'obſcurité de la nuit, il ne peut ni ſe faire entendre, ni ſe faire obéir. Quand le jour parut, il fut bien ſurpris de voir la Citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute eſpérance, il ne ſonge plus qu'à ſe retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à ſon fils Hélénus, qu'il avoit laiſſé dehors avec la meilleure partie de ſon armée, de

démolir un pan de la muraille, pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avoit donné cet ordre fort à la hâte, l'aiant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénus, dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie, & ce qui lui restoit d'éléphans, entre dans la ville pour aller secourir son pere.

Quand il entra, Pyrrhus commençoit à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de tems en tems visage, & repoussant avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, la confusion qui étoit déja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes que son fils amenoit à son secours. Il avoit beau leur crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, & alloient toujours en avant. Pour surcroit de malheur, un des plus grands éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenoit comme fermée, de sorte qu'ils ne pouvoient plus ni avancer, ni reculer. L'embarras & le

trouble paſſoient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus voiant l'agitation de ſes gens pouſſés & repouſſés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui diſtinguoit ſon caſque, & qui le faiſoit reconnoitre, & ſe confiant en la bonté de ſon cheval, il ſe jetta au milieu des ennemis qui le pourſuivoient. Comme il combattoit en deſeſpéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuiraſſe. La bleſſure ne fut ni grande, ni dangereuſe. Pyrrhus tourne auſſitôt contre celui qui l'avoit frapé : c'étoit un ſimple ſoldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de deſſus le toit d'une maiſon, comme toutes les autres femmes.

Voiant donc ſon fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, & ſaiſie de fraieur pour le grand péril auquel il s'expoſoit, elle prit à deux mains une groſſe tuile, & la jetta ſur Pyrrhus. Elle lui tomba juſtement ſur la tête, & le caſque n'aiant pu parer le coup, dans le moment d'épaiſſes ténébres lui couvrent les yeux. Les mains lâchent les rênes ; il tombe de ſon cheval ſans

être remarqué de perſonne. Mais bientôt après un ſoldat qui le reconnut, l'acheva en lui coupant la téte.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, aiant pris cette tête, pouſſa à toute bride vers ſon pere, & la jetta à ſes piés. Il en fut fort mal reçu, comme faiſant un perſonnage indigne de ſon rang. Antigone, rappellant dans ſa mémoire le ſort de ſon ayeul Antigone, & celui de ſon pere Démétrius, ne put refuſer des larmes à un ſpectacle ſi lugubre, & fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de généroſité Hélénus ſon fils, auſſi bien que tous ſes amis, & les renvoia en Epire.

On ne peut refuſer le titre de grand Capitaine à Pyrrhus, après l'eſtime particuliére qu'en ont fait les Romains, & ſurtout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru ſur ce qui fait le mérite guerrier, & le plus capable d'en juger ſainement & avec connoiſſance de cauſe, Tite-Live, ſur le témoignage d'un

Liv. lib. 35. n. 14.

Hiſtorien qu'il cite ſans le garantir, raporte qu'Annibal interrogé par Scipion qui il regardoit comme le plus grand & le plus habile Général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au ſecond, & ne ſe plaça lui-même qu'au troiſiéme.

Il caractériſa Pyrrhus, en ajoutant, » qu'il étoit le premier qui eût enſeigné l'art des campemens; que perſonne n'avoit ſû mieux que lui prendre ſes poſtes, & ranger ſes troupes; qu'il avoit eu l'art de gagner les hommes & de ſe les attacher, en ſorte que les peuples d'Italie auroient mieux aimé l'avoir pour maître tout étranger qu'il étoit, que le peuple Romain qui depuis tant d'années tenoit le premier rang dans le pays.

Pyrrhus pouvoit avoir ces grandes qualités : quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il étoit le premier qui eût enſeigné l'art des campemens. Avant lui les autres Généraux & Rois Grecs ne poſſédoient-ils pas cet art-là? Il eſt vrai qu'il l'a enſeigné aux Romains, & c'eſt à quoi il faut ſe borner. Mais enfin ces grandes qualités

ſeules ne ſont pas ce me ſemble le grand Capitaine. Elles lui manquérent même en pluſieurs occaſions. Il fut vaincu par les Romains près d'Aſculum pour avoir mal pris ſon terrain. Il manqua la priſe de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures. Il perdit la Sicile, pour n'avoir pas aſſez ménagé l'eſprit des peuples. Il ſe perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourroit raporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit, même par raport à l'art militaire.

N'en eſt-ce pas une eſſentielle, indigne d'un grand Capitaine & d'un Roi, de s'expoſer toujours ſans ménagement comme un ſimple ſoldat, de combattre dans les premiers rangs comme un avanturier, de tirer plus de vanité d'une action perſonnelle qui montroit ſeulement beaucoup de force de corps & d'audace, que de la conduite ſage & attentive d'un Général qui veille à la ſureté du tout, & qui ne confond pas ſon mérite & ſes devoirs avec ceux d'un ſimple ſoldat? On a pu remarquer que ç'a été là aſſez le défaut des Rois & des Généraux de ce ſiécle,

ſéduits ſans doute par le faux éclat de la témérité heureuſe d'Alexandre.

N'eſt-ce pas un autre grand défaut dans Pyrrhus, de n'avoir ſuivi aucune régle dans l'entrepriſe de ſes guerres, de s'y être livré aveuglément, ſans réflexion, ſans cauſe; par tempérament, par paſſion, par habitude, par impuiſſance de ſe tenir en repos, & par pure incapacité de faire autre choſe que ferrailler : qu'on me pardonne cette expreſſion ? Il me ſemble qu'un tel caractére approche fort d'un héros de roman & d'un chercheur d'avantures.

Mais le défaut qui caractériſe davantage Pyrrhus, & qui aura le plus choqué tous mes Lecteurs, c'étoit de former des entrepriſes trop légérement, de ſe livrer ſans examen aux moindres apparences de ſuccès, de changer de deſſeins & de vûes avec une facilité qui marquoit peu de conſiſtance d'eſprit & même peu de jugement, en un mot de tout commencer & de ne rien finir. Toute ſa vie n'a été qu'une ſuite d'incertitudes, de variations, de changemens. Tranſporté en différens tems par une ambition inquiéte & impétueuſe dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans

la Gréce, il ne fut nulle part moins que dans l'Epire, lieu de ſa naiſſance & de ſon domaine. Donnons-lui donc le titre de grand Capitaine, ſi, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur, & de l'audace: car pour ces qualités, il ne l'a cédé à perſonne. En le voiant dans les combats, on croioit voir la vivacité, l'intrépidité, & cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon Roi, qui aimant véritablement ſes peuples, fait conſiſter ſon courage à les défendre, ſon bonheur à les rendre heureux, ſa gloire à leur procurer une paix tranquille & aſſurée.

AN. M. 3730. AV. J.C. 274. La réputation des Romains commençant à faire du bruit parmi les nations étrangéres par la guerre de ſix ans qu'ils avoient ſoutenue contre Pyrrhus, qu'ils forcérent enfin à quitter l'Italie pour retourner honteuſement en Epire; Ptolémée Philadelphe envoia des Ambaſſadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de ſe voir recherchés par un ſi grand Roi.

Liv. Epit. lib. 4. Eutrop. l. 2.

AN. M. 3731. AV. J.C. 273. Pour répondre à ſes honnêtetés, l'année ſuivante ils envoiérent auſſi une Ambaſſade en Egypte. Les Ambaſſa-

Liv. & Eutrop. ibid.

deurs furent Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, Numérius ſon frere, & Q. Ogulnius. Ils firent voir un deſintéreſſement, qui marquoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit préſent à chacun d'eux d'une couronne d'or. Ils la reçurent, pour ne le pas deſobliger en refuſant l'honneur qu'il leur faiſoit: mais, le lendemain matin, ils allérent mettre ces couronnes ſur la tête des ſtatues du Roi qui étoient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé, le Roi leur aiant encore fait des préſens conſidérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes. Mais, dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au Sénat rendre compte de leur Ambaſſade, ils les mirent tous dans le tréſor public; & par ces deux belles actions ils firent voir, qu'en [a] ſervant le Public les gens de bien ne doivent ſe propoſer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de ſe bien acquiter de leur devoir. La République ne ſe laiſſa pas vaincre ici en nobleſſe de ſentimens.

Val. Max. lib. 4. cap 3. Dio in Excerpt.

a De publico ſcilicet miniſterio nihil cuiquam præter laudem bene adminiſtrati officii accedere debere judicantes. *Val. Max.*

Le Sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux Ambaſſadeurs, pour les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat, une ſomme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans le Tréſor public. Voila un beau combat de gloire & de généroſité, où l'on ne ſait à quel parti attribuer la victoire! Où trouve-t-on maintenant des hommes qui ſe dévouent ainſi au bien public ſans aucun retour d'intérêt, & qui entrent dans les charges & dans les emplois ſans aucune vûe de s'y enrichir? Mais auſſi où trouvera-t-on des Etats & des Princes qui ſachent ainſi eſtimer & récompenſer le mérite? On voit ici, dit un Hiſtorien, trois beaux modéles: de libéralité dans Ptolémée, de deſintéreſſement dans les Ambaſſadeurs, d'équité dans le peuple Romain.

Valére Maxime.

§. VIII. *Athénes assiégée & prise par Antigone. Juste punition de Sotade poéte satyrique. Revolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétére, fondateur du roiaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus, surnommé Théus, lui succéde. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Revolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphe.*

DEPUIS QUE la Macédoine s'étoit soumis les Grecs, & les avoit rendu dépendans de son autorité, il semble qu'en perdant leur liberté ils avoient perdu ce courage, & cette grandeur d'ame qui jusques-là les avoit si fort distingués des autres peuples. Ils paroissent entiérement changés, & on ne reconnoit plus leur ancien caractére. Sparte, autrefois si fiére, & en possession de dominer sur toute la Gréce, souffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangére, & se laissera bientôt asservir au dedans par des Tyrans,

qui la traiteront avec la derniére cruauté. Nous verrons Athénes, ſi jalouſe anciennement de ſa liberté, & ſi formidable aux plus puiſſans Rois, courir, pour ainſi dire, à la ſervitude, & à meſure qu'elle changera de maîtres leur prodiguer ſucceſſivement les plus baſſes & les plus indignes flateries. Elles feront l'une & l'autre quelques efforts de tems en tems pour ſe rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours foiblement & ſans ſuccès.

AN. M. 3736. AV. J.C. 268. *Juſtin. l. 26. cap. 2. Pauſan. in Lacon. p. 168. & in Attic. pag. 1.*

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puiſſant, & par cela même formidable aux Etats de la Gréce, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagérent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigone, pour diſſiper la ligue qu'avoient formé ces deux peuples, & pour en prévenir la ſuite, commença, ſans perdre de tems, par mettre le ſiége devant Athénes. Ptolémée auſſitôt y envoia une flote, dont il donna le commandement à Patrocle un de ſes Généraux; & Arée Roi de Lacédémone ſe mit à la tête d'une armée pour ſecourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant

la ville, conſeilla à Arée d'attaquer les ennemis, & promit en même tems de faire ſa deſcente, & de les charger par derriére. Le conſeil étoit ſage, & ne pouvoit manquer d'avoir un heureux ſuccès ; mais Arée qui manquoit de proviſions aima mieux retourner chez lui. La flote, qui ne pouvoit pas agir ſeule, en fit autant, & s'en retourna en Egypte ſans rien faire. C'eſt l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des Chefs qui n'ont entre eux ni ſurbordination, ni bonne intelligence. Athénes abandonnée ainſi par ſes Alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garniſon.

Patrocle, en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poéte entiérement décrié pour la licence effrénée & de ſes vers & de ſes mœurs. Il n'épargnoit dans ſes poéſies ſatyriques ni ſes meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la perſonne ſacrée des Rois. Chez Lyſimaque il affectoit de noircir par des médiſances atroces la réputation de Ptolémée ; & quand il étoit à la Cour de celui-ci, il traitoit de la même ſorte Lyſimaque. Il avoit com-

An. M. 3717. Av. J. C. 267. *Athen. lib. 14. pag. 620, 621.*

posé une satyre violente contre Ptolémée, où il y avoit des traits sanglans sur son mariage avec Arsinoé sa propre sœur. Pour éviter la colére de ce Prince, il s'étoit sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un misérable qui avoit fait un si grand affront à son Maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, & le fit jetter dans la mer. C'est une race bien dangereuse & bien détestable que ces Poétes satyriques de profession, qui ont renoncé à toute probité & à toute pudeur, & dont la plume trempée dans le fiel le plus amer ne respecte ni rang ni vertu.

AN. M. 3739. AV. J.C. 265. *Pausan. in Attic. p.* 12. & 13.

Une revolte suscitée en Egypte par un Prince de qui il sembloit que Ptolémée n'avoit rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, aiant levé l'étendart de la revolte contre Ptolémée son maître & son bienfaiteur, se fit déclarer Roi de ces provinces. Ils étoient freres de mere : car il étoit fils de Bérénice & de Philippe Officier Macédonien, qu'elle avoit eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa priére & par son crédit que Ma-

gas obtint cette viceroiauté, quand elle revint à la Couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y étoit ſi bien affermi par une longue poſſeſſion, & par ſon mariage avec Apamé fille d'Antiochus Soter roi de Syrie, qu'il entreprit de ſe rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il pouſſa ſes prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à ſon frere les deux provinces qu'il gouvernoit, il vouloit même le détrôner. Il mena en Egypte pour cet effet une grande armée, & prenant la route d'Alexandrie, il ſe rendit maître en paſſant de Parétonion, qui eſt une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la revolte des Marmarides dans la Libye, l'empécha de pouſſer cette expédition plus loin. Il retourna ſur ſes pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnoit une belle occaſion à Ptolémée, qui s'étoit avancé ſur la frontiére à la tête d'une armée, de le charger, & de le défaire entiérement : mais un nouveau péril l'appella lui-même d'un autre côté. Il découvrit un complot qu'avoient fait contre lui quatre mille Gaulois

qu'il avoit pris à ſa ſolde, qui n'alloit pas à moins qu'à le chaſſer d'Egypte, & à s'en ſaiſir eux-mêmes. Pour prévenir leur coup, il revint en Egypte, & mena les conjurés dans une île du Nil, où il les renferma ſi bien, qu'il les y fit tous mourir de faim, excepté ceux qui aimérent mieux s'entretuer que d'y languir ainſi.

An. M. 3740. Av. J.C. 264. Magas, après avoir mis ordre aux troubles qui l'avoient fait retourner ſur ſes pas, reprit ſes deſſeins ſur l'Egypte; &, pour y mieux réuſſir, il engagea ſon beau-pere Antiochus Soter à y entrer. Il fut réſolu entr'eux qu'Antiochus attaqueroit Ptolémée d'un côté, & Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti ſecrettement de ce Traité, prévint Antiochus, & lui donna tant d'occupation dans toutes ſes provinces maritimes par les deſcentes & les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoia, que ce Prince fut obligé de demeurer dans ſes propres Etats pour les défendre; & Magas, qui avoit compté ſur la diverſion qu'il feroit, ne jugea pas à propos d'entrer en action de ſon côté, quand il vit que ſon Allié ne faiſoit pas l'effort auquel il s'étoit attendu.

L'année ſuivante mourut Philétére, fondateur du roiaume de Pergame, à l'âge de quatre-vingts ans. Il étoit eunuque, & avoit eu pour maître Docime Officier de l'armée d'Antigone. Docime aiant quitté ce Prince pour entrer au ſervice de Lyſimaque, Philétére le ſuivit. Lyſimaque lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour ſon Tréſorier, & lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle étoit le tréſor. Il ſervit très fidélement Lyſimaque dans ce poſte pendant un grand nombre d'années. Mais ſon attachement aux intérêts d'Agathocle le fils aîné de Lyſimaque, que les intrigues de la jeune Arſinoé, fille de Ptolémée Soter, firent périr comme on l'a vû ci deſſus; & la douleur qu'il témoigna de ſa mort tragique, le rendirent ſuſpect à cette jeune Reine, & elle prit des meſures pour le perdre. Philétére, qui s'en aperçut, prit le parti de ſe revolter; & aidé dans ſon deſſein de la protection de Séleucus, il y réuſſit & ſe maintint dans la poſſeſſion de la ville & des tréſors de Lyſimaque, à la faveur des troubles qui ſurvinrent après ſa mort & celle de Séleucus, qui arriva ſept

AN. M. 3741. AV. J.C. 263. *Strab. l. 13. pag. 623. 624. Pauſan. in Att. pag. 13. & 18.*

mois après. Il ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & d'habileté dans toutes les brouilleries des ſucceſſeurs de ces deux Princes, qu'il conſerva la place & tout le pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, & qu'il en forma un Etat, qui ſubſiſta pendant pluſieurs générations dans ſa famille, & fut l'un des plus puiſſans Etats de l'Aſie. Il avoit deux freres, Euméne & Attale, dont le premier, qui étoit l'aîné, avoit un fils nommé auſſi Euméne, qui ſuccéda à ſon Oncle, & régna vingt-deux ans.

C'eſt ici l'année que commença la premiére guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains & les Carthaginois.

An. M. 3742. Av. J.C. 262. *Pauſan. Eliac. 1. pag. 406. Euſeb. in Chron. Trebell Pollio in Gallien. Ammian. Marcell. liv. 22 cap. 9. Memn c 21. Strab. l. 13. pag. 624.*

Nicoméde, roi de Bithynie, aiant fait bâtir une ville près de l'endroit où étoit auparavant Aſtacus que Lyſimaque avoit détruite, lui donna le nom de Nicomédie. Il en eſt beaucoup parlé dans l'hiſtoire du Bas Empire, parce que pluſieurs Empereurs Romains y firent leur réſidence.

Antiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétére, & s'accommoder de ſes Etats. Mais Euméne, ſon neveu & ſon ſucceſſeur, avec une

belle armée qu'il leva pour ſe défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit ſi bien, que non ſeulement il garda ce qu'il avoit déja, mais il aggrandit même conſidérablement ſes Etats par cette victoire.

Antiochus après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit * mourir un de ſes fils qui avoit remué pendant ſon abſence, & fit proclamer Roi l'autre, qui portoit le même nom que lui. Il mourut fort peu après, & lui laiſſa tous ſes Etats. Il l'avoit eu de Stratonice fille de Démétrius, qui de ſa belle-mere devint ſa femme, de la maniére que l'on a vû ci-deſſus. AN. M. 3743. AV. J.C. 261. *Trog. in Prolog. lib. 26.*

Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la Couronne, avoit pour femme Laodice ſa ſœur de pere. Il prit enſuite le ſurnom de *Théos*, qui veut dire *Dieu*; & c'eſt par là qu'on le diſtingue encore aujourd'hui des autres Rois de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Miléſiens furent les premiers qui le lui donnérent, pour lui témoigner leur reconnoiſſance de les avoir délivrés de la tyrannie de AN. M. 3744. AV. J.C. 260. *Polyæn. ſtrat. l. 8. c. 50. Appian. in Syr. pag. 130. Juſtin. l. 27. cap. 1.*

* *M. de la Nauze prétend qu'il y a erreur dans ce ſommaire de Trogue Pompée. On peut conſulter ſa diſſertation Tome VII. des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.*

Timarque. Ce Timarque étoit un Gouverneur de la Carie ſous Ptolémée Philadelphe, qui, outre l'Egypte, avoit alors la Célé-Syrie & la Paleſtine, & les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie, & Carie dans l'Aſie-Mineure. Il s'étoit revolté contre ſon Maître, & avoit choiſi Milet pour ſa réſidence. Pour ſe défaire de ce Tyran, les Miléſiens avoient eu recours à Antiochus, qui le défit, & le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, & lui donnérent même juſqu'au titre de *Dieu*. Flaterie impie, fort à la mode dans ces ſiécles-là pour les Princes régnans ! Car les Lemniens avoient auſſi fait des dieux de ſon pere & de ſon grand-pere, & leur avoient élevé des temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice ſa mere.

Athen. l. 6. pag. 255.

Tatian. in Orat. contra Grac. p. 171.

Béroſe, le fameux Hiſtorien de Babylone, vivoit au commencement du régne de ce Prince ; car il lui dédia ſon Hiſtoire. Pline dit qu'elle contenoit les Obſervations Aſtronomiques de quatre cens quatre-vingts ans. Babylone aiant pour maîtres des Macédoniens, Béroſe apprit leur langue, & paſſa premiérement à Cos, célébre par la naiſſance d'Hippocrate, & y

Plin. lib. 7. cap. 56.

Vitruv. 9. 7.

établit une Ecole, où il enſeignoit l'Aſtronomie & l'Aſtrologie. De Cos il alla à Athénes, où, malgré la vanité de ſon art, il s'acquit tant de réputation par ſes prédictions aſtrologiques, qu'on lui éleva dans le Gymnaſe où ſe faiſoient tous les exercices de la Jeuneſſe une ſtatue avec une langue d'or. Joſéphe & Euſébe nous ont conſervé d'excellens morceaux de cette Hiſtoire, qui répandent de la lumiére ſur pluſieurs endroits de l'ancien Teſtament, & ſans leſquels il ſeroit preſque impoſſible de donner une ſuite exacte des Rois de Babylone. *Plin.* 7. 37.

Ptolémée aiant à cœur d'enrichir ſon roiaume, imagina un moien d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui ſe faiſoit par mer. Les Tyriens en avoient été en poſſeſſion juſques-là. Ils le faiſoient par mer juſqu'à Elath, & de là par terre juſqu'à Rhinocorura, & de Rhinocorura encore par mer juſqu'à Tyr. Elath & Rhinocorura étoient deux ports de mer : le premier ſur la côte orientale de la Mer Rouge, & le ſecond dans le fond de la Méditerranée, entre l'Egypte & la Paleſtine, près de l'embouchure de la riviére d'Egypte. An. M. 3745. Av. J. C. 259.

Strab. l. 17. pag. 815. Plin. lib. 6. cap. 23.

Pour attirer ce commerce dans ſon roiaume, Ptolémée crut qu'il faloit faire bâtir une ville ſur la côte occidentale de la Mer Rouge, d'où partiroient les vaiſſeaux. Il la bâtit preſque ſur la frontiére de l'Ethiopie, & lui donna le nom de ſa mere Bérénice. Le port n'étant pas fort bon, on ſe ſervit de celui de Myos-Hormos, qui étoit tout proche & beaucoup meilleur: & c'étoit là que venoient aborder toutes les marchandiſes de l'Arabie, de l'Inde, de la Perſe, & de l'Ethiopie. De là on les tranſportoit ſur des chameaux à Coptus, d'où elles deſcendoient ſur le Nil à Alexandrie, qui les fourniſſoit à tout l'Occident, & renvoioit en échange à l'Orient toutes les marchandiſes de l'Occident. Mais comme le chemin de Coptus à la Mer Rouge traverſoit des deſerts où l'on ne trouvoit point d'eau, ni de villes, ni même de maiſons pour loger, Ptolémée pour y remédier, fit faire un Canal qui alloit le long du grand chemin, & aboutiſſoit au Nil, dont il tiroit ſon eau: & le long de ce Canal il fit bâtir des hotelleries dans les endroits où les traites le demandoient, afin que les paſſagers y puſſent

trouver le couvert & les commodités néceſſaires pour eux & pour leurs bêtes.

Il ne ſe contenta pas de tous ces travaux. Comme ſon deſſein étoit d'attirer abſolument tout le commerce entre le Levant & le Couchant dans ſes Etats; pour le protéger en même tems qu'il le facilitoit, il équipa deux flotes, l'une dans la Mer Rouge & l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée étoit très belle, & avoit des vaiſſeaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avoit deux à trente rangs de rames; un à vingt; quatre, à quatorze; deux, à douze; quatorze, à onze; trente, à neuf; trente-ſept, à ſept; cinq, à ſix; & dix-ſept, à cinq. Cela faiſoit en tout cent douze vaiſſeaux. Il en avoit une fois autant à quatre & trois rangs, ſans compter un nombre prodigieux de petits vaiſſeaux. Avec une flote ſi formidable, non ſeulement il mit le commerce à couvert de toute inſulte, mais il tint auſſi tant qu'il vécut dans une entiére ſujettion la plupart des provinces maritimes de l'Aſie Mineure, comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, & la Carie, juſques aux Cyclades.

Theocrit. Idyll. 17. Athen. l. 5. pag 203.

An M. 3746. Av. J. C. 268. Magas, roi de Cyréne & de Libye, ſe voïant fort âgé & infirme, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée ſon frere, & lui fit propoſer le mariage de Bérénice ſa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ſes Etats pour dot. La négociation réuſſit, & la paix ſe fit à ces conditions.

An. M. 3747. Av. J. C. 257. *Athen. l. 12. pag. 550. Juſtin. l. 26. cap. 3.* Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourir, après avoir gouverné cinquante ans la Libye & la Cyrénaïque. Sur la fin de ſes jours il s'abandonnoit aux plaiſirs, & ſur tout aux excès de la table, qui affoiblirent beaucoup ſa ſanté. Après ſa mort, ſa veuve Apamé, que Juſtin appelle Arſinoé, réſolut de rompre le mariage de ſa fille avec le fils de Ptolémée, qui avoit été conclu ſans ſon conſentement. Pour cet effet, elle fit ſolliciter en Macédoine Démétrius, frere de pere du Roi Antigone Gonatas, de venir à ſa Cour, en l'aſſurant qu'elle lui donneroit ſa fille & la Couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamé l'eut vû, elle conçut pour lui une paſſion violente, & réſolut de le prendre elle-même pour ſon époux. Dès ce moment, il négligea la

la fille pour s'attacher à la mere, & ſe croiant par ſa faveur au-deſſus de tout, il commença à traiter la jeune Princeſſe, les Miniſtres, & les Officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'inſolence, qu'il ſe forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduiſit les conjurés juſques à la porte de la chambre de ſa mere, où on le tua dans ſon lit, quoiqu'Apamé fît tous ſes efforts pour lui ſauver la vie, juſques à le couvrir de ſon propre corps. Après cela Bérénice alla en Egypte, où ſon mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamé, on la renvoia à ſon frere Antiochus Théus en Syrie.

Elle ſut ſi bien aigrir ſon eſprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée, fort violente, & qui eut des ſuites très funeſtes pour Antiochus, comme la ſuite le fera connoitre. AN. M. 3748. AV. J.C. 256. *Hieron. in Daniel.*

Ptolémée ne ſe mit point lui-même à la tête de ſes armées. Sa ſanté étoit trop délicate pour l'expoſer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il ſe contenta d'y emploier ſes Généraux. Antiochus, qui étoit dans la fleur de ſon âge, entra lui-même en campagne, & AN. M. 3749. AV. J.C. 255. *Strab. l. 17. pag. 789. Hieron. in Daniel.*

mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient pour pouſſer cette guerre avec la derniére vigueur. L'Hiſtoire ne nous a pas conſervé le détail de ce qui s'y paſſa : ou peutétre qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événemens fort conſidérables.

AN. M. 3750. AV J. C. 254 *Plut. in Arato, pag. 1031.* Malgré la guerre, Ptolémée n'oublioit pas ſa Bibliothéque : il continuoit toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il étoit auſſi fort curieux de portraits & de deſſeins des bons Maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, étoit un de ceux qui lui en cherchoient en Gréce ; & il le ſervit ſi bien dans le goût qu'il avoit pour ces raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui, & lui fit préſent de vingt-cinq talens, qu'il emploia pour ſoulager ceux de Sicyone qui étoient dans le beſoin, & pour racheter ceux qui étoient retenus captifs.

Vingt-cinq mille écus.

AN. M. 3754. AV. J. C. 250. Pendant qu'Antiochus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il ſe fit un grand ſoulévement dans les provinces d'Orient, à quoi ſon éloignement l'empécha de pourvoir aſſez promtement. Ainſi la revolte s'augmenta, & ſe fortifia ſi bien qu'il n'y eut plus

moien d'y remédier. Ces troubles donnérent lieu au commencement de l'Empire des Parthes.

L'occaſion de ces troubles fut qu'Agathocle, qui étoit Gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire violence à un jeune garçon du pays nommé Téridate. Arſace, frere du jeune garçon, qui étoit d'une baſſe naiſſance, mais qui avoit du courage & de l'honneur, pour délivrer ſon frere de la brutalité de ce miſérable, aiant ramaſſé quelques-uns de ſes amis, ils ſe jettent ſur le Gouverneur, le tuent, & ſe ſauvent avec quelques gens qu'ils aſſemblérent pour ſe défendre contre les pourſuites auxquelles un coup auſſi hardi les expoſoit. Leur parti ſe groſſit ſi fort par la négligence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arſace ſe trouva aſſez puiſſant pour chaſſer les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étoient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord ſous Euméne, puis ſous Antigone, après lui ſous Séleucus Nicator, & en dernier lieu ſous Antiochus.

Arrian. in Parth. apud. Phot. Cod. 58. Syncell. pag. 284. Juſtin. l. 41. cap. 4. Strab. l. 11. pag. 515.

A peu près dans le même tems, *Juſtin. & Strab. ibid.*

Théodote ſe revolta auſſi dans la Bactriane, & de Gouverneur qu'il étoit ſe fit Roi de cette province. Il en ſoumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant qu'Antiochus s'amuſoit à la guerre d'Egypte : & il s'y fortifia ſi bien, qu'il ne fut plus poſſible de le réduire. Cet exemple fut ſuivi par les autres nations de ce côté-là, qui ſecouérent toutes le joug en même tems : de ſorte qu'Antiochus perdit toutes les Provinces orientales de ſon Empire qui étoient au dela du Tigre. Ceci arriva, ſelon Juſtin, lorſque L. Manlius Vulſon, & M. * Atilius Régulus étoient Conſuls à Rome : c'eſt-à-dire la quatorziéme année de la premiére guerre Punique.

* *Dans tous les faits il y a C. Atilius.*

AN. M 3755. AV. J.C. 249. *Hieron. in Daniel.* 11. *Polyan. ſtrat. lib.* 8. *cap.* 50. *Athen. l.* 2. *pag.* 45.

Les troubles & les revoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de ſe débarraſſer de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée. La paix ſe fit entr'eux, dont les conditions furent : Qu'Antiochus répudieroit Laodice pour épouſer Bérénice fille de Ptolémée ; & que deshéritant les enfans du premier lit, il aſſureroit la Couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. Après la ratification du Traité, Antiochus répudia Laodice, quoi-

qu'elle fût ſa ſœur de pere, & qu'il en eût eu deux fils: & Ptolémée s'embarqua à Péluſe, & lui amena ſa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte riviére de Syrie, où Antiochus la vint recevoir; & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimoit tendrement ſa fille. Il donna ordre qu'on lui portât réguliérement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croiant meilleure pour ſa ſanté. Il eſt rare que des mariages, formés uniquement par des vûes de politique, & fondés ſur des conditions ſi injuſtes, ne ſoient pas ſuivis de ſuccès malheureux & funeſtes. *Athen. l. 2. pag. 45.*

Ce que je viens de raporter du mariage de la fille de Ptolémée avec Antiochus, avoit été clairement prédit par le prophéte Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie qui a été expliqué ailleurs, afin que d'un même coup d'œil on voie & on admire la prédiction des plus grands événemens de notre hiſtoire accomplie à la lettre.

Je vais vous annoncer la vérité. C'eſt l'homme vétu de lin qui parle de la part de Dieu à Daniel. *Il y aura encore* *Dan. c. 11. v. 2.*

trois Rois en Perſe : Cyrus qui régnoit actuellement, Cambyſe ſon fils, & Darius fils d'Hyſtaſpe. *Le quatriéme s'élévera par la grandeur de ſes richeſſes & de ſa puiſſance au deſſus de tout. Et lorſqu'il ſera devenu ſi puiſſant & ſi riche, il animera tous les peuples contre le roiaume des Grecs.* C'eſt Xerxès qui marcha contre la Gréce avec une armée formidable.

v. 3. *Mais il s'élévera un Roi vaillant, qui dominera avec grande puiſſance, & qui fera ce qu'il lui plaira.* A ces traits on reconnoit aiſément Alexandre.

v. 4. *Et après qu'il ſera le plus affermi, ſon roiaume ſera détruit* par ſa mort ; *& il ſe partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne paſſera point à ſa poſtérité, & ſon roiaume ne conſervera point la même puiſſance qu'avoit eu ce premier Roi. Car ſon roiaume ſera déchiré, & il paſſera à des Princes étrangers outre ces quatre* plus grands. Nous avons vû le vaſte [a] Empire d'Alexandre partagé en quatre grands Roiaumes ; ſans parler des Princes étrangers qui fondérent des Roiaumes dans la Cap-

[a] Tum maximum in terris Macedonum regnum nomenque, inde morte Alexandri diſtractum in multa regna, dum ad ſe quiſque opes rapiunt lacerantes viribus. *Liv. lib.* 45. *n.* 9.

padoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, & ſur le Boſphore. Tout cela eſt préſent à Daniel.

Le Prophéte paſſe enſuite au mariage & à la paix dont je viens de parler.

Le Roi du midi ſe fortifiera. L'un de ſes Princes ſera plus puiſſant que lui : il dominera ſur beaucoup de pays, car ſon Empire ſera grand. Quelques années après ils feront alliance enſemble, & la fille du Roi du midi viendra épouſer le Roi de l'aquilon, pour faire amitié enſemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & ſa race ne ſubſiſtera point. Elle ſera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient ſoutenue en divers tems. v. 5. v. 6.

Il faut remarquer qu'ici, & dans toute la ſuite du chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux Rois d'Egypte & de Syrie, parce que ce ſont les ſeuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

Le Roi du midi ſe fortifiera. Ce Roi du midi eſt Ptolémée fils de Lagus Roi d'Egypte, & le Roi du ſeptentrion, eſt Séleucus Nicator Roi de Syrie. En effet c'eſt là juſtement leur ſitua- v. 5.

tion à l'égard de la Judée : car elle a la Syrie au Nord, & l'Egypte au Sud.

Selon Daniel, le Roi d'Egypte, qui y régna le premier après Alexandre, Ptolémée Soter, qu'il appelle *le Roi du midi, ſera puiſſant : confortabitur.* Tout ce qu'on en voit dans l'hiſtoire, juſtifie pleinement la juſteſſe de ce caractére. Car il étoit maître de l'Egypte, de la Libye, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Paleſtine, de la Célé-Syrie, de la plupart des provinces maritimes de l'Aſie Mineure, de l'île de Cypre, de pluſieurs des îles de la mer Egée qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel, & de quelques villes même de Gréce, comme Sicyone & Corinthe.

Après cela le Prophéte parle [a] d'un autre des quatre ſucceſſeurs de cet Empire, leſquels il appelle *Princes* ou *Gouverneurs :* c'eſt Sélcucus Nicator, *Roi du Septentrion*, dont il dit, *Qu'il ſera plus puiſſant que le Roi du midi, & ſa domination plus étendue.* Car c'eſt ce que veut dire l'expreſſion qu'il emploie : *& ſe fortifiera au deſſus de lui ;*

[a] Et de principibus ejus prævalebit ſuper eum, & dominabitur ditione : multa enim dominatio ejus.

& il dominera. Que ſes Etats fuſſent plus grands encore que ceux du Roi d'Egypte, c'eſt un fait bien aiſé à vérifier. Car il avoit ſous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus juſqu'à l'Indus, & pluſieurs provinces de l'Aſie Mineure entre le mont Taurus & la mer Egée : & un peu avant ſa mort il eut encore, outre cela, la Thrace & la Macédoine.

Immédiatement après, il parle [a] *de la venue de la fille du Roi du midi vers le Roi du ſeptentrion ; & de l'accord* ou *du traité de paix qui ſe fera à cette occaſion entre les deux Rois.* Ce qui marque viſiblement le mariage de Bérénice fille de Ptolémée roi d'Egypte avec Antiochus Théus roi de Syrie ; & la paix qui ſe fit entr'eux en conſidération de cette alliance. Tout arriva préciſément comme l'avoit prédit le Prophéte. La ſuite de l'hiſtoire nous montrera la fin funeſte de ce mariage, prédite auſſi par Daniel.

Il continue dans tout le reſte du chapitre à annoncer les événemens les plus remarquables dans la ſuite

a Et poſt finem annorum fœderabuntur : filiaque Regis Auſtri veniet ad Regem Aquilonis facere amicitiam. *Ibid. v.* 6.

des tems, ſous ces deux races de Rois juſques à la mort d'Antiochus Epiphane, le grand perſécuteur de la nation des Juifs. J'aurai ſoin à meſure que ces événemens ſe développeront dans la ſuite de cette hiſtoire, d'en faire l'application à la prophétie, pour en faire voir la juſteſſe.

Mais en attendant, je ne puis m'empêcher de reconnoitre ici avec admiration la divinité des Ecritures, qui nous annoncent d'une maniére ſi préciſe & ſi détaillée des faits ſi ſinguliers & ſi extraordinaires plus de trois cens ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immenſe d'événemens depuis le Prophéte juſqu'au tems dont il s'agit, dont un ſeul venant à manquer déconcertoit tout le reſte! Mais, pour ne parler que du mariage ſeul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vûes, tant d'intrigues, tant de paſſions différentes? Quelle connoiſſance a pu prévoir avec tant de certitude des circonſtances ſi arbitraires, & ſi ſujettes, non ſeulement à la liberté, mais au caprice? Et qui n'adorera pas le ſouverain pouvoir que Dieu exerce, d'une maniére ſecrette mais certaine, ſur les Princes

& ſur les Rois, dont il fait ſervir les crimes mêmes à l'exécution de ſes ſaintes volontés, & à l'accompliſſement de ſes décrets éternels, où tous les événemens tant en général qu'en particulier ont leur tems & leur place marqués, ceux même qui dépendent le plus du choix & de la liberté de l'homme ?

Comme Ptolémée étoit fort curieux de ſtatues, de deſſeins, & de portraits faits par d'excellens Maîtres, auſſibien que de livres, il vit pendant le ſéjour qu'il fit en Syrie une ſtatue de Diane dans un de ſes temples, qu'il trouva fort à ſon gré. Il la demanda à Antiochus, & l'emporta en Egypte. Peu de tems après ſon retour, Arſinoé tombe malade, & ſonge que Diane lui apparoit, & lui dit, que la cauſe de ſa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté ſa ſtatue du temple où elle avoit été conſacrée. Là deſſus on la renvoie au plutôt en Syrie, on la remet dans ſon temple, &, pour appaiſer la colére de la déeſſe, on lui fait de riches préſens, & un grand nombre de ſacrifices. Mais tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne ceſſa point : elle en mourut même peu de tems après, An.M. 3716. Av.J.C. 248. *Liban. orat.* 11.

& laiſſa Ptolémée inconſolable de ſa perte, d'autant plus qu'il croioit en avoir été lui-même la cauſe par l'indiſcrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane ſa ſtatue.

Ce goût pour les ſtatues, pour les tableaux, pour les piéces rares, quand il ne va que juſqu'à un certain point, peut être lôuable dans un Prince, & dans un homme puiſſant. Mais quand on s'y livre, il devient une dangereuſe tentation, & porte ſouvent à de grandes injuſtices & à de grandes violences, comme Cicéron le montre dans la perſonne de Verrès, qui exerça une ſorte de piraterie dans la Sicile dont il étoit Préteur, pour enlever des maiſons particuliéres & des temples mêmes, tout ce qui s'y trouvoit de plus rare & de plus précieux. Mais quand on n'emploieroit point ces voies criantes, & qu'on achéteroit à prix d'argent ce qu'on ſouhaite d'avoir, il [a] y a quelque choſe, dit Cicéron, de dur & d'offençant, de dire à un honnête homme : *Vendez-moi ce tableau, cette*

a Superbum eſt & non ferendum dicere Prætorem in Provincia homini honeſto, locupleti, ſplendido : Vende mihi vaſa cœlata. Hoc eſt enim dicere : Non es dignus tu, qui habeas quæ tam bene facta ſint. Meæ dignitatis iſta ſunt. *Cic. Orat. de ſignis, n.* 45.

ſtatue. Car c'eſt comme ſi on lui diſoit : *Vous n'êtes pas digne d'avoir une piéce ſi rare ; elle ne convient qu'à une perſonne de mon rang & de mon goût.* Je ne parle point des dépenſes énormes qu'entraîne cette paſſion. Car [a] ces piéces rares n'ont d'autre prix que celui qu'y met la cupidité : & la cupidité ne connoit point de bornes.

Quoiqu'Arſinoé fût plus âgée que Ptolémée, & trop vieille, quand il l'épouſa, pour avoir des enfans ; il l'aima tendrement & conſtamment juſqu'à la fin. Après ſa mort, il lui rendit tous les honneurs qu'il put imaginer : il donna ſon nom à pluſieurs villes qu'il fit bâtir, & fit pluſieurs autres choſes extraordinaires pour marquer combien il l'aimoit.

Ce qu'il y eut de plus remarquable, *Plin. l. 34. cap. 14.* fut le deſſein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme dont toute la voûte devoit être d'aiman, pour y tenir une ſtatue de fer, faite pour elle, ſuſpendue en l'air. Ce deſſein étoit de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce tems-

a Etenim, qui modus eſt cupiditatis, idem eſt æſtimationis. Difficile eſt enim finem facere pretio, niſi libidini feceris. *Ibid. n.* 14.

là. Il ne l'eut pas plutôt propoſé à Ptolémée, que ce Prince donna ordre d'y travailler inceſſamment. On n'eut pas le tems d'achever l'expérience, pour voir ſi elle eût réuſſi ou non; car Ptolémée & l'architecte étant morts tous deux fort peu de tems après, leur projet fut abandonné, & demeura ſans exécution. On a lontems dit & cru, que le corps de Mahomet étoit ainſi ſuſpendu dans un cercueil de fer par un aiman enchaſſé dans la voûte de la chambre où il fut mis après ſa mort. Mais c'eſt un bruit populaire, qui eſt ſans fondement.

An. M. 3717. Av. J. C. 247. *Athen. lib. 12. pag. 10.*

Ptolémée Philadelphe ne ſurvécut guéres à ſa chére Arſinoé. Il étoit d'un tempérament aſſez délicat. La molleſſe dans laquelle il vivoit avoit encore augmenté la délicateſſe naturelle de ſon tempérament. Les infirmités de la vieilleſſe, & l'affliction que lui cauſa la perte d'une femme qu'il aimoit juſqu'à l'adoration, le plongérent dans un abbattement qui l'emporta la 63e année de ſa vie après un régne de trente-huit ans. Il laiſſa deux fils & une fille, qu'il avoit eus de ſa premiére femme Arſinoé, fille de Lyſimaque, différente de celle dont j'ai

Canon. Ptolom. Aſtron.

parlé auparavant. L'aîné, Ptolémée Evergéte, régna après lui. Le ſecond porta le nom de ſon aieul maternel Lyſimaque ; & ſon frere le fit mourir pour rebellion. La fille étoit Bérénice, dont on a vû le mariage avec Antiochus Théus roi de Syrie.

§. IX. *Caractére & qualités de Ptolémée Philadelphe.*

QUOIQUE Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le propoſer comme le modéle parfait d'un bon roi, parce qu'elles étoient contrebalancées par des défauts non moins conſidérables. Il deshonora le commencement de ſon régne par le reſſentiment qu'il fit paroître contre un homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalére) parce qu'il avoit donné à ſon pere un conſeil contraire aux intérêts de Philadelphe, mais conforme à l'équité & au droit naturel. L'abondance & les richeſſes extrémes dont il jouiſſoit entraînérent bientôt après elles le luxe, la molleſſe, & l'amour du plaiſir, qui en ſont les ſuites preſque inſéparables, & contribuérent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus

guerriéres, ce qui n'eſt pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompenſe il ſe diſtingua particuliérement par l'amour des arts, des ſciences, & des ſavans. Le bruit de ſes libéralités attira à ſa Cour pluſieurs poétes illuſtres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite : celui-ci, dans quelques-unes de ſes idyles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vû juſqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépenſe pour augmenter & enrichir la Bibliothéque que ſon pere avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphe avoit beaucoup d'eſprit, & que ſon heureux naturel avoit été cultivé avec ſoin par d'habiles maîtres, il conſerva toujours un goût particulier pour les ſciences, mais de la maniére qui convient à un Prince, c'eſt-à-dire s'y appliquant avec ſageſſe & retenue, ſans jamais s'y livrer avec paſſion. Pour perpétuer ce goût dans ſes Etats, il établit à Alexandrie des Ecoles publiques & des Académies, qui s'y ſont conſervées lontems avec une grande répu-

tation. Il aimoit à s'entretenir avec les ſavans, & comme tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus habiles en chaque genre s'empreſſoient de lui faire leur cour, il tiroit de chacun d'eux, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, comme la quinteſſence & la fleur des ſciences dans leſquelles ils excelloient. Avantage ineſtimable qu'ont les Princes & les grands Seigneurs, s'ils ſavoient en profiter: de pouvoir, ſans peine & ſans travail, apprendre dans d'agréables converſations mille choſes, non ſeulement curieuſes, mais utiles & importantes pour le gouvernement!

On peut regarder comme le fruit de ces entretiens de Philadelphe avec les ſavans, & du ſoin qu'il eut de mettre les arts en honneur, tout ce qu'il fit dans la longue durée de ſon régne pour faire fleurir le commerce dans ſes Etats; & jamais Prince n'y a mieux réuſſi que lui. Les plus grandes dépenſes, pour parvenir en ce point au but qu'il ſe propoſoit, ne l'effraioient point. Nous avons vû que, pour faciliter & pour protéger le commerce, il conſtruiſit des villes entiéres, qu'il conduiſit un canal

d'une très longue étendue dans des contrées déſertes & ſans eau, & qu'il entretenoit dans les deux mers deux flotes très nombreuſes & très bien équipées, uniquement pour la ſureté des négocians. Son grand principe étoit de faire trouver aux étrangers dans ſes ports toute la ſureté, toute la commodité, toute la liberté poſſible, ſans gêner en rien le trafic, ni vouloir le tourner ſelon ſes vûes: perſuadé qu'il en eſt du commerce comme de certaines ſources, qu'on tarit, ſi on veut détourner leur cours.

Voila des vûes dignes d'un grand Prince, & d'un politique conſommé. Auſſi voions-nous que le fruit en a été infiniment ſalutaire à ſon roiaume, permanent, perpétuel, continuant encore de nos jours ſur les mêmes fondemens après plus de deux mille ans de durée, apportant ſans ceſſe de nouvelles richeſſes & de nouvelles commodités en tout genre à toutes les nations, tirant d'elles continuellement des contributions volontaires, ſervant de lien entre l'orient & l'occident, les uniſſant par le ſoulagement mutuel de leurs beſoins réciproques, & formant ſur cette baſe un commer-

ce qui ſe perpétue de ſiécle en ſiécle ſans interruption. Ces grands conquérans, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, ſans parler ici des ravages qu'ils cauſent aux peuples, ne laiſſent preſque après eux aucunes traces de leurs victoires, & des acquiſitions qu'ils ont faites pour aggrandir leurs empires: ou du moins les traces n'en ſont pas fort durables, & les révolutions, auxquelles les plus puiſſans Etats ſont ſujets, leur enlévent en peu de tems leurs conquêtes, & les font paſſer à d'autres. Au contraire ce commerce d'Egypte établi par Philadelphe a été inébranlable, & n'a fait que s'accroître par la ſucceſſion des ſiécles, & devenir de plus en plus utile & même indiſpenſable pour toutes les nations. De ſorte qu'en remontant à ſa premiére ſource, on doit regarder ce Prince, comme le bienfaiteur non ſeulement de l'Egypte, mais de tout le genre humain & de toute la poſtérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'hiſtoire de Philadelphe, que les peuples voiſins venoient en foule s'établir en Egypte, préférant le ſéjour dans une terre étrangére à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour

leur pays natal, eſt encore un grand éloge pour ce Prince. Car le devoir le plus eſſentiel des Rois, & le plaiſir le plus doux qu'ils puiſſent gouter dans la roiauté, eſt de ſe faire aimer des peuples, & de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique il avoit compris que c'étoit-là un moien ſûr d'étendre ſes Etats ſans violence, en multipliant ſes ſujets; de les attacher au gouvernement par intérêt & par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures & les arts; & d'augmenter en mille maniéres la puiſſance du Roi & du roiaume, dont les vraies forces conſiſtent dans la multitude des hommes.

ARTICLE TROISIEME.

L'ARTICLE troiſiéme ne comprend l'hiſtoire que de vingt-cinq ans, qui eſt le tems que dura le régne de Ptolémée Evergéte.

§. I. *Antiochus Théus eſt empoiſonné par ſa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait auſſi mourir Bérénice & ſon fils.*

Ptolémée Evergéte venge leur mort, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Aſie. Antiochus Hiérax & Séleucus ſon frere s'uniſſent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : ſon fils Démétrius lui ſuccéde. Guerre entre les deux freres Antiochus & Séleucus. Mort d'Euméne Prince de Pergame : Attale lui ſuccéde. Etabliſſement de l'Empire des Parthes par Arſace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus eſt fait priſonnier par les Parthes. Crédit de Joſeph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de ſon trône. Mort de Séleucus.

ANTIOCHUS Théus n'eut pas plutôt appris la mort de Ptolémée Philadelphe ſon beau-pere, qu'il répudia Bérénice, & reprit Laodice, & ſes enfans. Laodice, qui connoiſſoit la légéreté & l'inconſtance d'Antiochus, craignant que, par un effet de la même légéreté, il ne retournât encore à Bérénice, réſolut de ſe ſervir de l'occaſion pour aſſurer la Couronne à ſon fils. Par le Traité fait avec Ptolémée, ſes enfans étoient deshérités, &

AN. M. 3758. AV. J. C. 246. *Hieron. in Daniel. Plin. lib. 7. cap. 12. Val. Max. l. 9. c. 14. Solin. cap. 1. Juſtin. l. 27. cap. 1.*

ceux qu'auroit Bérénice devoient ſuccéder, & elle en avoit déja un. Laodice fait donc empoiſonner Antiochus ; & quand elle le fut expiré, elle mit dans ſon lit un nommé Artemon qui lui reſſembloit beaucoup & pour le viſage, & pour la voix, afin de jouer le perſonnage dont elle avoit beſoin. Il le fit fort adroitement, & dans le peu de viſites qu'on lui rendit, il eut grand ſoin de recommander aux Seigneurs & au peuple ſa chére Laodice, & ſes enfans. On publia en ſon nom des ordres, par leſquels ſon aîné Séleucus Callinicus étoit nommé ſucceſſeur à la Couronne. Alors on déclara ſa mort, & Séleucus monta paiſiblement ſur le trône, & l'occupa vingt ans. Il paroit par la ſuite qu'Antiochus ſon frere, ſurnommé Hiérax, eut le gouvernement des provinces de l'Aſie Mineure, où il commandoit un corps de troupes aſſez conſidérable.

Laodice ne ſe croiant pas aſſez en ſureté tant que Bérénice & ſon fils vivroient, ſongea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire auſſi. Bérénice en fut avertie, & ſe ſauva avec ſon fils à Daphné, où elle ſe renfer-

ma dans l'asyle que Séleucus Nicator y avoit bâti. Mais, trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégérent par ordre de Laodice, premiérement son fils, puis elle ensuite, & tous les Egyptiens qui l'avoient suivi, furent égorgés de la maniére la plus noire & la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophéte Daniel avoit prédit de ce mariage. *La fille du Roi du midi viendra épouser le Roi du septentrion, pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient soutenue en divers tems.* Je ne suis point étonné que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet auroient-elles été plus claires, s'il avoit été lui-même témoin des événemens qu'il prédit. *Dan. c. 11. v. 6.*

Quelle apparence y avoit-il que l'Egypte & la Syrie, qui du tems de Daniel dépendoient & faisoient par-

tie de l'empire de Babylone, auroient l'une & l'autre des Rois originaires de la Gréce ? Le Prophéte, plus de trois cens ans auparavant, les y voit déja établis. Il voit ces deux Rois en guerre, enſuite réconciliés par un Traité de paix, dont un mariage eſt le gage & le ſceau. Il voit que c'eſt le Roi d'Egypte, & non celui de Syrie, qui donne ſa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Egypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui ſera ſuivie de près d'une étrange cataſtrophe. Enfin il voit que ſa race, malgré les précautions expreſſes, priſes par le Traité, de la faire ſuccéder ſeule à la couronne à l'excluſion des enfans du premier lit, non ſeulement ne monte point ſur le tfône, mais eſt entiérement exterminée : que la nouvelle Epouſe ſuccombe elle-même, & eſt livrée à ſa rivale ; & qu'elle périt avec tous ſes Officiers qui l'avoient conduite d'Egypte en Syrie, & qui juſques-là avoient été ſa force & ſon ſoutien. » O mon Dieu, que vos Oracles ſont » dignes d'être crus & reſpectés ! *Teſtimonia tua credibilia facta ſunt nimis.*

Pendant

Pendant que Bérénice étoit bloquée & aſſiégée à Daphné, les villes de l'Aſie Mineure, qui avoient appris ſon malheur, en eurent pitié, s'aſſociérent, & envoiérent des troupes à Antioche pour la délivrer ; & ſon frere Ptolémée Evergéte fit toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable. Mais Bérénice & ſon fils étoient morts avant que les uns ou les autres y arrivaſſent. Quand ils virent que leurs efforts pour ſauver la Reine & ſon fils étoient deſormais inutiles, ils ne ſongérent plus qu'à venger leur mort d'une maniére éclatante. Les troupes d'Aſie & celles d'Egypte ſe joignirent, & Ptolémée qui les commandoit fit tout ce qu'il voulut pour ſatisfaire ſa juſte indignation : tant le crime de Laodice, & du Roi ſon fils qui s'en étoit rendu complice, avoit d'abord aliéné d'eux l'eſprit des peuples. Non ſeulement il fit mourir Laodice, mais il ſe rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie : enſuite il paſſa l'Euphrate, ſoumit tout juſques à Babylone & au Tigre : &, ſans une ſédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il étoit ſur le point de faire la conquete entiére de toutes

les provinces de l'Empire de Syrie. Il laiſſa donc à Antiochus, un de ſes Généraux, le commandement des provinces qu'il avoit conquiſes en deça du mont Taurus, & à Xanthippe celles d'au dela ; & retourna en Egypte chargé du butin qu'il avoit fait dans les pays conquis.

Six vingts millions. Il emporta juſqu'à quarante mille talens d'argent, & une quantité prodigieuſe de vaſes d'or & d'argent, & des ſtatues juſqu'au nombre de deux mille cinq cens, dont une partie étoient les idoles d'Egypte que Cambyſe, quand il en fit la conquête, avoit emportées en Perſe. Ptolémée gagna le cœur de ſes ſujets en rendant ces idoles à leurs anciens temples à ſon retour de cette expédition. Car les Egyptiens, les plus ſuperſtitieux & les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie, ne ſavoient comment exprimer ſuffiſamment leur eſtime & leur reconnoiſſance pour leur Roi de leur avoir ainſi rendu leurs dieux. C'eſt de là que lui eſt venu le titre d'*Evergéte*, qui veut dire *le Bienfaiteur :* titre infiniment préférable à ceux qu'une fauſſe idée de gloire fait prendre aux Conquérans, & qui ca-

ractériſe véritablement les Rois, dont la ſolide grandeur conſiſte à pouvoir & à vouloir faire du bien à leurs ſujets. Il ſeroit à ſouhaiter que Ptolémée l'eût mérité par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore préciſément comme il avoit été prédit par le prophéte Daniel. Il ſuffit de raporter le texte. *Mais il ſortira un rejeton de la même tige* du roi du midi, c'eſt-à-dire Ptolémée Evergéte fils de Ptolémée Philadelphe. *Il viendra avec une grande armée : il entrera dans les provinces du Roi du ſeptentrion*, Séleucus Callinicus : *il y fera de grands ravages, & il s'en rendra le maître. Il emmènera en Egypte leurs dieux captifs, leurs ſtatues & leurs vaſes d'argent & d'or les plus précieux ; & il remportera toute ſorte d'avantages ſur le Roi du ſeptentrion. Le Roi du midi entrera dans ſon roiaume*, de Séleucus ; & *il reviendra* enſuite *dans ſon pays*, c'eſt-à-dire dans l'Egypte. *Dan. c. 11. v. 7-9.*

Quand Ptolémée Evergéte partit pour cette expédition, Bérénice ſa femme qui l'aimoit tendrement, craignant les dangers où il alloit être expoſé dans cette guerre, fit vœu de *Hygini Poet. Aſtron. lib. 2. Nonnus in hiſt. Synag. Catullus de coma Beren.*

conſacrer ſes cheveux s'il en revenoit ſans accident. Apparemment que c'étoit ce qu'elle eſtimoit davantage, & à quoi elle étoit le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur & de gloire, pour s'acquitter de ſa promeſſe elle ſe les fit couper, & les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avoit fait bâtir à ſa chére Arſinoé ſur le promontoire Zéphyrion en Cypre, ſous le nom de Vénus Zéphyrienne. Peu de tems après, ces cheveux conſacrés s'étant perdus on ne ſait pas comment, Ptolémée ſut très mauvais gré aux Prêtres de leur négligence, & entra dans une grande colére contr'eux. Conon de Samos, Mathématicien & habile courtiſan, qui ſe trouva alors à Alexandrie, s'aviſa de dire que ces cheveux avoient été tranſportés dans le ciel, & montra ſept étoiles près de la queue du Lion, qui juſques-là n'avoient fait partie d'aucune conſtellation; & dit que c'étoit la chévelure de Bérénice. D'autres Aſtronomes, ſoit pour faire leur cour auſſi bien que lui, ou pour ne pas choquer le Prince, emploiérent le même nom, qui eſt demeuré en uſage

juſqu'à préſent. Callimaque, qui avoit été à la Cour du pere, compoſa un petit poéme ſur la chévelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction eſt parvenue juſqu'à nous.

En revenant de cette expédition, Ptolémée paſſa par Jéruſalem, & y offrit au Dieu d'Iſrael un grand nombre de ſacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées ſur le Roi de Syrie, & lui donna par là viſiblement la préférence ſur les dieux d'Egypte. Peutêtre qu'on lui montra les Prophéties de Daniel, & qu'il en conclut qu'il avoit l'obligation toute entiére de ſes heureux ſuccès au Dieu qui les avoit fait prédire ſi exactement par ſes Prophétes. *Joſeph. contr. Appian. l. 2.*

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domeſtiques avoit retenu dans ſon roiaume, voiant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flote conſidérable pour réduire les villes qui s'étoient revoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute périr, comme ſi le Ciel, dit Juſtin, eût armé les vents & les flots contre ce Roi parricide pour venger ſon crime. Il An. M. 3759. Av. J. C. 245. *Juſtin. l. 27. cap. 2.*

Velut diis ipſis parricidium vindicantibus.

ne ſe ſauva preſque perſonne que Séleucus lui-même, & quelques gens de ſa ſuite qui échapérent tout nuds de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui ſembloit devoir l'abymer, ſervit au contraire à rétablir ſes affaires. Les villes d'Aſie, qui s'étoient revoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui depuis le meurtre de Bérénice & de ſon fils, quand elles apprirent cette grande perte, croiant qu'il avoit été aſſez puni, changérent leur haine en compaſſion, & reprirent ſon parti.

An. M. 3762. Av. J.C. 244. Ce changement ineſpéré l'aiant remis en poſſeſſion de la meilleure partie de ſes Etats, il travailla à mettre ſur pié une armée pour reprendre le reſte. Mais cet effort ne lui réuſſit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ſes troupes, & ſe ſauva lui même à Antioche avec auſſi peu de monde qu'il en avoit eu auparavant en échapant du naufrage : comme [a] ſi, dit l'Hiſtorien, triſte jouet de la fortune il n'avoit recouvré ſon ancienne

a Quaſi ad ludibrium tantùm fortunæ natus eſſet, nec propter aliud opes regni recepiſſet, quàm ut amitteret. *Juſt.*

puiſſance, que pour la perdre une ſeconde fois avec plus de douleur.

Après ce ſecond échec les villes de Smyrne & de Magnéſie dans l'Aſie Mineure par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeoient d'emploier toutes leurs forces pour le ſoutenir. Elles étoient fort attachées à ſa famille, dont apparemment elles avoient reçu de grands bienfaits, & avoient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus ſon pere, auſſi bien qu'à Stratonice mere de ce dernier. Callinicus fut fort ſenſible aux marques d'attachement que lui avoient donné ces deux villes, & leur accorda dans la ſuite de grands priviléges. Elles firent graver le Traité dont nous parlons ſur une grande colonne de marbre qui ſubſiſte encore, & qui eſt à préſent dans la cour du Théatre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Aſie par Thomas Comte d'Arundel au commencement du régne de Charles I, & donnée avec d'autres marbres antiques à l'Univerſité d'Oxford par Henri Duc de Norfolk ſon petit fils, ſous le régne de Charles II. Toute la République Litéraire doit ſavoir gré à des Seigneurs qui ſe pi-

quent ainſi de décorer & d'enrichir des Univerſités. Je ſouhaiterois qu'on eût ici le même zéle pour l'Univerſité de Paris la mere de toutes les autres, & ſi digne par ſon antiquité, par ſa réputation, par le nombre & l'habileté de ſes Maîtres, & par ſon dévouement à la perſonne ſacrée des Rois, d'être favoriſée particuliérement par les Princes & par les grands Seigneurs. L'établiſſement d'une Bibliothéque dans cet illuſtre Corps, feroit un honneur immortel à quiconque en jetteroit les premiers fondemens.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'étoit trouvé réduit, avoit eu recours à ſon frere Antiochus, & lui avoit promis la Souveraineté des provinces de l'Aſie Mineure qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvû qu'il le vînt joindre avec ſes troupes, pour agir de concert avec lui. Ce jeune Prince étoit alors dans ces provinces à la tête d'une armée, & [a] quoiqu'il n'eût que quatorze ans, comme il avoit déja toute l'ambi-

a Antiochus, cùm eſſet annos quatuordecim natus, ſupra ætatem regni avidus, occaſionem non tam pio animo, quàm offerabatur, arripuit; ſed, latronis more, totum fratri eripere cupiens, puer ſceleratam virilemque ſumit audaciam. Unde Hierax eſt cognominatus: quia, non hominis, ſed accipitris ritu, in alienis eripiendis vitam ſectaretur. *Juſtin.*

tion & toute la ſcélérateſſe qui ne ſe trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta ſans balancer les offres qu'on lui faiſoit, & vint trouver ſon frere, non pour lui conſerver ſes Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avidité ſi grande, & toujours ſi prêt à prendre tout ce qui ſe préſentoit à lui ſans aucun égard à la juſtice, qu'on lui donna le ſurnom d'*Hiérax* qui veut dire un Oiſeau de proie qui fond ſur tout ce qu'il trouve, & à qui tout eſt bon quand il le peut ravir. *Un Epervier.*

Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus ſe diſpoſoit à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux Princes pour ennemis en même tems, il s'accommoda avec Séleucus; & il y eut une tréve conclue pour dix ans. An. M. 3761. Av. J.C. 243.

Vers ce tems, Antigone Gonatas mourut, âgé de 80 ou 83 ans, après en avoir régné 34 en Macédoine, & 44 dans la Gréce. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Démétrius, qui régna dix ans, & qui ſe rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épouſé d'abord la ſœur d'Antiochus Hiérax. Olympias fille An M. 3762. Av. J.C. 242. *Polyb. lib. 2. pag. 131.* *Juſtin. l. 28. cap. 1.*

de Pyrrhus roi d'Epire, après la mort d'Alexandre ſon mari, qui étoit auſſi ſon frere, engagea Démétrius à épouſer ſa fille Phtia. La premiére femme ne pouvant ſouffrir cette injure, ſe retira chez ſon frere Antiochus, & le ſollicita vivement à porter la guerre contre ſon infidéle mari. Mais il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vûes.

En effet Antiochus continuoit toujours ſes préparatifs, [a] comme pour marcher au ſecours de ſon frere ſelon le Traité qu'ils avoient fait enſemble, mais véritablement pour le détrôner lui-même, cachant ſous le nom de frere toute la mauvaiſe volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & paſſa auſſitôt le mont Taurus pour arréter ſes entrepriſes. Le prétexte d'Antiochus étoit la promeſſe qu'on lui avoit faite de la Souveraineté des provinces de l'Aſie Mineure pour aſſiſter ſon frere contre Ptolémée. Séleucus, qui ſe voioit délivré de cette guerre ſans l'aſſiſtance de ſon frere, ne ſe croioit pas obligé à tenir ſa promeſſe. Antio-

Juſtin. l. 27. cap. 2.

a Pro auxilio bellum, pro fratre hoſtem, implo-ratus exhibuit.

chus ne voulant point ſe déſiſter de ſes prétentions, & Séleucus refuſant de les lui accorder, il falut que les armes en décidaſſent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut défait, & eut de la peine à ſauver ſa perſonne. Antiochus auſſi, malgré ſa victoire, courut grand riſque. Les troupes, à la valeur deſquelles il la devoit principalement, étoient des Gaulois qu'il avoit pris à ſa ſolde, du nombre de ceux apparemment qui s'étoient établis dans la Galatie. Ces traîtres, ſur le bruit qui s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le deſſein de ſe défaire d'Antiochus; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Aſie. Antiochus fut obligé, pour ſe ſauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Euméne, Prince de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ſes forces contre Antiochus & les Gaulois, dans l'eſpérance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leur diviſion. Un danger ſi preſſant obligea Antiochus de faire un nouveau Traité avec les Gaulois, par *Juſtin. l. 27. cap. 3.*

lequel, au lieu de leur maître qu'il étoit auparavant, il devint ſimplement leur Allié, & fit avec eux une ligue offenſive & défenſive. Mais ce Traité n'empécha pas Euméne de les attaquer. Comme il le fit ſi bruſquement qu'il ne leur laiſſa pas le tems de ſe remettre de leurs fatigues, & de faire des recrues, il remporta ſur eux une victoire, qui ne lui couta pas beaucoup, & qui lui ouvrit toute l'Aſie Mineure.

An. M. 3763. Av. J.C 241. *Athen. l. 2. pag. 445. Strab. l. 13. pag. 624. Valer. Excerpt. ex Polyb.* Après ces ſuccès, Euméne s'abandonna aux excès de la table & de l'ivrognerie, & en mourut au bout d'un régne de vingt ans. Comme il n'avoit point d'enfans, ce fut Attale ſon couſin germain, fils d'Attale cadet de ſon pere, qui lui ſuccéda. C'étoit un Prince ſage & vaillant, & qui ſut bien ſe maintenir dans les conquêtes qu'on lui laiſſa. Après avoir entiérement réduit les Gaulois, il ſe trouva ſi bien affermi dans ſes Etats, qu'il prit le titre de Roi. Car juſques-là ſes prédéceſſeurs, quoiqu'ils en euſſent le pouvoir, n'avoient pourtant encore oſé en prendre le nom. Attale fut le premier de ſa maiſon qui le porta. Il le laiſſa à ſa poſtérité avec ſes Etats;

& elle en jouit juſqu'à la troiſiéme génération.

Pendant qu'Euméne, & Attale après lui, enlevoient ainſi des provinces à l'Empire de Syrie vers le Couchant, Théodote & Arſace en faiſoient autant à l'Orient. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arſace ſe jetta ſur l'Hyrcanie, l'ajouta à la Parthie qu'il avoit déja démembrée de l'Empire, & ſe fit un roiaume de ces deux provinces, qui devint dans la ſuite bien formidable à l'Empire Romain. Peu de tems après Théodote étant mort, Arſace fit une ligue offenſive & défenſive avec ſon fils, qui porta le même nom, & ſuccéda à ſon pere dans la Bactrie : & par cette union ils ſe maintinrent tous deux dans ces Etats. Malgré tout cela les deux freres s'opiniâtroient toujours à ſe faire la guerre, ſans conſidérer que, pendant qu'ils ſe diſputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laiſſé leurs peres, leurs ennemis communs le leur enlevoient piéce à piéce. *Juſtin. l. 42. cap. 4.*

Après pluſieurs pertes & pluſieurs défaites, Antiochus vaincu & dépouillé fut obligé de chercher des retraites, & d'en changer ſouvent avec les débris

de ſon parti, juſqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-fait chaſſé de la Méſopotamie.
An. M. 3774. Av J. C. 230. Et ne voiant plus d'endroit où il pût être en ſûreté dans tout l'Empire de Syrie, il ſe réfugia chez Ariarathe roi de Cappadoce, dont il avoit épouſé la fille. Son beau-pere, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & réſolut de s'en défaire. Antiochus, averti de ſon deſſein, ſe ſauva en Egypte. Il aima mieux ſe mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de ſa maiſon, que de ſe fier à un frere qu'il avoit ſi fort offenſé. Mais il eut ſujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mit en priſon ſous bonne garde, où il le retint pendant quelques années, juſqu'à ce qu'enfin,
An. M. 3778. Av J. C. 226. aſſiſté par une courtiſane qui le voioit, il s'évada; & en ſortant d'Egypte il fut aſſaſſiné par des voleurs.

An. M. 3765. Av. J. C. 239. Ptolémée cependant, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à cultiver les ſciences dans ſes Etats, & à augmenter la Bibliothéque de ſon pere à Alexandrie de toutes ſortes de livres. Comme il faloit, pour les bien choiſir, & pour en avoir ſoin, un

Bibliothéquaire habile ; quand Zénodote, qui l'avoit été depuis le tems de Ptolémée Soter grand-pere du Roi, vint à mourir, Evergéte attira d'Athénes Eratoſthéne le Cyrénien, qui étoit en grande réputation, & qui avoit été éléve de Callimaque du même pays. C'étoit un homme d'un ſavoir univerſel. Ses ouvrages ne ſont point parvenus juſqu'à nous, excepté le Catalogue qu'il a laiſſé des Rois de Thébes en Egypte avec les années de leurs régnes, depuis Ménès ou Miſraïm qui peupla l'Egypte après le déluge, juſques à la guerre de Troie. Ce Catalogue contient une ſuite ſucceſſive de trente-huit Rois, & ſe trouve encore aujourd'hui dans George le Syncelle.

Suid. in voce Ζηνόδοτος.

Id. in voce. Απολλώνιος & Ερατοσθένης.

Séleucus ſe voiant débarraſſé des troubles que ſon frere lui avoit cauſés, après avoir rétabli l'ordre au dedans, & remédié aux maux qu'avoit cauſé cette guerre, ſe tourna vers l'Orient pour tâcher de réduire les revoltés. Mais il n'y réuſſit pas. On avoit donné trop de tems à Arſace pour ſe fortifier dans ſon uſurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéiſſance, Sé-

AN. M. 3768. AV. J. C. 236.

leucus fut obligé d'abandonner honteuſement ſon entrepriſe. Peutêtre néanmoins eût-il pu y réuſſir avec le tems : mais de nouveaux troubles qui s'élevérent dans ſes Etats pendant ſon abſence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les appaiſer. Ce qui donna le tems à Arſace de ſe fortifier, & d'établir ſi bien ſa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la ſuite ne furent pas capables de l'ébranler.

AN. M. 3774. AV. J. C. 230. *Juſtin. l. 41. cap. 4. & 5.* Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ſes autres affaires lui en laiſſérent le tems. Cette ſeconde expédition fut encore plus malheureuſe que la premiére. Non ſeulement il fut battu par Arſace dans une grande bataille, mais il y fut même fait priſonnier. Les Parthes obſervérent lontems le jour de cette victoire d'Arſace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur eſclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les Rois Parthes auxquels ils furent ſoumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils euſſent continué à le porter. Alors

Arſace commença à prendre le titre de Roi, & établit ſolidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puiſſance Romaine, & fut une barriére que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois qui le ſuivirent, ſe firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arſace, comme les Rois d'Egypte conſervérent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays-là. Arſace, d'une condition très baſſe [a] élevé ſur le trône, & devenu auſſi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perſes, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, ſont une preuve de ce que dit l'Ecriture : *que le Très-haut a la domination ſur les roiaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plait, & qu'il établit roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.* Dan. 4. 14.

Onias Souverain Sacrificateur des Juifs avoit négligé de paier à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talens, que ſes prédéceſſeurs avoient toujours paié réguliérement aux Rois d'Egypte comme un hommage qu'ils faiſoient à *Vingt mille écus.* An. M. 3771. Av. J.C 233. Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 3. & 4.

a Arſaces, quæſito ſimul conſtitutoque regno, non minùs memorabilis Parthis [fuit,] quàm Perſis Cyrus, Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. *Juſtin.*

cette Couronne. Le Roi envoia Athénion un de ſes Courtiſans à Jéruſalem, ſommer les Juifs de paier les arrérages, dont la ſomme s'étoit accumulée pendant pluſieurs années ; avec menace, ſi on y manquoit, d'envoier des troupes qui les chaſſeroient du pays, & le partageroient entr'elles. L'allarme fut grande dans Jéruſalem. On députa vers le Roi Joſeph, neveu d'Onias, généralement eſtimé, quoique jeune encore, pour ſa prudence, ſa probité, & ſa juſtice. Athénion, dans le ſéjour qu'il fit à Jéruſalem, avoit fort goûté ſon caractére, & étant parti pour l'Egypte avant lui, promit de lui rendre auprès du Roi tous les ſervices qui dépendroient de lui. Joſeph le ſuivit de près. Il rencontra ſur la route des gens des plus conſidérables de la Célé-Syrie & de la Paleſtine qui alloient auſſi en Egypte dans le deſſein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joſeph n'étoit pas, à beaucoup près, auſſi magnifique que le leur, ils firent peu de cas de lui, & lui trouvérent peu d'eſprit & de mérite. Joſeph diſſimula, & dans les converſations qu'il eut avec eux, il en tira, ſans paroitre avoir aucun

deſſein, toutes les lumiéres qu'il pouvoit deſirer ſur l'affaire qui les menoit à la Cour.

En arrivant à Alexandrie, ils trouvérent que le Roi étoit allé faire un tour à Memphis. Joſeph fut le ſeul de la troupe, qui, ſans perdre de tems, ſe mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenoit avec la Reine & Athénion dans ſon char. Le Roi, qu'Athénion avoit fort prévenu en ſa faveur, fut ravi de le voir, & le fit monter dans ſon char. Joſeph excuſa ſon Oncle ſur ſon âge & ſa lenteur naturelle avec tant d'adreſſe & d'habileté, que le Roi en fut ſatisfait, & conçut une grande eſtime pour l'Avocat qui avoit ſi bien plaidé ſa cauſe. Il lui fit donner un appartement dans le Palais Roial à Alexandrie, & le faiſoit même manger à ſa table.

Quand le jour fut venu où l'on devoit affermer par voie d'enchére les revenus des provinces, les compagnons de voiage de Joſeph n'offrirent pour les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie, de Judée, & de Samarie, que huit mille talens, c'eſt-à-dire vingt-quatre millions. Joſeph, qui, par les converſations qu'ils avoient eues ſur ces ma-

tiéres en ſa préſence, avoit découvert que ces fermes valoient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettoient les revenus du Roi ſi bas, & en offrit le double, ou ſeize mille talens. Ptolémée étoit bien aiſe de voir augmenter ſon revenu ſi conſidérablement : mais il craignit que celui qui portoit ſi haut cette ferme, ne fût pas en état de paier la ſomme qu'il offroit ; & il lui demanda quelle caution il lui donneroit. Joſeph lui répondit avec un grand ſang froid, qu'il lui donneroit pour cautions des perſonnes, dont il ſeroit content, & contre qui il étoit ſûr qu'il n'avoit rien à objecter. On lui dit de les nommer. Il nomma le Roi & la Reine, & dit qu'ils ſeroient cautions pour lui l'un à l'autre. Le Roi ne put s'empécher de rire de cette ſaillie. Elle le mit de ſi bonne humeur, qu'il lui fit adjuger la ferme ſur ſa ſimple parole, & ſans exiger de lui aucune caution. Il l'exerça pendant dix ans au grand contentement de la Cour & des Provinces. Nos riches Financiers s'en retournérent honteux & confus, & durent reconnoitre qu'un équipage magnifique eſt un mérite bien mince.

En Macédoine, mourut le Roi Démétrius. Il laiſſa un fils, nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, aiant épouſé la mere de ſon pupille, monta ſur le trône, & régna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promeſſes, mais ſans effet, on lui donna le ſurnom de * *Doſon*. AN.M. 3772. AV. J.C. 232. *Juſtin. l. 28. cap. 3. Dexipp. Porphyr. Euſeb.*

Cinq ou ſix ans après, Séleucus Callinicus qui depuis quelque tems étoit retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arſace, pendant tout le tems de ſa captivité, le traita toujours en Roi. Sa femme étoit Laodice, ſœur d'Andromaque un de ſes Généraux. Il en eut deux fils & une fille. Il maria la fille à Mithridate roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour ſa dot. Les fils étoient Séleucus & Antiochus. Le premier, qui fut ſurnommé *Céraunus*, lui ſuccéda. AN.M. 3778. AV. J.C. 226. *Juſtin. l. 7. cap. 2. Athen. pag. 153.*

Nous voici arrivés au tems où la République des Achéens commence à paroitre avec éclat dans l'hiſtoire, & ſoutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'eſt ce

* *Ce nom en grec, ſignifie* un homme qui donne, *c'eſt-à-dire qui promet de donner, & qui ne donne point.*

qui m'engage à expoſer ici l'état préſent de ces deux Républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§. II. *Etabliſſement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractére de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergéte il appaiſe la ſedition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait entrer pluſieurs villes dans la Ligue des Achéens : Mégare, Trézéne, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même ſuccès par raport à Argos.*

Polyb. lib. 2. p. 125-130. LA REPUBLIQUE des Achéens n'étoit conſidérable dans les premiers tems ni par le nombre de ſes troupes, ni par la grandeur de ſes richeſſes, ni par l'étendue de ſon domaine ; mais par une grande réputation de probité, de juſtice, d'amour de la liberté ; & cette réputation étoit fort ancienne. Les Crotoniates & les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptérent les loix & les coutumes des Achéens. Après la célebre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains, par eſtime

pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avoient entr'eux.

Le gouvernement de cette République étoit Démocratique, c'eſt-à-dire entre les mains du peuple. Elle conſerva ſa liberté juſqu'au tems de Philippe & d'Alexandre : mais ſous eux, & depuis eux, elle fut ou ſoumiſe aux Macédoniens qui s'étoient rendus maîtres de la Gréce, ou opprimée par de cruels Tyrans.

Elle étoit compoſée de douze * villes renfermées dans le Péloponnéſe, qui toutes enſemble n'en valoient pas une bonne. Elle ne ſe ſignala d'abord par aucune action éclatante ; parce que parmi ſes citoiens il n'y en avoit aucun qui ſe diſtinguât des autres par un mérite particulier. On verra dans la ſuite quel changement un homme ſeul y apporta par ſes grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre cette petite République fut livrée à tous les maux que la diſcorde entraîne après elle. L'amour du bien public n'y dominoit plus. Chaque ville ne

* *Ces douze villes étoient, Patra, Dyma, Phare, Tritaa, Leontium, Ægira, Pellene, Ægium, Bura, Ceraunia, Olenus, Helice.*

ſongeoit plus qu'à ſes propres intérêts. Leur état n'avoit plus rien de fixe ni de ſtable, parce qu'elles changeoient de maîtres à meſure que la Macédoine en changeoit, ſoumiſes d'abord à Démétrius, puis à Caſſandre, & en dernier lieu à Antigone ſurnommé Gonatas, qui y laiſſa dominer les Tyrans dont il diſpoſoit; afin qu'elles ne puſſent pas ſe ſouſtraire à ſon autorité.

AN. M. 1724. AV. J. C. 280. Vers la CXXIV^e Olympiade, c'eſt-à-dire à peu près dans le tems de la mort de Ptolémée Soter pere de Philadelphe, & du paſſage de Pyrrhus en Italie, la République des Achéens reprit ſes premiers uſages, & rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patre & de Dyme en jettérent les premiers fondemens. Les Tyrans furent chaſſés des villes. Réunies toutes enſemble comme autrefois, elles ne firent plus qu'un ſeul corps de République. Il y avoit un Conſeil public où ſe décidoient les affaires. Un Greffier commun en tenoit les Regîtres. L'aſſemblée avoit deux Préſidens que les villes nommoient tour à tour. Mais bientôt après on jugea à propos de les réduire à un ſeul.

Le

Le bon ordre qui régnoit dans cette petite République, où l'égalité, la liberté, l'amour de la juſtice & du bien public, étoient les régles fondamentales du Gouvernement, y attira pluſieurs villes voiſines, qui furent aſſociées à ſes loix & à ſes priviléges. Sicyone fut une des premiéres qui s'y joignit, & ce fut par le moien d'Aratus l'un de ſes citoiens, qui jouera dans la ſuite un grand rôle, & deviendra fort illuſtre.

Sicyone, qui gémiſſoit depuis lontems ſous le joug des Tyrans, venoit de faire un effort pour le ſecouer, en mettant en place Clinias, l'un de ſes premiers & de ſes plus braves citoiens; & déja le Gouvernement paroiſſoit ſe rétablir, & prendre une meilleure forme. Mais Abantidas, pour ſe ſaiſir de la tyrannie, trouva le moien de s'en défaire; & de tous ſes parens ou amis, il chaſſa les uns, & tua les autres. Il cherchoit auſſi Aratus fils de Clinias, qui n'avoit que ſept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le deſordre dont la maiſon étoit pleine lorſque le pere fut tué, cet enfant ſe déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant

Plut. in Arato, pag. 1027-1031.

par la ville ſaiſi de fraieur, & ſans aucun ſecours, il entra par hazard ſans être vû dans la maiſon de la ſœur du Tyran. Cette femme, naturellement généreuſe, & d'ailleurs perſuadée que c'étoit ſous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit réfugié chez elle, le cacha avec grand ſoin, & la nuit venue elle l'envoia ſecrettement à Argos.

Aratus, ſauvé ainſi d'un ſi grand danger, ſentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand ſoin chez les hôtes & les amis que ſon pere avoit à Argos. La tyrannie, en aſſez peu de tems, avoit déja paſſé par pluſieurs mains à Sicyone, lorſqu'Aratus, qui commençoit à entrer dans l'âge viril, ſongea à en délivrer entiérement ſa patrie. Il étoit en grande conſidération, tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſon courage, qui étoit accompagné d'une gravité au deſſus de ſon âge, & d'un ſens ferme & raſſis. Ces qualités, qui étoient connues, faiſoient que les bannis de Sicyone avoient particuliérement les yeux ſur lui, le regardant comme leur

reſſource, & comme leur futur Libérateur. Ils ne ſe trompoient pas.

Aratus, âgé de vingt ans, forma une conſpiration contre le Tyran, c'étoit alors Nicoclès ; & quoique les eſpions envoiés par celui-ci à Argos l'obſervaſſent de près, il ſut ſi bien couvrir ſon deſſein, & le conduiſit avec tant de prudence & de ſecret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par eſcalade. Le Tyran fut trop heureux de ſe ſauver de la ville par des conduits ſouterrains. Comme le peuple s'aſſembloit en tumulte, ne ſachant rien de tout ce qui ſe paſſoit, un Héraut cria à haute voix qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoiens à la liberté.* Auſſitôt ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embraſé. Il n'y eut pas un ſeul homme de tué ou de bleſſé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus aiant conſervé cette action pure & nette du ſang des citoiens, ce qui faiſoit ſa joie & ſon triomphe. Il rappella les bannis, qui n'étoient pas moins de cinq cens. AN.M. 3752. AV.J.C. 252.

Sicyone commençoit à jouir de quelque repos, mais Aratus n'étoit

point ſans inquiétude & ſans embarras. Au dehors, il s'apercevoit qu'Antigone jettoit un œil d'envie ſur ſa ville, & cherchoit les moiens de s'en emparer depuis qu'elle avoit recouvré ſa liberté : au dedans, il voioit, à l'occaſion des bannis, des ſemences de diviſion & de diſcorde, dont il craignoit extrêmement les ſuites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnoit lieu. Il crut que, dans la conjoncture délicate où il ſe trouvoit, le parti le plus ſage & le plus ſûr étoit d'unir Sicyone à la Ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réuſſir, & ce fut un des plus grands ſervices qu'il rendit à ſa patrie.

Ce n'eſt pas que la puiſſance des Achéens fût grande. Ils n'avoient, comme je l'ai déja obſervé, que de très petites villes. Leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui n'avoit ni ports, ni abris. Mais, avec cette médiocrité & cette foibleſſe apparente, ils furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étoient invincibles toutes les fois qu'ils avoient de l'ordre & de la diſcipline, qu'ils demeuroient bien unis, & qu'ils

étoient conduits par un Général ſage & expérimenté. Auſſi ces mêmes Achéens, qui étoient ſi peu de choſe en comparaiſon de l'ancienne puiſſance de la Gréce, en prenant toujours de bons conſeils, en demeurant étroitement unis enſemble, en n'étoufant point le mérite de leurs concitoiens par l'envie, mais aimant à s'y ſoumettre avec docilité; non ſeulement ſe maintinrent libres au milieu de tant de villes puiſſantes, de tant d'Etats plus forts qu'ils n'étoient, de tant de Tyrans, mais encore ils affranchirent & ſauvérent la plupart des Etats de la Gréce.

Aratus, après s'être engagé & avoir engagé ſa ville dans la Ligue des Achéens, alla ſervir dans leur cavalerie, & il ſe fit extrêmement aimer de ſesGénéraux par ſa promtitude & ſa vivacité à exécuter leurs ordres. Car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir & au crédit de la Ligue, en y apportant ſa propre réputation,& toutes les forces de ſa patrie; cependant il ſe montroit en tout auſſi ſoumis que le moindre ſoldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, quelque petite & obſcure que fût la ville d'où on

l'avoit tiré. Grand & ſalutaire exemple pour les jeunes Seigneurs & les jeunes Princes lorſqu'ils ſervent dans les troupes, qui leur apprend à oublier leur naiſſance, & à ne la faire reſpecter que par une plus exacte ſoumiſſion aux ordres des Commandans.

Plut. in Arato, pag. 1031 Polyb. lib. 4. p. 277. 278.

On ne ſe laſſoit point d'admirer & de louer la conduite & le caractére d'Aratus. Il étoit naturellement honnête & poli, grand & noble dans ſes ſentimens, uniquement occupé de l'intérêt commun ſans ſonger au ſien : implacable ennemi des Tyrans, & n'aiant pour ſa haine & pour ſon amitié d'autre régle que l'utilité publique. C'étoit en beaucoup de choſes un homme accompli pour être à la tête des affaires : parlant bien, penſant juſte, ſe taiſant à propos. Il ſupportoit avec douceur les différens qui s'élevent ſouvent dans les délibérations. Il ne cédoit à perſonne dans l'art de faire des amis & des alliances. Il étoit fort propre à imaginer des entrepriſes contre les ennemis, à couvrir ſes deſſeins par un ſecret impénétrable, & à les conduire à une heureuſe fin par ſa patience & par ſon audace. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit pas re-

connoiſſable. Lent, irréſolu, timide, il ne pouvoit ſoutenir la vûe du danger. Ce n'eſt pas que réellement il manquât de courage & de hardieſſe : mais ces qualités étoient comme engourdies par la grandeur de l'exécution, & il n'étoit timide que par occaſion & par intervalle. De là vient que tout le Péloponnéſe a été rempli des trophées de ſes vainqueurs, & des monumens de ſes défaites. C'eſt ainſi, dit Polybe, que la nature a mis des qualités différentes & contraires, non ſeulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les eſprits, &, ce qui eſt le plus étonnant, ſouvent par raport à une même perſonne, de ſorte que le même homme n'eſt plus le même : dans une occaſion vif, courageux, hardi ; dans une autre ſans vigueur, ſans vivacité, ſans réſolution.

J'ai dit que l'affaire des bannis cauſoit à Aratus une grande inquiétude. C'étoit au ſujet des terres & des maiſons qu'ils poſſédoient avant leur banniſſement, dont une grande partie avoit paſſé des mains des propriétaires entre celles de gens qui les avoient vendues à d'autres, & avoient diſparu depuis que le Tyran avoit été chaſſé.

AN.M. 3753. AV.J.C. 251. *Plut. in Arato, pag.* 1031-1038.

Il étoit naturel que les bannis, à leur retour, rentraſſent dans leurs biens, & ils le demandoient avec inſtance. Mais ces biens ſe trouvoient occupés pour la plupart par des gens qui les avoient achetés de bonne foi, à qui par conſéquent il faloit rendre le prix de ces terres & de ces maiſons, ſi on leur en ôtoit la poſſeſſion. Les prétentions & les plaintes étoient fort vives de part & d'autre, & Sicyone ſe trouvoit à la veille de ſon entiére ruine par une guerre civile qui paroiſſoit inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarraſſante. Il n'étoit pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes étoient également juſtes; & l'on ne pouvoit les ſatisfaire toutes deux en même tems, ſans qu'il en coûtât des ſommes conſidérables, qu'il n'étoit pas en état de fournir. Il ne vit d'autre reſſources, dans une ſi preſſante extrémité, que la bonté & la libéralité de Ptolémée roi d'Egypte, qu'il avoit éprouvée en ſa propre perſonne à l'occaſion de ce que je vais raconter.

Ce Prince étoit fort curieux de portraits & de tableaux. Aratus, qui étoit connoiſſeur, aſſembloit tout ce

qu'il pouvoit trouver d'ouvrages des plus grands Maîtres, principalement de Pamphile & de Mélanthe, & l'envoioit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande réputation pour les Arts, & pour la Peinture ſur tout, dont le goût s'y étoit conſervé ſans altération dans toute ſon ancienne pureté. On diſoit qu'Apelle, déja admiré de tout le monde, avoit été à Sicyone, & s'étoit attaché à ces deux Peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art, que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à ſa ville, il effaça & détruiſit tous les portraits des Tyrans. Mais, quand il vint à celui d'Ariſtrate qui avoit régné du tems de Philippe, & qui étoit repréſenté debout ſur un char de victoire, il balança lontems s'il l'effaceroit : car tous les meilleurs éléves de Mélanthe avoient contribué à la perfection du tableau, & Apelle lui-méme y avoit mis la main. Cet ouvrage étoit ſi merveilleux, qu'Aratus ſe laiſſa enfin toucher à la beauté de l'art : mais, bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'eſtaçât,

Mille ieux.

Ce goût pour la peinture avoit mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolémée. Il crut donc pouvoir implorer ſa généroſité dans la fâcheuſe conjoncture où il ſe trouvoit. Il s'embarqua pour l'Egypte, où il n'arriva qu'après avoir eſſuié bien des contretems & des dangers. Il eut une longue audience du Roi, qui l'eſtima d'autant plus, qu'il le connut davantage. Il lui donna pour ſa ville la ſomme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnéſe, & le Roi aiant partagé les autres en divers paiemens, il les envoia enſuite par parties.

Cent cinquante mille écus.

Son retour cauſa une joie univerſelle dans Sicyone. On le nomma ſeul arbitre ſouverain & maître abſolu pour terminer tous les différens des bannis, & pour régler leurs partages. Mais, en ſage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui ſeul la déciſion de toutes les affaires, & qui ne craint point que d'autres diminuent ſa gloire en la partageant avec lui, il refuſa conſtamment l'honneur qu'on vouloit lui faire, & nomma quinze des citoiens les plus eſtimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, & avec

leſquels, après un fort grand travail, & de longues ſéances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans, aiant reſtitué aux particuliers le prix des terres ou des maiſons qu'ils avoient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué que la gloire ſuit ceux qui la fuient, comme ſouvent elle fuit ceux qui la cherchent. Aratus, qui avoit cru avoir beſoin de conſeil pour terminer cette importante affaire, (& plus on a de mérite, plus on penſe de la ſorte) en eut ſeul tout l'honneur. On le combla de louanges, on lui éleva des ſtatues, & par des inſcriptions publiques on le déclara le pere du peuple, & le libérateur de la patrie ; qualités bien au deſſus de celles des plus fameux Conquérans.

Un ſuccès ſi éclatant donna de la jalouſie, & même de la crainte à Antigone. Soit qu'il voulût le gagner, ou le rendre ſuſpect à Ptolémée, il en fit un grand éloge dans un repas public, relevant par des louanges extraordinaires la capacité & le mérite de ce jeune homme. Il inſinua en termes aſſez clairs, qu'Aratus, aiant connu par lui-même la vanité du faſte Egyptien, vouloit

s'attacher à son service ; & que lui, de son côté, étoit résolu de l'emploier dans ses affaires. Il finit par prier tous les Seigneurs de sa Cour qui étoient présens de le regarder desormais comme leur ami. Ce discours ne manqua pas d'être raporté à Ptolémée, qui en fut surpris & affligé. Il fit faire des plaintes à Aratus d'un changement qui lui étoit si injurieux : mais celui-ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus aiant été élu pour la premiére fois Général des Achéens, alla ravager la Locride, & tout le territoire de Calydon. Mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à * Chéronée, où ils furent battus par les Etoliens.

AN.M. 3760. AV.J.C. 244. Huit ans après, aiant été élu pour la seconde fois Général des Achéens, il rendit un grand service à toute la Gréce par une action que Plutarque égale aux entrepriſes les plus fameuſes des Généraux Grecs.

* *Philippe, plus de quarante ans auparavant, avoit remporté pres de la même ville une célébre victoire contre les Athéniens & les Thébains.*

L'Iſthme de Corinthe, qui ſépare les deux mers, unit & joint le continent de la Gréce avec celui du Péloponnéſe ; & la Citadelle de Corinthe, appellée *Acro-Corinthus*, qui eſt ſituée ſur une haute montagne, ſe trouvant juſtement au milieu de ces deux Continens, & les ſéparant dans un paſſage d'ailleurs aſſez étroit, quand elle eſt pourvûe d'une bonne garniſon, rompt & empêche toute communication au dedans de l'Iſthme par terre & par mer, & rend maître abſolu de la Gréce celui qui en eſt ſaiſi, & qui y entretient des troupes. Philippe appelloit cette Citadelle *les entraves de la Gréce*. Auſſi étoit-elle l'objet du deſir & de la jalouſie de tous les voiſins, & ſur tout des Rois & des Princes.

Antigone, après avoir lontems cherché avec une inquiétude & un empreſſement extraordinaires les moiens de ſe rendre maître de cette place, étoit enfin venu à bout de l'enlever par ſurpriſe, & il ſe félicitoit de ce ſuccès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'eſpérance de la lui enlever à ſon tour ; & pendant qu'il étoit tout occupé de

cette penſée, une eſpéce de hazard lui fournit une occaſion favorable de la mettre à exécution.

Ergine, habitant de Corinthe, étoit venu à Sicyone pour quelque affaire, & avoit fait une liaiſon particuliére avec un Banquier fort connu & ami d'Aratus. Dans la converſation, comme ils parloient de la Citadelle de Corinthe, Ergine dit qu'en allant voir Dioclès ſon frere, qui étoit ſoldat de la garniſon, ce qu'il faiſoit aſſez ſouvent, il avoit remarqué dans le côté le plus eſcarpé un petit ſentier taillé en travers dans le roc, qui conduiſoit à un endroit où la muraille de la Citadelle étoit très baſſe. Le Banquier ne laiſſa pas tomber cette parole, & lui demanda en riant ſi lui & ſon frere ſeroient d'humeur à gagner une groſſe ſomme d'argent, & à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui vouloit dire, & promit de ſonder ſur cela ſon frere Dioclès. Peu de jours après il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze piés de hauteur, & de lui aider avec ſon frere à exécuter le reſte de ſon entrepriſe. Aratus, de ſon côté, promit

de leur donner ſoixante talens ſi l'affaire réuſſiſſoit. Mais comme il faloit que ces ſoixante talens fuſſent dépoſés chez le Banquier pour la ſûreté des deux freres, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon, & d'éventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & les joiaux de ſa femme, & les mit en gage chez le Banquier pour toute la ſomme. *Soixante mille écus.*

Il avoit l'ame ſi grande, dit Plutarque, & il étoit enflammé d'une ſi vive ardeur pour les belles actions, que ſachant qu'Epaminondas & Phocion avoient été eſtimés les plus juſtes & les plus gens de bien de toute la Gréce pour avoir refuſé les préſens qu'on leur offroit, & avoir fait plus de cas de la vertu que de toutes les richeſſes du monde, il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux, & d'enchérir ſur leur deſintéreſſement & leur généroſité. En effet, il y a bien de la différence entre refuſer des préſens, & ſacrifier ſoi-même tout ſon bien pour le ſervice du Public. Aratus donne tout le ſien, & le donne ſans qu'on le ſache, & pour une entrepriſe dont il

courra ſeul le danger. Qui eſt-ce donc, s'écrie Plutarque enthouſiaſmé de la beauté de cette action, qui n'admirera pas une magnanimité ſi rare & ſi ſurprenante ? Qui eſt-ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéreſſe pas à ce grand exploit, & qui ne prend point part au combat de ce grand perſonnage, qui achette ſi chérement un ſi grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour ſe faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il ſera forcé de combattre pour ſa vie, ſans avoir de ſon côté d'autre gage que la ſeule eſpérance de faire une belle action ?

On remarque ici que ce qui perpétuoit chez les Grecs le goût de la gloire, du deſintéreſſement, de l'amour du bien public, c'étoit le ſouvenir des grands hommes qui s'étoient diſtingués dans les ſiécles paſſés par ces beaux ſentimens. Et c'eſt là le grand avantage de l'Hiſtoire, écrite comme elle l'étoit chez les Grecs, comme auſſi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entrepriſe furent traverſés de pluſieurs contretems fâcheux, dont un ſeul ſembloit devoir tout déconcerter. Enfin tout étant

prêt, Aratus ordonna à toutes ſes troupes de paſſer la nuit ſous les armes, & prenant avec lui quatre cens ſoldats choiſis, dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, & qui portoient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faiſoit un beau clair de lune, qui leur fit craindre avec raiſon d'être découverts. Heureuſement pour eux il ſe leva, du côté de la mer, un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville, & y répandit une grande obſcurité. Là toutes les troupes s'aſſirent pour ôter leurs ſouliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les piés nuds, que parce qu'on monte mieux ſur des échelles, & qu'on n'eſt pas ſi ſujet à gliſſer. Mais Ergine, & avec lui ſept jeunes hommes déterminés, tous équipés en voiageurs, ſe gliſſérent dans la porte ſans être aperçus, & tuérent d'abord la ſentinelle & les gardes qui faiſoient le guet. En même tems on appliqua les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promtement avec lui cent des plus réſolus, ordonne aux autres de ſuivre comme ils pourroient, & aiant auſſitôt retiré les

échelles, il descend dans la ville, & à la tête de ses cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joie, comme aiant déja réussi parce qu'il n'avoit pas été découvert.

En avançant ils rencontrérent une garde de quatre hommes qui portoient de la lumiére, & dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre ; mais eux ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiére. Aratus & ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles masures comme dans une embuscade : d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jettérent sur eux, & en tuérent trois. Le quatriéme, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après les trompettes sonnérent l'allarme, & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumiéres que l'on allumoit par tout, en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la Citadelle ; & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit ſon chemin, & s'efforçoit de gravir ſur ces rochers eſcarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le ſentier qui n'aboutiſſoit à la muraille que par une infinité de tours, de détours, & de circuits très difficiles. Mais bientôt, comme par une eſpéce de miracle, la lune diſſipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce ſentier juſqu'à ce qu'il fût au pié de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors, par un effet du même bonheur, les nuages ſe raſſemblérent, & la lune s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obſcurité.

Les trois cens ſoldats qu'Aratus avoit laiſſés au dehors près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvérent pleine de tumulte & de confuſion, & toute éclairée d'une infinité de lumiéres, & ne pouvant trouver le ſentier qu'avoit pris Aratus, ni le ſuivre à la trace, ſe ſerrérent tous enſemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans une grande in-

quiétude & dans une grande détreſſe. Déja Aratus étoit attaché au combat ſur les remparts de la Citadelle. On entendoit bien du bas le bruit des combattans, & leurs cris: mais, comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voiſines, on ne pouvoit diſcerner d'où ils venoient. Ces trois cens ſoldats ne ſachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archélaüs, qui commandoit les troupes du Roi Antigone, aiant pris bon nombre de ſoldats avec lui, monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue; & en marchant il paſſa devant ces trois cens ſans les apercevoir. Il ne fut pas plutôt paſſé, que ceux-ci ſe levérent comme d'une embuſcade où ils auroient été placés exprès, tombérent ſur lui, tuérent les premiers qu'ils rencontrérent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archélaüs même, ils les écartérent, les mirent en fuite, & les menérent battant juſqu'à ce qu'ils ſe diſperſérent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette défaite, Ergine arrive, envoié par ceux qui combattoient au haut de la citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit

aux mains avec les ennemis qui ſe défendoient avec beaucoup de vigueur ; que le combat étoit fort vif ſur la muraille, & qu'il avoit beſoin d'être promtement ſecouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour raſſurer leurs amis, & pour redoubler leur courage. La lune qui étoit dans ſon plein donnant ſur leurs armes, les faiſoit paroitre en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cauſe de la longueur du chemin par où ils montoient, & le ſilence de la nuit rendant les échos plus forts & plus ſenſibles, faiſoit paroître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus groſſe que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge ſi violente, qu'ils chaſſérent les ennemis, prirent poſte ſur la muraille, & ſe virent entiérement maîtres de la Citadelle au point du jour : de ſorte que les premiers raions du ſoleil éclairérent leur victoire. En même tems le reſte de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien aſſuré ſa

victoire, il descendit de la Citadelle dans le Théatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du Théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scéne, & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par la fatigue & par le besoin de sommeil. La joie & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abbattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi, par des battemens de mains & des acclamations réitérées, lui témoignoit son profond respect & sa vive reconnoissance. Lui cependant, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuiant sur sa pique, il se tint quelque tems dans cette posture.

Quand tout le Théatre fut calme, alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la Ligue des Achéens, leur persuada d'y entrer eux-mêmes, & leur rendit en même tems

les clés de leur ville, qui depuis le tems de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les Capitaines d'Antigone, il donna la liberté à Archélaüs qu'il avoit fait priſonnier, & fit mourir Théophraſte qui refuſoit de ſortir de la ville.

Aratus ſe ſaiſit d'abord du temple de Junon, & du port de Léchée, où il prit vingt-cinq vaiſſeaux du Roi. Il prit auſſi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardérent la Citadelle, & y mirent une garniſon de quatre cens hommes.

Cette action de hardieſſe, ſuivie d'un ſi heureux ſuccès, ne pouvoit pas manquer d'avoir des ſuites très favorables. Les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, ſe joignirent à Aratus. Les Trézéniens & les Epidauriens ſuivirent leur exemple, & entrérent dans la Ligue des Achéens.

Il y attira auſſi le Roi Ptolémée, en lui laiſſant l'Intendance de la guerre, & en le nommant Généraliſſime de leurs troupes ſur terre & ſur mer. Cela acquit à Aratus une ſi grande réputation & un tel crédit parmi les Achéens, que, comme il étoit défendu par la

loi d'élire le même homme Capitaine Général pluſieurs années de ſuite, au moins on l'éliſoit de deux années l'une; & que de fait, ou par ſes conſeils, il commandoit toujours ſans aucune diſcontinuation. Car on voioit clairement qu'il n'y avoit ni richeſſes, ni amitié des Rois, ni avantage particulier de Sicyone même ſa patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage & à l'accroiſſement des Achéens. Il étoit perſuadé qu'il en eſt des villes foibles par elles mêmes, comme des parties du corps, qui ne ſe nourriſſent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, & qui, dès qu'elles ſont ſéparées, ne prennent plus de nourriture, & périſſent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur ſociété, au lieu qu'elles ſe fortifient & s'accroiſſent, lorſque, devenues parties d'un grand corps, & liées enſemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoiance commune, qui eſt cet eſprit de vie qui les anime & les entretient.

Polyb. lib. 2. pag. 130. Toutes les vûes d'Aratus, toutes ſes entrepriſes, pendant qu'il fut en charge, tendoient à chaſſer les Macédoniens

doniens du Péloponnéſe, à abolir toutes les Tyrannies, & à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté, & dans l'uſage de leurs loix. Et ce fut par ce motif que, tant que vécut Antigone Gonatas, il s'oppoſa fortement aux entrepriſes de ce Prince.

Il garda la même conduite ſous Démétrius qui ſuccéda à Antigone, & qui régna dix ans. Les Etoliens s'étoient joints d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner la Ligue des Achéens. Ils ſe brouillérent avec Démétrius ſon ſucceſſeur, qui leur déclara la guerre. Les Achéens, oubliant les mauvais ſervices qu'ils en avoient reçus, marchérent à leur ſecours, & leur union pour lors devint fort étroite, & fut fort utile à toutes les villes voiſines. An. M. 3762. Av. J.C. 242. *Polyb. lib. 2. pag. 91-101. Appian de bellis Illyr. pag. 760.* An. M. 3770. Av. J.C. 234.

Il y avoit dans l'Illyrie pluſieurs petits Rois, qui ne vivoient preſque que de rapine, & qui exerçoient une ſorte de piraterie ſur tous les peuples qui confinoient à leurs Etats : Agron fils de Pleurate, Scerdiléde, Démétrius de Phare, ainſi appellé d'une ville d'Illyrie qui étoit ſous ſa domination. Ces petits Princes infeſtoient tout le voiſinage. Ils attaquérent en particulier ceux de Corcyre, & les Acarna- An. M. 3772. Av. J.C. 232. *Corfou*

An M.3776. Av.J. C. 228 niens. Teuta régnoit à la place d'Agron ſon mari, qui étoit mort d'un excès de vin, aiant laiſſé un fils encore enfant qui ſe nommoit Pinée. Ces peuples, ainſi vexés, eurent recours aux Etoliens & aux Achéens, qui ne manquérent pas de prendre leur défenſe. Ces bons ſervices ne furent paiés que d'ingratitude. Peu de tems après les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, & reçurent dans leur ville Démétrius de Phare avec la garniſon qu'il y amena.

An M.3778. Av.J.C.226. Les Romains, mécontens des pirateries que ces peuples exerçoient ſur pluſieurs de leurs citoiens & de leurs marchands, députérent vers Teuta pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit aſſaſſiner un des Ambaſſadeurs Romains, & mettre l'autre en priſon. Une inſulte ſi outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux Conſuls L. Poſtumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie avec des armées de terre & de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrérent au Conſul Fulvius la garniſon qu'ils avoient reçue dans leur ville,

Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans ſon entiére liberté, pouſſérent juſques dans l'Illyrie, & s'emparérent d'une grande partie du pays. Ils abandonnérent pluſieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de ſa trahiſon.

Teuta, réduite à la derniére extré- AN. M. 3779. mité, demanda la paix aux Romains. AV. J. C. 225. Elle lui fut accordée à ces conditions: Qu'elle paieroit tous les ans un certain tribut: qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laiſſeroit: &, ce qui étoit l'article le plus intéreſſant pour les Grecs, qu'elle ne pourroit naviger au dela de la ville de Liſſus, qu'avec deux petits vaiſſeaux qui ne ſeroient point armés en guerre. Il paroit que les autres petits Rois dépendoient de Teuta. Ils furent compris dans le Traité, quoiqu'il n'y ſoit fait mention que de Teuta.

Les Romains ſe firent alors reſpecter en Gréce par une Ambaſſade ſolennelle, & ce fut la premiére fois qu'on y connut leur puiſſance. Ils envoiérent des Ambaſſadeurs aux Etoliens & aux Achéens, pour leur faire part du Traité qu'ils venoient de

conclure avec les Illyriens. Ils en envoiérent d'autres à Corinthe & à Athénes. Ce fut alors pour la premiére fois que les Corinthiens déclarérent par un décret public, que les Romains ſeroient admis à la célébration des Jeux Iſthmiques, comme les Grecs. Les Athéniens ordonnérent auſſi qu'on accorderoit aux Romains le droit de bourgeoiſie à Athénes, & qu'ils pourroient être initiés dans les grands myſtéres.

Depuis la mort de Démétrius, qui n'avoit régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuſes diſpoſitions dans les eſprits pour venir à bout de ſes deſſeins. Pluſieurs des Tyrans, que ce Prince ſoutenoit de tout ſon crédit, & à qui il paioit de groſſes penſions, aiant perdu par ſa mort leur appui, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient uſurpée ſur leurs citoiens: d'autres, intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ſes promeſſes, imitérent leur exemple. Il leur procuroit à tous des avantages conſidérables, afin qu'ils n'euſſent pas lieu de ſe repentir du parti qu'ils avoient pris.

Aratus, voiant avec peine les Argiens soumis au Tyran Ariſtomaque, entreprit de les en délivrer, & ſe fit un point d'honneur de rendre à cette ville ſa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même tems d'ajouter une ville ſi puiſſante à la Ligue des Achéens. Son entrepriſe ne réuſſit pas pour lors. Peu de tems après, Ariſtomaque fut tué par ſes domeſtiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Ariſtippe, encore plus déteſtable Tyran que le premier, ſe ſaiſit de la domination, & il eut l'adreſſe de s'y maintenir du conſentement même des Argiens. Mais regardant Aratus comme un ennemi mortel, pendant la vie duquel la ſienne ſeroit toujours en danger, il réſolut de le faire tuer avec le ſecours du Roi Antigone Doſon, qui s'étoit prété à ſa vengeance. Déja il y avoit par tout des aſſaſſins, qui n'épioient que l'occaſion d'exécuter l'ordre ſanglant dont on les avoit chargés. Mais il n'y a point de ſi bonne ni de ſi ſûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui ſont ſoumis. Car, lorſqu'une fois le Peuple & les Nobles

Plut. in Arato, pag. 1038-1041.

ſont accoutumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui; alors il a un million d'yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui ſe paſſe. Aratus l'éprouva bien dans l'occaſion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraſte, compare les troubles & les agitations d'Ariſtippe avec la paix & la tranquillité d'Aratus. Ce Tyran, dit-il, qui entretenoit tant de troupes pour la ſûreté de ſa perſonne, qui avoit répandu le ſang de tous ceux qu'il craignoit, ne pouvoit gouter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitoit, tout l'inquiétoit, tout le rongeoit de ſoins cuiſans. Il avoit peur de ſon ombre. Une garde terrible tenoit toujours des épées nues autour de ſa maiſon. Comme ſa vie étoit entre les mains de ſes gardes, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes. Il ne ſouffroit pas qu'ils entraſſent dans le palais: il vouloit qu'ils fiſſent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après le ſouper il chaſſoit tous ſes domeſtiques, fermoit ſur lui la porte de ſa cour, & avec ſa concubine il ſe retiroit dans une chambre haute qui fermoit avec une

trape, ſur laquelle il mettoit ſon lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les fraieurs, dans les craintes. La mere de la concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & la reportoit le lendemain matin. D'un autre côté Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par ſa vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroiſſoit devant tout le monde avec une ſimple robe & un manteau, ſans rien craindre. Et au lieu que, parmi tous ceux qui occupent des fortereſſes, qui entretiennent des gardes, qui mettent au devant d'eux des armes, des portes, des trapes, comme autant de remparts pour leur ſûreté, il y en a peu qui ſe ſauvent d'une mort violente; Aratus, qui ſe montroit par tout l'ennemi irréconciliable de tous les Tyrans, a * laiſſé une poſtérité qui dure de nos jours, dit Plutarque, & qui eſt encore honorée & reſpectée de tout le monde.

* *Polycrate, à qui Plutarque adreſſe la vie d'Aratus, étoit un de ſes deſcendans, & il avoit deux fils, qui continuérent encore la race laquelle avoit déja duré 350 ans depuis la mort d'Aratus.*

Aratus attaqua à force ouverte le Tyran. Dans un premier combat, où l'une des ailes de ſon armée avoit battu les ennemis, il fit paroître peu de prudence, de réſolution, & de fermeté, aiant fait ſonner la retraite mal à propos, & cédé la victoire au Tyran, ce qui lui attira bien des reproches. Il répara cette faute dans un ſecond combat, où Ariſtippe perdit la vie, & où il y eut plus de quinze cens des ennemis de tués. Aratus, ayant remporté une victoire ſi éclatante, & ſans avoir perdu un ſeul homme, ne put pas néanmoins ſe rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté. Agias & le jeune Ariſtomaque s'y jettérent avec les troupes du Roi, & s'en emparérent.

Il réuſſit mieux par raport à la ville de Mégalopolis, dont Lyſiade avoit uſurpé la domination. Celui-ci n'avoit rien du caractére violent & cruel des Tyrans, & ne l'étoit devenu que par une fauſſe idée qu'il avoit conçue du bonheur & de la gloire qui accompagnent la ſouveraine autorité. Soit crainte, ſoit perſuaſion, ſur les remontrances d'Aratus il dépoſa la Tyrannie, & fit entrer ſa ville dans la Ligue des Achéens.

Ceux-ci, touchés d'une action ſi généreuſe, l'élurent ſur le champ leur Capitaine Général. Il ſe piqua d'abord de ſurpaſſer la gloire d'Aratus, & fit pluſieurs entrepriſes qui ne paroiſſoient pas néceſſaires ; entr'autres il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus emploia tout ſon crédit pour s'y oppoſer : ſes efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lyſiade, malgré lui, fut nommé à un ſecond Généralat, puis à un troiſiéme, & ils commandoient tous deux alternativement. Mais quand on vit qu'en toute occaſion il contrarioit ſon rival, & que ſans garder de ménagement il heurtoit de front une vertu auſſi ſincére & auſſi ſolide que celle d'Aratus, on reconnut que ſous le dehors d'un zéle affecté il cachoit une dangereuſe ambition, & il fut chaſſé.

Comme dans la ſuite les Lacédémoniens ſeront fort mélés dans les guerres que les Achéens auront à ſoutenir, il me paroit à propos d'expoſer l'état où ſe trouvoit pour lors Lacédémone.

§. III. *Agis Roi de Sparte entreprend de réformer cette ville, & d'y faire revivre les anciens établiſſemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne, où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il eſt condanné à mort, & exécuté.*

Plut. in. Agide pag. 796-801.

APRÈS que l'amour de l'or & de l'argent ſe fut gliſſé dans la ville de Sparte, & qu'à la ſuite des richeſſes l'avarice, le luxe, la molleſſe, la dépenſe, & la volupté qui en ſont preſque inſéparables, y eurent trouvé accès, en rompant les fortes barriéres que la ſageſſe de Lycurgue y avoit oppoſées; Sparte ſe vit déchue de ſon ancienne gloire & de ſon ancienne puiſſance, & elle fut réduite dans un état d'humiliation & de baſſeſſe, qui dura juſqu'aux tems du régne d'Agis & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Agis étoit de la maiſon des Eurytionides, fils d'Eudamidas, & le ſixiéme deſcendant d'Agéſilas qui paſſa en Aſie. Léonide, fils de Cléonyme, étoit de la maiſon des Agides, & le huitiéme qui régna à Sparte après Pauſanias

qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

J'ai raporté ci-devant la diſpute qui s'éleva à Sparte au ſujet de la roiauté entre Cléonyme & * Aréus. Ce dernier l'emporta : c'eſt lui qui fit lever le ſiége de Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Acrotate, qui ne régna que ſept ou huit ans. Celui-ci laiſſa en mourant un fils, nommé Aréus comme ſon aieul, encore enfant. Ce Prince fut ſous la tutelle de Léonide ; & étant mort quelque tems après, Léonide, de Régent qu'il étoit, devint Roi. Pag 444.

Quoique tous les Spartiates fuſſent déja gâtés & pervertis par la corruption générale où étoit tombé le Gouvernement, il y avoit cependant dans Léonide une dépravation plus marquée, & un éloignement plus ſenſible des mœurs & des uſages de ſon pays : comme dans un homme qui avoit vécu lontems dans les palais des Satrapes, qui avoit fait pluſieurs années la cour à Séleucus, qui avoit

* *Joſéphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avoit envoié des lettres à Onias Grand-Prêtre des Juifs, par leſquelles il reconnoiſſoit qu'il y avoit de la parenté entre les Juifs & les Lacédémoniens. Il n'eſt pas aiſé de démeler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les tems d'Aréus & d'Onias.*

même épouſé une femme en Aſie contre les loix de ſa patrie ; & qui enſuite, ſans garder ni meſures ni bornes, avoit voulu tranſporter tout ce faſte & tout cet orgueil des Princes dans un pays libre, & dans un Gouvernement dont la modération & la juſtice faiſoient la baſe.

Agis étoit d'un caractére tout oppoſé. N'aiant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été élevé dans les richeſſes & le luxe, & nourri dans les délices d'une maiſon * également faſtueuſe & voluptueuſe, il renonça d'abord à toutes les voluptés, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, & fit gloire d'aller vétu d'une ſimple caſaque, & de rappeller les repas, les bains, & toute l'ancienne maniére de vivre de Sparte. Il diſoit hautement *qu'il ne ſe ſoucieroit pas d'être Roi, s'il n'eſpéroit de faire revivre les loix & l'ancienne diſcipline de Sparte.* Beau ſentiment, qui marque qu'Agis avoit une vraie idée & jugeoit ſainement de la Roiauté, dont le devoir le plus eſſentiel & la gloire la plus

* *Plutarque dit que ſa mere Ageſiſtrata, & ſon aieule Archidamie, avoient plus d'or & plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens enſemble.*

ſolide, eſt d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'Etat, en y faiſant régner les uſages ſagement établis par les loix !

Cette diſcipline avoit commencé à déchoir depuis le moment, qu'après avoir ruiné le Gouvernement d'Athénes, Lacédémone commença à ſe remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, & le nombre des héritages qu'il avoit établi, s'étant conſervés dans les ſucceſſions, & chaque pere laiſſant à ſon fils ſa part telle qu'il l'avoit reçue, cet ordre & cette égalité qui perſévérérent ſans interruption, ſuſpendirent & arrétérent en quelque ſorte le mauvais effet des autres abus. Mais, dès qu'on eut donné atteinte à ce ſage établiſſement par une loi qui permettoit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon héritage, & de les donner de ſon vivant ou de les laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit ; cette nouvelle loi acheva de ſapper le plus ſûr fondement de la police de Sparte. Un Ephore, nommé Epitade, pour ſe venger d'un fils dont il étoit mécontent, fit paſſer cette loi.

On eſt étonné avec raiſon que tout

un Etat, pour ſatisfaire la paſſion d'un ſeul homme, change ſi facilement une coutume auſſi ancienne & auſſi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui ſervit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les familles l'autorité paternelle, qui n'avoit point de motifs pour ſe faire reſpecter des enfans, qui n'en eſpéroient rien & n'en craignoient rien, puiſqu'ils recevoient tous également & directement de la main de l'Etat, indépendamment de leurs peres, tout ce qu'ils pouvoient attendre de biens & d'établiſſemens. Cet inconvénient domeſtique, qui intéreſſoit tous les peres, & qui ſembloit regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impreſſion ſur ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, & les rendit diſtraits ſur d'autres inconvéniens beaucoup plus conſidérables qui en devoient naître infailliblement, & dont on ne fut pas lontems à appercevoir les pernicieux effets.

On voit [a] par là combien il eſt dan-

[a] Adeo nihil motum ex antiquo probabile eſt: veteribus, niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtari malunt. *Liv. lib.* 34. *n.* 54.

gereux de changer les anciennes loix ſur leſquelles un Etat, une Société ont roulé depuis lontems : avec quelle précaution il faut ſe défendre de l'impreſſion que font quelques inconvéniens, dont les loix les plus ſages ne peuvent être exemtes : combien il faut de prudence, de pénétration dans l'avenir, & d'expérience, pour comparer & balancer les avantages & les défauts des anciens uſages avec les nouveaux qu'on veut leur ſubſtituer.

On peut dire que la nouvelle Loi, qui accordoit aux particuliers le pouvoir de diſpoſer des héritages, cauſa la ruine de Sparte. Les puiſſans acqueroient tous les jours de nouveaux fonds, en chaſſant les héritiers des ſucceſſions qui leur appartenoient. Ainſi tous les biens ſe trouvant bientôt entre les mains d'un très petit nombre de citoiens, la pauvreté gagna & remplit toute la ville, donna lieu à une baſſe & honteuſe fainéantiſe, éteignit le goût de la vertu & de la gloire qui juſques-là avoit rendu les Spartiates ſupérieurs à tous les autres peuples de la Gréce, & ne laiſſa dans les eſprits & dans les cœurs que la haine & l'envie contre ceux qui avoient envahi injuſtement toutes les poſſeſſions.

Il ne reſtoit dans la ville qu'environ ſept cens Spartiates naturels ; & de ces ſept cens il n'y en avoit à peu près que cent qui euſſent conſervé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville ſans y avoir ni revenu, ni aucune part aux honneurs ; & qui ſoutenant à contre-cœur & mollement les guerres contre les ennemis du dehors où il n'y avoit à gagner que pour les riches, épioit ſans relâche l'occaſion de changer la ſituation préſente des affaires, & de ſe tirer de l'oppreſſion.

AN. M. 3756. AV. J.C. 248. Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis ſongea à remédier à des abus ſi crians : dans le tems même qu'Aratus travailloit à délivrer ſa patrie. L'entrepriſe étoit belle, mais bien hazardeuſe. Il trouva d'abord, contre ſon attente, les plus jeunes diſpoſés à entrer dans ſes vûes. Mais la plupart des vieux, en qui la corruption avoit jetté de profondes racines, tremblérent au ſeul nom de réforme & de Lycurgue. Il commença par gagner Agéſilas ſon oncle, homme fort éloquent & fort accrédité, mais poſſédé de l'amour des richeſſes ; & c'eſt ce qui le rendit

plus favorable aux deſſeins d'Agis. Il étoit accablé de dettes, & il eſpéroit de s'acquitter ſans qu'il lui en coutât rien, en changeant le Gouvernement.

Il travailla enſuite à gagner par ſon moien ſa mere, ſœur d'Agéſilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cauſe du grand nombre de ſes eſclaves, de ſes amis, & de ſes débiteurs, & qui influoit beaucoup par ſon crédit dans les affaires les plus importantes. Dès qu'Agis ſe fut ouvert à elle de ſon deſſein, elle en fut effraiée à la premiére vûe, & fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agéſilas, joignant ſes réflexions à celles du Roi, eut fait comprendre à ſa ſœur de quelle utilité ſeroit pour Sparte l'exécution de ce deſſein, & de quelle gloire elle illuſtreroit à jamais leur famille : alors cette Dame, & celles qui lui étoient les plus unies, animées par la noble ambition de ce jeune Prince, changérent tout d'un coup de ſentiment ; & furent tellement frapées de la beauté de ce projet, qu'elles preſſérent elles-mêmes Agis de mettre promtement la main à l'œuvre, &

qu'envoiant chercher leurs amis, elles les exhortérent à ſe joindre à lui.

Elles parlérent même aux autres Dames de la ville, ſachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes, & qu'ils leur laiſſoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans les affaires particuliéres & dans l'intérieur de leurs maiſons. Or la plus grande partie des richeſſes de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'eſt ce qui fut un grand obſtacle à l'entrepriſe d'Agis. Elles s'y oppoſérent toutes, voiant bien que cette vie ſimple & ſobre, qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, alloit leur faire perdre, non ſeulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs & toute la puiſſance qu'elles avoient à cauſe de leurs richeſſes.

Dans l'effroi que leur avoit cauſé cette propoſition, elles s'adreſſent à Léonide, & le conjurent comme ſon âge lui donnoit de l'aſcendant ſur Agis, d'emploier toute ſon autorité auprès de ſon Collégue, pour le re-

tenir & l'empécher de paſſer outre. Léonide étoit très porté à appuier les riches : mais comme il craignoit le peuple qui ſouhaitoit fort ce changement, il n'oſa pas s'oppoſer ouvertement à Agis. Il ſe contenta de le traverſer ſous main, & d'emploier des manœuvres ſourdes pour faire échouer ſon projet. Il parloit en ſecret aux Magiſtrats, & calomnioit Agis, en diſant, Qu'il offroit aux pauvres le bien des riches, le partage des terres, & l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit uſurper ; & que par là il cherchoit à faire, non des citoiens pour Sparte, mais des ſatellites & des gardes pour ſa perſonne.

Cependant Agis étant venu à bout de faire élire pour Ephore Lyſandre qui étoit favorable à ſes vûes, porta d'abord au Conſeil une Ordonnance qu'il avoit dreſſée, & dont les principaux articles étoient : Que tous les débiteurs ſeroient déchargés de leurs dettes ; Que de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pelléne juſqu'au mont Taygéte, au promontoire de Malée, & à Sélaſie, on en feroit quatre mille cinq cens lots ;

Que de celles qui étoient au delà de ces limites, on en feroit quinze mille; Que ces dernières portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes, & que celles qui étoient au dedans seroient pour les Spartiates mêmes, parmi lesquels, pour en suppléer & remplir le nombre qui étoit considérablement diminué, on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble, & qui se trouveroient bien conformés de leur personne, & dans la fleur de l'âge; Qu'ils seroient tous distribués pour les repas en quinze sales, appellées *Phidicies*, dont la moindre seroit de deux cens, & la plus forte de quatre cens, & qu'ils observeroient tous la même maniére de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette Ordonnance aiant trouvé de l'opposition parmi les Sénateurs qui n'étoient pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le Peuple, & parla fortement à ses citoiens pour la leur faire accepter. Il fut appuié par un jeune Spartiate plein de zéle pour le bien public, il s'appelloit Mandroclide; qui

leur repréſenta le plus vivement qu'il lui fut poſſible les motifs les plus capables de les toucher : le reſpect qu'ils devoient à la mémoire de Lycurgue leur illuſtre Légiſlateur ; le ſerment qu'avoient fait leurs ancêtres en leur nom & au nom de toute leur poſtérité, de garder inviolablement ſes ſaintes Ordonnances ; la gloire & le bonheur dont Sparte avoit joui tant qu'elle les avoit obſervées avec exactitude ; l'aviliſſement & la miſére où elle étoit tombée depuis qu'elle y avoit donné atteinte ; l'état pitoiable des Spartiates, ces anciens Maîtres de la Gréce, ces vainqueurs de l'Aſie, ces dominateurs ſur terre & ſur mer, qui avoient fait trembler le Grand Roi juſques ſur ſon trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maiſons par l'avarice inſatiable de quelques-uns de leurs concitoiens ; réduits à une extrême pauvreté & à une honteuſe indigence ; &, ce qui leur étoit ſans doute beaucoup plus ſenſible, devenus l'objet du mépris & des inſultes de ceux à qui ils devoient faire la loi. Il finiſſoit en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui même les fouloit aux piés comme de vils

eſclaves, ils ne viſſent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entiérement avilie & perdue, mais qu'ils ſe ſouvinſſent des anciens oracles qui leur avoient déclaré plus d'une fois, que l'amour des richeſſes ſeroit funeſte à Sparte, & cauſeroit ſa ruine totale.

Alors le Roi Agis s'avançant au milieu de l'Aſſemblée, après un diſcours très court, car il crut que l'exemple ſeroit plus efficace & plus perſuaſif que toutes les paroles, déclara qu'il mettoit en commun tous ſes biens qui étoient très conſidérables, & qui conſiſtoient en terres labourables, en pâturages, & en ſix cens talens d'argent comptant ; que ſa mere & ſa grand-mere alloient faire la même choſe, auſſi bien que ſes parens & ſes amis, qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Six cens mille écus.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même tems ravi de joie de ce qu'on revoioit enfin un Roi digne de Sparte. Mais alors Léonide levant le maſque, s'oppoſa à lui de tout ſon pouvoir. Car venant à penſer qu'il ſeroit obligé de faire la même choſe

& que ſes citoiens ne lui en auroient pas la même obligation ; mais que tout le monde mettant également tout ſes biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là ſeul qui avoit donné l'exemple : il demanda tout haut à Agis, s'il ne penſoit pas que Lycurgue fût un homme juſte, habile, & bien intentionné pour ſa patrie. Agis aiant répondu qu'il le tenoit pour tel, » Où avez-vous donc » vû, repartit Léonide, que Lycurgue » ait jamais ordonné une abolition des » dettes, ou qu'il ait donné droit de » bourgeoiſie aux étrangers, lui qui » étoit très perſuadé que la ville ne » pourroit ſe conſerver ſaine, ſi tous » les étrangers n'en étoient chaſſés ? Agis lui répondit. » Qu'il ne s'éton- » noit pas que lui, qui avoit été élevé » dans les pays étrangers, & qui s'é- » toit marié dans une maiſon de Sa- » trape, ne connût pas Lycurgue, » & qu'il ignorât qu'en chaſſant de » ſa ville l'or & l'argent, il en avoit » banni toutes dettes actives & paſſi- » ves. Que pour ce qui étoit des étran- » gers qui venoient dans ſa ville, il » n'en vouloit qu'à ceux qui ne pou- » voient s'accommoder aux mœurs &

» à la discipline qu'il établissoit : que » c'étoient là les seuls qu'il chassoit, » non qu'il fît la guerre à leurs per- » sonnes, mais parce qu'il craignoit » leur maniére de vivre, & la corrup- » tion de leurs mœurs, qui pourroient » inspirer insensiblement aux Spartia- » tes l'amour du luxe & de la molleſſe, » & une envie démesurée de s'enri- chir. « Il apportoit en exemples des Poétes & des Philosophes, comme Terpandre, Thalès, & Phérécyde, qui, bien qu'étrangers, étoient fort estimés & honorés à Sparte, parce qu'ils enseignoient les mêmes maximes que Lycurgue.

Après ce discours, tout le peuple suivit le parti d'Agis, & tous les riches se rangérent du côté de Léonide, & le priérent de ne les pas abandonner. Ils s'adressérent aussi aux Sénateurs, qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues & confirmées par le Peuple ; & ils firent tant par leurs priéres & par leurs instances, que ceux qui rejettoient l'Ordonnance d'Agis, l'emportérent enfin d'une voix. Mais Lysandre

dre, qui étoit encore en charge, ſe mit incontinent à pourſuivre Léonide en vertu d'une ancienne loi, qui défendoit » qu'aucun deſcendant d'Her-» cule épouſât une femme étrangére, » & qui ordonnoit la peine de mort » contre celui qui ſorti de Sparte ſe-» roit allé s'établir chez les étrangers. On produiſoit des témoins de tous ces faits contre Léonide; & en même tems on perſuada à Cléombrote d'intervenir au procès, & de demander la Couronne, comme étant de la race roiale, & gendre de Léonide.

Léonide effraié de cette pourſuite dont il craignoit l'iſſue, ſe réfugia dans le temple de Minerve appellée *Chalcioicos*; & la femme de Cléombrote, quittant ſon mari, alla ſolliciter pour ſon pere en ſe rendant ſuppliante avec lui. Léonide fut ſommé de ſe préſenter, & comme il ne comparut point, on lui ôta la roiauté, & on la donna à Cléombrote ſon gendre.

Dans ce tems-là Lyſandre ſortit de charge, ſon tems étant expiré. Les nouveaux Ephores intenterent un procès à Lyſandre & à Mandroclide, ſur ce que, contre la loi, ils avoient

décerné l'abolition des dettes, & le nouveau partage des terres. Lyſandre & Mandroclide, ſe voiant en danger d'être condannés, perſuadent aux deux Rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à ſe bien entendre enſemble, ſans ſe mettre en peine de tous les Décrets des Ephores, qui peuvent bien décider entre les deux Rois, quand ils ſont de différent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils ſont d'accord.

Les deux Rois, profitant de cette ouverture, ſe préſentent à l'Aſſemblée, font ſortir les Ephores de leurs ſiéges, en établiſſent d'autres en leur place, du nombre deſquels fut Agéſilas; & aiant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les priſonniers, ils ſe rendirent très redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main baſſe ſur eux. Cependant on ne tua perſonne: Agis même, ſachant qu'Agéſilas vouloit faire tuer Léonide comme il s'enfuioit à Tégée, lui donna une eſcorte qui l'y conduiſit en ſureté.

L'affaire étoit ſur le point de ſe terminer abſolument ſans qu'aucun

oſât s'y oppoſer, tant la terreur étoit répandue par tout. Un ſeul homme y mit obſtacle. Agéſilas poſſédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays, & en même tems il devoit de très groſſes ſommes. Comme il n'étoit point en état de paier ſes dettes, ni diſpoſé à abandonner ſa terre pour la mettre en commun, il repréſenta à Agis, que le changement ſeroit trop grand, trop violent, & même trop dangereux s'ils entreprenoient de faire paſſer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes, & le partage des terres : au lieu que, ſi on commençoit d'abord à gagner les poſſeſſeurs des terres par l'abolition des dettes, ils ſupporteroient enſuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité. Le raiſonnement étoit ſpécieux, & Agis en fut ébloui. Lyſandre même, trompé par Agéſilas, gouta auſſi cet expédient. Prenant donc aux Créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, ils les portérent à la place publique, les aſſemblérent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers, qui avoient prété leur

argent, s'en retournérent très déſolés; & Agéſilas, avec un air inſultant, dit *que de ſa vie il n'avoit vû un feu ſi beau ni ſi clair.*

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît auſſi le partage des terres, & les Rois ordonnoient que cela s'exécutât. Mais Agéſilas faiſant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empécher, & alléguant prétextes ſur prétextes, gagna du tems juſqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée. Car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avoient envoié demander du ſecours contre les Etoliens, qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponnéſe.

Aratus, Général des Achéens, avoit déja aſſemblé des troupes pour s'y oppoſer, & il avoit écrit aux Ephores. Sur ſes lettres, les Ephores envoiérent d'abord Agis. Il partit ſans perdre de tems. Les ſoldats témoignérent une joie incroiable de marcher ſous ſes ordres. C'étoient, pour la plupart, de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui ſe voiant déja déchargés de toute dette & libres, & eſpérant encore qu'ils partageroient les terres

s'ils revenoient de cette expédition, ſe montroient merveilleuſement affectionnés pour Agis. C'étoit un ſpectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverſer le Péloponnéſe tranquillement, ſans y faire le moindre dégât ni le moindre deſordre, & ſans que le bruit de leur marche fût preſque entendu. Les Grecs étoient tout ſurpris, & faiſoient en eux-mêmes cette réflexion : Que ne devoit point être autrefois la diſcipline & le bon ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avoit à ſa tête Agéſilas, ou Lyſandre, ou l'ancien Léonide, puiſque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de ſon camp, elle témoigne pour lui tant de reſpect & tant de crainte! Auſſi ce jeune homme ne faiſoit gloire que de vivre dans une grande ſimplicité, d'aimer le travail, & de n'etre jamais ni vétu ni armé plus magnifiquement que le moindre ſoldat de ſon armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibéroit dans un Conſeil de guerre s'il hazarderoit la bataille, & quelle diſpoſition il donneroit à ſes troupes. Agis étoit d'avis

de combattre, & de ne pas ſouffrir que la guerre paſſât le ſeuil des portes du Péloponnéſe : mais il ajouta qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos ; qu'il étoit plus ancien que lui, & d'ailleurs Capitaine Général des Achéens, au lieu qu'il n'étoit lui que Général des troupes auxiliaires, & qu'il n'étoit pas venu pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais ſeulement pour combattre avec eux, & les ſecourir. Il paroit que les Officiers d'Aratus le ménagérent moins que n'avoit fait Agis, & qu'ils lui firent de vifs reproches de ce qu'il ne vouloit pas donner le combat, attribuant à timidité ce qui étoit l'effet de ſa prudence. Mais la vaine crainte d'une fauſſe infamie ne lui fit point abandonner les vûes ſages qu'il avoit pour le bien public. Il ſe juſtifioit lui-même dans des Mémoires qu'il avoit laiſſés, où il marquoit que les laboureurs aiant déja recueilli & ſerré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laiſſer entrer les ennemis, que de hazarder pour lors une bataille qui n'étoit pas néceſſaire, & où il s'agiſſoit de tout. Dès qu'Aratus eut réſolu de ne pas

combattre, il congédia ſes Alliés après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ſes troupes, & reprit le chemin de Sparte.

Les Etoliens entrérent donc librement dans le Péloponnéſe, & en paſſant ſe ſaiſirent de la ville de Pellène, où leurs troupes, occupées uniquement du pillage, ſe débandérent toutes en un moment, courant çà & là ſans ordre, & en venant aux mains entr'elles pour le butin. Aratus, qui en fut averti, ne laiſſa pas échaper une occaſion ſi favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment, & ſans attendre que toutes ſes troupes l'euſſent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, marcha aux ennemis devenus plus foibles par leur victoire même, les attaqua dans la place qu'ils venoient de prendre, & les en chaſſa de vive force après leur avoir tué plus de ſept cens hommes. Cette action lui fit beaucoup d'honneur, & changea les reproches injurieux qu'on lui avoit faits, & qu'il avoit ſoufferts patiemment, en applaudiſſemens & en éloges. *Plut. in Arato, pag. 1041.*

Cependant pluſieurs peuples &

Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus ſe hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il n'eut pas de peine à y réuſſir, & non ſeulement il conclut la paix, mais il moienna une ligue offenſive & défenſive entre les deux nations des Etoliens & des Achéens.

An. M. 3760. Av. J. C. 244. *Plut. in Agid. p.* 802-804.

Agis, en arrivant à Sparte, y avoit trouvé un grand changement. Agéſilas, qui étoit Ephore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, & ne ſongeant qu'à ſatisfaire ſon avarice, commettoit les violences & les injuſtices les plus criantes. Se voiant haï & deteſté de tout le monde, il prit & entretint des ſatellites qui lui ſervoient de gardes lorſqu'il alloit au Sénat; & il fit courir le bruit qu'il ſeroit encore Ephore l'année ſuivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, & le rétablirent ſur le trône, à la grande ſatisfaction du peuple même, qui étoit très irrité de voir qu'on l'avoit abuſé par l'eſpérance du partage des terres qu'on n'avoit point exécuté.

Agéſilas ſe ſauva par le moien de ſon fils qui étoit généralement aimé;

& les deux Rois ſe réfugiérent, Agis dans le temple de Minerve appellée *Chalcioicos*, & Cléombrote dans celui de Neptune. C'étoit contre celui-ci que Léonide paroiſſoit le plus irrité. Auſſi, laiſſant-là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de ſoldats, & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant ſon gendre, il s'étoit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté la roiauté, & qu'il l'avoit chaſſé de ſa patrie. Cléombrote n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il ſe tenoit aſſis dans un profond ſilence, & avec une contenance qui marquoit ſon embarras. Sa femme Chélonide étoit auprès de lui avec ſes deux enfans à ſes piés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille & femme également infortunée, mais également fidéle, toujours attachée au parti du malheureux, elle avoit ſuivi & accompagné Léonide ſon pere pendant tout ſon exil, & maintenant elle étoit auprès de ſon mari, ſuppliante comme lui, & le tenant tendrement embraſſé.

Tous ceux qui étoient préſens fondoient en larmes, & admiroient la vertu & la tendreſſe de Chélonide, &

la force de l'amour conjugal. Cette malheureuſe Princeſſe, montrant ſes habits de deuil, & ſes cheveux épars & négligés : *Mon pere*, s'écria-t-elle, *ces habits ſi lugubres, ce viſage abbattu, & cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compaſſion que j'ai pour Cléombrote, ce ſont les reſtes & les ſuites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous ſont arrivés, & pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer ? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la déſolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & roiales, lorſque je voi le mari que vous m'avez donné dans ma jeuneſſe, ſur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut déſarmer votre colére ni vous fléchir par les larmes de ſa femme & de ſes enfans, ſachez qu'il ſera puni plus cruellement de ſon imprudence que vous-même ne le deſirez, lorſqu'il verra mourir avant lui une épouſe qui lui eſt ſi chére. Car ne croiez pas qu'en cet état je puiſſe me réſoudre à vivre. Comment pourrois-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu*

par mes priéres toucher de compaſſion ni mon mari pour mon pere, ni mon pere pour mon mari, fille & femme toujours affligée & toujours mépriſée par les miens? En finiſſant ce triſte diſcours, Chélonide appuia ſon viſage ſur la tête de Cléombrote, & tourna ſur les aſſiſtans des yeux abbattus par la triſteſſe, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ſes amis, ordonna à Cléombrote de ſe lever, & de ſortir promtement de Sparte. En même tems il pria inſtamment ſa fille de demeurer, & de ne pas abandonner un pere après une ſi grande preuve de tendreſſe que celle qu'il venoit de lui donner, en accordant à ſes priéres la vie de ſon mari. Mais il ne put la perſuader, & dès que ſon mari ſe fut levé, elle lui remit l'un de ſes enfans entre les bras, prit l'autre entre les ſiens; & après avoir fait ſa priére à la déeſſe, & baiſé ſon autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant! Modéle de l'amour conjugal digne de l'admiration de tous les ſiécles! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entiérement corrompu par la vaine gloire &

par l'ambition démeſurée de régner, il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne ſi vertueuſe, étoit pour lui un bonheur préférable à la roiauté.

Après que Léonide eut chaſſé Cléombrote & dépoſé les premiers Ephores, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embuches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui perſuader de quitter ſon aſyle, & de venir régner avec lui, lui faiſant entendre que ſes citoiens lui pardonnoient tout le paſſé, parce qu'ils voioient bien qu'étant encore jeune, paſſionné pour la gloire, & ſans expérience, il s'étoit laiſſé tromper par Agéſilas. Mais comme Agis doutoit de la ſincérité de ſes paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au deſſein de le tromper par des dehors feints & ſimulés. Ampharès, Démocharès, & Arcéſilas, qui avoient accoutumé de lui rendre ſouvent viſite, lui continuérent leurs ſoins, & quelquefois ils le menoient du temple juſqu'aux étuves, & après qu'il s'étoit baigné ils le ramenoient en ſureté dans le temple : car ils étoient tous trois ſes amis particuliers.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Ampharès avoit emprunté peu auparavant d'Agéſiſtrata, mere d'Agis, de riches tapiſſeries, & de la vaiſſelle d'argent très magnifique. Ces richeſſes lui firent naître l'envie de trahir le Roi avec ſa mere & ſon aieule, dans l'eſpérance que ces meubles précieux lui reſteroient. On dit même que ce fut lui, qui, plus que les deux autres, préta l'oreille pour ce deſſein aux ſuggeſtions de Léonide, & qui excita le plus contre Agis les Ephores, du nombre deſquels il étoit. Comme Agis ſortoit quelquefois du temple pour aller au bain, ils réſolurent de profiter de l'un de ces momens pour le ſurprendre. L'aiant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allérent au devant de lui, l'embraſſérent, & le ſuivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la priſon. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de ſa dignité, ſaiſit Agis, & lui dit : *Agis, je vous mène aux Ephores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même tems Démocharès,

qui étoit grand & fort, lui jettant ſon manteau autour du cou, ſe mit à le traîner ; & les autres le pouſſant par derriére ſelon le complot fait entr'eux, perſonne ne paroiſſant pour le ſecourir parce que la rue étoit deſerte, ils le jettérent dans la priſon.

En même tems arrive Léonide avec grand nombre de ſoldats étrangers, & il environne la priſon. Les Ephores arrivent auſſi, & après avoir fait venir ceux des autres Sénateurs qui étoient dans les mêmes ſentimens qu'eux, ils interrogérent Agis comme dans un jugement juridique, & lui ordonnérent de ſe juſtifier ſur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Un des Ephores, feignant de lui ouvrir une voie pour ſe tirer de cette affaire criminelle, lui demanda s'il n'avoit pas été forcé par Lyſandre & par Agéſilas. Il répondit qu'il n'avoit été forcé par perſonne ; mais que plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce Légiſlateur l'avoit laiſſée. Le même Ephore lui demanda s'il ne ſe repentoit point de ce qu'il avoit fait. Le jeune Prince répondit, *Qu'il ne ſe repentiroit jamais*

d'une entrepriſe ſi belle, ſi noble, & ſi vertueuſe, quand même il verroit la mort devant ſes yeux. Alors ils le condannérent à mort, & ſur le champ ils ordonnérent aux Officiers publics de le mener dans la chambre de la priſon où l'on étrangloit ceux qui étoient condannés.

Démocharès, voïant que les Officiers de Juſtice n'oſoient mettre la main ſur Agis, & que les ſoldats étrangers ſe détournoient, & ne vouloient point préter leur miniſtére à cette cruelle exécution, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot. Déja le peuple ſavoit qu'il étoit pris : déja on s'aſſembloit devant les portes de la priſon, où il y avoit un grand tumulte : déja toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux ; & la mere d'Agis & ſon aieule étoient accourues rempliſſant tout de leurs cris, & priant que le Roi des Spartiates eût au moins le privilége de ſe défendre, & d'être jugé devant ſes citoiens. Ce zêle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, ſi on

donnoit au peuple le tems de s'aſſembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des Exécuteurs qui pleuroit, & qui étoit touché de ſon infortune : *Mon ami*, lui dit-il, *ceſſe de pleurer, car périſſant ainſi contre les loix & la juſtice, je ſuis plus heureux & plus digne d'envie, que ceux qui m'ont condanné*. En finiſſant ce peu de paroles, il donna volontairement ſon cou au cordon.

En même tems Ampharès ſortit à la porte, & Agéſiſtrata s'étant d'abord jettée à ſes genoux, il la releva, & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement ; & la preſſa d'entrer, ſi elle vouloit, dans la priſon pour voir ſon fils. Et comme elle demanda que ſa mere pût entrer auſſi avec elle : Rien n'empêche, dit Ampharès ; & les prenant l'une & l'autre, il les introduiſit dans la priſon, & aiant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'Exécuteur l'aieule Archidamie la premiére, qui étoit une Dame très avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ſes citoiens avec autant ou plus de dignité, de réputation, & d'eſtime,

qu'aucune Dame de ſon tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agéſiſtrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord ſon fils étendu mort à terre, & ſa mere attachée encore au funeſte cordon. Elle aida elle-même aux Exécuteurs à la détacher, & l'aiant étendue auprès du corps de ſon fils de la maniére la plus décente qu'elle put, elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle ſe jetta ſur le corps de ſon fils, & le baiſant tendrement, elle lui dit : *Mon fils, c'eſt l'excès de ta douceur, & de ton humanité, c'eſt le trop de circonſpection & de ménagemens qui t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendoit & voioit tout ce qui ſe diſoit & ſe paſſoit, entra, & adreſſant la parole à Agéſiſtrata, il lui dit avec emportement : *Puiſque vous avez ſû & approuvé les deſſeins de votre fils, vous ſouffrirez auſſi la même peine.* A ces mots Agéſiſtrata ſe levant, & courant au devant du fatal cordon : *Au moins*, dit-elle, *que ceci puiſſe être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions ſe fut répandu dans la ville, & qu'on

vit emporter les trois corps, l'indignation fut générale, & l'on convenoit que, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnéſe, il ne s'y étoit rien fait de ſi atroce ni de ſi horrible. En effet, tous les crimes, qui ſont le plus d'horreur à la nature, ſe rencontrent ici, & dans des circonſtances qui en augmentent infiniment la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du Roi les réunit & les ſurpaſſe tous. Une exécution ſi barbare, malgré le reſpect que la nature même inſpire aux peuples les plus féroces pour la perſonne ſacrée des Rois, eſt pour une nation une tache, que toute la ſuite des ſiécles n'eſt pas capable d'effacer.

Plut. in Cleom. pag. 803.

Agis aiant été exécuté, Léonide ne fit pas aſſez de diligence pour ſe ſaiſir de ſon frere Archidamus qui ſe ſauva d'abord : mais il prit la femme de ce malheureux Prince, qu'il emmena de ſa maiſon avec un petit enfant qu'elle avoit eu de lui, & l'obligea par force d'épouſer ſon fils Cléoméne, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'eſt ainſi qu'elle s'appelloit,

avoit hérité de ſon pere Gylippe de très grands biens. D'ailleurs elle ſurpaſſoit en beauté & en bonne grace toutes les autres Dames Grecques, & ſe diſtinguoit encore davantage par ſa ſageſſe & par ſa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage : elle pria, elle conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléoméne, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide, mais beaucoup de bonté, de douceur, & de complaiſance pour ſon jeune mari, qui dès le premier jour avoit conçu pour elle une eſtime & une affection qui ne ſe démentirent jamais. Il partageoit même avec ſon Epouſe, par une ſorte de ſympathie, la tendre amitié qu'elle conſervoit pour Agis, & le plaiſir qu'elle prenoit à s'en ſouvenir : juſques-là que ſouvent il lui faiſoit raconter tout ce qui le regardoit, & qu'il l'écoutoit avec une grande attention quand elle lui expliquoit les grands deſſeins & les grandes vûes qu'il avoit pour le Gouvernement.

§. IV. *Cléoméne monte ſur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens : & remporte ſur eux pluſieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, & rétablit l'ancienne diſcipline. Il remporte de nouveaux avantages ſur les Achéens & ſur Aratus. Celui-ci appelle à leur ſecours Antigone roi de Macédoine, qui leur fait remporter pluſieurs victoires, & prend pluſieurs places ſur les ennemis.*

Plut. in Cleom. pag. 805-811.

CLÉOMÉNE avoit beaucoup de grandeur d'ame, & une violente paſſion pour la gloire. Il n'étoit pas moins porté à la tempérance & à la ſimplicité qu'Agis, mais il n'avoit pas, comme lui, une douceur exceſſive, accompagnée de timides précautions. La nature au contraire avoit mélé dans ſon tempérament une pointe & un éguillon de vivacité impétueuſe, qui le pouſſoit avec ardeur à tout ce qui lui paroiſſoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de ſi beau que de commander à ſes citoiens de leur bon gré & de leur propre conſentement : mais il trouvoit auſſi qu'il n'étoit pas contraire à la

gloire d'un ſage gouvernement, d'uſer de quelque violence pour réduire à ce qui eſt utile au bien public le petit nombre d'injuſtes qui s'y oppoſent pour leur intérêt particulier.

Il n'étoit point du tout content de l'état où il voioit Sparte. Tous les citoiens étoient amollis par la fainéantiſe & par les voluptés. Le Roi même, content de vivre en paix, négligeoit abſolument les affaires. Perſonne n'étant touché du bien public, chaque particulier ne s'occupoit que de ſes intérêts & du ſoin d'enrichir ſa maiſon aux dépens de la ville même. Loin qu'on ſongeât à faire exercer les jeunes gens & à les former à la tempérance, à la patience, & à l'égalité, il étoit très dangereux ſeulement d'en parler, cela ſeul aiant été la cauſe de la mort d'Agis.

On dit auſſi que Cléoméne encore jeune avoit entendu quelques diſcours de philoſophie dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Boryſthéne, paſſa à Lacédémone, & s'appliqua avec aſſez de ſuccès à inſtruire les jeunes gens. Ce Sphérus étoit un des principaux diſciples de Zénon le * Citien. La philoſophie Stoïcienne dont il fai-

* *Il étoit ainſi appellé de Citium ville de Cypre.*

ſoit profeſſion, propre à rehauſſer le courage & à inſpirer des ſentimens de grandeur, pouvoit être dangereuſe pour un eſprit déja vif & impétueux par lui-même ; au lieu que, entée pour ainſi dire ſur un caractére doux & modéré, elle pouvoit lui être fort utile.

An. M. 3761. Av. J.C. 242. Après la mort de Léonide, qui ne ſurvécut pas lontems à la condannation & à la mort d'Agis, ſon fils Cléoméne lui ſuccéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain titre de Roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des Ephores, qui abuſoient étrangement de leur pouvoir. Il ſongea dès lors à changer le Gouvernement ; & comme il trouvoit peu de perſonnes diſpoſées à entrer dans ſes vûes, il crut que la guerre lui en faciliteroit l'exécution, & il travailla à commettre ſa ville avec les Achéens, qui heureuſement avoient donné à Sparte quelques ſujets de plainte.

Aratus avoit penſé, dès le commencement de ſon adminiſtration, à faire une Ligue de tous les peuples du Péloponnéſe, perſuadé que, s'il pouvoit y réuſſir, ils n'auroient rien

à craindre des ennemis du dehors ; & c'étoit là l'unique but de ſa politique. Tous les autres peuples avoient déja donné leur conſentement, & il ne reſtoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens, & ceux de l'Arcadie qui étoient attachés au parti de Lacédémone. Auſſitôt après la mort de Léonide, Aratus commença à harceller les Arcadiens, pour tâter le courage des Lacédémoniens, & pour faire connoître en même tems qu'il mépriſoit Cléoméne comme un homme fort jeune, & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hoſtilité, ils mirent leurs troupes en campagne ſous la conduite de Cléoméne. Elles n'étoient pas nombreuſes, mais pleines de confiance & d'ardeur à cauſe du Général qui les commandoit. Les Achéens marchérent contre lui avec vingt mille hommes de pié, & mille chevaux. Ariſtomaque avoit pour lors le commandement. Cléoméne les rencontra près de Pallantium ville d'Arcadie, & leur préſenta la bataille. Mais Aratus, effraié de cette audace, ne voulut pas que le Général hazardât ce combat, & il ſe retira : ce qui lui attira de vio-

lens reproches de la part des ſiens, & de vives railleries de celle des ennemis, qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléoméne, qu'il en étoit tout fier parmi ſes citoiens ; & il les faiſoit reſſouvenir d'un mot d'un de leurs anciens Rois, qui diſoit, *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient.* Il battit les Achéens dans une ſeconde rencontre : mais Aratus, profitant en habile Capitaine de ſa déroute même, alla d'abord ſe jetter ſur Mantinée, & avant que perſonne pût s'en douter, il ſe rendit maître de la ville, & y mit garniſon.

Cléoméne de retour à Sparte, ſongea ſérieuſement à l'exécution de ſon grand deſſein. Il eut aſſez de crédit pour faire revenir de Meſſéne Archidamus frere d'Agis, qui étant de l'autre maiſon roiale de Sparte, avoit un droit inconteſtable à la Couronne. Il étoit perſuadé que l'autorité des Ephores ſeroit beaucoup plus foible quand le trône de Sparte ſeroit rempli par ſes deux Rois, qui étant bien unis pourroient la contrebalancer. Mais malheu-

malheureuſement ceux qui * étoient coupables de la mort de ſon frere Agis, trouvérent le moien de l'aſſaſſiner.

Quelque tems après Cléoméne remporta encore un nouvel avantage ſur les Achéens près de Mégalopolis, où Lyſiade fut tué, pour s'être attaché trop vivement à la pourſuite des Lacédémoniens, qui d'abord avoient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune Roi, & augmenta beaucoup ſon crédit. Il avoit communiqué ſon deſſein à un petit nombre d'amis affidés, qui le ſervirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avoit concerté ſa marche de ſorte qu'il devoit y entrer dans le tems que les Ephores ſeroient à table pour ſouper. Des gens, commandés pour ce meurtre, entrérent l'épée à la main dans la ſale où ils mangeoient, tuérent quatre des ** Ephores, & dix de ceux qui avoient pris les armes pour les ſecourir. Agéſilas, qu'on avoit laiſſé pour mort, ſe ſauva. On ne fit plus de violence à perſonne; & c'en étoit bien aſſez.

* *Polybe marque que ce fut Cléoméne lui-même qui le fit aſſaſſiner* Lib. 5. pag. 383. & lib. 8. pag. 511.

** *Il y avoit cinq Ephores.*

Dès le lendemain Cléoméne fit afficher les noms de quatre-vingts citoiens qui devoient être bannis. Il ôta de la ſale d'audience tous les ſiéges des Ephores, excepté un ſeul où il devoit être aſſis pour rendre la juſtice; & aiant convoqué une aſſemblée du peuple, il y déduiſit les raiſons de la conduite qu'il avoit tenue. Il repréſenta l'abus énorme que les Ephores faiſoient de leur pouvoir, pour anéantir toute autorité légitime, pour chaſſer leurs Rois, ou même pour les faire mourir ſans aucune forme de juſtice, & pour menacer ceux qui deſiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin des Gouvernemens. Il ajouta qu'il étoit aiſé de voir qu'il ne cherchoit point ſon propre intérêt, mais uniquement celui des citoiens, en faiſant revivre parmi eux l'égalité & la diſcipline que le ſage Lycurgue y avoit autrefois établies, & auxquelles Sparte devoit toute ſa gloire & toute ſa réputation.

Après avoir ainſi parlé, il fut le premier qui mit tout ſon bien en commun. Son beau-pere Mégiſtone, qui étoit fort riche, en fit de même. Après

lui tous ſes amis, enfin tous les autres citoiens ſuivirent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Il aſſigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, & promit de les rappeller dès que les affaires ſeroient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoiens des plus honnêtes gens des pays circonvoiſins, il leva quatre mille hommes de pié, & leur enſeigna à ſe ſervir de piques à deux mains au lieu de javelines, & à porter des boucliers avec de bonnes anſes à paſſer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Enſuite il tourna tous ſes ſoins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la diſcipline appellée Laconique; à quoi le Philoſophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre & leur ancienne gravité, la plupart des citoiens embraſſant volontairement cette façon de vivre ſage, noble, & réglée; & le reſte, qui étoit en petit nombre, s'y rangeant par néceſſité. Mais pour adoucir ce nom de Monarque, & pour ne pas effaroucher les citoiens, il

nomma ſon frere Euclidas Roi avec lui. Et ce fut la premiére fois que les Spartiates eurent deux Rois enſemble de la même famille.

Cléoméne ſe doutant bien que les Achéens & Aratus penſeroient indubitablement qu'il n'oſeroit ſortir de ſa ville dans le mouvement & le trouble qu'y avoient excité les nouveautés qu'il venoit d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui ſeroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ſes ennemis la bonne volonté des troupes à ſon égard, & en même tems l'affection de ſes citoiens pour lui, & l'aſſurance où il étoit que les nouveaux changemens n'avoient point aliéné les eſprits. Il ſe jetta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, & amaſſa un butin très conſidérable. Au ravage des terres il ajouta l'inſulte, faiſant célébrer des jeux & repréſenter un ſpectacle pendant une journée entiére preſque ſous les yeux des ennemis : non qu'il y prît aucun plaiſir par lui-même, mais il faiſoit voir par ce trait de mépris & de bravade combien il ſe tenoit aſſuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût aſſez ordinaire pour

lors de voir à la ſuite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danſeuſes ; ſon camp étoit pur & net de pareilles diſſolutions. Les jeunes gens paſſoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les inſtruire. Ils ne faiſoient conſiſter leurs délaſſemens que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avoient ſoin d'égaier par des railleries fines & délicates, mais modeſtes, & jamais mordantes ni injurieuſes. C'étoit la loi que le ſage Légiſlateur de Sparte y avoit établie pour les converſations.

Cléoméne étoit lui-même comme le maître qui formoit ainſi ſes citoiens, moins par des diſcours que par ſon exemple, montrant dans ſa vie ſimple, frugale, & qui n'avoit rien au-deſſus du moindre de ſes ſujets, un modéle ſenſible de ſageſſe & de tempérance. Et c'eſt ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choſes qu'il fit en Gréce. Car ceux que leurs affaires attiroient à la Cour des autres Rois, n'admiroient pas tant leurs richeſſes & leur magnificence, qu'ils déteſtoient leur fierté, & la hauteur avec laquelle

ils traitoient ceux qui les approchoient. On n'avoit point de pareils rebuts à eſſuier à la Cour de Cléoméne. Avec un habit ſimple & très commun, ſans gardes, preſque ſans Officiers, il donnoit des audiences auſſi longues qu'on le vouloit, recevoit tout le monde agréablement, ne rebutoit jamais perſonne ; & par cet air affable & prévenant, il ſe faiſoit généralement eſtimer, aimer, & reſpecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur & le vrai mérite d'un Roi ?

Sa table étoit auſſi très ſimple, très frugale, & véritablement Laconique. Il n'y avoit point de muſique ni de concert, & l'on n'en deſiroit point : ſa converſation en tenoit lieu. En effet, quand on ſait parler, on ſe paſſe fort bien d'entendre chanter. Il égaioit le repas, tantôt en propoſant quelque queſtion curieuſe & intéreſſante, tantôt en racontant quelque hiſtoire agréable & utile, aſſaiſonnant le tout d'un air enjoué & ſpirituel. Il trouvoit peu de mérite & peu de gloire pour un Roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appas des richeſſes & de la table : au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole,

& par la douceur d'un commerce où régnent la franchiſe & la bonne foi, c'eſt ce qu'il jugeoit une qualité vraiment roiale.

Ce caractére affable & prévenant attachoit les troupes à Cléoméne, les rempliſſoit d'ardeur pour ſon ſervice, & par là les rendoit en quelque ſorte invincibles. Il enleva pluſieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés, & s'avança près de Phéres dans le deſſein de leur donner bataille, ou de décrier Aratus comme un lâche, qui avoit fui le combat, & livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leurs troupes, & s'étant campés dans les terres de Dymes, Cléoméne les y ſuivit, & en les harcelant & les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta ſur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, & fit grand nombre de priſonniers. An. M. 3776. Av. J. C. 228.

Ces grandes pertes abbattirent fort le courage des Achéens. Ils craignoient tout de la part de Sparte, ſur tout ſi elle ſe fortifioit du ſecours des Etoliens, comme le bruit en couroit. *Plut. in Cleomen. pag.* 811. *Idem in Arate, pag.* 1044.

Aratus, qui avoit accoutumé d'être Capitaine Général de deux années l'une, quand ſon tour revint, & qu'on l'eut élu, refuſa la charge, & à ſa place Timoxéne fut nommé Général. On blâma fort Aratus, & avec raiſon, lui qui étoit le pilote, d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de ſon vaiſſeau dans un tems d'orage & de tempête, où il auroit été convenable & glorieux de s'en ſaiſir comme par force ſi l'on s'y étoit oppoſé, comme l'hiſtoire en fournit pluſieurs exemples, & de ne ſonger ainſi qu'à ſauver l'Etat aux dépens même de ſa vie. Que s'il deſeſpéroit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléoméne, qui étoit Grec, & roi de Sparte, que d'appeller à ſon ſecours des étrangers, & de les rendre maîtres du Péloponnéſe, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalouſie étouſe toutes les ſages réflexions: c'eſt une maladie que la raiſon ſeule ne guérit point.

AN. M. 3777. AV. J. C. 227. Les Achéens, réduits à l'extrémité, ſur tout depuis la derniére bataille dont j'ai parlé, envoiérent des Ambaſſadeurs à Cléoméne, pour traiter de paix. Cléoméne parut d'abord leur

imposer des conditions trop dures : mais il envoia lui même des Ambassadeurs de sa part leur proposer seulement de lui accorder le Généralat de la Ligue Achéenne ; que pour le reste il n'auroit aucun différent avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très disposés à recevoir la paix à ces conditions, priérent Cléoméne de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce Traité. Il s'étoit déja mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévû qui lui arriva, rompit l'entrevûe : & Aratus manœuvra ensuite pour empécher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'aiant eu la principale autorité dans la Ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui seroit honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui, & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'un commandement qu'il avoit acquis, augmenté, & conservé pendant un si long tems. Ainsi il fit tous ses efforts pour empécher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'entroient point dans

ſon ſentiment, parce qu'ils étoient effraiés de l'audace auſſi bien que du bonheur extraordinaire de Cléoméne, & que d'ailleurs ils trouvoient très juſte & très raiſonnable le deſſein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnéſe dans l'état où il étoit anciennement, il eut recours à un moien, qui ne convenoit à aucun des Grecs, mais qui étoit deshonorant pour un homme de ſon caractére & de ſon rang. C'étoit d'appeller à ſon ſecours Antigone roi de Macédoine, & par une ſuite inévitable de le rendre maître de la Gréce.

Polyb. lib. 2. p 133-140. Il n'avoit pas oublié qu'Antigone avoit de grands ſujets d'être mécontent de lui : mais il ſavoit que les Princes, à proprement parler, n'ont ni ami ni ennemi, & qu'ils meſurent tout ſur leur utilité & leur intérêt. Il ne vouloit pas entrer à viſage découvert dans cette négociation, ni la propoſer comme de lui-même, parce que, ſi elle venoit à mal réuſſir, toute la haine en tomberoit ſur lui, & que d'ailleurs c'étoit annoncer ouvertement aux Achéens qu'il deſeſpéroit abſolument de leurs affaires, que de leur propoſer d'avoir recours à leur

ennemi déclaré. En habile & ruſé politique, il couvrit ſes vûes, & marcha par des ſouterrains. La ville de Mégalopolis, comme la plus proche de Sparte, étoit auſſi la plus expoſée aux courſes des ennemis, & elle étoit fort ennuiée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de ſe défendre eux-mêmes, étoient auſſi dans l'impuiſſance de la ſoutenir. Deux des citoiens de cette ville, Nicophane & Cercide, qu'Aratus avoit gagnés, propoſérent dans le Conſeil de la ville de faire demander aux Achéens la permiſſion d'implorer le ſecours d'Antigone : ce qui fut conclu ſur le champ, & cette permiſſion leur fut accordée. Ces deux mêmes citoiens furent députés pour en aller faire la propoſition au Roi. Aratus, auparavant, les avoit bien inſtruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légérement ce qui regardoit leur ville, ils inſiſtérent fortement, ſelon les inſtructions qu'ils avoient reçues, ſur le danger extrême que le Roi lui-même couroit, ſi l'alliance dont on parloit entre les Etoliens & Cléoméne avoit lieu. Ils lui repréſentérent que ſi leurs forces réunies avoient contre

les Achéens le ſuccès qu'ils attendoient, Cléoméne, plein d'ambition comme il étoit, ne ſe borneroit pas ſans doute à la ſeule conquête du Péloponnéſe : qu'il étoit clair que ce Prince aſpiroit à l'empire de toute la Gréce, & qu'il n'y pouvoit parvenir ſans ruiner entiérement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutérent qu'en cas que les Etoliens ne ſe joigniſſent point à Cléoméne, les Achéens ſeroient en état de ſe ſoutenir eux ſeuls, & qu'ils n'importuneroient point le Roi pour lui demander du ſecours ; mais que ſi la fortune leur étoit peu favorable, & que la jonction des deux peuples ſe fît, ils le prioient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnéſiens, qui pourroit avoir pour lui-même de fâcheuſes conſéquences. Ils ne manquérent pas d'inſinuer qu'Aratus entreroit dans toutes ſes vûes, & lui donneroit, dans le tems, des gages aſſurés de ſa fidélité & de ſes bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raiſons des Députés, & il ſaiſit avec joie & empreſſement l'occaſion qu'on lui offroit, d'entrer dans les affaires de la Gréce. On a pu remarquer que ç'avoit

toujours été là la politique des Succeſſeurs d'Alexandre, qui tous, en ſe déclarant rois, avoient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avoient un intérêt preſſant de s'oppoſer à tous les Etats qui conſervoient quelque inclination pour la liberté & pour le gouvernement populaire : & par tout, où ils n'étoient pas aſſez puiſſans pour l'éteindre entiérement, ils cherchoient au moins à l'affoiblir, & à le mettre dans l'impuiſſance de rien entreprendre de grand, en ſemant la diviſion parmi les Républiques & les peuples libres, & en les commettant les uns contre les autres, afin de leur devenir néceſſaires, & d'empécher, qu'en ſe réuniſſant, ils ne ſecouaſſent le joug des Macédoniens. Polybe, en parlant de l'un de ces Princes, marque en termes formels [a] qu'il paioit de groſſes penſions à divers Tyrans de la Gréce, qui étoient les ennemis déclarés de la liberté. *Lib. 2. p. 131.*

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone ſe préte ſi facilement ici à la priére & aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre

[a] Δημήτριος ἦν ἑαυτοῖς (μισάρχοις) ἐπὶ χορηγίᾳ καὶ μισθοφόροις

obligeante, dans laquelle il leur promettoit du ſecours ſuppoſé que les Achéens y conſentiſſent. Les habitans de Mégalopolis, charmés de l'heureux ſuccès de leur négociation, envoiérent ſur le champ les deux mêmes Députés à l'Aſſemblée générale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, & pour les preſſer de le mander au plutôt, afin de remettre leurs intérêts entre ſes mains.

Aratus ſe félicitoit lui-même en ſecret d'avoir conduit ſi habilement & ſi heureuſement ſon intrigue, & de voir qu'Antigone ne paroiſſoit pas mal intentionné à ſon égard, comme il avoit lieu de le craindre. Il ſouhaitoit dans le fond n'avoir pas beſoin de ſon ſecours : mais, ſi la néceſſité obligeoit d'y recourir, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer cette réſolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes, ſans qu'il y eût aucune part.

Quand les Députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'Aſſemblée, ils y firent lecture de la lettre d'Antigone, & rendirent compte de la maniére obligeante dont il les avoit reçus, des marques d'eſtime & d'affection qu'ils avoit données à l'égard des

Achéens, & des offres avantageuſes qu'il leur avoit faites. Ils finirent par demander, & cela au nom de leur Ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plutôt dans leur Aſſemblée ; & il parut que tout le monde panchoit vers cet avis. Aratus alors ſe leva, & prit la parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du Roi, & loué le ſentiment de l'Aſſemblée, il repréſenta que rien n'obligeoit encore de ſe preſſer : qu'il étoit de l'honneur de la République de tâcher de ſoutenir & de terminer par elle-même ſes guerres : que ſi, par quelque fâcheux accident, elle ſe voioit hors d'état de le faire, il ſeroit aſſez tems pour lors d'avoir recours à ſes amis. Cet avis fut généralement approuvé, & il fut conclu que les Achéens n'emploieroient que leurs ſeules forces pour ſoutenir la guerre préſente.

Elle leur réuſſit fort mal. Cléomène s'empara d'un grand nombre * de villes du Péloponnéſe, dont Argos étoit la plus conſidérable ; & enfin il ſe rendit maître auſſi de Corinthe, AN. M. 3778. AV. J. C. 226. *Plut. in Cleomen. pag.* 814. 815. *Idem. in Arato, pag.* 1047.

* *Caphyes, Pellene, Phénée, Phlionte, Cléones, Epidaure, Hermione, Trézéne.*

mais non pas de la Citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le
An. M. 3779. Av. J.C. 225. Conſeil des Achéens. Antigone fut appellé, & il fut réſolu qu'on lui livreroit la Citadelle de Corinthe, ſans quoi il ne ſe ſeroit jamais engagé dans cette expédition : car il lui faloit une place de ſûreté, & il n'y en avoit point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cauſe de ſon heureuſe ſituation entre deux mers, que pour les fortifications de ſa Citadelle, qui la rendoient preſque imprenable. Aratus envoia ſon fils à Antigone parmi les autres otages. Ce Prince, ſans perdre de tems, s'avança à grandes journées avec ſon armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatorze cens chevaux. Aratus, avec les principaux Officiers de la Ligue, alla par mer au devant d'Antigone juſqu'à la ville de Péges à l'inſû des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivoit en perſonne, il s'avança, & lui rendit tous les honneurs poſſibles comme à un Capitaine d'un rang & d'un mérite diſtingués.

Cléoméne ne jugea pas à propos de s'arréter à défendre le paſſage de l'Iſthme, & crut qu'il étoit plus ex-

pédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes * Oniennes, & de harceler les ennemis par de fréquentes attaques plutôt que de hazarder la bataille contre des troupes très exercées & très aguerries. Par cette conduite il réduisit Antigone à une grande extrémité, car il n'avoit pas fait grande provision de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces passages que Cléoméne défendoit. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de se rendre au promontoire d'Hérée, & de faire passer de là son armée par mer à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems, & de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venoient d'Argos par mer, pour lui apprendre que les Argiens s'étoient revoltés contre Cléoméne, & que déja ils assiégeoient la Citadelle. Aratus prenant d'Antigone quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure. AN. M. 3780. AV. J. C. 224.

* *C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides sur le chemin de l'Attique jusqu'à la Béotie & au mont Cithéron.* Strab. l. 8. p. 380.

Cléoméne, informé de ces nouvelles vers les neuf ou dix heures du ſoir, détacha ſur le champ Mégiſtone avec deux mille ſoldats pour marcher en toute diligence vers Argos au ſecours des ſiens. Pour lui, il s'appliqua à obſerver les démarches d'Antigone, & à raſſurer les Corinthiens en leur faiſant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit qu'une légére émotion cauſée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit ſans peine. Mais, après que Mégiſtone entré dans Argos y eut été tué en combattant, & que la garniſon des Lacédémoniens fort preſſée, & ne pouvant preſque plus réſiſter, lui eut envoié divers couriers pour lui demander un promt ſecours, alors craignant que ſi les ennemis venoient à ſe rendre maîtres d'Argos, & à lui fermer les paſſages, ils ne pillaſſent la Laconie ſans aucun péril, & ne miſſent le ſiége devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & ſans défenſe, il leva ſon camp, & partit de Corinthe avec toute ſon armée.

Il ne ſe fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra, & y mit une bonne garniſon. Cléoméne

arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de ſon approche, ſe ſaiſit de quelques quartiers avec des échelles, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais Aratus y étant entré de ſon côté, & le Roi Antigone aiant paru de l'autre avec toutes ſes forces, Cléoméne ſe retira à Mantinée.

Pendant qu'il étoit en marche, il reçut le même ſoir à Tégée des courriers de Lacédémone, qui lui apportoient une nouvelle, à laquelle il ne fut pas moins ſenſible qu'à tous ſes autres malheurs. Ils lui annoncérent la mort de ſa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de ſe tenir éloigné une campagne entiére dans le tems même de ſes plus heureuſes expéditions; mais il faiſoit ſouvent des voiages à Sparte pour la voir, à cauſe de l'amour & de l'eſtime qu'il avoit pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure; & après avoir donné quelques momens à ſa douleur dans ſa maiſon avec ſa mere & ſes enfans, il reprit incontinent le ſoin des affaires publiques.

En ce tems-là Ptolémée, qui lui

promettoit du ſecours, lui envoia demander pour otages ſa mere & ſes enfans. Cléoméne fut aſſez lontems ſans oſer déclarer à ſa mere cette demande du Roi d'Egypte; & étant allé ſouvent chez elle pour lui en parler, lorſqu'il étoit ſur le point d'ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force, & ſe taiſoit. Sa mere, voiant ſon embarras, entra dans quelque ſoupçon : car les meres ſont bien clairvoiantes ſur l'article de leurs enfans. Elle demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce, ſi ſon fils ne deſiroit pas quelque choſe d'elle qu'il n'oſât lui déclarer. Enfin Cléoméne s'étant enhardi, & lui aiant expliqué la choſe comme elle étoit, elle ſe prit à rire. » Quoi, mon fils, lui dit-elle, c'eſt » donc là ce que vous n'oſiez me » découvrir? Eh que ne nous jettez-» vous au plutôt dans un vaiſſeau, & » que ne m'envoiez-vous ſans différer » par tout où vous croirez que mon » corps pourra être utile à Sparte, » avant que la vieilleſſe vienne le » détruire & le conſumer dans l'inac-» tion & dans la langueur? Quand tout fut prêt pour le voiage, Cratéſiclée (c'étoit le nom de la mere de

Cléoméne) ſur le point de monter dans le vaiſſeau, tira ſon fils à part, & le mena ſeul dans le temple de Neptune. Là elle le tint lontems embraſſé, & le baiſant tendrement le viſage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté & l'honneur de ſa patrie. Comme elle ſentit qu'il étoit ſi ému & ſi attendri qu'il fondoit auſſi en larmes, elle lui dit : „ Allons, Roi „ de Lacédémone, eſſuions nos lar„ mes, afin que, quand nous ſorti„ rons de ce temple, perſonne ne „ nous voie pleurer, ni rien faire d'in„ digne de Sparte. Car cela ſeul eſt en „ notre puiſſance, & les événemens „ ſont entre les mains de Dieu. « Après avoir ainſi parlé, elle raſſura ſon viſage, s'en alla au vaiſſeau tenant ſon petit-fils, & commanda au Pilote de partir ſans différer.

En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevoit des Ambaſſadeurs d'Antigone, & qu'il écoutoit ſes propoſitions ; & d'un autre côté elle eut nouvelles que ſon fils Cléoméne, ſollicité par les Achéens de conclure avec eux un Traité, n'oſoit terminer cette guerre ſans le conſentement de Ptolémée à cauſe de ſa mere qui étoit

en ſon pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment & ſans balancer tout ce qui lui paroitroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolémée pour une vieille femme & pour un enfant. Voila les ſentimens dont les femmes mêmes ſe piquoient à Sparte.

AN.M. 3781. AV.J.C. 223. *Polyb. lib. 2. pag. 149. Plut. in Cleomen. pag. 815-817. Id. in Arat. pag. 1048.* Cependant Antigone s'étant rendu maître de Tégée, de Mantinée, d'Orchoméne, & de pluſieurs autres villes, Cléoméne, réduit à défendre la Laconie ſeule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines, c'eſt-à-dire deux cens cinquante livres. De cette contribution il ramaſſa juſqu'à cinq cens talens, & arma à la Macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les oppoſer au corps des Leucaſpides d'Antigone. Il forma enſuite une entrepriſe, à laquelle certainement on ne devoit pas s'attendre. La ville de Mégalopolis étoit en ce tems-là très conſidérable, & elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puiſſance. Il ſongea à bruſquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Antigone avoit envoié la plus grande partie de ſes troupes en quartier d'hiver dans la Macédoine, & étoit de-

Cinq cens mille écus.

meuré à Egium dans l'assemblée des Achéens, afin d'y prendre des mesures avec eux pour la campagne prochaine. Cléoméne supposoit, & sa conjecture n'étoit pas mal fondée, que la garnison de la ville n'étoit pas bien forte, qu'elle seroit peu sur ses gardes ne craignant aucune insulte de la part d'un ennemi aussi foible que lui, & que pour peu qu'il fît de diligence il mettroit Antigone, qui en étoit actuellement éloigné de trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avoit projettée. Etant arrivé de nuit, il escalada les murs, & se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitans se retirérent à Messéne avec leurs femmes & leurs enfans avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du reméde.

Cléoméne, par une générosité qui a peu d'exemples, envoia un Héraut à Messéne pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendoit leur ville à condition qu'ils renonceroient à la Ligue des Achéens, &

qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. Quelque avantageuſe que fût cette offre, ils ne purent ſe réſoudre à l'accepter, & ils aimérent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs peres, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avoient jurée à leurs alliés. Le fameux Philopémen, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite, & qui ſe trouvoit actuellement à Meſſéne, ne contribua pas peu à leur faire prendre une ſi généreuſe réſolution. S'attendroit-on à trouver une telle grandeur d'ame & une telle nobleſſe de ſentimens dans la lie de la Gréce? Car on peut bien appeller ainſi le tems dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux ſiécles de la Gréce unie & triomphante, où l'éclat de ſes victoires étoit effacé par celui de ſes vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléoméne en fureur. Juſqu'au moment de leur réponſe non ſeulement il avoit épargné la ville, mais il l'avoit conſervée avec tant de ſoin, qu'aucun ſoldat n'avoit oſé y faire le moindre

moindre desordre. Mais il entra pour lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoia à Sparte les statues & les tableaux, & après avoir détruit & rasé la plus grande partie des murailles & des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ses troupes. La désolation de cette ville causa une extrême douleur aux Achéens, & ils se reprochoient comme un crime de n'avoir pu secourir de si fidéles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appellant Antigone, ils s'étoient donné un maître, & un maître impérieux, qui leur faisoit acheter au prix de leur liberté le secours qu'il leur donnoit. Il leur fit passer un Décret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoieroit aucune ambassade sans sa permission. Il les obligea à nourrir & à soudoier la garnison qu'il tenoit dans la Citadelle de Corinthe : c'est-à-dire qu'ils paioient eux-mêmes leurs propres liens, car c'étoit cette Citadelle qui les tenoit en bride. Ils se livrérent si bassement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations, & des Jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut

pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les ſtatues des Tyrans qu'Aratus avoit abbattues, & abbattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient ſurpris la Citadelle de Corinthe, hors une ſeule, qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques priéres que celui-ci fît au Roi, il ne put jamais l'en empêcher. Il voioit avec une peine extrême tout ce qui ſe paſſoit, mais il n'étoit plus le maître, & il paioit la juſte peine d'en avoir donné un à ſa patrie & à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, & que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoiens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, & chargea de cette commiſſion Aratus, qui eut la lâcheté de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom de celui qui s'en étoit montré le plus cruel ennemi. Triſte, mais ſalutaire exemple, qui montre que quand une fois on a pris l'eſprit de ſervitude, on ſe voit tous les jours forcé de deſcendre plus bas, ſans ſavoir où s'arréter.

Antigonée.

C'eſt un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, & que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut

couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre ſa République dans les fers, & cela par jalouſie pour Cléoméne ſon rival, dont il ne put ſouffrir la gloire, & la ſupériorité que donnoit à ce jeune Prince l'heureux ſuccès de ſes armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandoit Cléoméne aux Achéens pour leur accorder la paix, ſinon d'être élu leur Général? Encore étoit-ce dans la vûe de combler de bienfaits les villes, & de leur aſſurer la jouiſſance de leur liberté, en reconnoiſſance de ce grand honneur, & d'un ſi glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il faloit néceſſairement choiſir entre Cléoméne & Antigone, c'eſt-à-dire entre un Grec & un Barbare, car les Macédoniens étoient regardés & traités de la ſorte, maître pour maître, le dernier citoien de Sparte n'étoit-il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque ſait faire cas de l'honneur & de la nobleſſe des Grecs? La jalouſie étouſa tous ces ſentimens dans Aratus, tant il eſt difficile de voir d'un œil tranquille un mérite ſupérieur.

Pour ne pas paroitre le céder à Cléoméne, & pour ne pas conſentir qu'un

deſcendant d'Hercule, un Roi de Sparte, & un Roi qui venoit d'y rétablir l'ancienne diſcipline, portât parmi ſes titres celui de Capitaine Général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'étoit autrefois déclaré l'ennemi mortel; il remplit le Péloponnéſe des mêmes Macédoniens qu'il ſe glorifioit d'en avoir chaſſés dans ſa jeuneſſe; il ſe jette à leurs piés, & avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs Satrapes: enfin, d'homme libre qu'il étoit, devenu un lâche & ſervile adulateur, il a la baſſeſſe d'offrir des ſacrifices à Antigone, de paroitre à la tête d'une proceſſion couronné de fleurs, de chanter des hymnes en ſon honneur, traitant de dieu un homme, non ſeulement mortel, mais qui portoit la mort dans ſon ſein, & tomboit déja en pourriture. Il étoit prêt à périr de phtiſie. Cependant Aratus avoit d'ailleurs beaucoup de mérite, & s'étoit montré un très grand perſonnage, & très digne de la Gréce. On reconnoit ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle au milieu de tant de rares & d'excellentes qualités, ne peut former le

modéle d'une vertu qui ſoit exemte de tout blâme.

Nous avons déja remarqué qu'Antigone avoit envoié ſes troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printems fut venu, Cléoméne forma une entrepriſe pleine de témérité & de folie au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe bon juge en ces matiéres, bien entendue & pleine de ſageſſe. Sachant que les Macédoniens étoient diſperſés dans leurs quartiers, & qu'Antigone paſſoit l'hiver à Argos avec ſes amis, & n'avoit avec lui qu'un très petit nombre de ſoldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il penſoit en lui-méme qu'il arriveroit de ces deux choſes l'une : que, ſi Antigone piqué de honte hazardoit le combat, il ſeroit certainement battu ; ou que, s'il refuſoit de combattre, il ſe perdroit de réputation dans l'eſprit des Achéens, & qu'au contraire les troupes Spartaines en deviendroient plus fiéres & plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver. Car, comme il faiſoit le dégât dans tout le pays, les Argiens, très fâchés & perdant patience, s'aſſembloient à

Plut. in Cleomen. pag. 816. 817. Polyb. lib. 2. pag. 149.

la porte du Roi avec plaintes & murmure, le preſſant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillans que lui. Mais Antigone, en Capitaine prudent & ſage, perſuadé que la honte conſiſtoit, non à s'entendre dire des injures, mais à s'expoſer témérairement & ſans raiſon, & à abandonner le parti le plus ſûr pour ſe livrer au hazard, refuſa de ſortir, & demeura ferme dans ſa premiére réſolution de ne point combattre. Cléoméne mena donc ſes troupes juſqu'au pié des murailles d'Argos, & après avoir impunément & ſans aucune crainte ſaccagé & ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit un grand honneur, & arracha de la bouche méme de ſes ennemis cet aveu & cette louange, que Cléoméne étoit un excellent Général, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. En effet, d'avoir réſiſté avec les forces d'une ſeule ville à toute la puiſſance des Macédoniens, à tout le Péloponnéſe, malgré les fonds immenſes qui leur étoient fournis par le Roi, & de

n'avoir pas ſeulement conſervé la Laconie entiére & hors d'inſulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, & de leur avoir pris de ſi groſſes villes, ce n'eſt pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune. Mais un malheur l'empécha de rétablir Sparte dans ſon ancienne puiſſance, comme la ſuite va le faire voir.

§. V. *Célébre bataille de Sélaſie gagnée par Antigone contre Cléoméne : celui-ci ſe retire en Egypte. Antigone ſe rend maître de Sparte, & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe, fils de Démétrius, lui ſuccéde. Mort de Ptolémée Evergéte : Ptolémée Philopator lui ſuccéde. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique généroſité des Princes & des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avoit ſouffertes. Sort du fameux Coloſſe.*

DÈS QUE l'été fut venu, les Macédoniens & les Achéens étant ſortis de leurs quartiers, Antigone ſe mit à la tête de ſon armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-

AN. M. 3781. AV. J. C. 223. *Polyb. l. 2. p. 150-154. Plut. in Cleomen. pag. 818. 819. Id. in Philop. pag. 358.*

huit mille hommes de pié, & douze cens chevaux. Celle de Cléoméne n'étoit en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il étoit de cette irruption il avoit fortifié tous les paſſages par des corps détachés, des foſſés, & des abattis d'arbres, & s'étoit campé à Sélaſie. Il conjecturoit ſur de bonnes raiſons que ce ſeroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le pays, en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé : l'une s'appelle l'Eva, & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & ſur le bord eſt le chemin qui conduit à Sparte. Cléoméne aiant fait au pié de ces montagnes un bon retranchement, poſta ſur le mont Eva ſon frere Euclidas à la tête des alliés, & ſe mit lui ſur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas le long du fleuve des deux côtés il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone en arrivant voit que tous les paſſages étoient fortifiés, & que Cléoméne, en prenant ſes poſtes, n'avoit rien oublié pour ſe mettre également en état d'attaquer & de ſe défendre ; qu'enfin la diſpoſition de ſon

camp étoit auſſi avantageuſe que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque, & d'en venir ſitôt aux mains. Il fit camper à peu de diſtance, & ſe couvrit d'une petite riviére. Il reſta là pendant quelques jours à reconnoitre la ſituation des différens poſtes, & les diſpoſitions des peuples qui compoſoient l'armée ennemie. Quelquefois il faiſoit mine d'avoir certains deſſeins, & tenoit en ſuſpens les ennemis ſur ce qu'il devoit exécuter. Mais ils étoient par tout ſur leurs gardes, & tous les côtés étoient également hors d'inſulte. Enfin de part & d'autre on prit le parti d'en venir à une bataille déciſive. *Le Gorgyle.*

On ne comprend pas comment Cléoméne, poſté avantageuſement comme il l'étoit, inférieur d'un tiers aux ennemis pour le nombre des troupes, aiant par ſes derriéres une communication libre avec Sparte qui pouvoit lui envoier des vivres, ſe détermina ſans néceſſité à donner une bataille qui devoit décider du ſort de Sparte.

Mais Polybe ſemble en inſinuer la cauſe. Il remarque que Ptolémée avoit fait dire à Cléoméne qu'il ne lui en-

voieroit plus de ſecours d'argent, & qu'il l'avoit fort exhorté à s'accommoder avec Antigone. Or Cléoméne n'avoit plus de fonds pour cette guerre: il étoit fort en arriére pour la paie des étrangers, & il avoit beaucoup de peine à entretenir ſes propres troupes. C'eſt, ſans doute, ce qui le détermina à hazarder ce combat.

Quand les ſignaux eurent été donnés de part & d'autre, Antigone fit marcher contre ceux qui étoient au mont Eva, les Macédoniens & les Illyriens mélés alternativement par bataillons. La ſeconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Crétois. Derriére eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réſerve. Il rangea ſa cavalerie ſur la riviére, pour l'oppoſer à la cavalerie ennemie, & la fit ſoutenir de mille piétons Achéens, & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers armés à la légére & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléoméne. Les étrangers étoient à la premiére ligne. La phalange Macédonienne ſuivoit partagée en deux, une partie doublée ſur l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre ſur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légére, qui d'abord avoient été poſtés pour couvrir & pour ſoutenir la cavalerie du côté de Cléoméne, voiant que les derriéres des cohortes Achéennes n'étoient pas couvertes, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne ſe virent alors fort preſſés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopémen étoit avec ſes citoiens dans la cavalerie d'Antigone, ſoutenue par les Illyriens. Ils avoient ordre de demeurer dans leur poſte ſans branler, juſqu'à ce qu'on eût donné un certain ſignal. Philopémen voioit qu'il n'étoit pas difficile de tomber ſur cette infanterie légére d'Euclidas, & de la renverſer, & que c'étoit là le moment de le faire. Il en dit d'abord ſon avis aux Officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Ils ne daignérent pas ſeulement l'écouter, par la raiſon qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune, & le traitérent de viſionnaire. Il ne ſe rebuta point, &

ſeul avec ſes citoiens qu'il entraîna ; il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarraſſés de ce qui les arrétoit, montérent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont toute la force conſiſtoit dans l'union étroite de ſes parties, dans le ſerrement de ſes rangs, dans la roideur égale de ſes piques hériſſées & multipliées, dans l'impétuoſité uniforme de ce corps maſſif, qui par ſon poids renverſoit & accabloit tout ce qui s'oppoſoit à ſa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine ſeroit deſcendu, avec ſes troupes moins peſantes & moins embarraſſées, fort loin au devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter : il l'auroit harcelée de toutes parts : & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainſi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la

marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille : & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainſi le haut de la montagne à meſure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainſi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendoit de la qualité de ſes armes & de la diſpoſition de ſes gens, profitant de la commodité du poſte qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, ſe flatant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croiant apparemment qu'on ne pouvoit laiſſer monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir enſuite par une deſcente roide & eſcarpée, il reſta ſur le ſommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réſervé aſſez de terrain pour faire un mouvement en arriére, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre ſur lui en bon ordre, il ſe vit ſi ſerré, qu'il fut contraint de combattre ſur le ſommet de la montagne. Ses troupes ne ſoutinrent pas lontems la peſanteur de l'armure & de l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne qui s'étoit auſſitôt formée ſur la hauteur, & miſe en état de combattre : & Eucli-

das qui n'avoit de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renverſé.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens ſe battoit vivement, & ſur tout Philopémen, parce que cette bataille devoit décider de la liberté de leur République. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué ſous lui, & combattant à pié il reçut un coup qui lui traverſa les deux cuiſſes. Cette bleſſure n'étoit point mortelle, & elle n'eut point de ſuites.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légére & par les étrangers, dont ils avoient chacun environ cinq mille. Comme l'action ſe paſſoit ſous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y ſignalérent, ſoit qu'elles combattiſſent par parties, ſoit que la mélée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang, ils ſe battoient avec la derniére opiniâtreté. Cléoméne, voiant que ſon frere avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt

fondre ſur lui de tous côtés, & ſe crut obligé de renverſer tous les retranchemens de ſon camp, & d'en faire ſortir par un côté toute ſon armée de front. Les trompettes aiant donné aux ſoldats armés à la légére le ſignal de ſe retirer de l'eſpace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, changeant leurs piques de main, & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient preſſés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étoient repouſſés par la peſanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigone s'avançant piques ſerrées & baiſſées, & tombant ſur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chaſſérent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués : le reſte prit la fuite en deſordre. Il ne reſta autour de Cléoméne que quelques cavaliers, avec leſquels il ſe retira à Sparte. Plutarque aſſure que la plupart des troupes étrangéres périrent à cette bataille, & que de ſix mille Lacédémo-

niens il ne s'en ſauva que deux cens.

On peut dire qu'Antigone, en un certain ſens, fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. La réſolution hardie qu'il prit d'aller avec ſa troupe ſeule attaquer l'infanterie légére des ennemis, donna lieu à la déroute de l'aîle commandée par Euclidas, & celle-ci entraîna la déroute du reſte de l'armée. Cette action, entrepriſe par un ſimple Capitaine de cavalerie, non ſeulement ſans ordre, mais malgré les Officiers ſupérieurs, & contre l'ordre même du Général, paroit contraire aux régles. Mais il en eſt une ſupérieure à tout, qui eſt le ſalut de l'armée. Si le Général eût été préſent, il auroit lui-même ordonné ce mouvement. Un moment de délai pouvoit en faire manquer le ſuccès. Il paroit bien qu'Antigone en jugea ainſi. Car, après la bataille, faiſant ſemblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit ſa cavalerie, pourquoi il avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il avoit donné. Alexandre aiant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune Officier de Mégalopolis qui

avoit commencé contre ſes ordres ; Antigone lui dit : *Ce jeune homme, en ſaiſiſſant l'occaſion, s'eſt conduit en grand Capitaine ; & vous Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte, dans ce deſaſtre, fit paroitre cette ancienne fermeté & cet ancien courage, qui ſemblent tenir un peu de la férocité, & qui dans tous les tems ont diſtingué ſes citoiens. Nulle femme ne pleura la perte de ſon mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans : les enfans trouvoient heureux leurs peres qui avoient été tués dans le combat. Tous déploroient leur propre ſort, de n'avoir pu ſacrifier leur vie à la liberté de la patrie. Ils ouvroient leurs maiſons à ceux qui revenoient de l'armée couverts de bleſſures, & en prenoient un ſoin particulier, leur fourniſſant avec empreſſement tout ce qui leur étoit néceſſaire. Il n'y eut nul trouble, nulle confuſion dans la ville. Chacun étoit plus occupé à pleurer les maux publics, que les ſiens particuliers.

Cléoméne arrivé à Sparte conſeilla à ſes citoiens de recevoir Antigone, & leur dit, qu'en quelque état qu'il

ſe trouvât, s'il pouvoit faire quelque choſe qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très grand plaiſir. Etant enſuite entré dans ſa maiſon, il ne voulut ni boire quoiqu'il eût grande ſoif, ni s'aſſeoir quoiqu'il fût très las : mais s'appuiant tout armé ſur une colonne la tête ſur le coude, après avoir repaſſé en lui-même pendant quelque tems les divers partis qu'il pouvoit prendre, il ſortit tout d'un coup, & alla avec ſes amis au port de Gythium, & s'étant embarqué ſur des vaiſſeaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile vers l'Egypte.

Un Spartiate lui aiant repréſenté vivement les triſtes ſuites du voiage qu'il méditoit en Egypte, & la honte qu'il y auroit pour un Roi de Sparte d'aller ramper baſſement devant un Prince étranger, l'exhorta fortement à prévenir ces juſtes reproches par une mort volontaire & glorieuſe, & à ſe juſtifier par là auprès de ceux qui étoient morts dans les champs de Sélaſie pour la liberté de Sparte. » Tu » te trompes, lui répondit Cléoméne, » de croire qu'il y ait de la force & » du courage à affronter la mort par » la crainte d'une fauſſe honte, ou

» par le desir d'une vaine louange : » dis plutôt que c'est foiblesse & lâ- » cheté. Il faut que la mort que l'on » choisit, ne soit pas la fuite d'une » action, mais une * action ; n'y » aiant rien de plus honteux que de » ne vivre & de ne mourir que pour » soi-même. Pour moi je tâcherai » d'être utile à ma patrie jusqu'au » dernier soupir. Quand cette espé- » rance nous manquera, alors il nous » sera aisé de mourir si nous en avons » tant d'envie.

A peine Cléoméne étoit-il parti, qu'Antigone arriva dans Sparte, & s'en rendit maître. Il parut la traiter non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avoit fait la guerre, non aux Spartiates, mais à Cléoméne, dont la fuite avoit satisfait & désarmé sa colére. Il ajouta qu'il séroit glorieux pour son nom que l'on dît dans la postérité, que Sparte avoit été sauvée par le Prince qui seul avoit eu le bonheur de la prendre. Il appelloit avoir sauvé Sparte que d'a-

An. M. 3781. Av. J.C. 223. *Plut. in Cleom. pag.* 819. *Polyb. lib.* 2. *pag.* 155. *Justin. l.* 28. *c.p.* 4.

* *C'étoit un principe chez les Anciens que la mort des hommes d'Etat ne devoit pas être inutile à la République, ni oisive, mais une suite de leur ministére, & une de leurs plus importantes actions.* Plut. in Lycurg. p. 57.

voir aboli tout ce que le zêle de Cléoméne avoit fait pour le rétabliſſement des anciennes loix de Lycurgue : & c'eſt ce qui cauſa ſa ruine. Sparte perdit tout par la défaite & par la retraite forcée de Cléoméne. Une journée ruina ces heureux commencemens de puiſſance & de gloire, & lui ôta même l'eſpérance de pouvoir jamais ſe rétablir dans ſon ancienne ſplendeur, & dans ſa premiére autorité, qui ne pouvoient plus ſubſiſter dès qu'on lui interdiſoit l'uſage de ſes anciennes coutumes & de ſes loix, qui en avoient été le fondement. La corruption reprit ſon cours, & ſe fortifia de plus en plus juſqu'à ſon entiére décadence, qui ne tarda pas lontems. On peut dire que les vûes & les entrepriſes hardies de Cléoméne furent les derniers efforts d'une liberté expirante.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit ſur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faiſoient un dégât horrible dans tout le pays. Si cette nouvelle étoit arrivée trois jours plutôt, Cléoméne auroit été ſauvé. An-

tigone étoit déja attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phtiſie totale par un catharre général ſur tout ſon corps qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne ſe laiſſa pourtant point abbattre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans ſon propre roiaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta ſur les Illyriens, tranſporté de joie il répéta pluſieurs fois, *O la belle, ô l'heureuſe journée!* & qu'il pouſſa ce cri avec un ſi grand effort, qu'il ſe rompit une veine, & perdit beaucoup de ſang. Ce ſymptome fut ſuivi d'une fiévre continue très violente, dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour ſon ſucceſſeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans: ou plutôt il lui remit le ſceptre, dont il n'avoit été que dépoſitaire.

Cependant Cléoméne arriva à Alexandrie. Quand il ſalua le Roi pour la premiére fois, il en fut reçu aſſez froidement, & ſans aucune diſtinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de ſon grand ſens, & qu'il eut fait voir dans ſa converſation ordinaire la franchiſe & la ſimplicité

Laconique, assaisonnées de grace sans bassesse, & même d'une fierté noble, telle qu'elle convenoit à sa naissance & à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, & l'estima infiniment plus que tous les Courtisans qui ne cherchoient qu'à lui plaire par de basses flateries. Il eut honte même & se repentit d'avoir négligé un si grand homme, & de l'avoir abandonné à Antigone, qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté infiniment sa puissance. Il tâcha donc de consoler & de relever Cléoméne par toutes sortes d'honneurs, & l'encouragea en lui promettant qu'il le renvoieroit en Gréce avec une flote & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint lui & ses amis avec une grande simplicité, épargnant tout le reste pour l'emploier à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Gréce en Egypte. Mais Ptolémée mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléoméne de le renvoier dans sa patrie. Ce Prince avoit régné vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race

An. M. 3782. Av. J.C. 222.

Vingt-quatre mille écus.

An. M. 3785. Av. J.C. 221.

Strab. l. 17. pag. 796.

qui ait eu de la modération & quelque vertu. Preſque tous ceux qui vinrent après lui furent des monſtres de débauche & de ſcélérateſſe. Depuis la paix avec la Syrie, il s'étoit appliqué principalement à étendre ſa domination du côté du midi. Auſſi la pouſſa-t-il tout le long de la mer rouge, tant du côté de l'Arabie que de celui de l'Ethiopie, juſqu'au détroit qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée ſon fils, ſurnommé Philopator, lui ſuccéda.

Monum. Adulit.

Détroit de Babelmandel.

Quelque tems auparavant il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui y cauſa des dommages conſidérables. Tous les murs, tous les arſenaux, tous les endroits du port où les vaiſſeaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux Coloſſe, qui paſſoit pour une des merveilles du monde, fut abbattu, & entiérement détruit. On s'imagine aiſément que ce tremblement n'épargna ni les maiſons particuliéres, ni les édifices publics & les temples. La perte montoit à des ſommes immenſes. Dans ce deſaſtre commun, les Rhodiens, réduits à la derniére extrémité, députérent chez tous les Princes voiſins pour implorer leur ſecours. Il

AN. M. 3782. AV. J. C. 222. *Polyb. lib. 5 p. 428-431.*

y eut entr'eux, pour conſoler & ſoulager cette ville déſolée, une émulation bien digne de louange, & qui eſt ſans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile, & Ptolémée en Egypte ſe ſignalérent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talens, (cent mille écus) & poſérent dans la place publique deux ſtatues, l'une du peuple Rhodien, l'autre du peuple Syracuſain, dont la premiére étoit couronnée par l'autre; pour marquer, dit Polybe, que les Syracuſains comptoient avoir reçu eux-mêmes une grace & un bienfait d'avoir pu procurer quelque ſoulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée, ſans parler de beaucoup d'autres dépenſes qui montoient à des ſommes conſidérables, fournit trois cens talens; (trois cens mille écus) un million de meſures de froment; de la matiére pour bâtir dix galéres à cinq rangs de rames, & autant à trois rangs; une quantité infinie de bois pour d'autres bâtimens; en particulier, pour rétablir le Coloſſe, trois mille talens, c'eſt-à-dire neuf millions. Antigone, Séleucus, Pruſias, Mithridate, & tous les autres Princes, auſſi bien que toutes les villes,

les, ſignalérent leur libéralité. Les particuliers voulurent auſſi entrer en part de cette gloire, & l'on cite une Dame appellée Chryſéis, véritablement digne de ſon nom, qui ſeule fournit cent mille meſures de froment. Que les Princes d'à préſent, dit Polybe, qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus, comprennent combien ils ſont éloignés de ceux dont on vient de parler. En aſſez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été à l'exception du Coloſſe.

Chryſeis ſignifie d'or.

Ce Coloſſe étoit une ſtatue d'airain d'une grandeur prodigieuſe, comme je l'ai marqué ci-devant. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler, montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens au lieu d'emploier cet argent, comme c'étoit la principale intention de ceux qui l'avoient donné, à relever ce Coloſſe, prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avoit défendu, & gardérent cet argent dont ils s'enrichirent. Le Coloſſe demeura abbattu comme il étoit ſans qu'on y

Strab. l. 14. pag. 652.

touchât pendant 875 ans, au bout desquels (l'an de Jesus Christ 653) Moawias, le sixiéme Calife ou Empereur des Sarrazins, aiant pris Rhodes, le vendit à un marchand Juif, qui en eut la charge de neuf cens chameaux : c'est-à-dire qu'en comptant huit quintaux pour une charge, l'airain de ce Colosse, après le déchet de tant d'années par la rouille, & ce qui vraisemblablement en avoit été volé, se montoit encore à sept cens vingt mille livres, ou à sept mille deux cens quintaux.

Zonar. sub regno Constantis Imperat. & Cedrenus.

Fin du Septiéme Tome.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Italiani Antichi
Napoli
696805

TABLE

DU SEPTIÉME VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

§. I. *Caractére & plan de l'hiſtoire renfermée dans ce Volume.* page 1

§. II. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire renfermée dans ce ſeptiéme Volume.* 10

I. *Roiaume d'Egypte.* 12

II. *Roiaume de Syrie.* 13

III. *Roiaume de Macédoine.* 14

IV. *Roiaume de Thrace & de Bithynie, &c.* 15

§. III. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire de pluſieurs petits Roiaumes.* 16

TABLE.

LIVRE SEIZIE'ME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

§. I. *Troubles qui ſuivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ſes Généraux. Aridée choiſi pour Roi. Perdiccas établi comme ſon Tuteur, & comme Régent de l'Empire.* 31

§. II. *Revolte des Grecs dans l'Aſie ſupérieure. Mouvemens à Athénes ſur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Gréce. Il eſt d'abord vaincu, puis vainqueur. Il ſe rend maître d'Athénes, & y laiſſe garniſon. Fuite & mort de Démoſthéne.* 44

§. III. *Convoi d'Alexandre. Son corps eſt porté à Alexandrie. Euméne eſt mis en poſſeſſion de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratére, Antipater, Antigone ſe liguent contre l'un & l'autre. Mort de Cratére. Malheureuſe expédition de Perdiccas en Egypte : il y eſt tué.* 74

§. IV. *La Régence eſt donnée à Antipater. Euméne aſſiégé par Antigone dans Nora. Siége & priſe de Jéruſalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Caſſandre. Antipater, en mourant, nomme Polyſperchon Régent à ſa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puiſſant.* 92

§. V. *Phocion condamné à mort par les Athéniens. Caſſandre ſe rend maître d'Athénes. Il y établit Démétrius de Phalére pour gouverner la République : ſageſſe de ſon gouvernement. Euméne ſort de Nora. Differentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même eſt miſe à mort par ordre de Caſſandre. Guerre de celui-ci contre Polyſperchon. Rétabliſſement de Thebes. Euméne eſt trahi par ſes troupes, livré à Antigone, & mis à mort.* 108

§. VI. *Séleucus, Ptolémée, Lyſimaque, & Caſſandre forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enléve à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & ſe rend maître de Tyr après un long ſiége. Démétrius, fils d'Antigone, commence à ſe faire connoître dans l'Aſie Mineure. Il perd une premiére bataille, en gagne*

une ſeconde. Sélencus ſe rend maître de Babylone. Traité de paix entre les Princes, qui eſt rompu ſur le champ. Caſſandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane ſa mere. Hercule autre fils d'Alexandre le Grand, eſt tué auſſi par Polyſperchon avec ſa mere, Barſine. Antigone fait mourir Cléopatre ſœur du même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye. 171

§. VII. Démétrius fils d'Antigone aſſiége & prend Athénes, & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalére qui y commandoit, ſe retire à Thébes. Il eſt condanné à mort, & ſes ſtatues renverſées. Il paſſe en Egypte. Honneurs exceſſifs que les Athéniens rendent à Antigone & à ſon fils Démétrius. Celui-ci remporte avec ſa flote une grande victoire ſur Ptolémée, prend Salamine, & ſe rend maître de l'Ile entiére de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi, & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entrepriſe contre l'Egypte, qui lui réuſſit mal. 204

§. VIII. Démétrius forme le ſiége de Rhodes, qu'il leve un an après

par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuſe machine. Coloſſe de Rhodes. Protogéne, célébre peintre, épargné pendant le ſiége. 231

§. IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Caſſandre le ſiége d'Athénes. Honneurs exceſſifs qu'il reçoi dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Caſſandre, & Lyſimaque, contre Antigone & Démétrius. Bataille d'Ipſus ville de Phrygie, où Antigone eſt tué, & Démétrius mis en fuite.* 269

ARTICLE SECOND.

§. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit pluſieurs villes. Athénes ferme ſes portes à Démétrius. Celui-ci ſe réconcilie avec Séleucus : puis avec Ptolémée. Mort de Caſſandre. Commencemens de Pyrrhus. Priſe d'Athénes par Démétrius. Il perd preſque en même tems tout ce qu'il poſſédoit.* 283

§. II. *Diſpute des deux fils de Caſſandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appellé au ſecours d'Alexandre, ſe défait de lui, & eſt proclamé Roi par les Macédoniens.*

Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus & Lysimaque lui enlévent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison. 301

§. III. Ptolémée Soter céde l'Empire à son fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pharos bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuse Bibliothéque établie alors dans cette ville, avec une Académie de Savans. Démétrius de Phalére préſidoit à l'une & à l'autre. Mort de Ptolémée Soter. 322

§. IV. La pompe de Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte. 334

§. V. Commencemens du régne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalére. Séleucus céde sa femme, & une partie de son Empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque; celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arsinoé par Céraunus son frere, & exil de cette Princesse. Céraunus en est

bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine. 357

§. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints que les Juifs conservoient avec grand soin, pour en orner sa Bibliothéque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.* 387

§. VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus. En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la seconde fois : troisiéme combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu. En Macédoine, dont il se rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigone. Dans le Péloponnése : il forme inutilement le siége de Sparte. Il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe.* 393

§. VIII. *Athénes assiégée & prise par Antigone. Juste punition de Sotade poéte satyrique. Revolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétére, fondateur du roiaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus, surnommé Théus, lui suc-*

cède. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Revolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphe. 467

§. IX. Caractére & qualités de Ptolémée Philadelphe. 495.

ARTICLE TROISIÉME.

§. I. Antiochus Théus eſt empoiſonné par ſa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait auſſi mourir Bérénice & ſon fils. Ptolémée Evergéte venge leur mort, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Aſie. Antiochus Hiérax & Séleucus ſon frere s'uniſſent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : ſon fils Démétrius lui ſuccéde. Guerre entre les deux freres Antiochus & Séleucus. Mort d'Euméne Roi de Pergame : Attale lui ſuccéde. Etabliſſement de l'Empire des Parthes par Arſace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus eſt fait priſonnier par les Parthes. Crédit de Joſeph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort

de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de ſon trône. Mort de Séleucus. 500

§. II. Etabliſſement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractére de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergéte il appaiſe la ſédition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait entrer pluſieurs villes dans la Ligue des Achéens : Mégare, Trézéne, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même ſuccès par raport à Argos. 526

§. III. Agis roi de Sparte entreprend de réformer cette ville, & d'y faire revivre les anciens établiſſemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne, où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il eſt condanné à mort, & exécuté. 562

§. IV. Cléoméne monte ſur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens, & remporte ſur eux pluſieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, & rétablit l'ancienne diſcipline. Il remporte de nou-

veaux avantages ſur les Achéens & ſur Araius. Celui-ci appelle à leur ſecours Antigone roi de Macédoine, qui leur fait remporter pluſieurs victoires, & prend pluſieurs places ſur les ennemis. 596

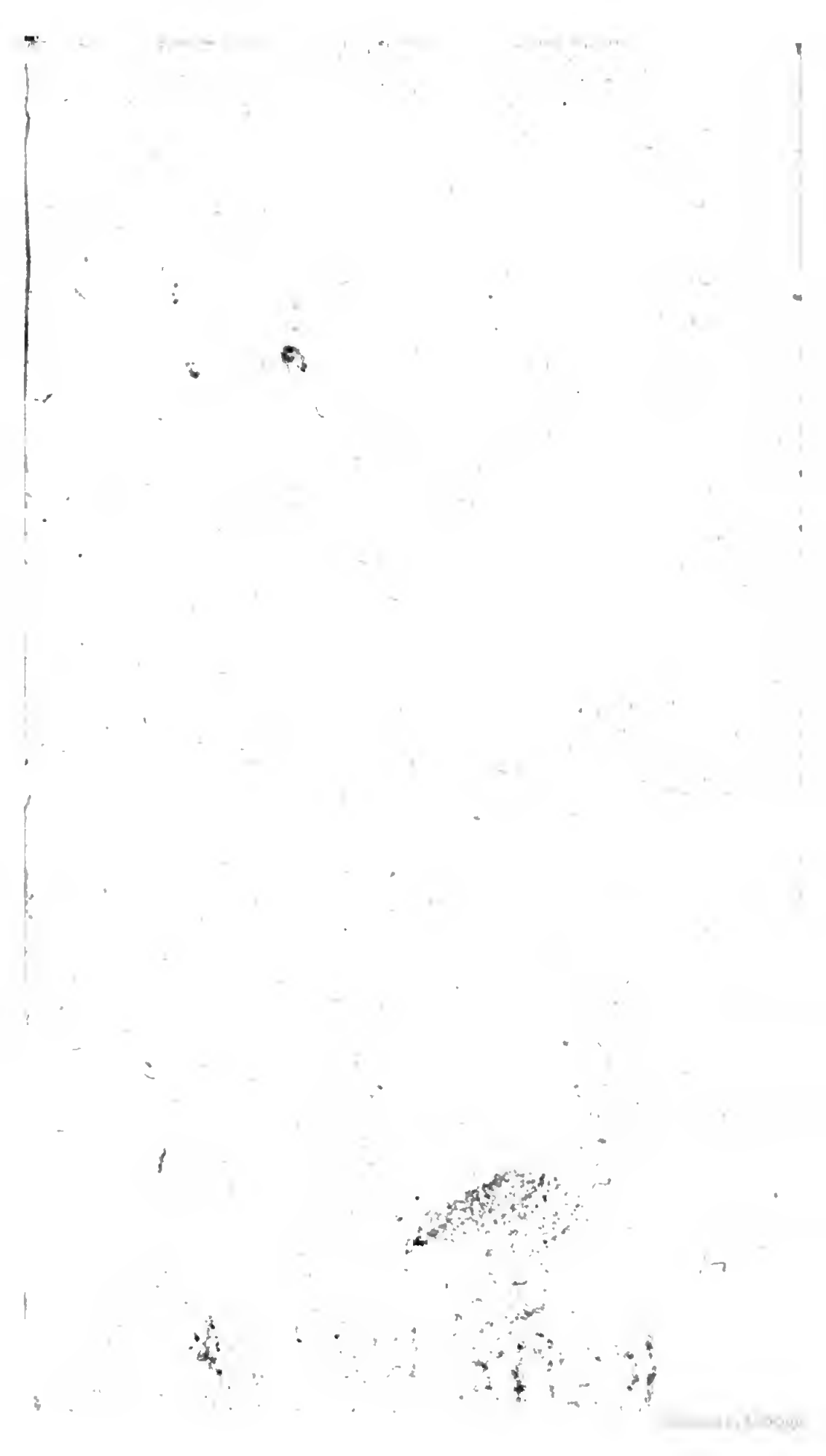
§. V. *Célébre bataille de Sélaſie gagnée par Antigone contre Cléoméne ; celui-ci ſe retire en Egypte. Antigone ſe rend maître de Sparte, & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe, fils de Démétrius, lui ſuccéde. Mort de Ptolémée Evergéte : Ptolémée Philopator lui ſuccéde. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique généroſité des Princes & des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avoit ſouffertes. Sort du fameux Coloſſe.* 631

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quatriéme Volume de l'*Hiſtoire Ancienne*, par M. Rollin ; & je n'y ai rien trouvé qui en puiſſe empécher l'impreſſion. A Paris ce 6 Juin 1734.

SECOUSSE.



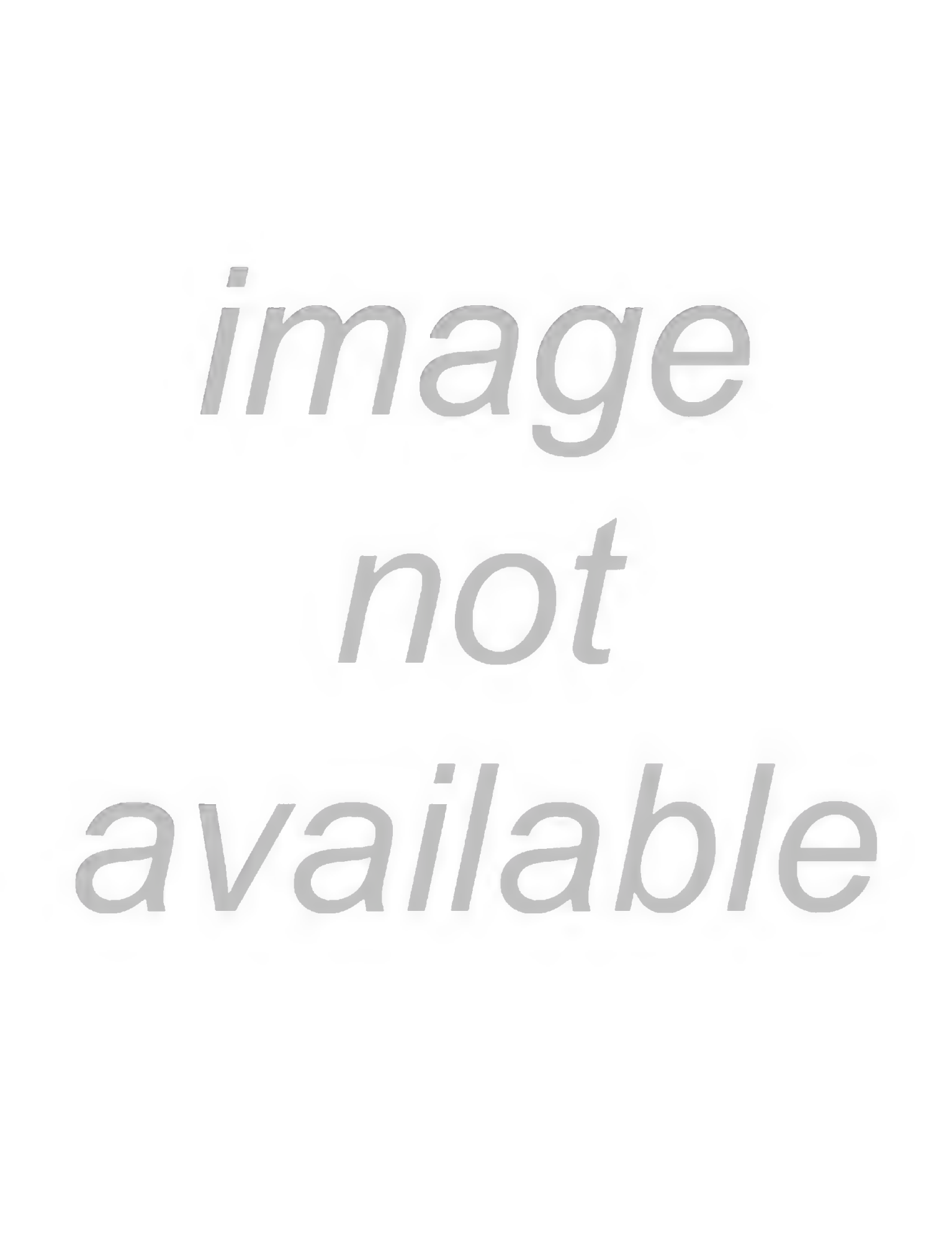


image
not
available